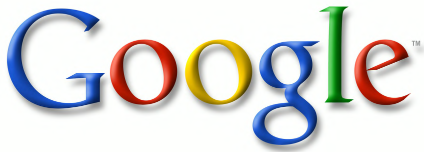



LENOX LIBRARY
27
AUCTOR PRETIOSA FACIT




AUCTOR
PRETIOSA
FACIT



(Molèn
NK

COLLECTION MICHEL LÉVY

HISTOIRES INTIMES

OUVRAGES

DE

PAUL DE MOLÈNES

PARUS

DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Mémoires d'un Gentilhomme du siècle dernier.	1	vol.
Caractères et Récits du temps	1	—
Chroniques contemporaines.	1	—
Histoires intimes.	1	—
Aventures du temps passé.	1	—
Histoires sentimentales et militaires	1	—

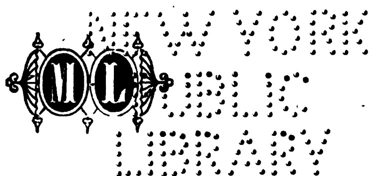
Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, .

HISTOIRES

INTIMES

PAR

PAUL DE MOLÈNES

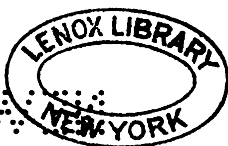


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

Tout en préparant le récit de grands événements guerriers dont mon esprit, je pourrais presque dire mes yeux, sont encore occupés, je reviens aujourd'hui à d'anciennes songeries.

Je réunis, sous un même titre, des pages écrites à différentes époques et sous des impressions bien variées, mais qui me paraissent toutes avoir entre elles un caractère

commun, c'est-à-dire une profonde sincérité.

Je crois du reste avoir déjà revendiqué ce mérite-là pour la plupart de mes écrits, et, je le dis bien franchement, c'est le seul dont ils me semblent pourvus.

Quand, au retour d'une de ces sérieuses excursions où m'entraînent mon métier et les glorieuses destinées de mon pays, je relis, avant de les livrer au public, les œuvres ardentes et rapides de mes loisirs, je me sens toujours pris de scrupules. Je me demande si les contes que je me suis faits, pour endormir le vieil enfant turbulent et inquiet qu'il y a dans chacun de nous, valent la peine d'être débités à autrui.

Puis, en regardant avec soin ces chimères, je m'aperçois qu'il y a du sang à

leurs griffes, le sang du cœur d'où elles se sont échappées ; c'est ce qui m'empêche de les condamner au néant.

Ce qui est sorti d'une source vivante me semble avoir quelque droit à la vie.

Voilà tout mon Évangile littéraire.

Paul DE MOLÈNES.

HISTOIRES INTIMES

LES VISIONS DE LA TENTE

La tente est de toutes les habitations humaines celle qui est le moins séparée du ciel et de ses mystères. Le matin, le soleil l'envahit; la nuit, les étoiles la pénètrent de leurs rayons; la nature y mêle sa vie indifférente et éternelle à notre courte et inquiète existence. Je me rappelle avoir eu au pied de mon lit une touffe de ces fleurs qui nous regardent, comme dit Henri Heine, avec des yeux attrayants et insensibles, semblables à ceux d'une courtisane pour qui on dépense sa dernière pièce d'or. Rien d'étonnant à ce qu'un pareil séjour soit

hanté par d'étranges hôtes. C'est sous la tente que le sommeil m'a subjugué par ses sortiléges les plus puissants. Que de fois je m'y suis réveillé, perdu dans un plus formidable chaos que tout ce monde violent et confus remué par les imaginations allemandes! Tandis que le hennissement d'un cheval échappé pénétrait dans mes oreilles, que mon regard percevait vaguement les murs transparents de mon abri tout imprégnés des clartés de la lune, tandis qu'enfin mes organes réguliers et visibles renaissaient à ce monde, cette autre partie mystérieuse du moi, qui a des oreilles et des yeux aussi (le magnétisme nous le démontre), restait engagée dans la vapeur lumineuse des songes. Ainsi, tout en me remuant sur mon lit de cantine, j'étais encore dans cette maison qui peut-être est restée la plus grande de mes affections terrestres, cette maison où j'ai cru aux fées, où j'ai interrogé avec une curiosité pleine d'émotion les profondeurs de la citerne, où l'été j'ai compris chaque brin du gazon, l'hiver chaque étincelle du foyer, enfin où s'est passé pour moi l'âge gigantesque, l'âge quasi-divin de l'homme : l'enfance. Mais ce sont là phénomènes ordinaires; je sais une tente qui a

vu des faits vraiment dignes d'être recueillis par ceux que le monde invisible préoccupe. Je voudrais, de ce que j'ai à raconter, faire un récit composé avec un peu d'art; malheureusement l'art est tué par la guerre. A défaut de la composition que j'aimerais à donner, voici les documents mêmes dont un habile aurait peut-être tiré parti. Ce sont les fragments d'un journal qui a été entièrement respecté, et d'entretiens dont le tour seul a subi quelques légères altérations.

Le journal a été écrit par le baron d'Hectal. J'ai tellement aimé ce digne officier, que son nom me semble devoir éveiller dans tous les esprits de vifs souvenirs. Colonel d'un des vaillants régiments dont se compose ce corps qui a conquis tant de gloire à Sébastopol, la légion étrangère, le baron d'Hectal donnait raison à ceux qui n'ont jamais voulu accepter la mort de la chevalerie. Il était Suisse, comme M. Benjamin de Constant, et avait certainement l'esprit aussi ouvert à toute chose que l'auteur d'*Adolphe;* mais il était resté un des plus ardents partisans de ce qu'on appelle le vieux monde, je ne sais pas trop pourquoi, car dans la région des idées je n'ai pas encore trouvé un Co-

lomb qui nous ait fait voir un monde nouveau. S'il eût vécu au temps où la royauté subissait ses plus cruelles épreuves, il serait mort le 10 août avec ces glorieux soldats qui tombaient sans être ébranlés dans leur courage ni dans leur foi. Dans notre siècle, où tant de gens nient l'action, comme certains essaient de nier Dieu, parce que sa puissance importune leur faiblesse, il trouva le moyen d'agir d'une manière digne de ses pensées et de son nom. J'ai rencontré, il n'y a pas encore longtemps, dans un coin de la Navarre, un paysan qui m'a parlé de lui. Son nom est resté populaire dans cette Vendée espagnole. Il fut blessé à cette bataille de Novare si glorieuse pour la maison de Savoie. Aux aventures d'Espagne et d'Italie succédèrent pour lui les aventures de l'Afrique. Commandant du cercle de Biskra, il habita parmi ce peuple chez qui règne encore dans toute sa splendeur l'esprit des *Mille et une Nuits*. Il fit amitié avec le désert, cette mer de sable bien plus féconde que l'autre mer en émotions, en illusions et en songeries. Il goûta de cette vie qui, au XIX[e] siècle rappelle ce que la vie du moyen âge avait de plus attrayant. Aucun chef n'avait des faucons dressés comme les siens, ses

sloughi se moquaient des lièvres, ses chevaux étaient les émules des gazelles ; une moitié de l'année il épuisait les plaisirs de la chasse, l'autre moitié il se livrait au jeu de la guerre, car la guerre africaine est celle qui, par excellence, a toutes les allures du jeu. Nul comme lui ne savait surprendre au matin les tribus insoumises, s'apprêtant à émigrer après avoir exercé quelques violences sur des tribus alliées. Il conduisait des colonnes où depuis les Romains aucun Européen n'avait jamais pénétré. Quand éclata la grande guerre de Crimée, ce ne fut pas sans un serrement de cœur qu'il dit adieu à un pays merveilleusement fait pour sa nature. Il aurait été désolé cependant de voir se rouvrir sans lui ce cirque aux gigantesques hécatombes, que depuis la disparition du César moderne on croyait fermé pour toujours.

Voilà le soldat qui commandait sous Sébastopol un des régiments les plus intrépides de l'armée d'Orient. Maintenant quel homme était-ce? Pour parler comme un romancier fantaisiste de 1830, je pourrais dire : Madame, vous le savez ! Il avait eu pour les femmes la passion qu'il avait encore pour la guerre au moment où il nous a été enlevé. Et parmi

ces filles d'Ève, il y en eut une qui fut son culte, sa folie, son désespoir, puis sa tristesse, sa tristesse secrète toutefois, car, je vous le jure, il n'avait rien d'un poëte élégiaque. Dans le monde, qu'il avait, je crois, la faiblesse d'aimer un peu, quoiqu'il eût la prétention de l'abhorrer, il m'a fait penser quelquefois à ce que pouvaient être le prince de Ligne ou le baron de Besenval, sauf cependant certains soirs où elle était là, le jetant au gré de ses regards dans des transports de colère ou dans des abîmes de rêverie. Du reste, ces exceptions à sa manière habituelle ne manquaient point de charme, de là même naissait peut-être sa plus piquante originalité. Au camp, nul ne s'entendait comme lui à encourager la verve goguenarde d'un vieux soldat ou la gaieté expansive d'un jeune officier. Il n'appartenait pas à cette race de militaires, fort honorable sans aucun doute, mais un peu prétentieuse, qui se pique d'existence isolée, d'occupations sérieuses, et lance de continuels anathèmes contre la vie abrutissante du café. Il croyait la camaraderie un bien qu'on ne saurait trop soigneusement conserver. Suivant lui, c'était la meilleure sauvegarde contre toute sorte de ténébreuses sottises, contre les ambitions extra-

vagantes, les jalousies obstinées, les humeurs noires. Pas un officier qui ne l'aimât, et les soldats, dont il comprenait l'esprit avec tant de finesse, dont il devinait et soulageait les besoins avec tant de cœur, c'était de la piété qu'ils avaient pour lui. Ah ! que j'aimerais à le faire connaître ! Mais je veux me dire à moi-même ce que j'ai tant de fois entendu dire, quand, à la fin d'un repas, sa voix s'élevait, dominant les propos les plus tumultueux, les discussions les plus ardentes, avec une douce autorité : « laissez-le parler. »

I

12 novembre 1854.

Voici donc le rêve qui décidément se remet à jouer un rôle dans ma vie. J'ai toujours été persuadé que les songes avaient pour la tente une prédilection particulière, mais jamais je n'avais trouvé dans le sommeil des émotions aussi puissantes que celles de cette dernière nuit. En me couchant, je

croyais mon âme bien loin de tout ce qui est venu m'assaillir. Avant dîner, j'avais, sans le vouloir, visité ces tombes à peine fermées qui, au détour de chaque ravin, rompent maintenant la monotonie de notre plateau. Toute la soirée nous avions parlé d'Inkerman, qui est encore si près de nous. Je m'étais endormi en voyant maint de nos compagnons tantôt tels que nous les avons connus si longtemps, l'œil animé, la parole bruyante, tantôt tels que la mort les a faits en un moment, des dépouilles inertes, des vêtements souillés et déchirés que nous repoussons du pied et du regard avec une brusquerie mélancolique, en attendant l'instant où, dans notre partie périssable, nous deviendrons défroque à notre tour. Je n'avais dans ma pensée que les images d'un pays qui assurément eût convenu aux promenades d'Hamlet, quand il était dans ses accès d'humeur noire, et d'une guerre qui, on peut le dire, fait voir les choses de ce monde sous leur aspect le plus sévère. Eh bien! à peine eus-je fermé les yeux, que je me sentis transporté, dans mon passé, à d'immenses distances de l'heure présente, et, sur ce globe, à mille lieues du pays où je rêvais. J'étais dans ces régions où ma jeunesse a erré,

poussée par tant d'inquiétudes brûlantes, dans un salon, entouré de femmes, de fleurs, de lumières dont je sentais l'action comme à vingt ans, c'est-à-dire qui rendaient tous mes sens excités et toute mon âme éperdue. Je la vis debout au coin d'une cheminée ; ses épaules étincelaient dans la glace, sa tête était tournée de mon côté. C'était ce regard, c'était ce sourire qui m'ont versé de si redoutables délices. Au moment où je m'approchai d'elle, je ne la vis plus. Alors je me mis à la poursuivre à travers toute une série de pièces pleines d'une foule qui embarrassait ma marche, et où je démêlais à chaque instant des visages qui me rappelaient mille histoires oubliées de ma vie. Par moments, je l'apercevais, mais elle disparaissait tout à coup comme ces mélodies que nous enlèvent les détestables caprices des pianistes au moment où elles emplissent notre cœur. Un instant arriva cependant où je me sentis tout près d'elle ; alors toutes les figures dont j'étais entouré s'effacèrent l'une après l'autre, une obscurité profonde se fit autour de nous; dans ces ténèbres, je rencontrai ses lèvres, et je me réveillai. Il me sembla qu'elle était morte hier. Les songes ont les clefs de notre passé comme celles de notre

avenir. Quand ils le veulent, ils s'en vont chercher les joies et les douleurs de nos années envolées jusqu'au fond des retraites où nous les croyions ensevelies pour toujours. Ils nous ramènent dans toute leur puissance ces souveraines déchues de notre âme, et nous livrent de nouveau à leur empire.

Je voulus en vain me rendormir. J'allumai la bougie placée sur le pliant qui est au pied de mon lit, et je m'efforçai de lire quelques pages de *l'Imitation*. Je me rappelai ce que j'avais presque oublié : c'est qu'elle m'a initié à ce livre. Elle m'en a donné l'exemplaire qui depuis si longtemps voyage dans mes cantines, mêlé à mes *théories* et souvent à de bien mauvais romans. Il faut que j'en convienne, j'ai détourné le sens de toutes ces paroles destinées à nous faire connaître la paix mystique ; elles sont devenues pour moi l'aliment du feu qu'elles doivent éteindre. Aussi cette prose divine n'a-t-elle fait qu'accroître mon agitation. J'ai essayé alors d'un genre de lectures fort précieuses, suivant moi, aux gens de guerre : j'ai pris un de ces écrivains populaires dont les créations épaisses nous garantissent un moment du souffle inquiet des

hautes pensées. Je n'ai pas compris ce que mes yeux parcouraient; j'étais possédé de son souvenir. Je me suis astreint à compter les coups de canon qui ne cessent de retentir du côté de nos tranchées. Elle était plus présente à mon esprit que cette guerre même dont j'entendais la voix. Aussi, quand mes paupières lassées se sont fermées de nouveau, c'est encore elle que j'ai revue. Cette fois rien ne nous séparait. Nous errions ensemble à travers des paysages si attrayants, que leur aspect seul eût suffi à me donner le bonheur. Elle me parlait, et sa voix me jetait bien dans l'ivresse, mais dans une ivresse si paisible, qu'en songeant à ce qu'elle faisait d'ordinaire de toute ma personne, j'éprouvais un profond étonnement. En cherchant ce qu'il y avait de changé en elle, je me souvins qu'elle était morte. Je me décidai alors à l'interroger sur sa condition nouvelle. Elle sourit d'un sourire que je ne lui connaissais pas, et je crus qu'elle allait m'apprendre quelque grand secret, mais je me réveillai pour la seconde fois.

Cette fois je ne me rendormis point. Je vis peu à peu une lumière grise, la lumière d'un jour d'hiver, pénétrer à travers la toile de ma tente et éclairer

ma table de bois, mon escabeau, mon bidon, tous les humbles et grossiers objets qui m'entourent. Vers neuf heures, au moment du rapport, un adjudant vint m'avertir qu'un nouvel officier était débarqué le matin même. Ce nouveau-venu, c'était Renaud de Puymarens. Mon songe me fut expliqué. — Elle m'annonçait, pensai-je, l'arrivée de son fils, — et je sentis un frisson dans tout mon corps : tant de choses se représentaient à mon esprit! Depuis tantôt dix ans que la mort me l'a prise, qui m'a parlé d'elle, si ce n'est de loin en loin, aux rares époques où j'ai revu Paris, quelque femme encore jalouse de ses charmes, cherchant à déchirer sa mémoire d'un trait soigneusement gardé, ou bien un de ces hommes que j'exécrais alors qu'elle était pleine de vie, un de ces insipides sigisbés à qui j'ai fait une si rude guerre? Qui m'a dit un mot profond et vrai sur elle? qui s'est offert à moi tout imprégné de sa pensée? Hélas! personne, mon Dieu, personne, et dans un instant j'allais voir son fils! J'avais pour cet enfant, lorsqu'il avait dix ans à peine, une haine pleine de sauvagerie et d'iniquité. Dans les premiers jours où elle m'avait accordé ce que je lui avais demandé avec tant d'ardeur, elle

avait essayé de faire des stipulations en faveur de ses affections maternelles. Cela avait révolté un sentiment à faire pâlir la passion même d'Othello. En vérité, disais-je en ce temps-là, les enfants sont encore plus insupportables que les maris. Les uns au moins sont sacrifiés sans façon comme victimes ordinaires destinées de toute éternité à être immolées sur les autels de l'amour; mais quand il s'agit des enfants, c'est le sacrifice d'Abraham qui recommence, ce sont des douleurs patriarcales à éloigner pour toujours les malheureux célibataires des femmes engagées dans les embarras de l'hyménée. Que de fois elle a pleuré à ces mauvaises railleries dont je souffrais du reste autant qu'elle! Puis ce que je détestais en Renaud, c'était son père. Ce pauvre Rupert de Puymarens m'a tant irrité et ennuyé! Enfin lui aussi il n'existe plus; il a rendu à Dieu une âme bien inoffensive après tout. Maintenant je n'ai plus qu'une pensée : le sort m'envoie dans ce pays lointain l'enfant de celle que j'ai aimée.

Je vais entendre son nom : je vais retrouver maint souvenir d'elle. Je parlerai d'elle longtemps et souvent. J'y serai forcé... Renaud est venu me faire sa visite après déjeuner. Il n'a rien de son père; c'est à elle

seule qu'il ressemble. Cependant ses cheveux n'ont point le sombre éclat de cette chevelure aux bandeaux tordus qui semblaient receler du feu; mais il a ses yeux, et plus d'une fois, avec une émotion que je ne puis dire, je lui ai trouvé son regard. Il est grand, il est mince, un peu étroit des épaules. Je le crois bien faible pour supporter les fatigues qu'il est venu chercher. Il me semble que je me serais intéressé à lui, alors même qu'il aurait été pour moi un étranger. Je l'interroge. Ce sont par moment des inflexions de voix qui me jettent dans de rapides rêveries où je voudrais m'abîmer et mourir.

Il passe rapidement, et je lui en sais gré, sur la mort de son père, qui s'est tué à la chasse il y a quatre ans. Maître de sa fortune tout entière, seul arbitre de sa destinée, il a cru, c'est lui qui parle, qu'il n'y avait pas de gentilhomme sans épée. La guerre l'a pris à Saint-Cyr. L'infanterie souriait peu au pauvre enfant; mais il regrettait chaque journée de poudre qu'il était forcé de perdre, et, pour hâter d'un an son entrée dans ce monde sanglant où le voici, il a renoncé aux joies du cheval, du grand sabre et des uniformes éclatants. En le regardant,

je songe avec tristesse à la sombre vie qu'il va mener, aux hommes qui seront ses compagnons, à ces tranchées où se passeront ses journées et ses nuits. Je crois entendre au fond de moi la pénétrante mélodie de Mozart, l'air de Figaro faisant ses adieux à Chérubin. Il comprend mon expression et me rassure avec un sourire martial qui le rend charmant. Nous n'avons pas encore parlé de sa mère.

C'est moi qui ai abordé ce sujet au moment où il allait se lever. — Vous êtes, lui ai-je dit, le fils d'une femme à qui j'ai été bien dévoué. Depuis que votre mère n'est plus, j'ai évité Paris avec autant de soin que je le cherchais autrefois. C'étaient son esprit, sa grâce, sa bonté qui me rendaient supportable un monde où je ne trouverais à présent que solitude et ennui. — Je mentais, ou du moins je présentais sous un jour bien faux la tendresse que j'ai sentie pour cette chère morte. Cette affection orageuse n'appartenait guère à l'ordre des sentiments tranquilles qui groupent autour d'une même souveraine quelques courtisans unis entre eux. Elle me rendait odieuse au contraire une société où j'apportais toujours des susceptibilités imprévues,

d'étranges et capricieuses jalousies, où j'aurais voulu anéantir ceux-ci, déchirer ceux-là, que je quittais avec des ardeurs, des fatigues, des inquiétudes, dont la seule pensée aujourd'hui m'excite et me lasse encore. — Quoique bien jeune quand j'ai perdu ma mère, m'a-t-il répondu, je me la rappelle comme si elle m'avait embrassé hier au soir. Il n'y a pas un jour où je ne pense à elle. Je serais bien coupable du reste si je n'avais pas la religion de sa mémoire, car je suis bien sûr que j'ai été ce qu'elle a le plus aimé dans sa vie.

J'ai senti à ces derniers mots tout mon sang se soulever dans mes veines, un instant je me suis cru reporté à des temps disparus. Ce violent mouvement s'est apaisé. Je me suis recueilli, j'ai poussé un soupir qui m'a soulagé, et j'ai pu regarder de nouveau cet enfant avec une bienveillance dont je me suis senti heureux. Quand il est parti, je suis resté avec mon lieutenant-colonel et deux des plus anciens officiers de la légion que j'avais engagés à déjeuner. On s'est remis à parler de la guerre, à conter les incidents de la tranchée et à faire en fumant des plans de campagne. Tout en écoutant des yeux mes convives, j'ai remonté le

cours de ma vie. Je me suis abandonné sans réserve à ces souvenirs que pendant si longtemps j'ai craint d'évoquer. J'ai repris toute l'histoire de cet amour, mon grand, mon unique amour; de quelles tendresses, mais aussi de quelles cruautés, de quelles fureurs j'ai été parfois rempli! M'aimait-elle encore lorsqu'elle est morte? Ah! je veux racheter les fautes dont je lui aurais demandé pardon avec ces larmes qu'elle n'a point vues, je dois aimer celui que Dieu, — qui sait? — qu'elle peut-être m'adresse du monde où elle est maintenant.

21 janvier 1855.

Voici plus d'un mois que je le vois chaque jour; je sens qu'il a mis désormais un nouvel et puissant intérêt dans ma vie. J'obéis à maintes lois de ma nature dans cette affection qu'il m'inspire, et que je me plais à lui exprimer. Je suis né avec le goût et le besoin d'aimer. Je crois que la solitude et la guerre ont développé, au lieu de les détruire, des instincts qui m'ont fait souvent trouver mille secrètes douceurs dans les soins journaliers de mon état. Jamais je n'avais rencontré, depuis que j'ai

renoncé aux j ies dont ell
secret, plus digne objet d
pauvre enfa Dieu mer
vieillir l'éloignem
jeune d sir qui s
eux du se
d'habitude rend les hom
nand a tout le charme
cœur entièrement domin
rations de l'honneur, qu
faute à l'endroit des plu
métier remplirait de tout
quelque chose encore de
féminines. Les années
parce qu'elles nous éloign
l'attrait et toute la lum
moment il doit dormir en
chée. Il subit de rudes ép
nous sommes enveloppés
extrémités de notre plate
fondent. A nos pieds, sur
c'est la même teinte. La
quoi ne l'avouerais-je p
certaine joie à me senti

. Aux temps où l'on
is aimé à y descendre.
où les plus terribles
ne sont pas de trop
heure, une heure seule,
vie? Enfin qu'im-
en ce monde ou que
Faust : « Pourquoi te
s'accomplir aucun
la dire avec plus de
de Goethe, puisque je
un caprice du ciel puisse
moins, et en pensant, bien
regarder que moi, car je
soldats plus de mille sou-
haite que la Providence ne
le vent, la neige et la mi-
leur soupe ne leur arrive pas
sa peau de mouton et ses
enfin que doivent avoir les
es ; mais lui, n'a-t-il pas le
toutes les inquiétudes que j'ai

je l'avoue, en le voyant cette

renoncé aux joies dont elle a emporté pour moi le secret, plus digne objet de ma tendresse que ce pauvre enfant. Dieu merci, loin de concevoir en vieillissant de l'éloignement pour la jeunesse, j'éprouve un plaisir qui semble s'accroître près des maîtres heureux du seul bien dont la possession d'habitude rend les hommes aimables et bons. Renaud a tout le charme de ses vingt ans. Dans ce cœur entièrement dominé par les plus fières inspirations de l'honneur, que le moindre soupçon d'une faute à l'endroit des plus délicates vertus de notre métier remplirait de toutes les colères du Cid, il y a quelque chose encore de la grâce et de la faiblesse féminines. Les années nous enlèvent la grâce, parce qu'elles nous éloignent de celles qui sont tout l'attrait et toute la lumière de ce monde. En ce moment il doit dormir encore. Hier il était de tranchée. Il subit de rudes épreuves. On peut dire que nous sommes enveloppés dans un vrai linceul. Aux extrémités de notre plateau, le sol et le ciel se confondent. A nos pieds, sur nos têtes, de tous côtés, c'est la même teinte. La neige nous enserre. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? j'ai par instants une certaine joie à me sentir dans ce sépulcre d'où je

suis sûr que nous sortirons. Aux temps où l'on descendait aux enfers, j'aurais aimé à y descendre. Puis, n'ai-je pas atteint cet âge où les plus terribles émotions de la vie extérieure ne sont pas de trop pour nous faire oublier une heure, une heure seule, les émotions d'une tout autre vie? Enfin qu'importe, après tout, que je reste en ce monde ou que j'en sorte! Cette parole de Faust : « Pourquoi te lèves-tu, ô journée qui ne verra s'accomplir aucun de mes désirs? » je pourrais la dire avec plus de raison que le personnage de Gœthe, puisque je n'ai même plus de désir qu'un caprice du ciel puisse accomplir. Je le crois du moins, et en pensant, bien entendu, à ce qui ne peut regarder que moi, car je forme pour mes pauvres soldats plus de mille souhaits par jour : je souhaite que la Providence ne leur prodigue pas trop le vent, la neige et la mitraille; je souhaite que leur soupe ne leur arrive pas glacée, que chacun ait sa peau de mouton et ses sabots. J'ai les soucis enfin que doivent avoir les conducteurs d'hommes ; mais lui, n'a-t-il pas le droit d'avoir encore toutes les inquiétudes que j'ai perdues?

Aussi j'ai souffert, je l'avoue, en le voyant cette

nuit dans la tranchée. Je l'ai rencontré au détour d'une de ces voies lugubres, remplies maintenant d'une neige que, de temps en temps, un blessé rougit en tombant. La place faisait un feu soutenu et violent. Aussi le ciel, quoiqu'il fût encombré de nuages blafards sous lesquels la lune n'apparaissait que de loin en loin, insaisissable, voilée, à l'état de fantôme, le ciel à chaque instant se colorait de lueurs aussi ardentes que celle des soleils couchants. Malgré le péril de chaque minute, les hommes appuyés aux gabionnades soutenaient contre le sommeil une lutte où souvent ils étaient vaincus. Je voyais aux créneaux plus d'un tirailleur qui laissait tomber sa tête sur le canon de son fusil. C'était à peine si parfois un obus, éclatant dans la tranchée, tirait de leur engourdissement ces dormeurs, et les rendait soudain au sentiment de leur sinistre existence. On sait ce qu'a de funeste le repos auquel le froid nous invite : j'éveillais en passant maint soldat qui, sans le savoir, essuyait déjà les premières étreintes de la mort. Ce fut ainsi que je parvins à l'endroit où je l'aperçus. Il était près d'une poudrière, incliné sur un gabion. A quelques pas de lui se dressait le brancard qui sert à transporter les

blessés. Teinte de sang et raidie par la neige, cette toile, qui a reçu déjà tant d'héroïques débris, me frappa auprès de ce jeune homme, si rayonnant encore de ce qu'il y a de plus vivant dans la vie. Puis un rapprochement bizarre s'offrit soudain à mon esprit. Dans cette tranchée, sous son vêtement grossier, parmi ces images de mort, de combat et de misère, Renaud me rappelait sa mère, appuyée un certain soir, sur le dos d'un fauteuil, à la signature de je ne sais quel contrat, dans un salon où étaient réunies maintes personnes que j'ai oubliées. En me saluant, il m'adressa un sourire qui donnait à cet étrange souvenir une force nouvelle, un de ces sourires, venant de l'éducation et de la race, dont tous les périls du monde seraient impuissants à dépouiller certaines lèvres. — Eh bien! mon cher enfant, lui dis-je, vous faites là une veillée d'armes comme aucun chevalier du vieux temps n'a jamais eu la gloire d'en faire. — Ah! mon colonel, me répondit-il avec une expression fière et reconnaissante, je l'espère bien, et cela n'est pas trop pour me réchauffer par une nuit comme celle-ci. — Le fait est que le froid faisait trembler des larmes au bord de ses grands yeux, et que ce corps élancé était parcouru

tout entier par un long frisson. J'aurais volontiers jeté ma pelisse sur ses épaules. J'avais pour lui des entrailles de père. Moi dont la famille n'a pas voulu, moi qui n'ai jamais eu affaire qu'aux émotions tumultueuses des jeunes années, j'éprouvais comme l'ardeur profonde et paisible d'un sentiment que je ne pensais même pas devoir soupçonner.

Enfin cette nuit est passée. Les boulets l'ont épargné. Maintenant il repose, en attendant de nouveaux dangers et de nouvelles fatigues, tandis que je m'abandonne à toutes les pensées qu'il a réveillées en moi. C'est aujourd'hui le 21 janvier. Il y a onze ans à pareille date, quelle brûlante soirée j'ai passée près d'elle! J'avais eu une journée de désespoir et de colère : elle m'avait refusé un rendez-vous, pour accompagner cet honnête Puymarens, que j'accusais du despotisme le plus odieux, chez la vieille maréchale d'Ulm. Heureusement la maréchale se souvint tout à coup que depuis plusieurs mois elle s'était faite légitimiste, et que sa soirée tombait un jour de lugubre mémoire. Elle se mit en frais de style épistolaire pour contremander ses invités, et, j'en demande pardon à une ombre vénérée, je sentis presque une diminution d'horreur pour

le crime révolutionnaire qui me rendait un bonheur sur lequel je ne comptais plus. J'allai chez elle, je la trouvai seule; sa porte fut défendue. Elle était disposée à m'aimer, je l'aimais à la folie. Un de ces nuages comme il en passe sans cesse dans le ciel des amants nous apporta tout à coup un des plus effroyables orages dont nos cœurs aient jamais été bouleversés. Tout ce qu'il y avait en nous d'heureuses pensées déjà épanouies, d'émotions souriantes à demi écloses, me sembla un instant emporté; mais aucune de ces chères fleurs n'avait été brisée, les souffles qui avaient failli les déraciner s'apaisèrent, et elles reparurent plus brillantes, plus parfumées qu'avant l'ouragan. Jamais peut-être je n'ai été plus heureux et plus épris que ce soir-là. J'étais à ses pieds, je ne voulais plus me relever, et je lui disais : « En vérité, je crains de vous voir disparaître, car vous n'êtes plus pour moi, ô mon souverain bien, un trésor de ce monde... » Elle a disparu en effet, je suis en Crimée, et voici son fils qui entre sous ma tente.

Nous allumons des cigares, et nous causons. Les heures s'envolent d'un pied aussi léger que si elles ne traversaient pas un pays où l'on ne marche qu'a-

vec des sabots. Nous sommes aux jours les plus courts de l'année; déjà les parois de ma demeure s'assombrissent. Le moment est venu où l'absinthe doit intervenir dans notre vie. Un poëte de la légion (dans la légion que ne trouve-t-on pas!), caporal de son métier et allemand de naissance, a fait sur l'absinthe des vers charmants qui commencent ainsi :

« Je te salue, fée aux yeux verts, ondine chérie des pauvres diables,

» Qui nous souris partout où se transporte le baril de la cantinière.

» Toi et ton ami le tabac, ce petit génie noir comme la poudre, mais si rêveur et si bon,

» Vous nous apportez les précieux souvenirs et les oublis, souvent plus précieux encore.

» Vous nous amenez ces songes heureux que l'on fait sans être obligé de fermer les yeux,

» De renoncer à sa liberté et de ressembler à des morts »

Notre conversation est pendant quelques instants ce que l'absinthe et le cigare doivent la faire. Au fond de mon trou (car ma tente, disposée à la turque, est une grande fosse circulaire où l'on descend par trois marches), la confiance, l'expansion et la gaieté prennent leurs ébats. Qui peut prévoir le cours des entretiens? Le jour achève de disparaître, et la gaieté peu à peu nous fausse compagnie. Mes

troupiers m'ont fait avec quelques pierres une cheminée dont nous avons approché nos pliants. Tous deux, les yeux fixés sur deux morceaux de bois humides d'où s'échappe plus de fumée que de flamme, nous laissons nos pensées s'agrandir et s'attrister comme des lieux qu'envahit l'ombre. Nous parlons des morts, qu'à la guerre il ne dépend de personne d'écarter, parce que là on les retrouve partout, dans ses souvenirs de la veille, dans ses prévisions du lendemain, parce qu'on sait à peine si soi-même on n'appartient pas déjà à leur royaume. Je retrouve dans les yeux de Renaud une expression que j'ai surprise plus d'une fois dans les yeux de sa mère, quand on traitait devant elle du monde invisible. Son regard recelait une lueur qui semblait d'une autre nature que les clartés dont nos traits s'illuminent sous le feu des passions humaines. Je l'ai vue, elle dont la beauté avait d'ordinaire tout le vivant éclat que quelques pinceaux fougueux ont seuls pu rendre, prendre tout à coup un aspect mystérieux et comme une lumière inconnue à ce monde. Renaud me dit qu'il croit aux songes. Depuis qu'il est en campagne, une chère apparition est mêlée à tous ses rêves. Il pense que ce conti-

nuel péril où il se trouve sollicite avec une puissance particulière l'attention d'un esprit qui n'a jamais dû être bien loin du sien. Il est porté à penser aussi, il me l'avoue avec un sourire dont la mélancolie me fait mal, qu'il ira rejoindre sous peu celle dont il reçoit les visites pendant son sommeil. Je cherche à lui enlever une semblable idée, car je m'en suis aperçu déjà, la mort trouve en lui l'honneur debout et paré, prêt à la recevoir dignément; mais elle inquiète et attriste sa jeunesse. Avant de revêtir l'insaisissable enveloppe des fantômes, de devenir le dépositaire silencieux des secrets éternels, il aurait aimé jouir un peu du vêtement que son âme n'a pas usé encore, et mêler ses accents aux mille voix joyeuses de cette vie.

— Mon cher enfant, lui dis-je, j'espère que vous resterez longtemps sur cette terre, et que vous y aurez d'heureux jours. Ah! si l'on pouvait faire un pacte avec les maîtres invisibles de nos destinées, comme je demanderais à recevoir le coup qui peut vous emporter. Là où est votre trésor, dit l'Évangile, là est votre cœur. Mon trésor n'est plus de ce monde. Avec quelle ardeur j'aurais souhaité une de ces apparitions dont nous venons de parler! Que de

fois, aux heures et dans les endroits qui me semblaient les plus propices à ces communications surhumaines, j'ai supplié un esprit adoré de se révéler à moi, de me calmer sur des craintes dont je suis incessamment tourmenté, de m'imposer une expiation, si j'en ai mérité une, de me faire connaître une volonté qu'il me fût possible d'accomplir!

Je vis que Renaud me regardait avec étonnement.

— Mon Dieu, mon colonel, fit-il, il ne peut y avoir dans votre vie, j'en suis certain, que des actions généreuses. En ce monde et dans l'autre, vous devez être bien sûr d'être aimé.

Il dit ces mots avec un accent qui me fit tressaillir.

— Cher enfant, lui ai-je répondu, je vous remercie de vos paroles. Laissons les apparitions de côté. Je le sens d'ailleurs, on peut communiquer avec ceux qui ne sont plus autrement que par des voies surnaturelles.

Cependant, malgré la douceur que ses dernières paroles m'ont donnée, à peine s'était-il éloigné, que j'ai senti un grand trouble. Je me suis rappelé l'un après l'autre les mille chagrins dont j'ai affligé celle

à qui j'avais voué tout entière une âme pleine de passions. Que de fois même, en me rendant chez elle, j'ai été effrayé de mes violences! Toute sa personne était un philtre trop fort pour ma raison. Si, dans les accès d'une jalousie insensée, je n'ai pas été vis-à-vis d'elle un meurtrier, l'homme que punit la loi, c'est au hasard ou à Dieu seul que je le dois; ce n'est pas assurément à un cœur maître de lui-même. Mon amour l'avait séparée de tous et de tout. La solitude où je l'avais reléguée ne me suffisait plus. Elle s'y occupait encore d'êtres ou de choses que je prenais en horreur. Il est vrai qu'elle remplissait bien toute ma vie, que j'éprouvais pour elle cette tendresse sans limite dont je voulais être aimé; mais un jour arriva cependant où je fus forcé de la quitter, de retourner à ces aventures lointaines dont je croyais m'être à jamais séparé. Alors que se passa-t-il en elle? Dans ces ténèbres que j'avais avec plaisir amoncelées autour d'elle, pour qu'elle ne trouvât de lumineux que notre amour, qu'a-t-elle souffert? qu'est-elle devenue? J'ai appris sa mort sous la tente, près d'un bois d'oliviers que je ne pourrais point, je crois, revoir sans défaillance, tant j'y ai laissé de douleurs. Son fils ne sait pas ce

qu'elle a souffert. Je vois avec bonheur qu'il ignore de quelle manière j'aimais celle dont nous parlons ensemble aujourd'hui. Grâce aux illusions que les enfants conservent souvent vis-à-vis de leur mère, il croit être le seul objet d'affection qu'ait laissé sur cette terre notre morte bien-aimée. A coup sûr, je suis maintenant meilleur que je ne l'étais jadis, car ce qui m'aurait indigné me console. Je souhaite passionnément qu'aux dernières heures de sa vie elle ait retrouvé, s'ils ont pu lui faire quelque bien, les sentiments que j'avais voulu lui ravir. Je suis rempli pour elle d'un amour assurément bien troublé, bien humain dans ses souvenirs, mais calme, mais pur, mais divin dans ses espérances. Que je voudrais pouvoir lui en donner quelque gage éclatant à travers la mort!

26 avril.

Maintenant je connais Renaud tout entier. Depuis tantôt quatre mois je le vois chaque jour, et quand je ne lui aurais pas été uni dès la première heure par ce lien qu'il ignore, je crois que je n'aurais pas tardé à éprouver pour lui une affection

toute nouvelle dans mon cœur. Il a ce qui m'a toujours le plus séduit, ce besoin d'attachement, gracieux et fugitif instinct de la jeunesse. Seul maintenant de sa famille, il sentirait partout le prix d'une amitié comme la mienne; que doit-il éprouver dans le pays perdu et dans les redoutables circonstances où ses destinées l'ont placé? A présent, je le sens, je suis ce qu'il aime le mieux ici-bas. Je voudrais le conduire jusqu'au jour où il rencontrera ce grand amour auquel Dieu a livré le monde, où tous les autres amours sont destinés à s'abîmer; mais irons-nous jusque-là? Je me surprends maintenant à envisager avec tristesse ce que je contemplais depuis longtemps, je puis le dire, avec une grande sérénité; je voudrais à présent pouvoir compter sur quelques années de vie. Quant à lui, je ne puis pas supporter qu'il disparaisse, que je voie s'évanouir cette image de mon passé, cette résurrection, sous des formes si sérieuses et si douces, de tout ce qui a dominé mon cœur. Eh bien! j'ai peur qu'il ne soit appelé sous peu à quitter ce monde. J'ai vu bien des hommes mourir, et, sans avoir l'esprit livré aux superstitions, je crois à certains signes chez ceux que la mort doit frapper. La

mort, quoi qu'on en dise, s'annonce presque toujours à nous ; quand ce n'est point par les témoignages matériels de sa présence, par sa main visiblement empreinte sur notre corps qui se décompose et se flétrit, c'est par l'effrayante série de ses émanations occultes, par les pressentiments, par les songes, par les inquiétudes sans cause, les caprices sans nom dont elle agite l'être qu'elle va bouleverser dans toutes ses lois. Il me semble que Renaud est le jouet de cette mystérieuse puissance.

Je sais bien que nous sommes engagés dans une guerre qui offre aux âmes les plus fermes de redoutables épreuves. Le danger ici n'est pas cette brillante vision rêvée, aimée et recherchée par la jeunesse ; c'est un compagnon dont le sombre aspect et la présence assidue finissent par attrister les plus joyeux et lasser les plus patients. Sur deux jours, un seul appartient à peu près à la vie ; l'autre, qui s'écoule dans les ravins, dans les tranchées, sous une pluie de feu, en face d'un ennemi qu'on ne voit pas, mais que l'on sent toujours, l'autre appartient vraiment à la mort. Eh bien ! cependant, si parfois elle se voile un peu, notre gaieté, Dieu merci, cette gaieté qui est notre vertu, qui nous fait vivre, qui

nous fera vaincre, n'est pas près encore de s'éclipser. Hier, dans sa rude et sérieuse existence, Renaud a eu quelques instants de plaisir qui m'ont fait goûter une joie singulière. J'étais comme ces mères indigentes qui savourent le bonheur de donner à leurs filles la joie rare et longtemps désirée d'un bal.

Je m'appelle Marc. Je dois ce nom du patron de Venise à la belle Maria Angela Bardoggi, qui se prit en Italie d'une passion violente pour le baron d'Hectal, mon grand-père, capitaine au service de Naples, et devint ma grand'mère après une fort longue série d'aventures, charme pieux et romanesque de mes jeunes années. Or, c'est le 25 avril que tombe la Saint-Marc, et hier on a résolu, dans mon régiment, de m'offrir un dîner splendide : j'ai accepté avec reconnaissance cette affectueuse démonstration. Ce que le génie du soldat a de plus inventif s'est développé pour construire et disposer la salle du festin. Entre ma tente et les tranchées, au bord d'un ravin où n'arrivent plus maintenant que quelques bombes maladroites, quelques boulets extravagants, on a bâti avec des planches un abri assez vaste pour contenir tous mes officiers.

A six heures, nous nous sommes mis à table. Nous étions favorisés par un temps printanier. Il régnait sur le plateau de la Chersonèse un vent doux et léger qui aurait suffi à peine pour soulever les voiles d'Iphigénie. La place, il est vrai, faisait un feu violent; mais le *garde à vous* n'a pas une seule fois annoncé quelque formidable incident. La mousqueterie était muette; l'artillerie, élevant seule cette voix qui est pour nous maintenant ce que la voix des mers peut être pour le pêcheur, nous disait que nous pouvions en toute sécurité tendre nos verres au vin de France. Au bout d'une heure, point de convive qui ne fût animé. Il ne faut point médire des réunions militaires. Au moment où l'on s'y rend, on pousse souvent plus de plaintes que le mondain qui va accomplir sa corvée de chaque soir : « J'aurais mieux aimé rester sous ma tente, je ne puis plus boire, je sais par cœur toutes les chansons que je serai forcé d'écouter; je déteste l'entrain de commande; » n'est-ce pas à peu près ce que chacun a entendu dire et a dit lui-même sur ce sujet? Puis il en est de ces sortes de fêtes comme du feu : quand vous y êtes, vous sentez peu à peu une transformation s'opérer en vous; les hôtes

quinteux de votre âme s'humanisent, s'endorment, ou bien s'en vont je ne sais où ; ce qui est gai, vivant, alerte, sociable, reste seul dans un asile qui se pare, s'illumine, se remplit d'accents joyeux. A huit heures, autour de la grande table qui nous réunissait, personne, j'en suis persuadé, ne sentait saigner son cœur sous la serre des pensées cruelles. Il y a dans la légion de singuliers types ; un vieux sous-lieutenant allemand, qui a été dix ans étudiant à l'université de Gœttingue, et qui sait par cœur tout le *Prométhée* du théâtre grec, me disait en remplissant son verre : « Mon colonel, j'ai soûlé mon vautour ! »

Au dessert, notre musique, qui jouit d'une si juste célébrité dans toute l'armée, domina tout à coup le bruit des conversations. Une vraie valse germanique, toute remplie de langueur voluptueuse, de tristesse passionnée, d'ardent et idéal amour, vint ravir un moment nos âmes dans un monde séparé de nous par bien d'autres choses que par les mers. Je vis quelques fronts se rembrunir, quelques regards se troubler, et suivre évidemment des apparitions inopportunes dans un pays tel que la Crimée ; mais bientôt ces accords s'éva-

nouirent, et tout l'essaim des fantômes « aux yeux couleur de violettes » disparut avec eux. Une de ces marches guerrières qui pousseraient au canon les plus timides remplaça ces mélodies efféminées. Enfin cet air belliqueux fut remplacé à son tour par la leste et insouciante harmonie d'un quadrille ; le plaisir sans arrière-pensée, sans vagues aspirations, sans larmes secrètes, le plaisir court-vêtu, fit sa rentrée parmi nous. On épuisa tout le répertoire de ces étranges chansons qui à certaines heures sortent des bouteilles comme toute une espèce d'hommes sort du sol des grandes cités le jour où l'émeute s'ébat dans les rues. Je ne crois pas que ces refrains, quand ils sont répétés par les échos des bivouacs, puissent offenser aucune délicatesse du cœur. Malgré ce que leur naïve audace a d'effréné, comme les nuages qui s'élèvent des pipes, ce sont simplement machines légères où notre imagination aime à prendre place un instant. Ils se dissipent sans laisser de souillures à la fée vagabonde qu'ils ont portée.

Enfin, au moment où la réunion me semblait toucher à son terme, j'eus une surprise que l'on m'avait soigneusement ménagée. Un capitaine ita-

lien m'adressa des couplets dans la langue de son pays. Il me mit presque au-dessus de mon saint patron, que cette poétique injustice n'a pas blessé, je l'espère. Je trouvai ces vers fort jolis avec leur lointain accompagnement de canon. Eh! pourquoi n'en conviendrais-je pas? j'étais touché. Que voulez-vous? je suis de ceux qui croient encore à la famille militaire, malgré tout ce que l'on a dit de moqueur là-dessus comme sur l'amour du pays. Certes je sais qu'aucun de ceux qui m'entouraient hier ne donnerait sa vie entière pour moi, seulement tous m'en consacreraient cinq minutes pendant lesquelles ils se feraient tuer. Mais de toutes mes émotions, la plus vive, c'est le plaisir que je trouvais à voir un rayon de gaieté sur le visage de Renaud. Il s'amusait. « Mon cher enfant, lui ai-je dit en le quittant, c'est vous ce soir qui m'avez le mieux fêté. » Ici il faut toujours que le bruit de quelque projectile se mêle à vos discours. Au moment même où je prononçais ces paroles, une bombe a éclaté, probablement assez près de nous, avec cette sorte d'harmonie sinistre que je me suis souvent surpris à aimer quand je songeais à moi seul. Cette fois j'ai senti un serrement de cœur qui s'est

prolongé même après le dernier de ces gémissements métalliques auxquels mon oreille est si accoutumée.

5 mai.

Il est blessé ! Que sera cette blessure ? Je n'en sais rien. Le docteur affirme qu'il peut guérir. « Sa jeunesse, dit-il, un sang pur... » Je ne sais pourquoi, je me refuse à toute espérance. Un éclat d'obus l'a frappé en pleine poitrine. Le projectile avait perdu de sa force. Toutefois un poumon est attaqué. Il parle avec effort, et voudrait toujours me parler. Il a continuellement le nom de sa mère à la bouche. Il ne sait pas tout ce qu'il me fait éprouver.

Ce soir, j'essaierai de l'établir dans ma tente. Je le veillerai. J'écarterai de lui les pensées funèbres. Ce sera chose difficile. Son esprit est douloureusement atteint. — Ce n'est pas que je regrette la vie, me répète-t-il sans cesse avec un sourire qui me navre. — Comment ne la regretterait-il pas ? Elle est encore toute colorée pour lui de feux printaniers. Ce matin, il m'a entretenu d'un amour qui m'a reporté à des temps plus lointains dans mon exis-

tence que les temps fabuleux dans l'âge du monde. Il m'a parlé d'une jeune fille, de mouchoir gardé, de gants baisés. Que Dieu sauve ce pauvre Chérubin ! Avant de le rappeler à lui, qu'il lui donne sa part de bonheur terrestre, car il peut y avoir du bonheur dans ce monde. Je le sais. Elle aussi l'a su ; elle le sait encore aux lieux où elle est maintenant, et où je sens à tout instant que mon esprit va rejoindre le sien.

6 mai.

J'ai vu, je suis sûr d'avoir vu... Si jamais je raconte l'étrange fait qui désormais dominera toute ma vie, on ne me croira pas. Que m'importe ? La mystérieuse réalité que mes sens et mon âme ont saisie n'en existera pas moins pour moi. Voici ce qui s'est passé sous cette tente qu'à présent je regarde presque comme un lieu sacré.

J'avais fait mettre le lit de mon blessé auprès du mien. Toute la soirée, Renaud avait eu une agitation qui m'avait effrayé. Comme je remarquais dans quelques paroles qu'il venait de me dire une éloquence dont je lui faisais compliment en souriant ;
— C'est, fit-il, que j'appartiens à présent au monde

où triomphe l'esprit. — Puis, après des discours en effet qui semblaient resplendir déjà de la lumière dont les plus intelligents ici-bas, à leurs meilleures heures, aperçoivent à peine quelques rayons, il était pris de mortelle tristesse, les ténèbres de ce monde semblaient de nouveau peser sur lui. — Donnez-moi la main, me disait-il, je vous l'avouerai, à vous qui m'avez vu, qui me connaissez, me jugez et m'aimez : j'ai peur. — Je répondis en serrant sa main dans les miennes. Alors il reprit : — Tenez, faites-moi une promesse, ne me laissez pas mourir seul, quittez même la tranchée, si je vous envoie chercher. Je crois hors de ce monde à quelque chose de meilleur que la vie ; mais, je l'avoue, le moment du départ me semble sinistre. Vous avez raison, je suis jeune, et quand la jeunesse est là qui vous retient, qui pleure, qui crie « ne t'en va pas, » il faut, pour vous donner du courage, une voix en même temps affectueuse et virile ; à cet instant que je verrai bientôt arriver, n'est-ce pas que vous serez auprès de moi ?

Le temps s'écoula en propos semblables. La nuit était avancée ; je voulus à toute force le laisser reposer, et je me jetai sur mon lit.

J'étais couché depuis une demi-heure, résolu à chercher le sommeil, mais malgré moi écoutant sa respiration, et à chaque instant tournant mes regards sur son visage, où deux yeux ouverts et ardents me disaient qu'il était torturé par l'insomnie. Il y avait sur la table placée entre nos deux lits une bougie à moitié consumée qui rendait lumineux tout un côté de notre tente et me permettait d'observer la physionomie mobile de mon malade. Tout à coup, je le vis se soulever et prendre une expression que je n'oublierai jamais; c'était quelque chose qui tenait de la joie et de la terreur. Ses lèvres remuaient, quoique je n'entendisse aucune parole. Évidemment il y avait un entretien entre lui et qui?... Je ne voyais aucun être vivant dans la tente, et le côté vers lequel se portait son regard était précisément celui où était répandu le plus de clarté. Tout à coup il m'appela, en un bond je fus auprès de lui. — Elle n'est plus là, me dit-il, l'avez-vous vue? — Et il me raconta (tout ce que Dieu veut est possible, je devais savoir bientôt qu'il ne se trompait pas), il me raconta qu'il venait de parler à sa mère...

Je ne sais pas pourquoi j'écris ceci. En abordant

de nouveau, même par la pensée, ces choses merveilleuses et sacrées, j'éprouve des frissons que je ne voudrais pas sentir, puis une sorte de plaisir auquel je cède. Je ne lui dis pas : « C'est une hallucination, mot que je n'ai jamais compris ; vous êtes le jouet de votre imagination, ce que vous avez vu n'existait que dans votre esprit. » J'essayai de le calmer, au contraire, en acceptant son récit tout entier. Je le félicitai sur ce que le ciel avait permis en sa faveur. « Je vous envie, » lui disais-je, et il ne savait pas tout ce qu'il y avait de vérité dans ce mot qui partait du fond de mon cœur. Je parvins à le calmer en effet. Quand je vis enfin ses yeux se fermer sous l'influence du sommeil qui devait forcément succéder à tant d'excitations violentes, je m'étendis de nouveau sur mon lit, et voici ce qui m'est arrivé.

Je n'étais pas endormi, il n'y avait aucune vapeur dans ma cervelle, je regardais tour à tour tous les objets qui remplissaient ma tente, quand je sentis auprès de moi quelque chose qui agissait sur toute mon âme et semblait vouloir la tirer hors de mon corps. Puis peu à peu ce quelque chose prit une forme. Je la vis à mon tour, c'était elle. Je fus tout

rempli d'une longue épouvante pleine de charme. J'attachai sur ses traits, où rayonnait la lumière du monde inconnu, un regard où je sentis une explosion de caresses étrangères à mes sens et nouvelles pour mon cœur. Tout à coup je compris qu'elle me parlait, quoiqu'aucun mot sorti de sa bouche ne résonnât dans cet air des vivants où Dieu lui permettait de se montrer. Elle me remerciait de ce que j'avais été pour celui qu'elle se repentait d'avoir moins aimé sur cette terre que moi, elle me suppliait de ne pas abandonner cet enfant à l'heure de la redoutable épreuve qui était proche. Elle me demandait de lui promettre que rien, rien de ce qui peut se passer ici-bas, ne m'empêcherait d'être alors auprès de son fils. Je ne sais de quelle manière je m'y pris, car moi-même je ne m'entendais point parler, mais je le lui jurai.

A l'instant même elle disparut, je fus comme un homme enseveli vivant sur qui viendrait de retomber le couvercle, un moment soulevé, de son sépulcre. Il y avait pour moi dans cette atmosphère qu'elle ne vivifiait plus, quelque chose de cruellement terrestre qui m'étouffait. Bientôt je retrouvai dans mon âme la vision que je pleurais, et en songeant à tout

cet ordre immortel de faits si ardemment souhaités, dont j'avais la certitude maintenant par d'irrécusables témoignages, j'éprouvai une joie immense. J'en avais fini avec toute une partie de la tristesse humaine, puisque le doute m'était enlevé. — Mais je suis sûr à présent qu'il mourra, et aucune parole, aucune pensée, rien de ce que nous crie notre cœur, de ce que notre raison nous suggère, rien même de ce qui peut nous être révélé par des voies surnaturelles n'adoucira jamais pour nous cette grande, cette invincible douleur de la mort d'un être aimé....

II

Dieu me préserve de donner des formes apprêtées à des émotions que j'ai senties et que je voudrais faire partager. Il faut que j'aie recours cependant, pour éclaircir et terminer ce que j'ai entrepris de raconter, à une sorte d'épilogue. Un officier, dont le nom n'importe guère, proposa tout récemment à

un jeune prêtre d'aller visiter avec lui les ruines de Sébastopol.

L'abbé de Gastier, ainsi s'appelle ce prêtre, est un de ces hommes qui en chaire, avant d'avoir prononcé une seule parole, ont déjà fait courir un long frisson dans leur auditoire, par tout ce qu'il y a dans leurs traits pâlis d'initiation aux douleurs de ce monde, dans leurs regards enflammés de révélation sur les joies d'une autre vie. Eh bien! cet humble serviteur de Dieu n'a jamais fait qu'un obscur emploi de sa puissance sur ses semblables. Depuis deux ans, il vit au poste qui lui a été assigné, « rôdant comme un voleur » pour me servir de l'expression mystique, autour de ceux qu'il essaie de sauver, accourant au moindre signe de qui le réclame, remplissant enfin son ministère avec une infatigable patience et une foi embrasée. L'officier qui voulait l'entraîner à Sébastopol n'était pas, à coup sûr, le modèle des chrétiens. Il avait une religion qu'il accommodait, sans trop savoir lui-même par quels procédés, avec une singulière complaisance pour les coups de sabre et une profonde tendresse pour la faute que, depuis les paroles de Jésus-Christ, on ne punit plus avec des pierres;

mais, poussé vers l'idéal par un invincible penchant, il aimait les prêtres, parce qu'ils sont, disait-il, des êtres forcés de s'inquiéter incessamment des choses surhumaines. Puis l'abbé de Gastier devait particulièrement lui plaire. Ce jeune ecclésiastique avait un tour d'esprit qui le portait à ne repousser aucun mystère parmi ceux mêmes que ne garantit aucune autorité sacrée. Épris du monde invisible, il accueillait avec une joie profonde tous les faits qui lui semblaient appartenir à ces régions désirées. Or l'officier que nous ne nommons pas a pour le merveilleux une passion qui s'augmente, au lieu de s'affaiblir avec le temps. Pendant bien des années, il l'a aimé sans trop y croire, comme on aime tant de choses d'ailleurs. Ne serait-il pas en droit maintenant d'ajouter à son amour un peu de foi? Ceci du reste nous ramène à notre récit.

Le prêtre et le militaire convinrent donc d'aller visiter ensemble les lieux où se sont passées de plus grandes choses qu'aucun bulletin ne pourra jamais en raconter. Ils traversèrent ces tranchées, aujourd'hui couvertes de terre, qui furent si longtemps, en face de la ville qu'elles enserraient, une

cité tout entière où l'héroïsme courait les rues. Ils s'engagèrent dans Sébastopol, dépouillé de son mystérieux attrait depuis qu'on ne le regarde plus furtivement, à travers un créneau ou au-dessus d'un parapet, au milieu d'un essaim de balles, mais revêtu déjà de la dignité émouvante des puissances tombées. Leur excursion terminée, comme ils revenaient par les attaques de gauche, la pensée leur prit de visiter le cimetière. C'est un lieu placé auprès de la Quarantaine, où s'élève entre des files nombreuses de tombeaux, une petite chapelle jaune à toit vert, que les Russes avaient, dit-on, dans une particulière vénération. Pris entre nos travaux et les défenses de la ville, ce champ de repos devint une arène où se passa plus d'une sanglante action. Après le combat de nuit qui le mit définitivement en notre pouvoir, les projectiles ennemis y tombèrent du matin au soir, sans égard pour ce qu'ils y frappèrent. A présent je ne sais pas spectacle d'une mélancolie plus pénétrante et plus haute que cet amas de tombes brisées autour d'une église couverte elle-même de cicatrices. Là ceux qui n'ont encore porté dans leur cœur que les amertumes égoïstes ou les souf-

frances domestiques peuvent s'initier aux afflictions des peuples. Le prêtre s'assit sur une tombe mutilée où se lit encore en allemand cette inscription, qui devait emprunter aux événements une si formidable éloquence : « Dieu fait bien tout ce qu'il fait. » Nos promeneurs, qui depuis si longtemps erraient à pied, étaient fatigués. On était d'ailleurs dans les derniers jours de février, et il y avait dans l'air une espèce de sirocco, c'est-à-dire un de ces vents chauds et humides qui, chez certaines natures, chargent le corps de fatigue, tandis qu'ils remplissent l'âme d'excitation. Au loin, une mer qui ne s'appelle pas pour rien la Mer Noire, ajoutait à la tristesse d'une terre frappée par la colère des hommes la tristesse éternelle de ces régions, sans cesse frémissantes d'un autre courroux. Des gens moins portés à la rêverie que ceux à qui s'offrait ce tableau n'auraient pu s'empêcher de devenir songeurs.

Pendant quelques instants, tous les deux gardèrent le silence; puis l'abbé, conduit à cette réflexion sans doute par une série de pensées funèbres, dit tout à coup : « C'est ici que Puymarens et le baron d'Hectal ont reçu tour à tour des blessures mortelles. » Ces noms réveillaient une même

quantité de souvenirs chez l'homme d'église et chez l'homme d'épée. Liés intimement avec ces deux morts, ils s'enfoncèrent de nouveau dans le silence et la songerie. Enfin, après avoir trouvé sans doute, dans ces royaumes aimés des ombres, les spectres qu'ils cherchaient, ils semblèrent revenir en même temps à la parole et à la vie.

— Vous les avez vus mourir l'un et l'autre? dit l'officier au prêtre.

— Les ai-je vus mourir, dit celui-ci, tous les deux? Et il appuya sur ces derniers mots : *tous les deux?* Je n'en sais rien.

Et comme son compagnon le regardait avec étonnement, il ajouta d'une voix très-émue : — Ce n'est pas un secret, après tout, que je sois obligé de garder ; il ne m'a pas été révélé par la confession, ni par une confidence. Est-ce un secret même? Je ne pourrais le dire, c'est peut-être tout simplement une chimère de mon esprit; mais quoi que ce soit, c'est quelque chose qui m'oppresse.

Alors, questionné par l'officier, dont ce début mystérieux avait singulièrement flatté les goûts, voici à peu près comme il parla :

« Le 16 mai au soir, vers neuf heures, on vint

m'avertir que monsieur de Puymarens était au plus mal. Je courus immédiatement auprès de lui, et je trouvai en effet dans toute sa personne les signes de la mort. Le baron d'Hectal, penché sur son front dans une attitude toute maternelle, lui tenait les mains et lui disait d'une voix entrecoupée quelques mots pleins de tendresse. Quand je parus sur le seuil de la tente, le mourant eut une expression de joie : — Ah ! fit-il, nul ne me manquera de ceux qui pouvaient ici m'adoucir un pareil moment... Après s'être plié avec une soumission reconnaissante aux exigences de notre religion, Renaud, qui, semblable à beaucoup de malades, avait, dans ces soins pour son âme, recouvré un peu de force corporelle, se mit à s'entretenir avec moi. Je tâchais de faire succéder aux paroles consacrées de la prière quelques-unes de ces paroles inattendues pour celui même qui les prononce, que Dieu nous envoie quelquefois en de semblables heures, quand on entendit le *garde à vous* sonner dans la tranchée, et une fusillade des plus nourries s'établir sur un point assez rapproché de nous. Le colonel d'Hectal devait cette nuit-là tenir deux bataillons prêts à prendre les armes au premier signal. Il s'é-

lança hors de la tente. Au lieu de s'éteindre, la fusillade, à chaque instant, semblait prendre une violence nouvelle.

» Le temps s'écoulait, et il se manifestait chez Renaud une agitation croissante que je ne savais comment apaiser. — Mon Dieu! s'écriait-il avec un accent désolé, où l'on sentait la douleur navrante de l'enfant et du malade, le reverrai-je? Il m'avait donné sa parole de ne point me laisser mourir seul... Et me regardant avec un sourire qui me donnait envie de pleurer : — Je me rappelle, monsieur l'abbé, que dans mon enfance je voulais tenir la main de ma mère pour m'endormir; j'aurais voulu tenir sa main, à lui, pour entrer dans ce sommeil éternel.

» Dans ce moment, je vis passer à travers l'ouverture de la tente une tête de soldat qui me faisait signe. Je sortis, je trouvai l'ordonnance du colonel, ce bon gros Allemand que vous connaissez, avec un visage tout bouleversé. — Monsieur l'abbé, fit-il, je crois que notre colonel est mort. Ils disent qu'il a dû tomber de l'autre côté de la tranchée, peut-être à trente pas de la ville; ils n'ont pas pu retrouver son corps.

» Vous savez comme j'aimais d'Hectal; je sentis un chagrin presque aussi poignant que si l'on m'eût annoncé la mort d'un frère; puis je n'osais point rentrer dans la tente, je pensais avec une terreur indicible au coup que j'allais porter à Renaud. Enfin je pris une résolution courageuse, et je parvins même à maîtriser victorieusement ma douleur, au moins dans son expression, car le mourant ne lut rien sur mes traits.

» Cependant ma tâche devenait à chaque instant plus difficile. Renaud attachait sur moi un regard plein d'une interrogation ardente qui commençait à m'entraîner. Je sentais qu'au risque d'écraser soudain tout ce qui restait de vie dans ce pauvre être, j'allais laisser mon secret s'échapper, quand tout à coup, au haut des trois marches par lesquelles on descendait dans la tente, je vis apparaître le colonel d'Hectal. Il faut qu'ici je ne vous cache rien de ce que j'ai senti, car toute la valeur de mon récit et dans mes impressions. Eh bien! au lieu d'éprouver la joie qui en cet instant aurait dû être le sentiment unique de mon cœur, je fus pris par un effroi étrange. D'Hectal avait une pâleur que je n'avais encore vue sur aucun visage. Puis, que

vous dirai-je? c'était lui, je le reconnaissais, et pourtant c'était pour moi comme un inconnu... Mes yeux cherchaient, sans le trouver, ce qui était changé dans toute sa personne. Il s'approcha de Renaud d'un pas qui accrut encore au fond de moi cette crainte singulière dont je ne me rendais pas compte. Je me levai, et je m'écartai fort précipitamment sans doute. Sans m'avoir regardé, ni parlé, ni touché, il se trouva assis à ma place. Il prit la main de Renaud, et, se penchant sur le front du blessé, qui semblait dans un état d'extase, il y appuya ses lèvres. Alors je les considérai tous deux. Leurs regards parlaient une langue qui, je le sentais, n'était pas la mienne, à laquelle Dieu ne m'a pas initié encore aux heures mêmes où je l'ai prié avec le plus de ferveur. L'un semblait faire, l'autre recevoir la confidence de ce secret, qui est la source de toutes les grandes inquiétudes et de toutes les grandes espérances. Du reste, ce spectacle ne me fut donné qu'un instant. Je vis soudain à la même minute le mourant et celui que je ne sais comment désigner s'affaisser ensemble. Animé alors d'un sentiment plus fort que toutes mes épouvantes, je m'élançai vers eux. La tête du colonel

reposait sur la poitrine de Renaud. J'appelai, on déshabilla d'Hectal ; son uniforme était plein de sang, il avait à l'endroit du cœur une plaie béante. Quant à moi, je me jetai à genoux, et je ne sentis plus dans mon âme qu'un élan de foi immense. Il me semblait que j'avais assisté à un fait étrange, mais qui n'existait plus, dont l'air que je respirais était en quelque sorte affranchi. Comme cela m'était arrivé tant de fois, j'étais tout simplement en prière auprès de deux cadavres.

» Je passai la nuit tout entière au pied du lit où reposaient ces dépouilles mortelles. Le lendemain, quand il fallut rendre à la terre ce qui lui appartient de nous tous, les docteurs voulurent examiner les morts avant de les livrer aux ensevelisseurs. L'aide-major qui visita la blessure du colonel ne comprit pas comment un homme avait pu vivre un seul instant avec une semblable plaie. Puis ce furent des étonnements sans fin sur d'autres faits plus inexplicables encore. Personne n'avait vu revenir le colonel, on ne savait comment il avait regagné sa tente. Alors, mon cher ami, en interrogeant des papiers qui me furent confiés, j'appris qu'une tendresse d'une nature toute particulière unissait d'Hec-

tal à Renaud, et je fus comme illuminé d'une croyance que rien ne m'enlèvera. J'ai vu un mort marcher et parler. J'ai contemplé, j'ai touché un corps qui n'était plus qu'un suaire. »

— Je me sens très-disposé à partager toutes vos pensées, repartit l'officier. Il y a une devise que depuis longtemps je me suis donnée, et dont je m'efforce d'être digne : « Ne rien nier, et ne rien craindre. »

LA PRINCESSE PROMÉTHÉE

I

Un soir, entre quatre et cinq heures, dans le coin d'un salon qui eut sa gloire comme Babylone et comme Tyr, et qui a disparu comme ces cités, j'entendis parler de lady Byron. On disait que l'auteur de *Don Juan* s'était donné des torts bien graves envers elle, on la plaignait, on la béatifiait, on offrait comme holocauste à son souvenir la mémoire flagellée et déchirée de son glorieux époux. J'étais à cet âge où les moins bons d'entre nous ne sont pas encore aptes à s'enrôler dans la grande légion des pharisiens, où la passion éternelle de tous les hommes divins nous arrache des élans d'une pitié enthousiaste et profonde. En moi-même, je pris

parti pour Byron, et je me dis qu'il se commettait devant moi, à coup sûr, une des iniquités quotidiennes qui sont le fond, l'âme, la vie de ce qu'on nomme la conversation.

Plus tard, bien loin de l'heure et des lieux où mon cœur sentit la rapide étreinte des émotions que je retrouve aujourd'hui, des faits inattendus ont donné raison aux instincts de ma jeunesse. Ces faits, j'essaie maintenant de les recueillir. Puissent-ils avoir pour d'autres l'éloquence qu'ils ont eue pour moi ! Ce ne sera pas d'une seule apologie qu'ils se chargeront, car dans ce monde nulle existence n'est isolée, nul homme n'est le représentant de sa seule pensée, nulle victime n'est immolée pour ses seules vertus ou ses seules fautes. — Connaissez-vous le prince Prométhée Polesvoï ?

Son nom éveillait en mon esprit, avant l'instant où je fus appelé à le voir, des souvenirs un peu confus, je l'avoue, mais cependant assez vifs. Je savais qu'il existait en Russie un poëte moins correct peut-être que Pouchkine, mais d'une veine plus originale et plus hardie, qui n'avait pas craint, dès ses débuts, de monter sur le trépied où l'on est assailli par ce qu'ont de plus puissant et de plus

orageux les souffles de l'inspiration. Polesvoï a écrit de grandes compositions théâtrales où, remontant aux sources mêmes de l'art dramatique, il prend pour matière l'histoire de son siècle, et pour personnage suprême sa nation. Son *Incendie de Moscou* faisait répandre, il y a quelques années, à un public russe, les larmes qu'arrachait jadis aux yeux des Grecs la célèbre tragédie des *Perses*. A ces gigantesques tentatives il a joint maints autres essais. Sa petite pièce, *le Troisième Amour*, dénote une science singulière du cœur féminin en ce temps-ci. Quelle que soit d'ailleurs la manière dont on le juge, ce qui est certain et ce que je veux uniquement établir, c'est qu'il appartient à cette race d'hommes, en même temps aimée et maudite du ciel, que Dieu répand parmi nous, comme les étoiles dans son firmament, pour briller, mais d'une lumière vacillante, disparaissant dans les tempêtes, pâlissant au passage des moindres nuées, et, alors même que tout est paix et douceur autour d'elles, que l'air est pur et transparent, rayonnant d'une lueur inquiète dont on se sent presque aussi attendri que charmé.

Ne cherchez point en Russie des gens de lettres proprement dits. La classe des génies, tantôt bien-

faisants, tantôt malfaisants, qui chez nous ont remué tant de choses, n'existe point dans ce pays-là. Il n'est pas permis à une créature terrestre de s'y faire uniquement esprit. Polesvoï a suivi la carrière des armes que lui imposait la condition où il était né. Il s'est montré un brillant soldat, et cela devait être; malgré l'histoire plus ou moins vraie d'Horace et de son bouclier, un grand poëte, j'en suis sûr, sera d'ordinaire un vaillant homme; le même élan arrache à la terre, pour la porter au-devant des puissances inconnues, l'âme valeureuse et l'âme inspirée. Maintenant, d'où venait à notre héros ce nom étrange de Prométhée? D'une fantaisie de son père, le prince Démétrius Polesvoï, qui, semblable à presque tous ceux dont sont nées des créatures de génie, fut lui-même un être tout rempli d'une intelligence puissante et singulière. Admirateur passionné des lettres antiques et particulièrement du théâtre grec, le prince Démétrius, malgré la dissertation de *Tristram Shandy*, ne craignit pas d'imposer à son fils le nom plein de mystérieuse grandeur qui rappelle les premières et funestes amours de l'âme humaine et de l'idéal.

Il y avait devant Sébastopol un officier d'artillerie

dont une humble colonne au fond d'un ravin et un petit article du *Courrier Nantais* sont aujourd'hui toute la gloire. Raymond de Caylo, c'est ainsi qu'il s'appelait, tenait à la Russie par une alliance assez proche. Une de ses tantes avait épousé ce prince Démétriūs Polesvoï dont j'ai parlé à l'instant. Cela n'empêchait point Raymond d'envoyer consciencieusement le plus d'obus et de boulets possible aux défenseurs du tsar, sans s'inquiéter s'il avait parmi eux quelque cousin. C'était du reste un homme d'un esprit original, élevé et un peu exalté, grand partisan du comte Joseph de Maistre, pensant comme lui sur la guerre, persuadé comme lui que le sang humain n'est jamais répandu inutilement, qu'il efface une faute et fait apparaître une vertu sur tout point de ce monde où il coule. Un soir de ce premier hiver où chaque heure de tant d'existences fut marquée par une souffrance et par une lutte, Raymond était dans sa tente, écoutant d'une oreille distraite le bruit de la toile fouettée par la neige et secouée par le vent, quand un message inattendu le tira brusquement de sa rêverie. Un soldat lui remit un petit mot d'une écriture inconnue, trahissant une main tremblante comme

celle d'un malade ou d'un blessé : « Si vous avez envie, disait ce billet, de voir un parent fort mal accommodé, et contraint à faire dans votre armée un séjour involontaire, venez à l'ambulance du quartier général. Ce parent n'est pas un prisonnier très-sûr. La mort et lui se font des signes, et il est capable d'être libre d'une heure à l'autre. Hâtez-vous donc, mon cher cousin. » Au bas de ces lignes, on lisait fort distinctement le nom de Prométhée Polesvoï.

Raymond se mit sur-le-champ en route à travers vent, neige et ténèbres. Il parvint à cette sorte de toiture, moitié en toile, moitié en planches, qui produisait un si étrange effet en s'élevant directement du sol. Ce toit couvrait une grande tranchée ; cette tranchée était l'ambulance. Raymond parcourut ce long corridor que venait d'encombrer une affaire dont les derniers coups de fusil se faisaient encore entendre. Il aperçut dans un coin de ce sombre gîte, entre une couverture tachée de boue et un drap couvert de sang, une figure qui lui fit dire : « Voilà celui que je cherche. » Polesvoï a un regard dont il n'est pas possible de ne pas s'inquiéter. Ses prunelles fauves, inondées d'une flamme noire,

tantôt s'arrêtent sur vous, ardentes et immobiles comme si elles allaient s'élancer hors de leur orbite, tantôt s'agitent à droite et à gauche, possédées du mouvement des bêtes carnassières que l'on enferme dans des cages. Ces singuliers yeux pourtant, malgré leur habituelle sauvagerie, ont parfois une expression pleine de douceur : alors, comme la musique des maîtres allemands, ils portent sur leur fluide rêveur tout un monde de choses passionnées et tristes. La bouche, par instants moqueuse, a toujours de la grâce; on sent une porte destinée à des paroles élégantes et fières. Le visage ne cesse jamais d'être pâle; il semble fait de cette chair dont parle la Bible, qui a senti passer le souffle des esprits et qui est restée livide.

Si Raymond comprit qu'il était en présence de Polesvoï, le Russe, de son côté, reconnut sans hésitation son cousin, et d'une voix enjouée, qu'on ne se fût certes pas attendu à entendre dans un pareil lieu, sortant d'une semblable bouche :

— Je vous salue, dit-il, monsieur le vicomte de Caylo, et je vous remercie d'avoir répondu si promptement à mon appel. Je me félicite de n'avoir jamais médit de la guerre; c'est par excellence la

mère des aventures, ce qui fait qu'elle nous envoie aussi bien les bonnes que les mauvaises rencontres.

Et comme Raymond lui prenait la main : — Je vous ai reconnu, ajouta-t-il avec un accent qui cette fois avait quelque chose de singulièrement ému, à votre regard et à vos cheveux, qui ont vivement éveillé en moi le souvenir de ma mère.

Puis il continua, en reprenant son premier ton :

— J'ai une balle dans la cuisse qui a fortement endommagé un de mes os, et un coup de baïonnette dans la poitrine qui est d'une portée très-mystérieuse. J'ai voulu en quittant ce monde, mon cher cousin, vous dire en même temps bonjour et adieu, puis aussi vous demander un petit service que voici.

Alors il expliqua en peu de mots à son parent qu'après l'avoir fait prisonnier, on lui avait pris tous les papiers qu'il avait sur lui, dans l'espoir sans doute de trouver quelques documents précieux. Or ce qui était sur sa poitrine, et ce que la baïonnette même avait percé, ne pouvait intéresser en rien les assiégeants de Sébastopol : c'était une lettre en français d'une femme qu'il aimait de toute son âme.

— Votre lettre vous sera rendue, s'écria Caylo, et

vous ne mourrez pas, mon cousin, car les gens qui sont aimés ne meurent pas, à ce que l'on assure.

— Je vous ai dit que j'aimais, non pas que j'étais aimé, répondit Prométhée avec un sourire dont s'illuminèrent son pâle visage et jusqu'à ce grabat sanglant sur lequel il était étendu. Je ne suis pas sûr, au contraire, que ma mort ne soit pas un soulagement pour celle qui a été la domination capricieuse, changeante et adorée de toute ma vie. Peu importe du reste : nous n'avons le temps, ni vous ni moi, l'un de faire, l'autre de recevoir des aveux. Que je revoie cette écriture, qui a été, je puis le dire même en ces derniers jours, l'unique source de mes émotions ; que je ne laisse pas à des étrangers le plaisir profane de commenter ces paroles d'amour, choses vivantes, sublimes, sacrées, pour les cœurs où elles doivent être enfermées, et vaines apparences, formes ridicules et misérables pour les esprits où les transporte un jeu indiscret des destinées ! Enfin que j'aie cette lettre, mon ami, que je l'embrasse encore une fois, que je la brûle, puis que j'aille en rejoindre les cendres ! Tel est mon seul désir en ce moment. Partez, et je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

Raymond s'éloigna, l'esprit occupé et le cœur tout rempli d'émotion. Il se sentait avec étonnement une bizarre énergie d'entrailles pour ce parent inattendu. Sans être soi-même la passion, lorsqu'on vit tout à coup près d'elle, on s'aperçoit aussitôt que l'on est transformé. On est renouvelé, rajeuni; on respire à pleins poumons des bouffées d'un air âpre et puissant, semblable à celui qui nous vient des grandes cimes à travers le chemin des montagnes. Le soir même, Raymond obtenait la lettre réclamée et l'autorisation de faire transporter son cousin sous sa tente. Le prisonnier était confié aux soins de son parent jusqu'au moment où il pourrait supporter une traversée.

Malgré leur gravité, les blessures de Polesvoï n'étaient point mortelles. Au bout de quelques jours, il y avait sur le lit dressé auprès du lit de Caylo un malade de la société la plus attachante. Le Russe et le Français s'oubliaient dans des causeries démesurées. Cependant Raymond étant obligé d'aller aux tranchées, son hôte alors restait seul. Pour occuper de longs et tristes loisirs, Prométhée, dont la guérison faisait chaque jour des progrès, avait demandé de quoi écrire. Soulevé sur sa couche, enveloppé

dans des couvertures, il consacrait des journées entières à un passe-temps qui lui semblait toutefois bien moins tenir du travail que de la rêverie et du souvenir. Quand on les a vues, ces pages couvertes par une écriture tantôt lente, tantôt hâtive, où l'on surprend chaque élan et chaque défaillance d'une âme tour à tour esclave et maîtresse de sa douleur, quand un funeste événement les a produites au jour, ce n'est ni un roman, ni un drame qu'elles nous ont donné. Raymond avait complété l'histoire qu'on va lire avec des paroles où l'on sentait une double vie, celle du cœur dont elles étaient sorties, celle du cœur qui les avait reçues; mais toute existence va en s'effaçant dans ce monde, même cette existence idéale qui est le dernier refuge de nos espérances; tout se refroidit, même la pensée. Voici ce qui me semblait si vivant, et ce qui peut-être est glacé déjà.

II

Le prince Polesvoï subissait le charme magnétique dont Paris est doué comme l'Océan. Paris l'avait

attiré du fond de la Russie. C'est là qu'il devait trouver l'apparition si redoutable et si désirée dont un moraliste français a mis l'existence en doute. Dès ses débuts dans la vie parisienne, il rencontra la princesse Anne de Cheffai. On sait que madame de Cheffai s'appelait mademoiselle de Béclin, car tout le monde connaît sa mère, la célèbre Isaure, qui a joué un rôle si important dans la vie de notre pauvre Prométhée. Monsieur de Béclin, tout en étant cet héroïque Vendéen dont le nom se mêle aux faits les plus douloureusement glorieux de notre histoire, sacrifia un peu à ce que tant de gens appellent, avec une résignation pleine de douceur, les exigences de la société actuelle. Il épousa sous la restauration la fille d'Odouard le banquier, à la grande joie des journaux libéraux du temps, qui annoncèrent l'alliance du Vendéen et du financier en disant qu'un heureux mariage réunissait deux familles de partisans. Du reste, Odouard, quoiqu'il eût fait d'excellentes affaires avec la république et avec l'empire, songeait depuis très-longtemps au retour possible des fils de saint Louis : il était d'une opposition élégante, faisait des visites à Coppet, citait monsieur de Chateaubriand. Enfin, pour hono-

rer le moyen âge aux premières heures de sa résurrection, il avait donné à sa fille le nom d'Isaure. Ce fut cette Isaure qui vint, avec quelques millions et sa harpe, habiter l'hôtel de Béclin.

Quoi qu'il en soit, le grand marquis, — car les familiers de monsieur de Béclin lui donnaient quelquefois cette appellation de monsieur de Montross, — le grand marquis, dis-je, aurait épousé une descendante des rois de Grenade, que sa fille n'eût pas apporté en naissant une plus profonde et plus complète distinction : on ne peut comparer Anne à personne. C'est une de ces créatures que les romanciers mettent habituellement dans leurs livres en hors-d'œuvre, types charmants que se réserve la pensée même du poëte pour sa plus intime, sa plus chère et sa plus complète expression, habitantes d'un monde à part, qui font pâlir toutes les héroïnes près de qui elles sont placées. Vous avez nommé Fenella, Rébecca, Mignon, et vous n'avez encore qu'une idée incomplète d'Anne de Béclin, car son suprême, son divin mérite, c'est d'être elle. Plus d'un peintre a fait son portrait, mais son image n'existe que dans un cœur d'où l'on ne peut point l'arracher. Là elle est tout entière, depuis cette

sombre chevelure aux ardents reflets, toute baignée d'électricité amoureuse, jusqu'à ces petits pieds où se mêlent une dignité de patricienne et une grâce de bohême.

Monsieur de Béclin voulut donner pour mari à sa fille le fils d'un de ses compagnons d'armes. Malheureusement le prince de Cheffai, que nos contemporains ont connu, n'avait rien du guerrier illustre qui partagea avec le prince de Talmont l'heureuse fortune de rajeunir la gloire d'un vieux nom par un héroïsme poussé jusqu'au martyre. Le mari d'Anne était un petit homme maigre et sec, à la tournure et après tout à l'existence d'homme d'affaires. Il avait inventé un nouveau système pour préparer la cochenille. D'une humeur fort acariâtre, il intentait de continuels procès à ses voisins : ce fut son unique manière de guerroyer. Dieu seul sait les secrets des femmes, mais Anne, quand le prince de Cheffai mourut, était en droit de ne pas avoir encore aimé.

Ce fut un soir, je pourrais dire chez qui, mais peu importe, qu'elle rencontra Prométhée. Le Russe était alors au plus vif de ses ovations parisiennes. On avait traduit de lui deux ou trois bluettes d'un

tour bizarre et passionné, qui, sans donner une mesure bien exacte de son talent, pouvaient le faire deviner toutefois, et puis qui avaient ce mérite tout puissant de s'adresser particulièrement aux préoccupations éternelles des femmes. Polesvoï, comme on dit dans son pays, fut donc *enguirlandé* à ses premiers pas parmi nous. Il essuyait depuis deux heures toute sorte d'interpellations chargées de coquetterie flagrante et d'intentions secrètes sur ses héroïnes, sur ses héros, sur cet homme qui devait se tuer, sur cette femme qui devait mourir de chagrin, sur cette intrigue si coupable, sur cet amour si malheureux, sur tous les sujets enfin qu'on peut aborder avec un romancier, quand il sentit l'atteinte magnétique d'un regard s'échappant de deux grands yeux noirs placés en face de lui. Au bout d'un instant, il était présenté à celle qui avait dirigé ce trait silencieux, et se trouvait en pleine conversation avec l'auteur de la blessure. Voulez-vous que je vous raconte une toilette? Je prends Dieu à témoin que je le pourrais, tant sa personne tout entière était empreinte ce jour-là du charme qui défie l'oubli. Une guirlande de fleurs de pêcher suivait les contours de sa chevelure, et son

épaule pâle, frissonnante, sortait d'une robe nuancée de rose. Debout, appuyée à une cheminée, elle avançait un petit pied qui évidemment commençait une guerre d'avant-garde. Elle voulait lui plaire du reste ; depuis, elle le lui a bien des fois avoué dans ces moments où ils se sont rappelé, avec des élans d'une trop rapide tendresse, l'heure marquée par leurs destins à tous deux pour leur rencontre en cette vie. Elle voulait lui plaire, et du premier coup elle eut dépassé son but. Polesvoï s'enivra de cette parole incomparable, fine, subtile et colorée, qui se glisse dans vos pensées, les caresse, s'y joue comme le sylphe dans une chevelure aimée. Évidemment ils parlèrent d'amour. Elle eut de ces sourires resplendissants de promesses et de ces regards voilés de douceur qu'on retrouve dans son âme bien des années après en avoir subi l'attrait et d'ordinaire reconnu le néant. Quant à lui, il eut fort peu de ce qu'on appelle l'esprit. Dans ce salon, près de cette cheminée, il s'était trouvé tout à coup aussi loin du monde, avec celle qui le captivait, que s'il eût été près d'une fontaine au fond des bois. Cependant il fallut qu'il sortît de cet entretien pour se faire présenter à la marquise de Béclin. Isaure se piquait

d'aimer la poésie et d'être bienveillante pour les poëtes : elle déploya dans son accueil à Polesvoï les plus étudiées et les plus éprouvées de ses grâces. Elle recevait toutes les semaines ; on chantait chez elle. Assurément Prométhée devait aimer la musique, car les vers, les chants, l'harmonie s'épanchent de la même source. Ainsi dit-elle à peu près avec un enthousiasme qui faisait onduler sur sa tête des marabouts ossianiques. Eh bien ! je crois qu'en vérité Polesvoï la trouva séduisante ; il y avait un reflet de sa fille chez elle. Quelles ruines, quelle masure, quel nid à belettes et à vipères le reflet d'un pareil astre n'aurait-il pas illuminé !

Ce fut à la fin d'une journée d'hiver, dans le coin d'un salon envahi par l'ombre, qu'ils scellèrent d'un baiser aux délices troublées et furtives, mais ardentes et sans bornes, une union de plus parmi ces unions secrètes qui étendent leurs réseaux invisibles à travers les régions mondaines. Pendant six semaines, ils s'étaient rencontrés chaque soir. Les mêmes travers leur avaient arraché le même sourire, les mêmes hontes leur avaient inspiré le même dédain. Les mêmes pensées, les mêmes sons, les avaient remplis du même ennui ou du même plai-

sir. Ils le croyaient du moins, car ces étranges ressemblances de goût, ces conformités merveilleuses de nature où tous les couples humains s'obstinent à placer l'origine de leurs mobiles sympathies, ne sont qu'illusions destinées à être durement châtiées par ces puissances qu'on oublie toujours d'appeler à la naissance des amours. Ainsi Anne, malgré tout ce qu'il y avait en elle d'élevé, de fier, d'étranger et parfois d'hostile aux vulgarités les plus puissantes, les plus tyranniques, les plus encensées, Anne était la fille d'un monde où il n'est point d'élément qui ne subisse le triste alliage de l'or. Ce n'était pas au temps où il couchait à travers les broussailles de la Vendée qu'André de Béclin l'avait appelée à la vie. Anne était née d'un héros depuis longtemps séparé de la misère, du danger, de la souffrance, de toutes les austères et glorieuses compagnes de sa jeunesse. L'énergique et courte devise du blason paternel, *par le fer*, avait un peu perdu de sa valeur au bas d'armoiries qui auraient pu avoir deux sacs rebondis pour supports. Enfin elle appartenait, en dépit d'elle, à une autre loi qu'à cette loi d'enthousiasme idéal et de dévouement absolu que l'on pourrait appeler l'ancien testament de l'honneur.

Prométhée disait quelquefois en riant qu'il était le houzard de la ballade, l'amoureux trépassé de Lénore. Voué au culte de ce qu'il y a de plus mystérieux en ce monde, de la guerre d'abord, puis de ce qu'on appelle, suivant les esprits et les temps, l'art, la pensée, l'intelligence, la poésie, il était assurément plus séparé de certains esprits qu'un spectre de n'importe quel vivant. L'Espagnol de La Fontaine qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ne lui semblait faire une chose ni grande ni folle, mais bien toute naturelle. Comprenez-vous maintenant ce que devait déchaîner sur un pareil homme un grand amour né à minuit, auprès d'une cheminée, entre un candélabre et une table chargée d'albums, car c'est bien ainsi qu'est né le maître tout-puissant de ce pauvre homme? Il nous l'apprend lui-même, notre Prométhée, dans une sorte de sonnet moscovite qui repose sur une idée ingénieuse, mais peut-être d'un goût trop profane :

« Pourquoi le dieu qui devait venir changer ma vie et apprendre des choses inconnues à mon âme n'a-t-il pas choisi une étable pour lieu de sa naissance? Hélas! là où pour la première fois je l'ai reconnu et adoré, on respirait non point cet air salu-

taire qui rend les forces
traire cet air malsain, c
qui se développent tout
gent le cerveau et le
faisait pas entendre
n'avançait pas sa tête
ses oreilles, et quel
n'était pas l'animal
prendre part à un di

Aux premiers jour
cesse de Cheffai, Pol
un obstacle dans m
contraire, de la part
pressements et de c
Prométhée comparait
douairières émérites
qui, pour se distrair
ainsi qu'il nommait l
et usés, — attirent pa
quelques objets nouve
sérail innocent où un
trouve un peu de jeun
emploient volontiers à
ceux-là mêmes qui do

…érique. Ainsi se
…ncien harem qui
…es pour enrichir
…ino, un étrange
…un salon, dans
…qui les transpor-
…guissance dont
…le du jour où il
…mes que je vais
…, sur Polesoï à
…sidérant qu'il était
…arquise de Bélin.
…ut un mois, il n'y
…l'on se rencontrât

…ément le dernier, a
…une impression pro-
…jour où pour la pre-
…de toucher à sa part
…plusieurs heures, il
…récipiense, que quel-
…nt peut-être en se rap-
…l'instant où il allait re-
…mme une étrangère, celle

taire qui rend les forces
traire cet air malsain, c
où se développent tout
gent le cerveau et le
faisait pas entendre
n'avançait pas sa tête
ses oreilles, et que
n'était pas l'animal
prendre part à un di

Aux premiers jour
cesse de Cheffai, Pol
un obstacle dans m
contraire, de la part
pressements et de c
Prométhée comparait
douairières émérites
qui, pour se distrair
ainsi *qu'il nommait* l
et usés, — *attirent pa*
quelques *objets nouve*
sérail innocent où un
trouve un peu de jeune
emploient volontiers à
ceux-là mêmes qui do

esques. Ainsi ce
naire baron qui
s pour enrichir
ées, un étranger
son salon, dans
qui les transpor-
puissance dont
s du jour où il
les que je vais
é sur l'élasvé à
clarant qu'il était
arquise de Télém.
s un mois, il n'y
il on ne rencontrait

ement le dernier, a
une impression pro-
jour où pour la pre-
de toucher à sa part
plusieurs heures, il
anthrope, que quel-
ait peut-être en se rap-
l'instant où il allait re-
one une étrangère, elle

taire qui rend les forces aux malades, mais au contraire cet air malsain, chargé de parfums excitants, où se développent toutes sortes de fièvres qui rongent le cerveau et le cœur. L'innocente brebis ne faisait pas entendre son bêlement, le bœuf utile n'avançait pas sa tête vénérable, l'âne seul dressait ses oreilles, et quel âne encore! A coup sûr, ce n'était pas l'animal bon et candide qui mérita de prendre part à un divin triomphe. »

Aux premiers jours de sa liaison avec la princesse de Cheffai, Polesvoï fut bien loin de trouver un obstacle dans madame de Béclin. C'était au contraire, de la part d'Isaure, toute sorte d'empressements et de caresses pour le poëte russe. Prométhée comparait assez bizarrement certaines douairières émérites à des pachas un peu blasés qui, pour se distraire du vieux harem, — c'est ainsi qu'il nommait l'agrégation des amis connus et usés, — attirent par tous les moyens possibles quelques objets nouveaux, fleurs éphémères d'un sérail innocent où un cœur sénile cherche et retrouve un peu de jeunesse. Les pachas en question emploient volontiers à la conquête de ces objets ceux-là mêmes qui doivent se prêter avec le plus

de chagrin à leurs caprices despotiques. Ainsi ce sont d'habitude les membres de l'ancien harem qui sont condamnés au rôle d'écumeurs pour enrichir le jeune sérail. Un poëte, un musicien, un étranger en vogue tombent, en traversant un salon, dans une embuscade de vieux sigisbés qui les transportent de vive force aux pieds de la puissance dont ils sont les ministres. Le lendemain du jour où il avait rencontré Anne, trois hommes que je vais nommer tout à l'heure fondirent sur Polesvoï à l'ambassade de Prusse, en lui déclarant qu'il était impérieusement réclamé par la marquise de Béclin. L'enlèvement était facile. Pendant un mois, il n'y eut pas un vendredi d'Isaure où l'on ne rencontrât Prométhée.

Un de ces vendredis, précisément le dernier, a laissé dans l'âme de Polesvoï une impression profonde et singulière. C'était le jour où pour la première fois il venait, disait-il, de toucher à sa part de bonheur terrestre. Depuis plusieurs heures, il attendait, avec une anxiété voluptueuse, que quelques personnes comprendront peut-être en se rappelant certains souvenirs, l'instant où il allait revoir, au milieu de tous, comme une étrangère, celle

qui faisait plus partie de sa vie, qui était plus à lui à coup sûr que l'enveloppe même de son âme. Cet instant arriva, et jamais, on peut le dire, Anne n'avait été aussi belle. Les plus indifférents remarquaient en elle le mystérieux éclat que répand cette parure invisible qui, à toutes les fiançailles du cœur, est le présent divin de l'amour. On faisait le vendredi soir de la musique chez madame de Béclin. Un ténor de qualité imita de son mieux les héros de la Scala. Un artiste sérieux tira de la basse toutes les ressources de la mélodie humaine. Enfin Isaure fit apporter une grande machine qui fut reconnue pour la harpe des anciens temps, et, penchée sur cet instrument vénérable, contemporain de ses succès, témoin antique de sa gloire, elle se livra pendant près d'une heure à d'harmonieux épanchements. Tels étaient le recueillement amoureux de Prométhée, la force toute-puissante de sa vie intime, qu'il supporta sans l'ombre d'une souffance cette dernière épreuve musicale, qui clouait autour de lui sur tous les visages le sourire douloureux du martyre. Anne, quand il partit, sembla lui donner la poignée de main banale que tant d'hommes avaient reçue d'elle; mais Dieu seul sait

les ardents secrets qu'échangèrent en ce moment leurs doigts. Polesvoï avait sur ses traits toute la joie qu'un visage peut exprimer, quand il rencontra sur son passage, devant une colonne, près d'une porte aux draperies relevées, un groupe qui lui rappela tout à coup les trois sorcières de Macbeth. Les trois hommes dont j'ai promis de dire les noms, les trois desservants du culte d'Isaure, — lord Oswald Folbrook, le baron Amable de Clémencin, le comte Tancrède de Plangenest, — serrés les uns contre les autres et comme enlacés, attachaient sur lui des regards étranges. Ces trois têtes parfaitement rasées, entourées de cols empesés d'où elles s'élançaient comme des monstres de leurs conques, surmontées enfin d'une végétation fantastique par des perruques aux anneaux multiples, ces trois têtes avaient tout le sinistre de choses grotesques. Tout en souriant, Prométhée fut saisi d'une frayeur secrète. — Voilà une mauvaise apparition ! dit-il. Un sot et vilain enfer se déchaînera contre mon bonheur.

III

Lord Folbrook portait une perruque toute semblable à celle qui distingue le portrait de Talma dans le rôle de Hamlet au foyer du Théâtre-Français. La mélancolie scandinave qui régnait dans sa coiffure rappelait le tour sérieux que, dans sa jeunesse, Oswald s'était toujours efforcé de donner à ses amours. L'Anglais avait été le plus grave, le plus décent, le plus austère des hommes à bonnes fortunes. Dans la succession de menuets auxquels ses aventures galantes peuvent si justement se comparer, c'était toujours avec la même solennité qu'il avait emmené et ramené sa danseuse. Ce mérite, du reste, avait suffi pour lui conquérir dans la société française une situation fort considérable. Lord Folbrook appartenait à cette troupe d'hommes privilégiés, lévites des cultes reconnus, orgueil et espoir des salons, qui, au lieu du trouble et de la crainte, font régner l'ordre et la sécurité là où leurs

passions s'établissent. Ces sages Werthers obtiennent des Charlottes tout ce qu'ils peuvent désirer sans se brouiller avec les Alberts, qui, au contraire, s'attachent à leurs pas et font retentir des *hosannah* derrière leur marche triomphale.

A d'autres titres, le baron Amable de Clémencin avait place dans cette armée. Ce n'était pas le menuet toutefois, c'était plutôt la gavotte que le baron avait dansée dans le royaume des amours. Préfet pendant quelques mois, monsieur de Clémencin avait dédié au comte de Fontanes un volume de poésies fugitives « où l'on sentait, disait-il, que la muse des Parny et des Dorat s'était attendrie aux récits d'*Atala* et de *René.* » Par un caprice de raison et d'équité, le ministre de ce poëte administrateur le rendit un jour tout entier aux lettres. Dès lors Clémencin s'empara du rôle pris sous la Restauration par l'auteur du *Génie du Christianisme.* « Ils ont peur de l'intelligence, s'écriait-il, malheur à eux! Je leur serai fidèle cependant. » Et c'est ainsi qu'il vécut jusqu'en 1830, où, abandonnant tout à coup son modèle, il prit place un beau jour parmi les pairs du nouveau gouvernement. « Je ne dois plus rien, disait-il avec la sombre ex-

pression d'un preux vaincu qui aurait brisé son épée en frappant les ennemis de son roi, je ne dois plus rien à des gens qui ont quitté le sol français. »

Voilà qui nous amène tout naturellement à celui qu'on nommait le chevaleresque Tancrède de Plangenest. C'est le privilége de quelques hommes de notre époque de s'être déclarés et fait déclarer chevaleresques sans qu'il soit possible de comprendre pourquoi. Le remplaçant de Plangenest, un honnête métayer appelé Serge Gaulien, avait été tué à Trocadero : voilà l'unique rapport que le preux Tancrède avait jamais eu avec la carrière des armes. Il est un fait cependant que je ne dois pas passer sous silence : quand madame la duchesse de Berri vint voir s'il y avait encore en France des bras au service de sa cause, le comte de Plangenest écrivit à un ami une lettre dont il autorisait la publication. Pendant quelques jours, il y eut à Paris un certain nombre de maisons où l'on se dit le soir : « Avez-vous lu la belle lettre de Tancrède? C'est ferme, c'est digne, c'est honnête. En vérité Tancrède a pris une noble attitude; puissent ses sages conseils être écoutés! » Tancrède faillit avoir à défendre devant la police correctionnelle sa courageuse mani-

festation; mais la lutte judiciaire elle-même lui fut épargnée, et sa fameuse épître resta le monument unique de ses combats pour la légitimité.

Folbrook et Plangenest, voilà les deux hommes qui avaient exercé sur madame de Béclin les plus sérieuses et les plus durables dominations. Entre les deux règnes s'était glissée la souveraineté éphémère de Clémencin, comme une chansonnette entre deux romances. Toutefois aucune inimitié réelle n'avait séparé et surtout ne séparait plus ces trois possesseurs différents d'un même royaume. Loin de là, rapprochés en même temps par la bonne et la mauvaise fortune, ils avaient fini par former une sorte de triumvirat destiné à exercer d'une manière permanente une haute direction sur le cœur d'Isaure. Ce conseil des trois s'attribuait la surveillance et au besoin la répression sévère de toutes les fantaisies, de tous les entraînements dont une âme féminine n'est jamais exempte, surtout à Paris, où il n'est point de femme qui ne s'obstine jusqu'à ses derniers jours à vouloir rester colombier pour toute la bande des caprices, des illusions et des amours. Il faudrait ne rien savoir des choses de la vie, ne rien comprendre aux instincts qui diviseront

éternellement les hommes, pour ne pas se rendre compte de la profonde malveillance dont les triumvirs devaient être animés contre Polesvoï. Il fut décidé que madame de Béclin renoncerait au plus tôt à son faible pour ce dangereux étranger, qui, si l'on n'y prenait garde, apporterait dans sa maison le plus redoutable de tous les fléaux.

Vous le connaissez, ce mal : Anne en était atteinte déjà quand s'éveillèrent les soupçons de ses amis et les inquiétudes de sa mère. Prométhée, dès les débuts de sa passion, servit puissamment ceux qui l'attaquaient ; ses allures firent plus que toutes les remontrances du triumvirat pour changer en hostilités contre lui la vive, mais frêle bienveillance dont l'avait gratifié Isaure. Imaginez-vous qu'il eut la folie de vouloir vivre entièrement pour son amour. Habitué, avec cette superbe des poëtes, à reléguer dans le néant tout ce qui était obstacle au développement de sa pensée, aux expansions de son cœur, il méconnaissait, il outrageait, il ne comptait pour rien les personnes et les choses les plus sacrées. Il avait proposé sérieusement à celle qu'il aimait de manquer pour la troisième fois aux samedis de la duchesse d'Estornaux, de si vénérables

samedis! Il l'avait empêchée d'assister aux adieux faits au public de l'Opéra par la plus célèbre cantatrice de l'époque. Il s'était livré à des railleries usées et de mauvais goût sur l'ennui de rendre et de recevoir des visites. Enfin c'était un système tout entier d'isolement qu'il n'avait pas craint de conseiller à la princesse de Cheffai, et cela pourquoi? Pour l'obséder sans merci ni trêve de son éternelle passion, comme s'il n'y avait pas temps pour tout. Ce dernier argument était le coup formidable, la botte irrésistible de ses adversaires. Le crime le plus irrémissible qu'il y ait dans le monde, c'est d'y intervertir l'ordre assigné à tous les actes de la vie par des lois dont nul ne doit s'affranchir. — Ceux qui ont fait ces lois ont été si indulgents et si sages! vous disent les gens experts avec des sourires de matrones. Attendez : dans ce grand ballet où vous avez votre personnage à remplir, toutes les figures ont leur tour. Pour Dieu! ne les brouillez pas. — C'est ce que ne veut point comprendre l'incorrigible engeance dont faisait partie Prométhée.

Mais que disait-elle? car je m'aperçois que l'on doit à peine connaître son caractère. On ne parle jamais avec mesure des êtres qui vous remplissent :

ce sont à leur sujet tantôt des paroles sans fin, et tantôt des silences absolus, comme si chacun devait goûter les épanchements ou deviner les réticences de votre cœur. Eh bien! Anne était en proie à de rudes et fréquents combats. Son amour pour Polesvoï la dominait, sans toutetois détruire en elle des habitudes nées de son éducation et de sa nature. Cet amour au vol démesuré, aux ailes d'une puissance inconnue, l'avait traitée comme Lucifer, en un jour d'étrange désir, traita le Dieu dont il était jaloux : il l'avait emmenée sur la plus haute et la plus solitaire des cimes pour lui montrer de là toutes les pompes de ce monde. Seulement, ce qu'il lui avait proposé, c'était de s'éloigner de ces splendeurs pour toujours, et non point d'en faire son cortége. Cette proposition, il faut l'avouer, lui avait plu médiocrement. Anne était de ces femmes qui renouvellent sans cesse à l'endroit de la passion la fable du *Bûcheron et la Mort*.—Viens, disent-elles, je t'attends, je suis prête; ton poignard pour me délivrer de cette vie, ou bien tes coursiers ardents pour me réunir, loin de tous et de tout, à ce qui m'aime! — La passion arrive, et on lui demande une épingle pour rattacher un nœud de ruban. Si

au moins on la remerciait poliment, et en lui promettant de ne plus l'appeler, quand on a obtenu d'elle ce petit service! C'est qu'il n'en est point ainsi, loin de là. Comme on la trouve pleine de charme et de grâce, quand elle veut bien se contenir un peu; comme elle a des regards que l'on se rappelle pour éprouver de douces chaleurs, et des mots que l'on se répète pour sentir de tendres frissons; comme elle est la vraie source de toutes les émotions exquises; comme la Malibran, après tout, n'aurait jamais chanté sans elle cette *romance du Saule,* qui aujourd'hui vous tire encore vos meilleures larmes; comme elle est enfin l'ennemie la plus acharnée et la plus intelligente de l'ennui, on supplie la passion de rester, on la garde, sans songer à la captivité où on la retient, ni aux tortures qu'on lui impose.

Madame de Cheffai ne pouvait point se passer de Polesvoï, qui de son côté ne comprenait rien aux heures sur lesquelles ne rayonnait pas le regard adoré de sa maîtresse. Quand, après des luttes incroyables, des travaux gigantesques, pour prévenir telle visite, abréger telle autre, arracher enfin aux indiscrets, aux importuns, aux ennuyeux, les pré-

cieux lambeaux de leur vie, ils se trouvaient seuls, c'était une première explosion de bonheur dont il semblait que leurs cœurs allaient éclater. Par malheur, le moment arrivait bien vite où le grain, ce terrible grain qui est toujours dans le ciel des amoureux, se faisait nuage, puis tempête. Alors, pauvres oiseaux effarouchés, les joyeux élans, les douces saillies, s'enfuyaient loin d'eux à tire-d'aile, les tendres pensées s'arrêtaient tremblantes sur leurs lèvres ; tout se taisait pour laisser passer l'ouragan dans ces régions tout à l'heure si vivantes, et maintenant si désolées. C'était de la même manière que s'élevaient d'habitude ces tourmentes : —Pourquoi êtes-vous si peu à moi? disait Polesvoï. — Ma mère, répondait-elle, trouve déjà que je suis trop à vous. —Ah ! s'écriait le poëte, votre mère vous a élevée dans sa détestable religion : vous avez son amour et son respect pour le monde.

Attaquée avec cette franchise, Anne se défendait alors avec une suprême énergie. — Dans votre affection égoïste, disait-elle, vous voudriez m'enlever à tout ce qui m'entoure, même à ces amis que....

Là s'élevaient les interruptions de Prométhée. Ces insupportables surveillants qui, sous le nom d'a-

mis, s'installent auprès des femmes, faisant une guerre sans merci à tout ce qui menace leur domination soporifique, lui causaient d'indicibles irritations. La discussion prenait bientôt ses allures les plus violentes ; on y jetait ces brandons qui dans le foyer des colères répandent les plus vives clartés, c'est-à-dire les noms propres. Prométhée accusait de ses maux les Clémencin, les Plangenest, les Folbrook. Anne prenait alors intrépidement la défense des trois veillards. Quelquefois elle en venait à dire : — Ils représentent un dévouement dont vous n'avez pas même l'intelligence. — A ce mot répondait ce cri : — Comment avez-vous pu m'aimer ? — Enfin on descendait de cercle en cercle jusqu'aux profondeurs les plus désolées de l'enfer des amants. Arrivés là, on remontait quelquefois d'un coup d'aile aux espaces les plus lumineux des régions heureuses. Ces brusques transitions sont le privilége des jeunes amours. Les vieilles attaches ne permettent plus cette rapidité de mouvements. Quand on est réduit à les subir, on ne tombe plus de l'empirée qu'à la façon de Vulcain, en se cassant une jambe, et l'on n'y remonte que lentement, pour y être à jamais éclopé.

Anne et Prométhée s'aimaient donc malgré ces querelles fréquentes. D'ailleurs ils avaient des heures, même des journées entières, de ce bonheur sans bornes, inouï, qui donne aux amants de vrais vertiges, et leur fait adresser au destin toute sorte de provocations insensées. Quelquefois inclinée sur son cœur, la bouche appuyée à son oreille, elle lui disait de ces mots que les êtres humains peut-être n'ont pas le droit d'échanger entre eux. Tel fut enfin l'empire de la passion sur cette femme, destinée pourtant à commettre de si cruelles offenses envers l'amour, qu'elle conçut le plus étrange projet. Voici en quelle occasion. Pendant que Polesvoï s'isolait dans son affection, les grands événements de la vie publique dont se ressentent toutes les existences privées s'accomplissaient autour de lui; sa nation marchait vers une lutte inévitable avec la France. Un grand nombre de Russes avaient déjà quitté Paris. Prométhée servait dans un régiment de grenadiers. D'un jour à l'autre, il allait être forcé à son tour de quitter la France, et de reléguer les joies de son cœur au delà des chances d'une longue guerre.

Un jour où elle avait pris héroïquement le parti

de faire défendre sa porte, la princesse de Cheffai s'empara des deux mains de Polesvoï, assis auprès d'elle sur un petit canapé tout rempli de tendres souvenirs, et lui tint à peu près ce langage :

— Mon ami, je veux devenir votre femme. Notre amour est menacé de la plus cruelle des séparations. Dans un temps qui s'avance avec une rapidité effrayante, il y aura entre nous toute sorte de choses désolantes, la distance, le péril, que sais-je? la mort peut-être, mon Dieu!

A ce mot, lâchant brusquement les mains de Polesvoï, elle poussa un cri, fit de ses doigts délicats un voile attendrissant pour son visage, et se mit à sangloter avec un mouvement d'épaules charmant.

— Oui, la mort!... reprit-elle ensuite en arrachant ses traits à leur gracieux rideau et en laissant voir ces belles larmes, joyaux divins de quelques douleurs privilégiées, qui ornent les yeux où elles apparaissent, au lieu de les gâter. Eh bien! je ne veux pas des humiliations, je ne veux pas des amertumes d'un chagrin que je serais obligée de cacher. N'importe ce que fasse de vous l'absence, quand je ne vous verrai plus, je veux vous pleurer, et j'entends que personne n'insulte à ma tristesse;

je tiens à ce qu'on la respecte au contraire, comme ma compagne loin de mon bonheur, comme ma gardienne loin de mon appui. M'approuves-tu, mon bien-aimé?

Autrefois Polesvoï, quand il était d'humeur joyeuse, si on lui parlait de mariage, déclamait volontiers la tirade de Bénédict dans *Beaucoup de bruit pour rien* : « Si jamais je soumets ma tête au joug,... qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne, et qu'on écrive au-dessous : Ici l'on voit Bénédict, l'homme marié ! » Était-il d'une humeur sérieuse, lorsqu'on traitait avec lui le même sujet, il disait sur les motifs qui l'attachaient au célibat maintes choses énergiques et sensées. Il est certain que sa nature ne le destinait pas à être un desservant de l'hyménée. Rien de plus opposé à cet esprit toujours amoureux de l'imprévu, à ce cœur sans cesse offensé par la réalité. Toutes les fois cependant qu'elle ne le froissait point dans son amour, Anne exerçait sur lui un empire sans bornes. Il ne songea pas un seul instant à repousser ce qui du reste était propre à lui inspirer une vénération singulière, le caprice d'une ardente passion. — Vous savez combien je vous appartiens,

lui dit-il ; si un lien auquel je n'avais jamais pensé, tant je regarde comme puissant, comme indestructible celui qui existe entre nous, peut vous apporter le moindre bonheur, vous ôter la moindre amertume, ne tardons pas un moment à le former. — Puis il eut un mouvement dont Anne fut touchée, et qui mit sur son visage une expression inconnue à sa maîtresse, car c'était l'introduction dans cet amour de tout un ordre nouveau d'émotions, c'était, derrière les régions divinement fantasques de la passion, l'apparition de ce que j'appellerai les lieux communs sacrés de la vie. Il tira de son doigt un anneau d'argent assez curieusement travaillé, et le remit à la princesse de Cheffai en s'agenouillant devant elle. — Voici, fit-il, qui me vient de ma mère; mon cher amour, vous êtes une de ces femmes dans lesquelles se résume ici-bas la vie de chacun de nous.

Telles furent leurs fiançailles. Ce premier acte du mariage leur avait paru divin à tous deux, parce qu'il s'était passé uniquement entre eux, comme les actes habituels de leur tendresse. Seulement la voie où ils s'étaient engagés ne peut être suivie dans le mystère : c'est pour cela qu'elle effarouche

tant de cœurs. Anne fut forcée de mettre son dessein au grand jour, et tout d'abord de le révéler à sa mère. Ce fut la plus terrible de ses épreuves. Dans les vagues inquiétudes, dans les secrètes défiances que lui avait fait concevoir l'attachement de sa fille pour Polesvoï, Isaure n'avait jamais songé à l'événement qu'on lui fit entrevoir tout à coup. — Comment ! la princesse de Cheffai, veuve, c'est-à-dire dans les plus heureuses conditions possibles pour jouir d'une grande fortune et d'un beau nom, allait s'enchaîner à un poëte barbare (c'est ainsi que dans ses colères pindariques Clémencin appelait Prométhée), — à un homme sans bisaïeul (c'était une expression empruntée au courroux aristocratique de Plangenest), — à un Tartare endetté (c'était le mot par lequel s'exhalait l'indignation positive de Folbrook). Il y eut entre madame de Béclin et sa fille un de ces entretiens appartenant aux sanglantes comédies qui se jouent hors du théâtre. Anne voulut clore par un argument irrésistible l'orageuse discussion où son bonheur était le jouet de milles passions déchaînées. Elle pensa que sa mère, esclave des habitudes sociales de son époque, n'oserait jamais appeler à son secours,

même dans une situation désespérée, l'audacieuse immoralité du dernier siècle, et, forte de cette pensée, elle s'écria tout à coup, avec l'accent héroïque d'une femme déchirant sa pudeur, comme Caton déchira ses entrailles : — On ne peut me blâmer pourtant de prendre pour époux celui dont je suis déjà la femme.

— Quelle est cette folie? repartit intrépidement Isaure. Je connais trop les principes que vous avez reçus de moi pour croire chez vous à un entraînement coupable.

Et à toutes les affirmations d'Anne madame de Béclin opposait une violence croissante de négations. Il fallut cependant que cette lutte eût un terme. Dans toute l'ardeur alors d'une affection qui fut à coup sûr, sinon la plus constante, du moins la plus vive de sa vie, madame de Cheffai montra une opiniâtreté de résolution fort rare chez toutes les femmes et particulièrcment chez elle. Son amour cette fois remporta une victoire, victoire funeste comme toutes celles qui se remportent dans les régions du cœur, où le sentiment triomphant paye presque toujours son succès par des blessures mortelles.

Malgré l'avis de Clémencin, Polesvoï n'éta
un poëte plus barbare que Gœthe ou lord B
malgré l'assertion de Plangenest, il posséd
bisaïeul qui avait été même un homme fort vai
enfin, malgré le mot de Folbrook, s'il tenait d
Juan, ce n'était point par les créanciers. A
ment toutefois on n'aurait pu, en langage vul
appeler Prométhée un bon parti pour la prin
de Cheffai. En lui donnant son nom moscovite,
faisait perdre cette fleur toute particulière
gance qui n'appartiendra jamais qu'à la nol
française, et la fille d'Isaure aimait à respirer
fleur-là; puis, en devenant princesse russe,
s'exposait à être réclamée un jour par sa nou
patrie. Or lisez *les Mille et Une Nuits*, vous y
rez que *les femmes marines*, quand elles se ma
aux habitants de la terre, restent sous le ch
des flots; un beau jour, en se promenant aux
des mers, elles se penchent sur l'onde, et les
qui disparaissent : c'est ainsi que sont les Pari
nes quand on veut les arracher à Paris. Pol
fit toutes ces réflexions sans revenir sur son
sentement aux projets de celle qu'il adorait.
jeta dans le mariage avec cette mélancolique i

pidité qu'il mettait à se jeter dans toutes les aventures où ses destinées l'appelaient.

Ce fut deux jours après avoir pris solennellement et définitivement Anne pour femme que Prométhée quitta Paris. La cérémonie même de ses noces avait eu le plus triste caractère. Point de mère désolée dont les larmes n'eussent été cent fois préférables à l'expression de maussaderie implacable dont s'était armée Isaure pour conduire sa fille à l'autel. Cependant, lorsqu'au sortir de l'église les deux époux s'enfermèrent seuls dans la vaste maison qu'habitait Anne au fond du faubourg Saint-Germain, un bonheur d'une espèce inconnue s'abattit sur eux. Pour la première fois, ils allaient posséder toute une série d'heures que nul ne songerait à leur disputer. Avec cette sublime imprévoyance des grandes passions, ils contemplaient sans épouvante la terrible séparation qui était au bout de leur joie. Il n'y a que les journées de bataille qui rappellent un peu ces immenses journées des amours heureuses, si rapides et si remplies, qui s'évanouissent comme des minutes pour vous apparaître ensuite semblables à des siècles, tant elles reviennent chargées de souvenirs et projetant une ombre

gigantesque sur toute votre vie! Rien ne troubla les parfaites délices de ces moments. Il n'y eut pas entre eux, même à l'état latent, une irritation, une amertume, un malentendu. Dans ce sépulcre où les avaient ensevelis la solitude et l'amour, c'était la vie qu'ils avaient trouvée, la vie dans toute sa plénitude; ils n'avaient plus à réprimer la morsure d'un seul de ces soucis blessants, d'une seule de ces souffrances mesquines, véritables vers engendrés par la corruption humaine pour détruire sur la terre toute félicité que Dieu y laisse tomber. Quand arriva enfin un terrible instant, ils eurent la consolation qu'au lieu d'être chassés de leur paradis, comme tant d'époux, par les dards de mille petits ennuis, ils furent frappés par le glaive d'une grande douleur.

La nuit était déjà tombée depuis une heure quand il lui dit adieu. Elle était au coin de la cheminée, dans une chambre à laquelle il ne veut plus penser. Il s'arracha tout à coup de ses bras, sortit brusquement, puis, s'arrêtant au seuil même de la pièce qu'il venait de quitter, il l'entendit qui pleurait dans l'ombre. Une porte seule était entre lui et celle dont il s'éloignait pour un temps incertain et inconnu.

Il pouvait la revoir encore, tout de suite, par un mouvement aussi rapide que son désir, ou peut-être ne plus la revoir que dans des années, changée d'âme, changée de visage, peut-être ne plus la revoir jamais. A cette pensée qui lui étreignit le cœur, il ne put se refuser la joie navrante d'évoquer pour une dernière fois cette apparition adorée. Il rentra dans ces lieux pleins de leur amour; elle poussa un cri; il l'enleva de terre, et la pressa sur son cœur à demi morte; puis il partit enfin d'un pas rapide, sans regarder derrière lui, décidé à repousser de toute son énergie la cruelle fantaisie d'un nouveau retour. Dans la voiture qui l'emportait, il songeait en pleurant à cette chambre remplie de ténèbres, de tendresse et de sanglots où étaient restés sa femme et son bonheur : la femme évanouie, le bonheur mort.

IV

Comme une voix qui change tout à coup, qui devient plus intime, plus pénétrante, plus profonde en

6

arrivant au point délicat et sacré d'une confid
ici le ton de notre histoire se transforme, le
prend une forme directe. Au lieu de parler
comme d'un étranger, Polesvoï dit *je* et *mo*
pages où il s'est exprimé ainsi ne sont pas
breuses; je les soupçonne d'avoir été écrites
seul jour, et ce jour, je crois même le conna
si je ne me trompe, c'était un dimanche.
était à la tranchée. Il y avait dans l'air cette
tesse sans limites, cet ennui poignant, cette m
colie désespérée dont les heures dominicale
seules le secret, et qu'elles secouent de leurs
même au fond des déserts. Je sais des voya
qui, brouillés avec toute notion du temps, se
écriés soudain en traversant des steppes sous
tion subite d'un *spleen* sans cause : « Ce doi
dimanche aujourd'hui. »

Du reste, le dimanche dont je veux parler se
nifestait autrement sur le plateau de la Cherso
que par cette révélation magnétique. Par mon
à travers le bruit du canon, un son de cloche
rivait de Sébastopol. A coup sûr, les cloches de
n'ont jamais porté à travers les bois plus de
ries que n'en jetaient à travers notre éternel c

de bataille ces notes plaintives, appel lointain de ceux qui priaient à ceux qui mouraient. Le ciel qui enveloppait le camp, et que l'on voyait, entre les tentes, s'unir dans de mornes horizons à une terre dépouillée, était d'un gris uniforme et implacable. Le seul point où l'on y sentît la vie était une tache blafarde indiquant la présence occulte d'un soleil malveillant, résolu à ne pas se montrer. Prométhée eut une sorte d'abattement suprême. Ses blessures lui faisaient éprouver un malaise en harmonie avec les souffrances de cette lugubre journée. Ce n'était point la douleur aiguë de la chair déchirée, du sang violemment enlevé aux veines, c'étaient cette ingrate défaillance, ce lourd affaissement qui répondent dans l'état corporel, à ce qu'on appelle, dans l'état mystique, l'absence de toute consolation et de toute grâce. Suivant son habitude, il s'était arrangé sur son lit pour écrire, puis la plume s'était échappée de sa main. Pressant entre ses lèvres le bout d'un cigare éteint, il semblait avoir laissé son esprit tomber dans l'océan des rêves sans couleur et sans forme, quand il fit brusquement sur lui-même un effort victorieux ; ses yeux, devenus un moment immobiles, reprirent leur mouvement

étrange. Sa plume, morte et gisante, se rel
par une résurrection soudaine, debout et act
écrivit jusqu'au soir, en proie à une de ces
si puissantes qu'elles usent une chose immc
c'est-à-dire l'âme où des souffles inconnus
lument et les éteignent. Le soir venu, voici c
avait écrit :

« Ce que j'éprouvai en la quittant, ce f
douleur qui me semblait au-dessus des forc
maines, mais qui me paraît une sorte de jo
jourd'hui quand je la compare à ce que j'a
depuis. En effet, si c'était dans toute ma
mortelle, dans toute la région terrestre de
une obscurité, une désolation aussi profonde
deuil dont se couvrit la nature le jour où u
divin nous abandonna, c'était dans mon être
au contraire, une lumière nouvelle, comme u
lupté semblable à celle des martyrs. Rivé à t
le temps, à travers l'espace, à une âme dont
semblait entendre les frémissements lointai
pondre aux moindres frémissements de la m
jamais je n'avais compris comme alors la pui
des choses invisibles. La pensée que cette
mystérieuse qui devait, d'un bout du monde

tre, unir son existence à la mienne, pût être brisée un jour, ne s'offrait même point à mon esprit. Je vécus pendant des mois entiers dans cette illusion, d'où naquit ce que j'appellerai l'âge héroïque de mes amours.

» Si quelque chose pouvait me maintenir sous ce charme, conserver et multiplier autour de moi les horizons du jardin magique, c'était assurément les lettres que je recevais d'elle. A présent encore, je n'ai pas de paroles pour exprimer ce que me fait toujours éprouver son écriture. Derrière ces mots, dont chacun alors rayonnait d'une pensée d'amour, je voyais son regard doux comme le matin et plein de mystère comme la nuit, je retrouvais son sourire salué par toutes les voix de mon cœur; enfin je sentais par instants ses lèvres répandant en moi tout à coup la mort passagère du baiser. Il n'était point de soins ingénieux qu'elle n'employât pour me faire parvenir le plus promptement et le plus régulièrement possible ces chères lettres. Elle avait mis, je crois, dans ses intérêts toutes les diplomaties européennes. Malgré l'immense variété des obstacles que la guerre créait à la correspondance d'une Française et d'un Russe, ses messages me suivaient par-

tout. Ce perpétuel commerce avec un être adoré
produit en moi le plus étrange phénomène de d
vie. J'étais en Crimée au débarquement des Frai
là, malgré les émotions de la grande lutte où
trouvais engagé, je pourrais bien jurer que sa
sée ne se retira pas de moi un seul instant.
en sentant pour la guerre l'invincible tendress
m'inspire jusque dans ses rigueurs cette mèr
seules vertus dont je n'aie pas encore recon
néant, je ne me suis jamais séparé de ma pa
pour ma femme, pour ma maîtresse absente, n
sous le feu, les pieds dans le sang et la tête
la fumée.

» Ainsi le plus vif souvenir assurément
m'ait laissé la journée d'Alma, c'est une souffr
qui me vint d'elle, la première de toutes celles
devait se composer mon supplice. Le soir arri
la bataille était perdue pour nous, notre ar
opérait sa retraite sous le feu de l'artillerie fı
çaise, et toutefois, je l'avouerai, il y avait com
une sorte de jouissance dans les sentiments
remplissaient mon cœur. J'avais la conscience
voir fait de mon mieux pendant tout le temps
combat; prêt à paraître devant Dieu depuis

heures, je me sentais l'âme agrandie, pacifiée, dégagée des amertumes mesquines dont naissent les seules tristesses que je redoute. Ma douleur, que ne corrompait rien de bas, rien de vulgaire, rien d'égoïste, me semblait une de ces douleurs d'élection que l'on reçoit comme de terribles, mais précieux présents du ciel. Puis il y avait une majesté émouvante dans les spectacles qui m'étaient offerts. Le soleil d'automne qui se couchait dans une mer lumineuse me parlait, dans un magnifique langage, du monde éternel pour lequel tant d'âmes vaillantes venaient de partir. Les hommes qui m'entouraient avaient cette expression de morne intrépidité, de dévouement silencieux que j'aime, car elle me console de toutes les grimaces qui d'ordinaire altèrent la physionomie humaine. Le bruit de quelques boulets qui de temps en temps trouaient nos rangs, de quelques fusées qui, décrivant une courbe enflammée, venaient éclater au-dessus de nos têtes, me causaient, — pourquoi n'en conviendrais-je pas? je ne suis pas le premier qui ait senti de cette manière, — me causaient, dis-je, cette impression des nobles choses, des rares et poétiques beautés qui, suivant

Montaigne, font frissonner « l'enfant bien no
Enfin, j'en demande pardon aux dieux de la
non, je n'étais point malheureux.

» Eh bien! ce fut en ce moment que je reçı
lettre qui chassa de ma pensée cette sérénit
j'étais fier, ce calme que je savourais, et cł
pour moi l'aspect de tout ce qui m'environnɛ
courrier de Simphéropol avait apporté au g
des dépêches si urgentes, qu'on était venu l
remettre sur le champ de bataille. Parmi c
pêches était un de ces billets si attendus, si d
qu'Anne trouvait toujours un moyen sûr et nc
de me faire parvenir. Je déchirai avec précip
une frêle enveloppe que je vis, avec un chagr
perstitieux, le vent prendre et emporter du c
la mer, car j'aimais à ne rien perdre de ce q
nait d'elle, et je lus sa lettre sans tirer c
d'habitude une impression distincte de mɛ
mière lecture. Les mots tracés par sa main m
saient, au premier abord, une sorte d'éblouiss
qui m'empêchait d'en saisir le sens. Je m'ap
bien pourtant que j'éprouvais une émotion
ordre insolite, tenant de l'irritation et du mɛ
Anne s'était laissée conduire par sa mère cl

duchesse de Plangenest, la belle-sœur de Tancrède. « Il y avait là, me disait-elle, fort peu de monde, on y chassait à courre cependant, et je crois que l'on y jouait un peu la comédie. » Quand elle ne m'aurait point dit de quel lieu venait sa lettre, j'aurais pu le deviner sans peine. Ce n'étaient point seulement quelques détails mondains apparaissant pour la première fois dans notre correspondance qui m'apprenaient sous quelle influence celle que j'aimais était placée : non, le coup funeste porté loin de moi à mes amours m'était révélé d'une manière plus intime et plus certaine. Anne, qui depuis mon départ s'était montrée la compagne héroïque de ma vie, qui était entrée, avec cette divine intelligence de la femme, dans tous les secrets de mon âme, semblait tout à coup étrangère et presque hostile à certaines parties de ma nature. Ces émotions sacrées du devoir et du péril qui étaient si loin de me séparer d'elle, auxquelles au contraire j'associais toujours sa pensée, excitaient, au lieu de sa sympathie ordinaire, des reproches, des plaintes, comme de l'ironie. Elle s'était, disait-elle, unie à un guerrier d'Ossian qui l'oubliait pour la sanglante déesse des batailles. Elle m'aurait voulu dans l'es-

prit un tour plus conforme à l'allure ordinai
tendresses humaines. En me répétant tout ba
cune de ses paroles, je sentais peu à peu un t
effrayant s'élever des profondeurs de mon âm
se remplissait d'agitations et de ténèbres. A
merveilleux instinct des êtres destinés aux gr
souffrances, j'embrassai dans toute leur éte
je sentis dans toute leur énergie les chagrin
me gardait l'avenir. En un mot, j'eus la visi
ma douleur.

» Ainsi la fin de cette journée s'écoula pou
loin du sol que je foulais, loin des homme
m'entouraient. Je me rappelle à peine ma re
nocturne parmi une population consternée. Les
qui passaient devant mon cheval me sembl
des fantômes, les réalités de ma vie étaient à
distances énormes de mon corps. Dès que je
seul en mon logis, je me mis à lui écrire. Je
vouerai, ma lettre était violente. Pour la prem
fois, je me livrais loin d'elle à une amertume qu
regard, une parole, un sourire ne pouvait p
m'enlever. Quand cette lettre fut partie, j'éprou
un vrai remords. Les querelles à distance m'
toujours paru quelque chose d'odieux et d'insen

mais je me dis avec une douloureuse consolation que je n'avais pas ouvert la voie où désormais marcherait fatalement notre amour. Avec cette cruelle faculté de l'esprit qui, dans les souffrances morales, rend certains hommes semblables au médecin atteint d'un mal dont il connaît toutes les péripéties, je m'expliquai ce qui se passait dans la plus chère partie de moi-même, dans l'être où je vivais et où j'allais mourir.

Anne m'échappait. Les gens et les choses auxquels je l'avais arrachée me la reprenaient. Comment avais-je pu espérer un instant que mon souvenir aurait le pouvoir de défendre ce que je défendais moi-même avec tant de peine, quand toute attaque me trouvait présent? Ce lien auquel j'avais consenti malgré ma répugnance secrète, bien loin de m'être favorable, était peut-être ce qu'il y avait de plus redoutable pour moi. En devenant ma femme, c'était un sacrifice qu'elle avait accompli. Sa mère le lui répétait chaque jour, et Anne était de ces natures que les sacrifices ne rivent pas, mais enlèvent au contraire à ceux pour qui on les fait. Elle avait dépensé, dans un acte qui lui avait paru sublime, les plus vives forces de son amour.

A présent qu'elle aurait eu réellement beso
m'envoyer sa vie à travers l'espace, de c
tout puissant, de cette inspiration soutenue
qu'on appelle l'esprit romanesque, elle ava
sa manière habituelle de sentir, elle écou
une approbation secrète la voix qui lui disait
d'exaltation, assez d'enthousiasme! Il es
de renoncer aux routes excentriques où v
failli vous égarer... » De là sa rentrée, aux
dissements universels, sur le vieux thé
Oswald, des Tancrède et des Isaure, dans
d'une femme sensée supportant avec une
discrète l'absence de son mari. Elle ne vo
cependant accepter à mes yeux un tel pers
avec trop de facilité. Après la lettre dont
blessé à l'Alma, la lettre qu'elle m'écrivit c
ces litanies, répétées tant de fois, sur le
frances que l'on contient dans le monde a
de faire éclater son cœur. Je me rappelai q
temps bien loin de nous, je lui avais dit
avec un sourire : « Ma chère enfant, ne me
tez jamais pareilles choses; presque tou
femmes, si on les croyait, seraient dans le
comme ce jeune Spartiate au repas public

sentiraient sous leurs robes des morsures dont leur visage ne dirait rien. Je n'ajoute point foi à ces morsures-là. »

» Je ne veux pas calomnier pourtant celle à qui j'ai dû, après tout, des jouissances exquises, et dont il me semble aujourd'hui encore que je ne puis pas être à jamais séparé. Les souffles glacés qui faisaient rage contre son amour ne l'éteignirent pas tout à coup; par instant la précieuse flamme jetait de nouveau d'adorables lueurs. Avec la divine crédulité des grandes passions, je me reprenais alors à rêver de bonheur sans trouble et de tendresse sans fin. J'avais reçu, à de courts intervalles, deux lettres où je croyais avoir retrouvé tout entière la souveraine des seules heures vivantes de mon passé. Aussi, soumettant comme d'habitude à la pensée qui me dominait ce que pouvaient avoir de plus émouvant, de plus sérieux, de plus formidable, les choses dont j'étais environné, j'avais recouvré une sorte de bien-être intime à travers les préocupations de chaque jour. Rien ne saurait mieux le prouver que l'état de mon esprit à l'instant où je reçus le second coup dont je ne devais pas me relever cette fois. Par une singulière fata-

lité, c'était le soir d'Inkerman. Mon régiment avait fait contre les assiégeants cette grande sortie destinée à seconder l'escalade du plateau. Encore une fois la victoire s'était déclarée contre nous, et j'avais vu mes meilleurs soldats tomber sur cette terre aride, couverte de pierres et de boulets, qui séparait nos travaux du camp ennemi. L'action avait cessé depuis longtemps, il était tard, le jour commençait à tomber ; mais comme on craignait de l'assaillant quelque coup d'emportement et d'audace, toutes nos troupes étaient restées sous les armes. Pour moi, je bivouaquais dans un petit cimetière situé à l'extrémité de la ville. Ce lieu, forcément mélancolique d'ordinaire, ne présentait certes pas alors un aspect qui pût disposer à la gaieté. Par moments, quelques bouffées d'un vent humide, s'échappant d'un ciel pluvieux, inclinaient sur les tombes des branches dépouillées de feuilles. Çà et là des hommes étaient couchés, dont la capote entr'ouverte laissait voir une poitrine déchirée, ou dont la tête pâle, se détachant sur une flaque de sang, semblait entourée d'une sorte d'auréole rouge, car les projectiles arrivaient dans ce champ de repos, transformé en théâtre de guerre; souvent

une pierre tumulaire brisée en éclats devenait un engin aussi dangereux que les boulets et les obus. La mort active, la mort militante, le cavalier de l'Apocalypse venait réveiller, dans cet endroit désolé, la mort qui s'étend sur le sépulcre après avoir fini son œuvre. Eh bien! j'assistais sans horreur à ce genre de spectacle qu'un secret instinct nous fait souhaiter quand Dieu ne nous l'a pas envoyé encore. Assis sur un tertre funèbre, je me disais, avec un sentiment de gratitude pour mes destinées, que je voyais de mes yeux, que je touchais ce qui a préoccupé tant d'éminents esprits, et ce qu'ils n'ont pu reproduire qu'en le créant par des efforts surhumains : « O peuple de mon âme, s'écrie quelque part un poëte slave, qui a fait suivant moi des élégies d'une singulière beauté; spectres de mon esprit, lutins de mon cœur, gnomes bizarres sortis des profondeurs de ma pensée, quand vous formez ces danses qui me font oublier les heures, c'est toujours à la lueur du même astre, sous les rayons de mon amour! » Le poëte slave a parlé pour moi. C'était à la clarté de ma passion que se jouaient mes rêveries du cimetière.

» Mais voici qu'un soldat arrive et me remet

une lettre d'elle. Un obus éclate auprès de cet homme et de moi. L'obus nous couvre tous les deux de terre. Qu'importe? je défierais quoi que ce soit de m'arracher à ce que j'éprouve. Il y a encore assez de jour au ciel pour que je puisse lire. Ah! la terrible lettre!... Voici une nouvelle blessure, et plus profonde encore que ma blessure de l'Alma. Ces querelles à travers l'espace, ces querelles prévues, redoutées, que je devais éviter à tout prix, s'élevaient ardentes et implacables. Elle répondait à ce que je lui avais écrit il y a six semaines, à ce qu'avaient suivi depuis les paroles les plus tendres, avec une colère qui me navrait, et qui, je le sentais, détruisait désormais entre nous toute possibilité d'harmonie. Je pus reconnaître, par les cruels épanchements de son courroux, quels progrès avait faits en elle ce qui pouvait le plus m'affliger... Il y avait certains passages qui me faisaient entendre madame de Béclin résumant les délibérations de ses amis. On m'accusait de ne rien comprendre aux tendresses délicates et dévouées, d'être une de ces natures orgueilleuses, rongées par un égoïsme chagrin et bizarre, qui ne cherchent dans l'amour qu'un moyen d'exercer de capricieuses dominations. J'é-

tais à travers le monde réel un échappé de mauvais roman. Il fallait me reléguer dans ces régions chimériques d'où je n'aurais jamais dû sortir. A quoi bon me répéter tous ces reproches? La violence même des paroles affaiblit rapidement mon courroux, qui se noya bientôt dans une immense tristesse. Je répondis en disant dans quels lieux ces reproches cruels m'étaient parvenus. Quoiqu'on m'accusât de ne pas appartenir à ce monde, je pensais, en regardant la pluie de fer tombée à mes pieds, toucher un peu plus, par les nobles côtés du moins, aux réalités de cette vie que certaines gens dont je reconnaissais l'influence sur ce que j'aimais. Du reste, puisque je n'étais bon qu'à reléguer dans le pays des rêves, la mort se chargerait, je l'espérais, de faire de moi quelque chose de semblable à un rêve, c'est-à-dire un souvenir. Pût ce souvenir n'être pas un remords pour celle qui n'avait pas craint un jour de faire traverser à sa colère des espaces que l'amour seul aurait dû avoir la force de franchir!

» Rien de triste et de stérile comme la lutte contre les lois implacables qui amènent les révolutions de nos cœurs. Ni la résignation, ni la résistance, ni

l'énergie, ni la faiblesse ne pouvaient empê
mon empire de s'écrouler dans la seule régio
j'aie jamais désiré la toute-puissance. Quelque
roles m'arrivèrent encore, toutes pleines des
fums du passé : je les accueillais toujours
joie, mais avec une joie mélancolique. Elles av
pour moi le charme douloureux de ces car
sans vie que gardent longtemps parfois, apr
mort de l'amour, les lèvres et le regard de ceu
ont aimé. Une rencontre passagère avait seule e
entre moi et celle à qui j'avais cru m'unir pa
étreinte immortelle. Des destinées opposées
réclamaient tous deux avec une égale viol
Plus le danger, la méditation, la rêverie et to
enchaînement étrange de grands faits m'en
taient dans les océans sans limites, plus elle
attachée aux rivages où je l'avais laissée, par l
traction, par les vains bruits et par toute la
vulgaire des petits événements de l'existence.
ce que je sentais avec désespoir; puis je se
aussi, avec une colère impuissante, la cons
tion, en permanence autour d'elle, de tout
banalités, de toutes les hypocrisies. Un inci
à coup sûr bien imprévu, me montra l'ac

et le succès de ce complot contre mon bonheur.

» J'ai connu à Venise, il y a près de dix ans, la signora Claudia Salenti. Cette célèbre cantatrice était, non pas alors dans tout l'éclat de son talent ni de sa renommée, mais, ce qui valait peut-être mieux, dans tout l'attrait de sa jeunesse. Grande, svelte, un peu maigre, elle avait une chevelure épaisse et tordue de ce blond sombre qui a des reflets de bronze florentin. Son visage, d'une teinte vigoureuse, mais où il n'y avait de carmin que sur les lèvres, s'accordait merveilleusement avec ses cheveux. Ses grands yeux, d'un noir infernal, semblaient renfermer la mort pour ceux-ci, la ruine pour ceux-là, et la damnation pour tous. Cependant la Salenti était au demeurant une excellente fille, menant à bien les affections de toute nature qui souriaient à ses heureux débuts. Un hasard me rapprocha d'elle, et un autre hasard voulut que je n'en devinsse pas amoureux. Je venais de faire quelques folies. Fut-ce une déesse logée dans mon cœur ou le diable établi dans ma bourse qui m'empêcha de songer à ses faveurs, je n'en sais trop rien aujourd'hui. Du reste, les seules femmes qui me fassent comprendre les affections platoniques sont

les femmes galantes avec leurs allures semblables aux nôtres, et ce qui est certain, c'est que je devins tout simplement l'ami de la Salenti. Pendant quelques mois, je la vis souvent; puis je fus entièrement séparé d'elle, et je puis dire que son souvenir m'avait rarement visité depuis dix ans. Seulement cet hôte fugitif de ma pensée était toujours le bienvenu, car avec la signora Salenti je revoyais Venise, mes jeunes années, et tout un coin de cette vie où j'ai dormi, sous des arbres qui ne fleuriront plus pour moi, d'un sommeil plein de songes charmants et légers.

» Tout récemment la Salenti s'est imaginé de venir à Paris, où elle a trouvé, dit-on, cet enthousiasme qui est assurément la plus précieuse de toutes les monnaies françaises. Il paraît que son talent et sa beauté ont pris un développement merveilleux. Sa vie est une série de triomphes. Le bonheur dispose à la sensibilité, quelquefois même à un peu de mélancolie. Tout à coup une nuit, à la fin d'un souper qui avait suivi une de ses ovations les plus éclatantes, l'excellente fille se mit à songer à ses amis absents. Elle avait justement pour convives quelques-uns de mes compagnons de plaisir.

Mon nom, quand il sortit de sa bouche, éveilla une vive et bruyante sympathie. — J'ai envie de lui écrire, dit Claudia, que nous avons bu à sa santé. — On accueillit cette pensée avec l'ardeur qu'éveille en pareille occasion toute idée imprévue, et l'on m'adressa séance tenante une lettre qui sentait les rapides tendresses du vin, mais qui cependant m'inspira une sorte de reconnaissance. Cette missive me parvint un soir où j'étais à table avec quelques officiers; seulement notre repas avait lieu dans un bastion, et un obus venait d'endommager un peu la toiture de notre réduit. Je lus tout haut la lettre de la Salenti. De toutes parts on me cria de lui répondre. J'avais été au feu toute la journée, et comme cela m'arrivait souvent, après ces longues heures de combat, je me sentais au cœur un soulagement passager. On m'apporta une mauvaise plume et une feuille d'un grossier papier dont la moitié venait d'être remplie par les adieux d'un blessé à sa mère. J'allumai un cigare, et, sur le coin même de la table, j'écrivis à la Salenti quelques vers que, Dieu merci, j'ai à peu près oubliés. Je sais seulement que je terminais en lui disant : « Nous vivons sur cette terre dans des pays bien

différents, ma bonne Claudia, toi sous une pluie
fleurs, moi sous une pluie de fer ; mais il est
région idéale où nous nous retrouvons à certai
heures, nous y arrivons tous deux portés sur
doux et pâles rayons du passé que l'on appelle
souvenirs. Là les joies et les tristesses de nos jeu
années forment autour de nous un chœur har
nieux, car le temps a donné un sourire à nos t
tesses et des larmes à nos joies. »

» Je ne songeais plus guère ni à ces vers, ni
Salenti, quand je reçus de Paris une lettre f
droyante. Ma réponse à Claudia n'avait pas joui
l'obscurité qu'elle méritait : cette poésie crimée
avait semblé piquante, et un journal s'était e
pressé de l'imprimer. Voilà ce qu'Anne m'appren
avec des amertumes et des colères qui vraim
m'étaient inconnues. Ce n'était plus à un Sl
qu'elle avait eu le malheur de s'unir, c'était à
bohémien. Paris tout entier la plaignait, sa m
se voilait la face, et ses amis ne parlaient plus
moi qu'à voix basse. Ils comprenaient mainten
ces défiances instinctives que je leur avais tout
suite inspirées. On voyait enfin à quelle race fune
j'appartenais ; ma nature reparaissait comme ce

d'un Huron dont on aurait essayé de faire un galant homme. « Je n'espère même pas, m'écrivait Anne, vous faire comprendre jusqu'à quel point vous m'avez blessée. Ainsi l'âme de la signora Salenti était la sœur de l'âme que j'ai prise un instant pour la moitié de la mienne ! Pourrai-je vous pardonner jamais ? Je ne le crois pas. Ces malheureux vers resteront éternellement dans ma mémoire. La forme idéale que vous donnez à votre tendresse pour une femme méprisable était ce qui pouvait le plus m'offenser. Vous avez détruit notre passé, vous m'avez atteinte et frappée jusque dans mes rêveries les plus chères, en conviant une courtisane à venir errer avec vous dans le pays des souvenirs. »

» Je répondis à Anne : « Que vos amis, pour parler votre langage, médisent de la poésie comme de la guerre, je le comprends ; qu'ils me croient d'une race funeste, j'en suis fier ; mais que vous partagiez leurs pensées, que vous répétiez leurs propos, c'est là ce qui me donne un découragement suprême, chasuble de damné dont je n'espère plus m'affranchir. Voilà plusieurs fois que vous m'écrivez de terribles choses, sans songer qu'à cette distance où vous êtes d'un lieu où les morts commencent à

devenir plus nombreux que les vivants, vous courez grand risque de maltraiter un cadavre ! »

» Ma lettre ne finissait pas là, mais telles furent les seules lignes que je conservai. Je me sentais écrasé par ces luttes où je perdais ce sang d'immortel qui fait les vertus de notre âme, ma foi dans l'amour, ma tendresse pour la poésie, et jusqu'à mon culte pour la guerre. C'est ce dernier sentiment toutefois auquel je m'attachai avec le plus d'énergie. Si le danger ne m'apparaissait plus gai, radieux, paré d'un prestige printanier comme l'espérance, il s'offrait encore à moi avec les charmes austères de la consolation. Un jour, en le cherchant peut-être avec un redoublement d'ardeur, je reçus une blessure qui me fit tomber entre les mains des Français. La mort s'est écartée de moi, comme elle s'écarte toujours de tous les suppliciés du destin. Dans l'oisiveté et dans la solitude du prisonnier, ne sachant qui appeler à mon aide contre l'inexorable ennui des heures présentes, c'est à ma douleur même que je me suis adressé. J'ai évoqué l'une après l'autre toutes les souffrances ensevelies au fond de mon âme : elles ont répondu à mon appel, maintenant elles sont à mon chevet. J'écoute leurs accents, et

je crois presque par instant qu'elles me charment comme ces filles mystérieuses de l'Océan charmaient l'être misérable et divin dont mon père m'a donné le nom. »

V

Un boulet emporta Raymond de Caylo, et fit passer dans de nouvelles mains les feuilles qu'on vient de lire. Prométhée lui avait laissé ces confidences avec l'indifférence de quelques poëtes pour ce qu'ils ont écrit dans l'unique intention de se soulager. Envoyé d'abord à Constantinople comme prisonnier, puis rendu à l'armée russe par un échange, le prince Polesvoï est retourné en France après la prise de Sébastopol. Il avait prévenu sa femme de son retour. Il trouva déserte la maison où il comptait la revoir. On lui remit un mot dans lequel Anne lui annonçait qu'elle avait été obligée d'accompagner sa mère en Italie. La marquise de Béclin avait éprouvé le besoin de visiter Florence au moment où son gendre la

menaçait de son arrivée. Prométhée se fit ou
chambre où il avait quitté avec tant d'ang
celle dont il croyait que la mort seule aurait
séparer. Il s'assit dans le fauteuil où il s'étai
genoux devant elle pour lui dire adieu, et le
mains sur ses yeux, d'où coulaient silencieu
des larmes, il se sentit descendre jusque d
profondeurs les plus secrètes de la t
humaine.

La princesse Prométhée est complétement
aujourd'hui à l'état de lady Byron. Elle a po
tisans déclarés tous les adversaires sans me
puissances inquiètes dont elle a débarrassé so
tence, c'est-à-dire de la passion et du gé
comme depuis quelque temps elle semble su
avec une sérénité parfaite le veuvage précoce
s'est imposé, on s'est mis à la plaindre,
monde a pour les tristesses qui se réfugien
son sein des compassions merveilleuses. I
times qui se promènent dans ses fêtes, qu'il
de rencontrer à leur poste, aux avant-scè
théâtres fréquentés, sur les divans des sal
vogue, lui inspirent toute sorte d'attendriss
respectueux. Anne est-elle dédommagée,

triomphes glacés auxquels la voici vouée désormais, des joies brûlantes qu'elle a perdues? C'est vraiment ce que je ne puis croire. Je suis persuadé qu'elle ressemble à cette race d'artistes sans foi qui tout à coup sacrifient leur talent aux petits intérêts de cette vie. Le dieu qu'ils ont immolé s'agite longtemps au fond de leur cœur. Ils le sentent tressaillir par moments sous le poids écrasant des vanités qu'ils ont amoncelées pour l'ensevelir; mais un jour ces sourdes révoltes s'apaisent. Le *Titan*, pour parler le langage de Jean-Paul, ne laisse aucun vestige de son passage dans l'âme où il a régné. Les pygmées ont pris définitivement sa place. J'ai toujours trouvé un sens profond dans les peintures consacrées par le siècle dernier aux dessus de portes. Tous ces Cupidons sans ailes, parés d'attributs différents, représentent la vie réduite aux proportions que l'esprit mondain lui donne. Celui-ci porte un casque et une épée, cet autre un bonnet carré et une robe, il en est un qui porte un capuchon d'ermite. Puisse le maître de saint Augustin, l'époux de sainte Thérèse, l'hôte mystérieux des Thébaïdes, épargner à Prométhée le chagrin de voir ce dernier régner à son heure sur la princesse Polesvoï!

Ai-je besoin de dire qu'on juge notre Slave avec plus de sévérité que jamais ? Il faut, répète-t-on, qu'il ait bien mal agi vis-à-vis de sa femme pour qu'elle se soit ainsi séparée de lui. Maintenant que son bonheur est détruit, ces propos ne l'inquiètent guère. Il subit dans l'isolement cette loi incessante de la création que le ciel fait peser sur les poëtes. Récemment il a écrit sur le Prométhée antique la meilleure, suivant moi, de toutes ses odes. On y trouve ce passage qui peint d'une manière complète la situation actuelle de son esprit :

« Dans la solitude où je souffre comme toi, héros moderne des anciens jours, tes consolateurs, ou, pour mieux dire, tes tentateurs, sont venus me trouver. J'ai reconnu Io, Mercure et le vieil Océan. Io est toujours cette femme sensible qui prétend guérir l'un après l'autre les cœurs malades avec l'élixir inépuisable de son amour. Mercure est toujours ce faquin cynique pour qui tout trouble intérieur naît d'un seul principe qu'il s'agit d'étouffer sans retard, — de la conscience. Enfin le vieil Océan est aujourd'hui, comme au temps même de la fable, ce personnage sensé qui vous conseille de ne pas engendrer la mélancolie, en évitant les nobles pensées,

ces mères désolées des grandes souffrances, pour vous attacher aux pensées banales, ces mères joyeuses des petits bonheurs. Eh bien ! j'ai dit au vieil Océan : « Je garderai les compagnes farouches de mon âme, car je poursuis d'une haine implacable les vulgarités de la vie. » J'ai dit à Mercure : « Emporte tes poisons contre la conscience, car j'ai voué une tendresse reconnaissante à cette auguste gardienne de nos cœurs. » Et d'une voix moins sévère j'ai ajouté : « Io, va porter à d'autres ton amour passager qui fait les heureux, car les destins m'ont consacré à l'amour immortel qui fait les martyrs. »

L'ASILE

I

L'histoire qu'on va lire a été mille fois racontée et le sera mille fois encore en produisant même indignation chez ceux-ci, même attendrissement chez ceux-là. Tu ne te doutes guère, ma pauvre Lucette, toi qui atteins à peine tes vingt ans, que depuis dix-huit siècles et plus on médit de ton cœur où un dieu cependant a savouré le premier sacrifice des tendres repentirs et des larmes sacrées. Tu as touché en secret plus d'un docteur, mais tu ne désarmeras jamais les belles pharisiennes. — Comment, diront-elles, peut-on aimer de pareilles créatures? En vérité les attachements qu'elles inspirent tiennent de la dégradation et de la folie.

— Chacun de nous connaît ces aménités, et peut en retrouver toute la série dans sa mémoire. Voici par quel récit on pourrait leur répondre, si ce qui suit toutefois peut s'appeler un récit, car lettres, entretiens, rêveries, tout ce que je pourrai prendre d'une existence où j'ai pénétré, je le jetterai dans cette page intime que je voudrais rendre par excellence vivante et animée. J'imiterai l'artiste florentin jetant tout ce qui se rencontre sous sa main dans la fournaise d'où doit sortir sa statue.

« En avançant dans la vie, disait récemment Jacques de Mesrour, il y a bien des jalousies que je ne comprends plus, ou, pour parler avec plus de justesse, que je ne pratique plus. J'ai en horreur les tortures que nous imposons à nos premières maîtresses par toutes nos questions indiscrètes, suivies de fureurs et de lamentations. J'accepte avec résignation cette pensée que les femmes ont un passé tout comme nous, bagage un peu moins lourd que le nôtre, mais d'une nature encore fort embarrassante et très-désobligeante surtout, quand il s'agit de se lancer dans les grands pèlerinages amoureux. Eh bien! voyez l'étrange chose : l'inquiète délicatesse que j'ai perdue à l'endroit de ces

créatures vivantes d'où naissent toutes les grandes souffrances aussi bien que toutes les grandes joies de l'âme et des sens, je l'ai conservée pour des objets inanimés. Certains lieux m'inspirent encore une sorte de tendresse farouche; il y a des noms assurément dont le mystère me semble moins sacré que celui de quelques contrées où je me suis réputé heureux. » J'obéirai à ce sentiment, qui me fut confié, en rendant le plus vague qu'il me sera possible le théâtre de cette histoire. Je dirai pourtant que la maison qui joue dans tout ceci un grand rôle était située dans un village appartenant à cette merveilleuse campagne, semblable en diversité et en charme à l'esprit même de notre nation, qui réunit à quelques lieues de Paris des attraits de toute nature. Placez-le, si vous voulez, à l'entrée de cette vallée de Chevreuse dont l'austère mélancolie fait songer de Philippe de Champagne et du Poussin, ou tout près de la forêt de Fontainebleau, forêt divine, ici d'une rêverie germanique et là d'une fierté espagnole. Ce que je voudrais, c'est que ce village fût pour vous ce qu'il a été pour celui dont je découvre aujourd'hui les pensées, un lieu tout rempli d'émotions, un de ces sites où je ne

sais quel trouble s'empare tout à coup d
cœur, un de ces pays enfin qui ont la puissanc
airs étranges dont l'âme est en même temps
trie et caressée. Tout au bout de Sainte-Ma
— par des motifs d'harmonie secrète que
pas envie d'expliquer j'appellerai mon village
— il y a une maison qui a été plus aimée qu
des êtres faits de chair et de sang. Il est vr
cette maison semble toute remplie d'une exi
singulière et je dirais volontiers surnature
des hôtes charmants qui l'ont habitée, cett
Anna de Frédy, qui est morte dans la pr
année de son mariage, l'appelait une mais
et je ne sais rien de plus vrai que cette expre
Imaginez une sorte de pavillon élancé d'une r
quable blancheur, tout environné de grands
épais et sombres, se dressant à l'extrémité
gazon d'une verdure sérieuse, comme une a
tion au bord d'un lac. Quoique séparée p
espace bien étroit d'une route assez fréquentée
retraite est parée d'un invincible attrait de
tude. Le jardin qui l'entoure est clos de tous
par de hautes murailles couvertes de lierre,
mière enceinte qui elle-même est presque pa

cachée par une seconde enceinte de charmilles. On sent dans ce lieu tout un système de savantes défenses contre le bruit et le grand jour, les indiscrétions des regards humains et celles du soleil. Ce fut devant cette demeure digne de la Philomèle de La Fontaine que s'arrêta entre quatre et cinq heures du soir, il y a de cela une année à peine, un personnage à la tournure dégagée, au visage résolu, qui peut avoir eu quelquefois la tristesse, mais qui n'a jamais eu la mine des Werther et des Saint-Preux.

Au bout de quelques instants, la maison déserte avait repris une sorte d'animation. Ses fenêtres s'ouvraient l'une après l'autre comme les yeux d'une personne qui se réveille. Dans une grande pièce située au premier, toute peuplée de livres, où régnait cette espèce de mélancolie que les bibliothèques de campagne partagent avec les cimetières de village, un homme était assis à un bureau, et voici ce qu'il écrivait :

« Il y a une demi-heure à peine que je suis à Sainte-Marcelle, dans cette maison que j'aimais si ardemment, que je vous décrivais sans cesse en ces entretiens disparus avec les meilleurs jours de ma

jeunesse. Cette maison, je suis décidé à la vendre; c'est pour cela que j'y reviens aujourd'hui. Elle me cause des émotions dont je ne veux plus, car j'ai pris en aversion tout ce qui arrache mon cœur à ce sommeil de malade où j'essaie incessamment de plonger. A l'époque où j'entrais dans la vie, que votre regard et votre sourire doraient pour moi d'une lumière si chaude, vous rappelez-vous mes projets? C'était là que je voulais aller m'ensevelir avec vous. Je vous enlevais à tout ce qui vous entourait, à ce monde où j'éprouvais toute sorte de joies et de souffrances dont j'ai perdu le secret, et c'était une idylle dont le souvenir m'émeut encore. Je vous offrais en cette retraite un royaume plus vaste que celui du ciel, mon amour; oui, madame, mon amour, qui m'inspirait tant de fierté, qui me semblait la vraie région de l'immortel et de l'infini. Malheureusement la maison de Sainte-Marcelle ne m'appartenait pas plus alors que vous ne vous apparteniez à vous-même. C'était ce que vous me répondiez en riant. La plus jeune de mes plus jeunes affections, l'aube fraîche, souriante et pure de la lumière brûlante qui devait m'envahir, Anna, ma cousine Anna, s'était envolée de cette demeure;

mais sa mère, ma chère tante de Frédy, l'habitait toujours, et mon cousin Gaston, qui était au service depuis six mois, prétendait qu'il y passerait les années de sa retraite. Quand plus tard Anna, Gaston, puis celle qui m'avait élevé comme eux, aimé comme eux, ne furent plus pour moi que de chers et cruels souvenirs, quand le malheur m'eut rendu maître des lieux où le bonheur m'avait bercé, j'avais en vous cette adorable amie dont je cherche instinctivement la main, si je viens à sentir autour de moi des ténèbres trop froides et trop épaisses ; depuis longtemps, l'héroïne de mes églogues m'avait quitté... Vous savez de quelles magiciennes j'ai été l'esclave. Celles-là se seraient bien moquées de moi si je leur avais proposé de me suivre à Sainte-Marcelle ; mais je songeais à cet asile, et je me disais : Si jamais je puis renoncer aux bruyants sabbats où elles me conduisent toutes les nuits, c'est là assurément que je viendrai.

» Au lieu de m'enfuir à Sainte-Marcelle, j'ai pris ma course à travers le monde. J'ai assisté aux grands spectacles de la guerre. Il y a quelques années, quand je suis revenu dans mon pays, je m'imaginais sortir d'une fontaine de Jouvence.

J'avais oublié maintes choses qui s'offraient à moi toutes resplendissantes d'illusions. C'est alors que je voulais me confiner à Sainte-Marcelle avec Augusta. Vous savez comment s'est terminé un chapitre qui m'a l'air d'une transposition faite par un esprit moqueur dans le roman de ma vie. J'ai eu un désespoir plein de jeunesse, suivi d'un chagrin plein de maturité, d'un de ces chagrins profonds, graves, raisonnés, qui mettent l'arme du suicide entre les mains des hommes sans énergie et sans foi. Heureusement ce qui m'a déjà sauvé si souvent me sauve encore aujourd'hui. Je me suis jeté avec emportement dans mon métier, le meilleur des refuges assurément contre tous les dégoûts et toutes les tristesses de ce monde. J'aurai quitté prochainement l'Europe, qui me paraît mériter de plus en plus le jugement que portait sur elle le jeune vainqueur de l'Égypte, qui me semble vieille et ennuyeuse. Je sais bien que l'Afrique, où je compte aller, manque aussi de jeunesse et même d'imprévu. Notre globe sera bientôt une geôle qu'on aura parcourue en quelques instants et qui rendra sensible pour tous le mystère de la patrie céleste ; mais j'ai choisi pour mon prochain séjour un pays

où l'on meurt de mainte manière : je vais rejoindre un corps qui fait la guerre au Sénégal. Le danger conserve ces vagues et attrayants horizons que les voyages ne nous offrent plus. Avant de méloigner, j'ai voulu vous écrire dans les seuls lieux qui parlent vivement à mon cœur. Je vous écrirai encore de pays bien différents, dans des situations bien variées. Je garde souvent vis-à-vis de vous d'inexplicables silences ; puis tout à coup, n'importe en quelle contrée, n'importe en quelle circonstance je me trouve, je me mets à vous écrire en cet instant où les poëtes se mettent, dit-on, à faire des vers, quand je me sens l'âme toute remplie de trouble, quand j'entends au fond de moi le frémissement de ces pensées qui ont des ailes et qui s'envolent, les unes pour chercher Dieu, les autres pour aller vers ceux que nous aimons. »

Après avoir écrit cette lettre, Mesrour descendit dans une salle à manger, où bien souvent il avait fait de joyeux repas. Il était seul à cette table de chêne qu'il avait vue entourée de figures animées et gracieuses. Une lumière, qui semblait s'être empreinte de mystère et de tristesse en glissant à travers les ombrages du jardin, entrait par une

fenêtre ouverte : elle éclairait quatre murailles décorée de tableaux sans grande valeur pour un artiste, mais où Jacques retrouvait toutes ces rêveries que nous envoyons errer sur les vieilles toiles, à l'époque où nous possédons dans toute sa plénitude l'incomparable poésie de l'enfance. Un seul domestique le servait, c'était le gardien de cette maison délaissée, l'honnête Magloire, bien connu dans Sainte-Marcelle, où il est venu se marier et chanter au lutrin après avoir porté vaillamment le nom français en Afrique et en Crimée. Mesrour, par instants, adressait la parole à ce brave garçon, qui lui rappelait des temps et des lieux bien loin de lui; puis il s'abîmait dans le silence. L'heure des repas ne peut jamais être une heure indifférente; il faut qu'elle soit marquée par ce qu'a de plus intime et de plus profond soit la gaieté, soit la tristesse. Le repas habituel, journalier, est bien souvent, pour nombre d'entre nous, le signal de mille actes invisibles. Quand nous sommes à table au milieu des nôtres, nous sentons quelquefois tout à coup une sorte de joie attendrie et presque solennelle; quand nous sommes à une table solitaire, les chères ombres viennent s'asseoir en face de nous,

et suivent nos mouvements distraits de leurs longs regards.

II

Depuis longtemps déjà le repas dont nous avons parlé était fini. La nuit était venue. Jacques se sentit envahi par une de ces tristesses qu'aucune nature ne peut impunément supporter. Cet instinct impérieux qui tout à coup nous pousse hors de la solitude, nous force à rechercher une société vivante, n'importe laquelle, avec autant d'avidité que, sous l'empire de l'effroi et des ténèbres, nous recherchons l'air et le jour, cet instinct s'éveilla en lui. Tout près de Sainte-Marcelle était un petit château, appelé Coudray, qu'habitait Monsieur de Fernelles. Monsieur de Fernelles avait servi dans le même régiment que Mesrour. C'était un vaillant officier, mais qui un jour, dans un accès de courage civil, prit le parti énergique de se marier. Ce jour-là, il dit adieu aux aventures

lointaines pour se consacrer tout entier au nouvel état dans lequel il venait d'entrer. Madame de Fernelles avait de quoi occuper l'esprit le plus fécond et le plus varié. J'ai rarement rencontré plus aimable femme. Elle ressemblait à celle dont chacun de nous a dit : Voilà une personne que je préfère aux plus merveilleuses beautés. Son corps, un peu frêle, était l'enveloppe transparente d'une âme toute remplie à la fois de puissance et de douceur. Elle était singulièrement douée pour tous les arts. J'ai vu d'elle quelques paysages empreints d'une poésie si passionnée que la charmante madame de S... disait en riant : « Je ne les laisserai point voir à ma fille. » Elle ne s'est jamais brouillée avec aucune des amies dont elle a reproduit les traits, et son pinceau pourtant n'avait pas cette flatterie qui, en caressant les vanités individuelles, cause de vraies douleurs à la conscience publique. Ses portraits étaient touchés avec une grâce si habile, qu'ils forçaient Alceste et Philinte à se réunir dans une commune admiration. Fernelles n'avait jamais eu pour lui qu'une assez agréable figure dont les années avaient très-vite altéré l'expression. C'était un beau vieilli. Le petit parfum romanesque qu'il avait offert à sa femme

aux premières heures de leur mariage s'était évaporé depuis longtemps. C'est ce que Mesrour avait parfaitement compris à une époque où il avait été appelé à voir sans cesse madame de Fernelles; mais quoiqu'on lui ait souvent reproché ce qu'on nomme pompeusement et vaguement une absence de tout principe, il s'est plusieurs fois piqué en amitié d'une sorte de religion. Aussi avait-il avec la femme de son compagnon une de ces intimités qui ne causent à l'hymen que de légers et réparables dégâts. Il se livrait vis-à-vis d'elle à ces confessions que les femmes écoutent avec tant de douceur; elle avait un certain sourire dont il recevait toujours, assurait-il, un soulagement immédiat, qu'il appelait une manière de donner l'absolution. Malheureusement le soir dont je parle aucun sourire, aucun regard, aucune parole dorée d'intelligence ou parfumée de bonté n'aurait pu enlever à Jacques le poids implacable qui l'oppressait. Dans cette bataille incessante de la vie, il y a certaines défaites qui nous donnent la morne attitude d'un sauvage réduit en captivité. C'était une de ces défaites-là que Mesrour croyait avoir subies. Cependant il se dirigea vers le Coudray, qui lui parut bien différent de la maison

d'où venait de l'exiler un élan de douloureux ennui.

Le Coudray semblait être le toit de l'homme marié insultant au toit du célibataire. Un bruit de piano, un jeu de lumière, des éclats de voix s'échappaient d'une vaste pièce dont les fenêtres étaient ouvertes sur un perron bordé de fleurs. Il y avait une réunion assez nombreuse chez madame de Fernelles, et à la seule manière dont les hommes et les femmes étaient groupés on sentait un salon régi par des lois intelligentes. Une jeune fille faisait de la musique ; mais ce n'était pas une de ces virtuoses domestiques imposant, de par la volonté maternelle, le supplice d'une sonate à ses auditeurs contristés; la jolie musicienne semblait jouer pour son propre plaisir, et laissait courir ses doigts sur les touches du piano, comme elle aurait laissé ses pieds courir sur un gazon. L'écoutait qui voulait. Tandis que deux ou trois personnes attentives voyageaient avec elle dans la région de l'harmonie, d'autres parcouraient en toute liberté des régions moins idéales. Une femme assez élégante, et qui semblait très-versée dans l'art antique de la coquetterie, déployait une singulière prestesse de paroles et de re-

gards pour répondre en même temps à deux hommes, tous deux armés également d'un sourire vainqueur sur les lèvres, d'une brioche dans leur main gauche, et d'une tasse de thé dans leur main droite.

Fernelles accueillit Mesrour avec de grandes exclamations de joie, et madame de Fernelles, en abordant notre ami, eut un de ces attrayants sourires que les plus honnêtes femmes ne s'interdisent pas. Camille, c'est ainsi qu'elle s'appelait, eut bientôt trouvé le moyen de s'établir avec Jacques dans cet isolement que favorisent les dispositions de certains salons. — Comment êtes-vous? que devenez-vous? dit-elle d'une voix qui pénétrait comme un souffle bienfaisant dans les solitudes mornes et embrasées de cette âme.

— Je suis résigné, répondit Mesrour, et je cherche à devenir le plus promptement possible le je ne sais quoi que nous deviendrons tous, c'est-à-dire à m'en aller de cette vie où il me semble que je commence à compter parmi les attardés. J'ai rompu depuis que je vous ai vue avec toutes les illusions. Je suis encore en coquetterie avec l'espérance; mais l'espérance est pour moi un personnage mas-

qué dont je craindrais de voir le visage. Je ne saurais plus dire nettement ce que je désirerais.

Elle lui adressa en riant cette question banale: Pourquoi ne vous mariez-vous pas? — En ce moment les regards de Jacques se portèrent machinalement sur la jeune fille qui était au piano. C'était une personne délicate, au visage pâle, aux traits doux et fins, à l'air discret; son expression avait quelque chose de tendre et de rassurant. Toutefois on n'aurait peut-être pas dit d'elle ce que tant d'hommes disent des femmes, suivant la Marianne d'Alfred de Musset: Voilà une belle nuit qui passe. — Non, mais elle semblait promettre toute une série d'heureux jours.

— Pourquoi je ne me marie pas? repartit Mesrour en la regardant. Parce que j'ai déjà laissé s'envoler dans ma vie la seule heure où le mariage me paraisse une chose honnête et sensée. Notre femme doit toujours être faite d'une de nos côtes, Dieu l'a voulu ainsi. Or ma chair à moi est trop corrompue pour que je me soucie d'y tailler une compagne. Je ne connais pas cette jeune fille qui est là-bas au piano; je sens toutefois que sa personne m'est sympathique, et peut-être aurais-je pu trouver en elle,

il n'y a pas encore bien longtemps, une source de joies sérieuses. Aujourd'hui ce me semblerait une mauvaise action de l'associer à mes destinées et à mes pensées surtout; pourtant elle est réservée, suivant toutes les probabilités, à un homme qui vaudra moins que moi. Elle appartiendra peut-être à quelque sot, et cet éden, ce paradis terrestre d'où elle aurait été bientôt chassée avec moi par l'esprit de trouble et d'inquiétude, mais où au moins je l'aurais promenée un instant, elle ne le connaîtra même pas. Vous souriez, vous me trouvez une mélancolie passée de mode, et vous regardez cette Célimène qui m'a l'air de traiter une question sentimentale entre cette brioche et cette tasse de thé. Voilà qui devrait vous attirer : n'est-ce pas ce que vous voulez me dire ? Eh bien ! ce côté-là de la vie m'est, je crois, plus insupportable que tous les autres. Il y a de par le monde une galanterie encore plus fade que la vertu, qui procède avec la même monotonie et la même régularité d'allures. Du reste, je suis de triste humeur ce soir, laissons un peu de côté ce que je puis penser sur toute chose. Et vous, madame, que devenez-vous ?

Ainsi s'engagea entre eux une de ces conversa-

tions qui sont choses infiniment plus dangereuses que l'objet des vieilles malédictions jalouses, cette pauvre valse, si cruellement traitée par Werther. C'est au sortir de ces entretiens que l'esprit est tout rempli de ces vertiges malsains qui nous jettent dans les insondables abîmes. Quand Jacques se sépara de Camille, il était merveilleusement disposé aux ardentes et irréparables folies. Il n'aimait aucune femme en ce moment, c'est vrai : celle qu'il venait de quitter, malgré ce qu'elle avait de séduisant, ne s'était pas emparée de son cœur ; mais il sentait dans toute son âme ce trouble qui, suivant les pères de l'Eglise, annonce les apparitions. L'apparition allait venir ; elle était déjà entrée dans son logis.

III

L'honnête Magloire, qui vint, un flambeau à la main, lui ouvrir la porte, avait un visage mystérieux. On sentait une nouvelle sur ses lèvres. —

Une jeune dame, dit-il à son maître, vous a demandé il n'y a pas deux heures; elle a écrit un mot sur la table verte.

Jacques courut à la table et lut ces deux lignes: « Hier j'ai songé à vous, aujourd'hui je viens vous trouver. Attendez-moi demain matin à neuf heures. » Ces deux lignes étaient signées Luce.

— Et où est-elle? s'écria Mesrour. Pourquoi n'est-elle pas restée?

— Elle était descendue, à ce qu'elle m'a dit, à l'hôtel du *Lièvre-d'Or*, elle a voulu y retourner.

Mesrour avait une violente envie de courir à cette hôtellerie; mais l'aiguille d'une grande pendule du XVIIIe siècle, revêtue par le temps d'une grâce pensive et surannée, marquait une heure. Il se résolut à attendre. Il se coucha et ne put s'endormir. Il éprouvait une émotion dont il ne pouvait se rendre compte. — Ce qui m'arrive, se disait-il, n'a rien de bien étrange cependant. Cette pauvre Luce aura eu quelque mésaventure; elle vient frapper à mon logis, car elle sait que j'ai toujours été un refuge pour les affligées de son espèce. Serait-ce une vieille blessure qui se rouvrirait? Est-ce par hasard le fantôme de l'Augusta qui surgit encore dans

mon cœur? Non assurément, je ne le crois pas. Ce ne peut être pourtant, à coup sûr, la pensée de voir cette petite personne, dont je n'ai jamais été épris, qui éveille en moi de si singuliers tressaillements.

Il chercha alors dans ses souvenirs tout ce qui avait trait à Luce ou Lucette, comme vous voudrez, et voici ce qu'il y trouva.

Il y avait de cela près d'une année, il était dans la lune de miel de son dernier amour, et qu'est-ce donc que la lune de miel de l'amour, quand celle du mariage a déjà tant de charmante puissance! Il était livré à tout ce que cette passion défendue, qui nous sépare en même temps du ciel et des hommes, a de plus délicieux et de plus brûlant. Elle l'avait emmené dans une retraite où elle jouait vis-à-vis de lui le rôle cher aux Marion de Lorme, car elle aimait, comme ses semblables, ces contrastes qui donnent un attrait éternel aux histoires de ces brigands romanesques, une nuit spectres sinistres des grands chemins, et l'autre hôtes gracieux des salons. Elle déployait à son endroit un luxe inouï de coquetteries virginales. C'étaient des robes blanches, des bouquets blancs, des regards dont l'ardeur se cachait sous un voile de tendresse ingénue. Malgré

sa longue pratique des Armides de toute nature, Mesrour savourait une espèce inconnue d'enchantement. Mais ce n'est pas l'histoire d'Augusta que je veux raconter; c'est uniquement de Lucette qu'il s'agit. Lucette alors avait à peine dix-neuf ans. Élevée dans le même couvent qu'Augusta, elle avait eu pour cette séduisante créature une de ces amitiés printanières qui, dans quelques âmes, annoncent et précèdent l'amour. Elle avait vu cette compagne bien-aimée, plus âgée qu'elle de quelques années, disparaître tout à fait de sa vie. On sait où Augusta s'élança du premier bond. Lucette semblait destinée à une existence aussi paisible que celle de son amie était agitée. Malheureusement son père, employé subalterne dans je ne sais quelle administration, vint à mourir tout à coup; elle avait une mère coquette qui avait toujours placé toutes ses tendresses hors de la maison. Au lieu d'éviter Augusta, devenue l'arbitre d'une certaine espèce d'élégance, madame D... la rechercha avec empressement. Dans le village où elle avait emmené Mesrour, Augusta était un personnage important. Elle occupait une habitation des plus compliquées, tenant du cottage, du chalet et du manoir; cette résidence

éblouit la mère de Lucette, qui était venue tout près de là s'établir sous un toit modeste. Elle conclut avec Augusta la vieille alliance qui se forme si vite, d'une part entre l'indigence et la vanité, de l'autre entre le luxe et le vice. Pour Augusta, madame D... était une manière de femme honnête, et pour madame D..., Augusta était une sorte de grande dame. Lucette fut tout simplement heureuse de retrouver une amie.

Quelles étranges scènes se sont passées dans cet été, disparu maintenant comme tant d'autres étés, entre Augusta, Lucette et Mesrour! L'amour, qui n'a pas dans son sac autant de tours qu'on veut bien le dire, usa de cette éternelle malice qu'il emploie contre l'amitié dès qu'elle essaie, n'importe sous quelle forme, d'intervenir dans un des couples où il règne : il mit dans le cœur de Lucette une secrète inclination pour Jacques. C'était la première fois que la pauvre fille approchait autant du feu où brûlent leurs ailes tous ceux d'entre nous qui sont choses légères ou ailées; puis Augusta ne lui ménageait ni les confidences pleines de trouble, ni les tableaux pleins de danger. La passion de Mesrour était un joyau dont elle aimait tant à se parer!

Jacques, ma foi! trouvait alors sa vie assez heureusement ordonnée. Quoiqu'il ne répondît pas à la tendresse de Lucette, cette tendresse le flattait, je dois le dire, puisqu'avant tout je veux la vérité dans ce récit : il trouvait que c'était une fleur agréablement éclose dans la solitude où une grande passion l'avait confinée. Parfois, le soir, Mesrour, assis sur un banc de gazon, entre deux femmes couronnées de beauté et de jeunesse, savourait l'heure présente en homme qui craint les trahisons de l'avenir et qui sait à quoi s'en tenir sur le passé. Je sais un soir surtout où il retenait son haleine pour ne pas faire envoler ce songe d'une nuit d'été au milieu duquel il se trouvait. Il était donc entre elles deux, au fond d'un bosquet tout rempli de charmantes ténèbres ; il tenait la main d'Augusta et la portait de temps en temps à ses lèvres, quand tout à coup, sur sa main à lui, il sentit un baiser, mais quel baiser! quelque chose de brûlant et de léger qui fit pénétrer comme le souffle d'une caresse inconnue dans son cœur. C'était Lucette, dont l'âme parlait. Il eut alors la révélation brusque et soudaine de ce qu'il devait éprouver plus tard ; mais rien de passager comme ces violents élans du cœur

qui interrompent l'ordre du temps et nous portent tout à coup vers les heures encore voilées de notre vie ! Il retomba dans le fatal amour auquel ce baiser imprévu l'avait un instant arraché.

« Jacques, je vous aime, vous le savez. Maintenant je déteste Augusta, dont cette cruelle passion est l'œuvre. Si vous ne m'aimez pas, Dieu sait ce que je deviendrai. Je mène ici une vie odieuse et insensée qui perd pour toujours mon bonheur en ce monde. Vous avez compris, j'en suis sûre, que je n'ai pas de mère. Vous seul pouvez peut-être me sauver. Le voulez-vous ? » C'est ainsi qu'elle lui parla un jour, la pauvre Luce. Il était quatre heures. Augusta, qui faisait une excursion dans le village, avait prié son amie, avec une insolente confiance, de tenir compagnie à son amant. On était à la fin d'une chaude journée de septembre ; il y avait dans l'air, sur le gazon et sur le feuillage une couleur dorée. Lucette écrasait entre ses doigts une rose rouge qui semblait l'image de ce cœur odorant et déchiré. Mesrour eut envie de la prendre dans ses bras et de s'enfuir avec elle ; mais une conjuration de choses extravagantes et sensées, dépravées et honnêtes, le retint avec une force invincible.

— Il me répugnerait de vous mentir, ma chère enfant, lui répondit-il, en ce moment surtout où vous êtes si touchante et si belle. A coup sûr, je me sens attiré vers vous avec une extrême puissance, mais je ne puis pas vous donner l'amour que vous souhaitez et que vous méritez. Je suis rivé plus que jamais à Augusta. Et si cette passion, sur laquelle je ne comptais plus, a le sort que tant de passions ont eu déjà dans ma vie, je dirai enfin un suprême adieu à tous les rêves cruels et charmants qui ont jusqu'à présent occupé ma pensée. Vous savez peindre, chère Luce, vous avez même une singulière intelligence de l'art. Eh bien ! songez à ces tableaux des maîtres allemands qui représentent une belle jeune fille donnant le bras à un squelette. Vis-à-vis de vous je serais ce hideux fantôme. Le bonheur que vous me demandez aujourd'hui, j'y crois à peine, et dans un peu de temps je n'y croirai plus. Ah ! Luce, il y a cependant des paroles que je voudrais bien vous dire et entendre sortir de vos lèvres !

Augusta rentra pendant qu'il parlait ainsi. Elle avait ce double et bizarre attrait de réserve et de volupté qui agissait sur lui avec tant de violence. C'était en même temps sainte Élisabeth revenant de

visiter les pauvres et Ninon s'échappant pour un rendez-vous. Il ne pensa plus à Lucette, qui se retira en se disant soudainement malade, et il passa auprès d'Augusta quelques-unes de ces heures ardentes, où lui semblaient alors enfermées les plus grandes joies de ce monde.

Plus tard, un soir de cet hiver où, battu chaque jour par toute sorte d'orages maudits, cet amour, qui portait, disait-il, toute sa vie, vint enfin à sombrer; on lui remit une petite lettre dont il ne connaissait pas l'écriture. Cette lettre contenait une invitation à laquelle il n'eut même point la pensée de se rendre. Elle n'était pas signée. Il ne s'inquiéta guère de savoir qui lui donnait ainsi rendez-vous. Il était alors le jouet d'une funeste ivresse qui mettait entre toutes choses et lui un rideau de vapeurs brûlantes. Seulement, quinze jours après qu'il eut reçu ce billet, Augusta vint par hasard à lui dire : « Savez-vous ce qu'est devenue cette petite Luce que vous rencontriez si souvent chez moi cet été et qui a tout à coup cessé de me voir ? Elle est une des plus célèbres entre ces femmes dont vous parlez parfois si durement, malgré ce que cette dureté, après tout, a de désobligeant pour moi. Elle a entre-

pris de ruiner lord Simwood. » Cette nouvelle fut apprise à Mesrour dans cette affreuse nuit où il éprouva contre l'objet de son culte insensé une colère dont aujourd'hui encore il a honte et regret. Quand il rentra chez lui par une triste matinée de janvier, pâle, défait, brisé, l'âme toute remplie de ce dégoût sans nom et sans mesure qui est la plus poignante punition de certaines attaches, il ne songea pas assurément à Lucette. Puis arriva cette époque de sa vie qu'il traversa délivré pour la première fois d'une de ces chaînes dont il avait trouvé le moyen, avec un esprit libre et presque sauvage, d'être toujours garrotté. Ce fut alors qu'il tomba dans cet état moral tout nouveau pour lui, qui certainement ne l'a pas préparé au bonheur tel que l'entend et le pratique la sagesse humaine, mais qui l'a formé peut-être pour des jouissances d'un ordre élevé et secret dont je le crois digne. Si son âme fut envahie par l'immense dédain de ce qui fait le soin, le souci, l'anxiété de bien des hommes, il ne se fit pas en lui pourtant une de ces mornes solitudes où toute pensée généreuse cesse de s'épanouir. Toutes ces affections ardentes et déréglées qu'il a portées tour à tour sur un si grand nombre d'idoles se con-

vertirent en un besoin de dévouement qu'il satisfera un jour, je l'espère, suivant les fins de sa nature et les vues de Dieu. Je crains bien cependant qu'on le trouve fort loin des voies où il me semble destiné à marcher quand on aura lu cette histoire, que je poursuis.

Il passa donc une nuit pleine de fièvre et d'insomnie. Ce fut seulement à l'heure où s'envolent tous les souffles brûlants dont sont chargées les ténèbres qu'il parvint à goûter quelques instants de sommeil. Quand il se réveilla, le soleil avait envahi sa chambre, et dessinait, du pied de son lit à la dernière vitre de sa fenêtre, un de ces larges sillons lumineux qui invitent la pensée à de joyeuses ascensions. Tout à coup la porte s'ouvrit, et il aperçut Lucette, qui s'avança dans cette atmosphère dorée comme une vision matinale, et vint s'asseoir en face de lui.

IV

En vérité, si je traçais d'elle le portrait que je comprends, que je vois, qui me tient en ce moment

sous le charme, je pourrais cesser ensuite ce récit. Ce serait bien assez d'avoir rendu cette aimable figure. Malheureusement il n'appartient qu'à quelques grands peintres de produire ces images solitaires plus remplies d'émotions et de pensées que les toiles aux innombrables personnages. J'essayerai pourtant de vous dire comment elle était, ou plutôt comment il la voyait, car ma Lucette, la vraie Lucette, était celle qu'éclairait si bien la chaude lumière de ce cœur. Elle avait à peine vingt ans, et ne semblait guère en avoir que seize. Un de ses plus vifs attraits était son grand air de jeunesse. Quand il l'appelait mon enfant, ma chère enfant, c'était bien le visage qu'il contemplait, et non pas une convention du langage galant qui mettait ces mots-là sur ses lèvres. Elle offrait un genre de délicatesse qui ne tenait ni à la pâleur, ni à la maigreur, car elle avait au contraire des formes arrondies et des teintes fraîches. Sa délicatesse était celle d'une fleur. Elle avait un petit pied qui le faisait toujours sourire et une taille qui l'attendrissait, disait-il, parce qu'elle était si fine et si mince, qu'elle éveillait une idée de protection. C'était en prenant cette taille entre ses deux mains qu'il lui disait : « Mon

cher petit Chaperon-Rouge, tant que je te tiendrai ainsi, je défie aucun loup de te croquer. » Quant à son visage, imaginez-vous une tête de Greuse qui aurait été retouchée par Murillo. C'était quelque chose de gai, de souriant, d'enfantin, et en même temps de passionné. Ce n'est pas du reste tout à coup que Mesrour a compris sa beauté, car le charme de la femme qu'on aime est un philtre qui ne se vide pas d'un seul trait ; il pénètre peu à peu dans toutes les parties de votre être. Ce matin-là pourtant elle l'émut profondément, quoiqu'il trouvât un grand changement dans toute sa personne. Elle était aussi pâle que peut l'être une créature appartenant, comme elle, à l'espèce des roses, et son joli visage était chargé de toute la mélancolie qu'il pouvait supporter. Elle avait dans les yeux une tristesse d'enfant malade. Quand elle lui eut tendu une main qu'il baisa longuement et tendrement, voici à peu près ce qu'elle lui dit :

— Je viens de faire un cruel apprentissage de la vie, et Dieu sait quelles épreuves m'attendent. J'ai quitté, dans un moment de dégoût, l'homme à qui je m'étais donnée ; mais je sais fort bien qu'à présent je suis marquée d'un sceau indélébile. J'ai dû

accepter la seule servitude que rien ne peut détruire, sauf pourtant, ajouta-t-elle en souriant, quelque grand et miraculeux amour sur lequel je ne compte pas. J'appartiens à un maître dont le nom et le visage changeront, mais dont les exigences ne changeront point, et qui me réclamera quand il voudra. J'accepte une condition où je me suis jetée. Seulement j'ai voulu mettre dans cette existence quelques jours de repos. Je me suis souvenue que chez Augusta je vous avais entendu parler de ce village où vous voici. Sainte-Marcelle a d'ailleurs une célébrité qu'il mérite. Vous savez que je me suis occupée un peu de peinture; eh bien! tous les peintres prétendent que Sainte-Marcelle est un des pays où la nature se montre sous sa forme la plus attrayante. Enfin, j'avais quelque espoir de vous trouver. Seulement, en ce cas, je m'étais proposé de vous dire ce que je vous supplie de vouloir bien écouter. Bien loin de vous demander cette passion que j'ai un jour si follement implorée de vous, je vous conjure, au contraire, de ne me faire entendre aucune parole qui ressemble à une parole d'amour. Je voudrais de la paix et de l'amitié. Seraient-ce encore des chimères que je poursuivrais! Laissez-

moi croire que non. Oh! quelle reconnaissance j'aurais pour vous si pendant quelques jours je menais une vie qui ressemblât un peu à cette vie de campagne que les écoliers rêvent pour leurs vacances! Comprenez-vous mon caprice et obéirez-vous à ma prière?

Mesrour lui jura en toute sincérité de lui obéir, et il ne la comprenait que trop bien. Il devinait toutes les misères dont la pauvre enfant ne voulait pas lui parler.

— Pour me servir de la vieille comparaison, répondit-il, vous êtes un oiseau battu par l'orage en quête d'un refuge. Ce refuge-là, vous l'avez trouvé. Établissez-vous dans mon logis et restez tant que le gîte ne vous déplaira pas. Moi aussi, je suis de triste humeur, et la vie m'a en définitive assez maltraité. Cependant je tâcherai d'être gai pour être plus sûr d'agir suivant vos désirs. Car la mélancolie, voyez-vous, attire l'amour comme la nuit attire les fantômes. Si nous ne voulons pas voir rôder autour de nous ce cher et cruel ennemi du genre humain, appelons la gaieté à notre aide. Du reste, tenez, je me sens ce matin dans une disposition que depuis longtemps je ne connaissais plus. Vous êtes arrivée

chez moi à l'heure des rêves roses, et vous m'avez réveillé de concert avec le soleil. Allez faire une promenade dans mon jardin, chère enfant, et tout à l'heure nous déjeunerons ensemble. Envoyez quérir vos hardes au *Lièvre-d'Or*, où vous n'auriez pas dû passer un seul instant. L'honnête Magloire, mon domestique et mon intendant, vous ouvrira une chambre où je ne pénétrerai jamais, si vous le voulez. Regardez-moi à la fois comme une manière de camarade et de tuteur, de tuteur sans despotisme, bien entendu, et aussi sans prétentions amoureuses. Si plus tard, vos yeux, votre bouche, un signe, me disaient que je puis changer de rôle, croyez que cela ne me serait pas difficile; mais, poursuivit-il avec un sourire plein de bonté, laissons de côté la galanterie comme l'amour. Ne songeons qu'à ce qui vous amène, qu'aux besoins actuels de votre esprit et de votre cœur. Encore une fois, Luce, vous êtes dans l'asile que vous cherchiez.

Le lendemain, ils étaient assis l'un en face de l'autre dans cette pièce où Mesrour avait dîné si tristement le jour de son arrivée. Cette vieille salle à manger avait repris l'air de gaieté que Jacques lui avait jadis connu. Un lait d'une blancheur écla-

tante riait dans un grand vase de terre brune, à côté d'un bouquet doucement sentimental de roses pâles. Suivant un usage de bivouac dont Lucette ne s'offensait pas, Mesrour fumait tout en portant à ses lèvres une tasse remplie d'un café brûlant et noir comme des yeux de houris. A travers la fumée de son cigare, il regardait le visage de sa compagne, et il lui semblait qu'il se passait dans son cœur quelque chose de semblable à ce qui s'était passé dans sa chambre la veille au matin, à l'heure où il avait aperçu la gracieuse apparition dont sa vue était encore égayée. Le regard de Luce lui envoyait des rayons de soleil. Tout à coup une expression douloureuse se peignit sur les traits de Jacques. — Quand j'aurai repris ma vie parisienne,... avait dit étourdiment la jeune fille en essuyant quelques gouttes de lait suspendues à sa bouche vermeille. — Vous la reprendrez donc, Lucette, dit-il avec un long soupir, cette exécrable vie? — Elle lui tendit entre le vase brun et le bouquet de fleurs une main qu'il embrassa, et tout en faisant ce mouvement produit par une inspiration soudaine, elle attacha sur lui des yeux voilés par un nuage de tendresse d'où jaillit un adorable sourire. — Vous savez bien

que tout nous sépare, lui dit-elle, mon passé et votre avenir. — Vous avez raison, répondit-il, je manque à nos conventions d'hier plus gravement que je ne l'ai fait encore. Pardonnez-moi, jouissons de l'heure présente, et allons faire un tour dans notre jardin, oui, dans notre jardin, Lucette ; que je profite au moins du temps où je pourrai dire ce mot-là !

Il la regardait courant à travers les gazons, quand on lui apporta une lettre de madame de Fernelles. C'était une invitation à dîner pour le soir même. Mesrour sentit une sorte de piqûre en recevant ce billet. — Déjà ! pensa-t-il. C'était en effet la première irruption des nécessités sociales dans ce monde à part où depuis quelques heures il essayait de s'ensevelir. Son logis lui paraissait trop agréablement habité pour qu'il songeât à s'en absenter une soirée entière. Toutefois il ne pouvait se dispenser de répondre avec une tendre politesse à l'aimable personne qui s'inquiétait de lui. Il résolut d'aller sur-le-champ porter lui-même ses excuses à madame de Fernelles.

Il la trouva dans un assez vaste salon, à demi couchée sur une chaise longue. Quoiqu'il régnât

autour d'elle une de ces lumières savantes que les moins coquettes d'entre les femmes se ménagent quand elles commencent à dépasser l'âge rapide où leur est permise la confiance dans le grand jour, Jacques fut saisi d'une pensée qui ne laissa pas d'avoir quelque influence sur son esprit. Il songea, sans le vouloir, au contraste qui existait entre ce visage fin et gracieux assurément, mais où se projetait déjà l'ombre attristante des années, et ce visage de Lucette qu'il venait de laisser rayonnant de fraîcheur et de jeunesse sous la plus indiscrète des clartés. Pourquoi, me direz-vous, ces songeries à propos de l'honnête Camille, dont il n'avait jamais été que l'ami? Ces songeries sont dans notre nature à tous; l'amitié, quand elle veut nous persuader sous les traits d'une femme, ne doit pas faire mépris de la beauté.

Quoi qu'il en soit, madame de Fernelles ne lui parut pas en ce moment armée de tous ses avantages pour le prêcher, ce qu'elle ne devait pas tarder à faire. Les femmes ont un incroyable instinct pour reconnaître l'amour qu'elles inspirent et celui dont une autre est l'objet; partout on les trouve toujours prêtes à combattre l'un avec les armes

émoussées, l'autre avec l'épée acérée, le poignard de miséricorde, tous les instruments de mort. Il avait suffi à Camille d'un seul regard jeté sur Jacques pour être certaine qu'il était sous l'empire de quelque tendre et puissante fantaisie dont elle devait être blessée. Du reste, au bout de quelques instants, elle était maîtresse du secret dont elle avait eu la prescience. Mesrour n'avait pas su perdre une occasion de savourer ce charme suprême que trouvent les hommes dans les amitiés féminines, le plaisir de la confession. Sans cet aveu, que lui aurait dit ce jour-là Camille? Je n'en sais trop rien. Jamais, je crois, l'aphorisme le plus brutal de Monsieur de La Rochefoucauld n'a été et ne sera plus vrai qu'il ne l'était en ce moment pour cette créature vertueuse et découragée. Elle trahissait *la lassitude de son métier* par un abandon d'expression et une nonchalance de poses qui aurait frappé l'esprit le moins observateur; mais quand les confidences de Mesrour eurent tout à coup dissipé, comme un souffle cruel, les douces vapeurs où flottait sa pensée, elle eut secoué en un instant la langueur qui l'avait envahie, et Jacques trouva debout devant lui une intelligence nette, lucide,

disposée à employer contre sa passion naissante les moyens les plus énergiques.

— Savez-vous, dit-elle, ce que vous refusez ce soir pour les beaux yeux de cette demoiselle errante qui prend votre maison pour un couvent; confusion, à mon sens, beaucoup plus difficile à expliquer que celle de don Quichotte prenant les hôtelleries pour des châteaux? Apprenez que j'avais engagé, tout exprès pour vous permettre de l'apprécier, cette belle jeune fille au regard rêveur qui était au piano le jour de votre arrivée. Vous auriez vu que son air de muse ne l'empêche pas d'être dans la vie habituelle une des plus agréables personnes qu'on puisse rencontrer. Tous les mauvais arguments que vous avez entassés pour défendre cette exécrable situation, flottant entre la servitude et la licence, que vous appelez votre liberté, n'auraient pas tenu contre elle, j'en suis sûre. Croyez-moi, Jacques : c'est la seule femme qui pourrait maintenant vous donner le bonheur sérieux dont vous êtes digne. — Et elle continua sur ce ton avec une éloquence que vous connaissez. Point de célibataire qui n'ait eu à subir ces sortes de catilinaires empruntant leur pompe aux lois publiques méconnues

et leur violence à de secrets sentiments outragés. Aussi Mesrour, en sortant de cet entretien, était-il dans un état de trouble.—Après tout, se disait-il, elle a raison, et je suis un grand fou. Que l'on se jette dans les sentiers âpres et solitaires pour chercher la vertu, rien de mieux; mais qu'on s'engage dans ces détestables routes à la suite d'une fantaisie, quand on pourrait cheminer si commodément dans les voies ouvertes et faciles qui conduisent au bonheur permis et aux plaisirs tolérés, c'est une insigne extravagance à coup sûr. — Tandis qu'il devisait en lui même de cette façon, ses pas le portaient vers son logis. En franchissant le seuil de sa porte, il aperçut au bout de son jardin Lucette qui se dirigeait vers lui. Dans sa démarche, dans son sourire, elle lui apportait un bonheur d'une espèce nouvelle et inattendue qui mit en une seconde tous les discours de madame de Fernelles à néant. Quand elle l'eut rejoint, elle s'appuya sur son bras, et lui, l'homme aux grandes tristesses, il se sentit au cœur quelque chose de léger, de vif et de doux comme l'être gracieux qui marchait à ses côtés. La puissance de cette créature charmante, il l'ignorait encore; dans quelques instants, il allait l'éprouver.

V

Vous avez peut-être connu le prince Ottavio Ligoni, à qui les Vénitiens ne peuvent pardonner de porter l'uniforme autrichien, quoiqu'il le porte à merveille cependant. Dans les conditions où Dieu l'a placé, il m'a rappelé plus d'une fois ces pâtres dans lesquels un voyageur découvre un maître de la musique ou de la peinture. C'est un grand artiste qui s'ignore. Sous ce rapport uniquement, il est naïf, car il a du reste une science assez complète de la vie. Sa jeunesse ne se trahit guère que par ce scepticisme un peu exagéré qui est une marque des âmes printanières, quand elles ne sont pas buissons en fleurs où viennent se poser les illusions. Ottavio est un esclave du plaisir, il le déteste comme Lovelace détestait l'amour ; seulement il a le malheur de croire que c'est le seul souverain possible en ce monde. Son génie est en insurrection constante contre cette foi naturelle ou acquise. Rien de plus

profond, de plus tendre et de plus rêveur. Son imagination est une prisonnière romanesque dans un repaire de bandits. Dès qu'elle trouve un peu de solitude et de liberté, elle se plaint aux anges dans leur langage. Quelquefois, à ce moment des orgies où naît du bruit, du tumulte, de la folie, une sorte d'indépendance et d'isolement, où chacun peut à son gré s'ensevelir dans un caprice, s'envoler dans un rêve ou même se recueillir dans une pensée, je l'ai vu se mettre au piano et en tirer des accents qui m'emportaient tantôt dans les retraites secrètes et chéries du monde terrestre où j'ai déjà vécu, tantôt dans les radieuses demeures du monde divin où j'espère vivre. Mesrour avait un goût très-vif pour Ligoni, dont il était bien loin pourtant de partager les bruyantes dissipations, car c'est aux folies sentimentales que ce pauvre Jacques s'est presque toujours consacré. Ce qui l'attachait à ce jeune homme, c'était l'intelligence d'un talent s'ignorant lui-même et ignoré de presque tous. Il jouissait de ce don inconnu comme on jouit d'un beau paysage que les admirations vulgaires n'ont point souillé. Souvent il avait parlé à Ottavio de Sainte-Marcelle, et l'Italien lui avait dit qu'il vien-

drait un jour visiter ce logis. Tous deux s'étaient promis les joies intimes des soirées passées entre la fumerie, les longs entretiens et les improvisations au piano. Aucune époque toutefois n'avait été assignée à ces réunions, et Jacques aurait juré à coup sûr qu'elles appartenaient au monde des chimères, quand tout à coup, le jour même où il venait de sacrifier à Lucette les projets matrimoniaux de madame de Fernelles, il aperçut son ami le Vénitien qui envahissait sa retraite.

Ottavio n'était pas seul; il donnait le bras à une grande personne fort connue, que l'on a, je crois, surnommée Mandoline, parce que son parrain dans le monde où elle a acquis une sorte de célébrité fut don Sanche de Terzio, gentilhomme, poëte et député espagnol. Excepté la couleur de sa chevelure et de ses yeux, Mandoline n'avait rien d'une Andalouse : c'était une robuste fille normande. Il y avait dans le choix que Ligoni avait fait d'elle pour sa compagne habituelle comme une arrière-pensée insolente à l'endroit des amours délicates et rêveuses. Mesrour fit un accueil cordial à Ligoni, et le soir la maison de Sainte-Marcelle prit vraiment un aspect insolite. C'étaient deux couples qui étaient à table dans cette

salle à manger jadis si triste, deux couples fort différents à coup sûr. Ce contraste, qui frappa Jacques, le jeta dans de singulières rêveries.

Tandis que Mandoline s'abandonnait à ses allures habituelles et devisait bruyamment, en son langage, des seules choses qui lui fussent familières dans la vie parisienne, une sorte de tristesse s'était emparée de Lucette. Elle eut tout à coup un regard qui fit tressaillir Jacques dans les plus secrètes parties de son cœur. Il lui sembla que cette rêveuse enfant, assise à sa table, était sa chair, et que l'on froissait en elle, par les propos qu'elle était obligée de subir, ses délicatesses les plus sacrées. Elle ressemblait si peu à cette femme dont le hasard l'avait rapprochée ! A une allusion grossière que lui fit Mandoline sur ses amours avec Jacques, elle répondit par quelques mots d'un embarras presque candide, qui commencèrent à troubler entièrement l'âme déjà fort ébranlée de notre ami. Plus Ligoni traitait sa compagne avec une familiarité moqueuse, plus Mesrour affectait vis-à-vis de la sienne une déférence pleine de tendresse. A la fin du repas, il lui dit à voix basse : « Je vous demande pardon, Lucette, de la soirée que je vous fais passer. Ah ! si vous

saviez combien vous me devenez chère par cette épreuve que je vous impose malgré moi! » Et il baisa furtivement la main que lui tendit la jeune fille avec un respect dont vous vous moquerez tant que vous voudrez, mais qui le rendit heureux.

On entra dans le salon, où était un piano, muet depuis bien des années. Ottavio s'assit devant l'instrument, tandis que Mandoline roulait une cigarette. Jacques et Lucette s'assirent dans le fond de la pièce sur un sofa placé entre deux croisées. Le salon de Sainte-Marcelle se prêtait, il faut en convenir, aux émotions dont il allait être le théâtre. Ses grandes fenêtres, dont on n'avait point poussé les volets, laissaient voir les solitudes embaumées du parc. On apercevait sur le gazon une clarté de lune qui ressemblait à un voile de fée. Une partie de la vaste salle, d'où l'on pouvait s'unir par la vue à cette nature sereine et recueillie, était toute remplie d'obscurité. Un candélabre chargé de pâles bougies, et placé au milieu d'une table entre deux grands vases de fleurs hautes et sombres, soutenait une lutte malheureuse contre les clartés nocturnes qui venaient du dehors et contre l'ombre qui régnait paisiblement sur tous les points où ne pénétraient

pas ces clartés. Ottavio tira du piano des sons merveilleusement en harmonie avec le lieu où il se trouvait. Il improvisa une sorte de valse en même temps ardente et songeuse, qui fit d'abord tourbillonner devant les yeux de Jacques toute sorte de fantômes tristes et gracieux, évoqués de son propre cœur. — Je les sentais, m'a-t-il dit souvent en me racontant cette soirée, je les sentais, ces ombres légères, se lever une à une au fond de mon âme, puis la quitter et s'enlacer, devant mon regard noyé et fixe, dans de véritables danses de willies. Tout à coup, par je ne sais quel accord, le magicien qui disposait de ma pensée fit évanouir toutes ces visions : quelque chose d'aussi puissant, d'aussi matinal, mais de plus brûlant que l'aurore, avait conjuré tous ces spectres ; c'était un nouvel amour se levant en moi, d'abord rose et voilé, bientôt rouge et étincelant. Je me penchai vers Luce, et je lui dis : « Luce, m'entends-tu ? me comprends-tu ? Je t'aime de toute mon âme, comme je n'avais jamais aimé, ni pensé aimer jamais aucune femme en ce monde ! » Si j'ai été trompé, que le destin me laisse mon erreur ! si je suis fou, que Dieu me garde ma folie ! mais je crus trouver sur ses lèvres la pensée qui venait de traverser mon cœur.

VI

Le lendemain, Ligoni regagnait Paris avec sa compagne, et Mesrour restait dans sa retraite avec sa passion. Depuis cet instant que je viens de raconter, où tout à coup il sentit passer devant sa face l'esprit mystérieux, le souffle embrasé d'où naissent ici-bas toute grande pensée, toute noble action, toute folie charmante ou sacrée, il s'était abandonné à cette joie d'aimer une fois encore une créature humaine de tout son cœur, comme on dit si bien, sans défiance, sans arrière-pensée, avec cette foi vaillante qui était le fond de sa nature. On était alors à la fin de l'été, et il visitait avec elle ces admirables paysages toujours prêts à se faire si chaleureusement complices des jeunes et fortes amours. Il y avait un coin de forêt où Mesrour était saisi par des éblouissements de verdure. Ce coin de forêt, s'il vit encore et s'il veut un jour le revoir, le retrouvera-t-il sans Lucette ? C'était une sorte de clairière étroite et cou-

verte, un véritable antre de feuillage où se passait un miracle de lumière presque semblable à l'enchantement napolitain de la grotte d'azur; mais le vert tendre, le vert charmant, le vert de la robe de Daphné, des atours de la nature, du voile magique de l'espérance qui, là, remplaçait le bleu de la grotte italienne, n'altérait en rien les couleurs de Lucette. Elle était éblouissante de fraîcheur, au pied de ces grands arbres, comme une de ces roses qui, au détour des allées solitaires, ont l'air d'apparitions de fées. J'ai dit, je crois, qu'elle dessinait. Quelquefois elle s'arrêtait devant un buisson, devant un tronc d'arbre, devant une fontaine, qu'elle essayait de reproduire. Comment rendrai-je alors les joies de Mesrour et ses profondes admirations pour ces esquisses ? Il lui disait : « Ma Lucette, tu as plus de génie que Poussin, Ruysdaël et tous les grands peintres dont tous les siècles et tous les pays se soient occupés. Tu vois et tu rends ces choses secrètes dont les Allemands exigent l'intelligence chez le paysagiste. Tu attaches ce que ton regard embrasse à ce que sent ton cœur. Ce n'est pas seulement la grâce de la nature que tu fixes sous ton crayon, c'est aussi l'attrait de notre amour. » Elle

lui répondait en lui souriant et en livrant à ses baisers la main d'où lui semblaient sortir toutes ces merveilles.

Le fait est que Jacques était enivré par la moindre avance que faisait cette séduisante enfant au monde aimable et austère de l'intelligence. Si elle prenait goût à une lecture, il la regardait avec des yeux tout remplis de reconnaissance. Il embrassait quelquefois le crayon qu'il lui donnait, car, il le sentait, chaque pas qu'elle essayait de faire, appuyée à son bras, dans ce divin pays où l'on rencontre des illusions plus vraies que la plupart des réalités, des fantômes plus vivants que la plupart des hommes, chacun de ces pas mettait d'immenses distances entre elle et l'affreuse région où elle avait un moment vécu. N'allez pas croire cependant que le passé de Luce l'amenât jamais à des tristesses grondeuses, à des colères iniques et stériles ! Le seul fruit qu'eût laissé tomber pour lui l'arbre si vainement ébranlé de l'expérience, c'était une douceur sensée à l'endroit des femmes, la haine de ces bizarres et absurdes martyres d'où la victime et le bourreau sortent également brisés, après avoir cent fois échangé leurs rôles.

D'ailleurs, ce cruel passé de sa maîtresse, s'il eût pu le mettre à néant, je crois vraiment qu'il ne l'eût point voulu, car c'est ici qu'il faut bien parler du terrible attrait de certaines amours. Manon a fait verser plus de larmes, de larmes brûlantes surtout, que Virginie. Si la sérénité d'une nature ingénue est un charme puissant, cette langueur que laisse après elle la première épreuve des passions humaines est un philtre bien plus puissant encore. Une singulière destinée avait réuni chez Lucette les deux moyens opposés de séduction. Une saine fraîcheur et un éclat fébrile se disputaient tour à tour sa beauté. Si la robe des Laïs, qu'elle avait portée un instant, l'avait imprégnée de ces irritants parfums qui s'évaporent avec tant de peine, elle avait conservé aussi la douce odeur du foyer, de sorte que Jacques se prenait cent fois par jour à l'adorer pour les motifs les plus contraires. Quelquefois il ressentait à son propos tous les attendrissements maladifs qu'inspirent les créatures égarées. Puis, en d'autres instants, ce qu'il chérissait dans sa Lucette, c'était une grâce enfantine dont il se sentait touché avec une force qui l'étonnait. « Tu m'as fait connaître, lui a-t-il dit bien souvent, un

sentiment que je ne pensais jamais éprouver. Quand tu marches, quand tu parles, je comprends le mystère qui se passe entre la mère et son enfant. Quand tu souris, oh ! vois-tu ! quand tu souris d'un certain sourire, je me sens pénétré d'une émotion à la fois grave et joyeuse, d'un caractère si vif, si doux et si puissant, que j'ai envie d'en remercier Dieu. »

Tels étaient les élans auxquels s'abandonnait cette âme. Plus d'un a senti ces transports, mais sans les exprimer avec cette franchise et s'y livrer avec cette confiance. Lucette méritait-elle une passion semblable ? Que de problèmes seraient résolus, si je pouvais répondre à cette question ! Ce dont je suis toutefois bien convaincu, c'est qu'elle a compris et partagé souvent, sinon toujours, les sentiments dont elle était la cause. Jacques, qui en était venu à regarder son visage comme les marins regardent le ciel, pour y épier le moindre changement, Jacques a vu bien des fois cette charmante petite figure avoir tout à coup comme une dignité imposante. A l'instant même où elle se sent pénétrée par les rayons d'un véritable amour, point de femme qui ne prenne quelque chose d'auguste. Les

véritables visions en ce monde, ce sont les aspects pleins de variété et d'éclat sous lesquels une même femme apparaît sans cesse à celui dont elle est aimée.

Parmi les mauvaises puissances qui pèsent sur notre vie et qui composent ce personnage sinistre que les anciens nommaient la fatalité, il en est une dont je n'aime pas à parler, et que je suis bien forcé pourtant de faire intervenir dans ce récit. Lucette ne pouvait se dissimuler qu'en entrant dans la voie où la noblesse de ses nouveaux sentiments la poussait, elle devenait la promise de la misère. Une vieille tradition conservée dans les Pyrénées rapporte qu'un Mesrour trouva autrefois un trésor en Terre-Sainte. Si le fait est vrai, il y a longtemps que ce trésor n'existe plus. Jacques se demandait parfois avec anxiété ce que deviendrait sa maîtresse. Il s'était dit aux premières heures de cette liaison, transformée plus tard par un enchantement subit en un redoutable amour, il s'était dit : « Voilà une voyageuse à qui je donne un asile, je la renverrai ensuite au pays d'où elle vient. » Le moment était arrivé bien vite où il n'aurait point pu se tenir sans horreur de semblables discours. Luce elle-

même avait changé. Cet avenir, qu'elle envisageait naguère avec une insouciante mélancolie, elle ne pouvait plus maintenant le regarder sans qu'un effroi douloureux se peignît sur son visage. Tous deux se taisaient sur leurs craintes; mais quand tout à coup, entre des paroles d'amour, leurs regards devenaient inquiets et sombres, ils comprenaient, sans se rien dire, qu'ils apercevaient le même spectre.

Un matin on remit une lettre à Luce au moment où elle déjeunait avec Jacques. C'était un grand événement. Sainte-Marcelle semblait être devenue l'univers de Lucette. Qui pouvait lui écrire dans cette retraite? Mesrour éprouva un trouble qui alla en augmentant, et dont il lui fut bien impossible de cacher la violence, quand il vit sa compagne, à la lecture de cette missive, devenir embarrassée et songeuse. Une de ces lois qui dominent chez certaines natures les sentiments les plus tumultueux l'empêchait d'étendre la main vers cette lettre; mais Luce ne pouvait pas feindre d'ignorer ce qu'exprimaient ses yeux. — Jacques, mon cher Jacques, lui dit-elle, je vous en supplie, ne me demandez pas à voir ce qu'on m'écrit. — A ces

paroles, il devint si pâle, je puis vous affirmer le fait, qu'il pensa tomber en défaillance, lui qui a reçu pourtant plus d'une blessure sans que la douleur ait jamais pu mettre son énergie à néant. Lucette eut un élan de tendresse et de terreur ; elle vint à lui, toute tremblante et lui jeta la lettre en l'embrassant. Jacques fut quelques instants sans pouvoir lire les mots qui étaient sous ses yeux. Quand le trouble qui l'avait envahi avec tant de violence se fut un peu dissipé, voici ce qu'il apprit.

Entre les créatures dont ses mauvais destins avaient rapproché la pauvre Luce, il en était une qui lui avait paru douée d'une certaine sensibilité, et, chose plus rare, exempte de toute moquerie. Or elle avait imaginé de s'adresser au seul être un peu sympathique qu'elle eût trouvé sur la liste restreinte et malheureuse de ses relations. Un moyen, même dur, même laborieux, d'aller à la conquête du pain quotidien sans engager pour cela des trésors dont maintenant elle connaissait le prix, voilà ce qu'elle avait demandé à cette femme en lui racontant sa situation. On lui répondait par la triste démonstration de l'impuissance dont toutes ses honnêtes combinaisons étaient atteintes. Son talent de « grand

maître, » comme disait Jacques, n'avait pas rencontré chez les marchands de tableaux la même appréciation que chez son amant. Une esquisse qu'elle avait envoyée en secret avait subi des critiques telles qu'on jugeait inutile de les lui raconter. Quant à ces humbles travaux dont elle avait courageusement embrassé la pensée, ils exigeaient de cruelles épreuves pour n'amener que des résultats stériles. On finissait par lui conseiller timidement et tristement, il est vrai, de revenir à ce qu'elle avait quitté. On lui prêchait avec une sorte d'onction douloureuse une résignation qui n'avait rien de moral. Telle était en définitive la conclusion de la lettre qu'elle avait provoquée.

Lorsqu'il eut fini cette lecture, Jacques se leva impétueusement et serra Lucette entre ses bras. « Mon cher amour, s'écria-t-il, j'ai eu le cœur serré tout à l'heure par des craintes si cruelles, par de si terribles soupçons, que tout me semble maintenant sans amertume en songeant à ce que j'ai éprouvé. Tu m'aimes, voilà ce que cette lettre me révèle, et malgré ce qu'elle a de pénible et de vulgaire, elle ne me cause ni tristesse ni courroux. Quoi ! tu voulais, mon enfant adorée, engager pour moi, pour

notre amour, ces cruelles luttes avec la vie qui brisent les plus fortes volontés? Va! n'aie plus aucune inquiétude: tu es venue à moi, je te garde. Que Dieu me maudisse si je te chasse jamais de l'asile où sa volonté t'a conduite! » Ce disant, il eut une de ces émotions douces comme l'illusion, ardentes comme l'enthousiasme, qu'elle seule, cette Lucette, l'objet de maints jugements sévères, je le sais bien, a eu le secret de lui donner.

VII

« Parlez-moi donc de madame de Fernelles, me disait une personne qui a déjà entendu cette histoire; c'est elle seule qui m'intéresse. Votre Jacques était trop heureux d'avoir une semblable amie. » Madame de Fernelles, c'est en effet, dans ce récit du moins, la gracieuse incarnation de la sagesse mondaine. Aussi la voyons-nous reparaître à l'heure fatale et suprême des pauvres amours que j'ai essayé de raconter. Mesrour, qui s'efforçait de s'en-

sevelir dans le sommeil passager où nous plonge le seul bonheur qui appartienne à cette terre, reçut un matin un petit billet de Camille. On avait à lui parler de choses importantes ; on l'engageait à venir sur-le-champ. Il trouva madame de Fernelles armée de son maintien le plus imposant. Il n'y avait pas à se tromper sur les paroles qui allaient sortir de sa bouche. Elle avait cet air onctueux et solennel que prennent nos amis quand ils vont se faire à notre endroit les ministres de la raison humaine. Avec cette rapide intuition de toute chose qui est son immense charme, Jacques comprit qu'il allait subir une de ces tortures qu'aucune loi ne pourra jamais abolir.

— Allons, lui dit-il, vous vous préparez à m'imposer la question ordinaire et extraordinaire ; en ce moment, vous faites chauffer vos instruments.

— Mon cher Jacques, répondit-elle, ne riez pas ; le sujet que je veux aborder avec vous aujourd'hui est un de ceux qu'aucun homme n'a le droit de traiter avec légèreté... On m'a écrit de Paris...

Mais pourquoi transcrire tout ce discours ? Vous l'avez entendu ou vous l'entendrez ; il vous a été ou il vous sera profondément pénible. C'était le combat

éternel livré par cette imposante et lourde phalange des arguments que vous savez aux rapides et enthousiastes insurrections du cœur. « Tous ceux qui aimaient Jacques se lamentaient, et ses chefs commençaient à s'indigner... » Mesrour l'interrompit. — Il y a des paroles, s'écria-t-il, qui m'irritent comme le rouge irrite les taureaux; épargnez-les-moi, je vous en supplie. Ma décision est prise depuis ce matin sur ce qui est le point essentiel de tout ce discours; demain ou après-demain, je vous l'apprendrai. Votre raison s'indignera peut-être, mais votre cœur m'approuvera, j'en suis sûr. Maintenant laissons là le côté le plus triste peut-être de cette vue où les aspects désolés ne manquent pas. Otez votre casque de Minerve, que vous avez cru devoir coiffer pour cette circonstance, et redevenez tout simplement une des femmes que j'ai le mieux aimées.

Cela fut dit avec tant de calme et de fermeté, que madame de Fernelles reprit en effet l'aimable et indulgente physionomie qui lui était habituelle. Jacques resta quelques instants auprès d'elle, parlant de maintes choses avec abandon et une sorte de gaieté. Camille eut soudain un soupçon terrible

au moment où il prit congé d'elle. Jacques la devina et lui dit en souriant : — N'allez pas vous imaginer au moins que je médite un dessein sinistre. Il y a dans le suicide à la Werther quelque chose de printanier qui ne me siérait plus. Rassurez-vous : si jamais je meurs de mort violente, ce sera par le fait de mon prochain et non par le mien. Adieu et serrez ma main sans épouvante, ce n'est pas celle d'un homme qui se dispose à se transformer en fantôme.

Quelques jours après cet entretien, voici la lettre que reçut madame de Fernelles :

« Je suis arrivé à Paris ce soir; demain je pars pour le Sénégal. Il me semble que je vous écris d'outre-tombe, car j'ai dit adieu à Lucette dans la journée. La pauvre enfant n'a rien soupçonné. Cependant elle avait des larmes dans les yeux quand je suis parti. Depuis plusieurs mois, c'était la première fois que je la quittais. Elle toujours si résignée et si soumise, elle m'a dit : « Ne t'en va pas, » avec un accent où il y avait une tendresse impérieuse et presque irritée. Elle s'efforçait de sourire, mais tout à coup son regard a pris un éclat humide qui a failli amener chez moi une explosion de pas-

sion et de douleur. Son visage tel qu'il était en ce moment, je l'emporte dans mon cœur; c'est un portrait vivant fait par un maître immortel que je garderai tant que j'appartiendrai à ce monde. Je n'ai pas voulu qu'elle m'accompagnât. J'avais hâte de la quitter. J'éprouvais ce sentiment terrible qu'inspire l'agonie des êtres aimés. J'avais le désir et la terreur d'en finir avec ce déchirement suprême. Quand je me suis trouvé seul en voiture, je me suis mis à sangloter. Je sentais tomber le long de mes joues ces larmes abondantes et chaudes qui nous donnent une sorte de volupté pendant qu'elles coulent, parce qu'elles sont toutes chargées de notre bonheur, de notre bonheur qu'elles emportent comme les pluies d'orage emportent les fleurs ou la verdure d'un champ dévasté.

» Puisque je l'aimais ainsi, comment ai-je pu la quitter? Voilà ce que je veux vous dire en quelques mots. J'ai songé à la prendre hardiment pour ma femme. J'ai rejeté cette pensée, non point certainement par déférence pour l'opinion d'autrui : ceux qui m'auraient le plus sévèrement blâmé contractent tous les jours, aux applaudissements de tous, les seules unions que je trouve vraiment dignes de

mépris ; mais, quoique profondément pénétré de certaines vérités qui ne peuvent être niées de nos jours que par des vanités intéressées ou puériles, j'ai gardé pour mon nom, pour mon nom que je ne désire transmettre à personne, une sorte de respect solitaire et farouche. Je suis le dernier rejeton d'une longue lignée où l'on a toujours suivi, en vue d'un certain idéal, à coup sûr, car ce n'est pas en vue de la fortune, qui n'a jamais rien eu à démêler avec aucun de nous, où l'on a toujours suivi, dis-je, des lois que je ne veux pas enfreindre. Je n'insisterai pas sur ce point-là davantage; vous qui me connaissez, vous m'avez compris. Seulement voici ce que je me suis dit et ce que je répéterais à la face du monde entier, sûr d'être cette fois avec la vérité, avec l'honneur : c'est qu'il ne peut s'élever contre moi ni d'entre les vivants, ni d'entre les morts, aucun blâme dont je doive avoir cure : s'il est vis-à-vis de ma chère idole, de cette idole faite de ce que mon âme a de plus passionné, mon sang de plus chaud, de mon amour en un mot, un sacrifice que je ne puis ni ne veux faire, il en est un autre qui m'est permis et que je ferai. On m'a bien des fois accusé d'être un homme léger, sans mœurs,

disaient quelques bouches sévères ; eh bien ! ce qui est vrai, c'est qu'il n'est pas une seule femme, parmi celles même dont m'a rapproché pour le moins d'instants ce qu'on est convenu d'appeler le caprice, qui n'ait fait naître en moi les émotions les plus profondes et les plus sérieuses pensées. Quand je crois avoir surpris chez une créature humaine la moindre étincelle de ce feu mystérieux que Dieu s'était réservé, qu'il nous a donné à regret, qui a la toute-puissance à la fois de sa bonté et de sa colère, cette créature-là, même en dépit de tous mes vouloirs, prend pour moi quelque chose de sacré. Comment donc devais-je traiter celle qui m'a fait connaître de cette flamme divine tout ce qu'une âme peut enfermer? Rejeter dans le néant un être que j'en avais tiré pour en faire mon bien, ma joie, mon trésor; rendre à toutes les misères, à toutes les abjections de la vie celle à qui j'avais donné l'hospitalité dans mon cœur, cela m'eût été impossible. Madame, un certain Jacques de Mesrour, avant de se croiser, laissa tout ce qu'il possédait aux pauvres. J'ai fait pour mon amour ce que mon ancêtre fit pour la charité. Luce, en apprenant mon départ, saura demain qu'elle est en possession du peu qui m'appartenait.

Je lui laisse ma maison de Sainte-Marcelle, cette maison où elle est venue me demander asile. Que fera cette créature bien-aimée, à qui je donne tout ce que je puis donner? Je n'en sais rien. La goutte d'eau que j'ai recueillie dans ma main, et dont je désire aujourd'hui qu'un miracle fasse une perle, tombera probablement dans la poussière. Vous le pensez, n'est-ce pas? Moi, je veux en douter. En tout cas, je suis la loi de toute ma vie, j'obéis à tout mouvement de mon cœur, n'importe comment vous voudrez l'appeler, élan, inspiration, fantaisie, qui ne froisse pas l'honneur, c'est-à-dire la seule idée humaine dont j'aie gardé le souci, car chaque jour, madame, je vous l'avouerai, je me sens plus étranger à toutes les choses de ce monde. Est-ce une bonne ou mauvaise pensée? Je l'ignore, mais je me dis : N'importe à quel brasier on l'enlève, point de charbon qui ne purifie les lèvres. Qui sait ce que je devrai peut-être à la passion qui indignait tant, me disiez-vous l'autre jour quand je vous ai interrompue, tous les cœurs honnêtes et tous les esprits sensés?... »

LE REPENTIR DE FIGARO

I

Quelques personnes m'ont demandé des nouvelles du capitaine Plenho. « Qu'est devenu, me disait-on, ce vaillant et modeste officier? » J'avoue que cette question m'a toujours touché. Si l'obscurité est une douce chose, c'est une chose si triste que l'oubli! J'ai bien peur toutefois que mon pauvre capitaine, malgré ses droits à garder une place dans tout cœur où a pénétré un moment sa parole, soit beaucoup plus mort que vivant chez ceux qu'il a quelques instants occupés. Aussi avant de le laisser encore parler, je veux de nouveau dire quelques mots sur lui. L'âme de Plenho est toujours ce qu'elle était, un pays où la tendresse évangélique, la songerie un

peu inquiète du poëte, et la résignation, même la gaieté militaire, vivent, je ne sais de quelle manière, dans un accord des plus singuliers. Plenho, j'en suis persuadé, est de tous les hommes celui qui a le moins de goût pour la vie ; mais il la traite comme cette princesse dont parle Bossuet traita la mort, avec une inaltérable douceur. Il est impossible que sous un uniforme la douleur des René et des Manfred ne finisse point par se transformer. Cette hautaine et délicate tristesse est devenue toute méconnaissable dans ce cœur de soldat, au contact de la vie pratique, des devoirs simples, des rudes vertus et des vraies misères; si elle a perdu un peu de poésie, elle a pris quelque chose de bon et de familier. C'est un sentiment qui n'a plus cet égoïsme dont nous nous irritions, et cette superbe dont quelquefois nous avions grande envie de nous moquer. Ce n'est plus qu'une mélancolie qui, au besoin, se laisse dérider par la gaieté et molester par la foi.

Maintenant, à ceux qui se soucient encore de Plenho je vais offrir quelques pages écrites par la propre main du capitaine; car il est arrivé à Plenho d'écrire quelquefois. Ce n'est pourtant pas un lettré à coup sûr. Il lui manque le fonds même du carac-

tère littéraire : l'amour pour ce qui est sorti de sa pensée. Et puis ni forme, ni plan ne l'inquiètent guère. « Si j'étais écrivain, » dit-il (c'est la seule parole égoïste que je lui aie entendu jamais prononcer), « je voudrais bien ennuyer les autres, mais du diable si je voudrais jamais m'ennuyer. » Plenho écrit donc tout simplement parce qu'une force extérieure le pousse à exprimer ce qu'il sent. Voici un chapitre tiré d'une tablette où s'inscrivent souvent sans ordre apparent les faits et les pensées qui mènent sa vie.

II

Je me rappellerai toujours Smendou sans horreur, et cependant c'est à coup sûr le plus affreux village de l'Afrique. Si jamais le mot de trou a pu s'appliquer à un endroit habité par les hommes, c'est à Smendou. Au fond d'une de ces gorges qui entourent la ville forteresse de Constantine, je ne sais quelles mains de colons ou de soldats ont élevé un

amas de huttes, moitié en planches, moitié en plâtre. Ces huttes sont emprisonnées dans une enceinte en terre grise. Tout cela porte le nom de Smendou. Là, aucun brin de verdure ne sort en aucune saison des fentes brûlées de la terre. L'hiver on y est enseveli sous des nuages plombés d'où tombent par instant des flots de neige. L'été, des montagnes ardentes et mornes y élèvent leurs cimes dépouillées dans un ciel de feu. Ciel et montagnes semblent y avoir la fièvre. Le fait est qu'en aucun lieu, je crois, l'air n'est plus malfaisant, plus hostile à toute vie, vie humaine ou vie de plantes. Par une matinée de juillet, j'arrivai avec ma compagnie à Smendou. Je devais à la fois commander mes hommes et administrer le village. Je ne suis pas étonné qu'en ses mauvais jours la France se soit adressée à l'armée d'Afrique pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires. En Afrique l'officier est chargé de tout. Il rédige un jugement ou un acte de l'état civil aussi prestement que le soldat fait une omelette. J'étais donc appelé à devenir l'unique autorité de Smendou.

Quelques-uns de ces êtres aux joues creuses, au regard tantôt éteint, tantôt excité; quelques-uns de ces pauvres fantômes, en un mot, qui errent dans le

pays des fièvres, vinrent à ma rencontre. On me montra une maison aussi basse, mais beaucoup plus longue que les autres, devant laquelle s'étendait un jardin étroit où cette plante mélancolique des grandes cours incultes de nos provinces, le tournesol, élevait au-dessus d'une palissade ses fleurs jaunes ; c'était la maison du commandement. L'intérieur de ce séjour tenait ce que promettait le dehors. Mon palais comprenait deux chambres d'une égale grandeur ; ces deux pièces avaient des murs enduits de chaux comme presque tous les murs d'Afrique. L'une contenait une table et quelques chaises : c'était la salle du conseil, la salle à manger, le salon; l'autre ne renfermait exactement rien : c'était ma chambre à coucher. Je fis dresser dans cet endroit désert ce lit militaire fait avec deux cantines où j'ai dormi sinon mes plus longs, du moins mes plus doux et surtout mes plus honnêtes sommeils ; j'installai aux pieds de mon lit deux pliants, et toute ma demeure fut meublée.

Le soir même de mon arrivée, j'envisageai mon sort avec une résignation mêlée d'une joie secrète. Pour ceux auxquels il veut bien révéler quelques-unes des grandeurs de cette vie, Dieu a revêtu de

splendides et mystérieuses parures ce qui inspire aux natures vulgaires le plus de répugnance et d'effroi. Il a donné au noble péril des champs de bataille un diadème et un manteau de pourpre; il décore d'ornements plus modestes, mais plus précieux encore peut-être, les austérités du cloître, les souffrances de l'hospice, les tristesses de la geôle, enfin les plus humbles et les plus obscures épreuves qu'accepte avec courage l'âme du chrétien. Je pris donc sur-le-champ en gré la situation nouvelle où je me trouvais. Je me rappelai cette parole de l'Imitation où rayonne avec tant de divin éclat l'idéal amour de la vie intérieure : « Que verriez-vous ailleurs qui ne soit pas là où vous êtes? » Je me dis qu'il y avait une existence à laquelle convenait merveilleusement Smendou ; c'était de cette existence-là qu'il s'agissait de s'accommoder.

J'étais depuis quelques jours déjà dans un état d'esprit qui me plaisait. Mon temps s'écoulait dans cette monotonie, qui offre un charme singulier aux âmes inquiètes. Plus heureux que les solitaires, j'étais, par l'accomplissement de mes simples et paisibles devoirs, en contact avec ce qu'a de moins blessant la société humaine : la misère reconnais-

sante et soulagée. Je m'apercevais que déjà parmi les colons je rencontrais un peu de cet affectueux respect auquel m'a accoutumé le soldat. Mes moustaches et mon teint cuivré *trouvaient la bien-venue dans tous les yeux*, tout comme les frais attraits de la jeune captive d'André Chénier. Je goûtais donc une sorte de bonheur; mais il me manquait quelque chose, toutefois : je suis forcé d'en convenir, j'ai besoin de trouver quelqu'un avec qui je puisse de temps en temps, comme on dit, échanger quelques idées.

Ce n'est certes pas que je sois un homme de conversation; ces sortes de tournois comme les aimait le dix-huitième siècle, où chacun épie le moment de faire briller sa lame émoussée, m'ont toujours inspiré une véritable horreur. Mais j'aime l'entretien simple, expansif et familier de deux êtres qui s'abordent en ce monde comme deux voyageurs en pays lointain, s'offrant mutuellement le secours de leur cœur, se faisant de leur mieux, tous les deux, les honneurs de leur esprit. C'était cet entretien-là qui me manquait. Mon lieutenant était détaché dans un bureau arabe. Mon sous-lieutenant, ancien sergent, arrivé à l'épaulette après vingt cita-

tions à l'ordre de l'armée, pratiquait un silence musulman. D'une modestie aussi solidement trempée que sa bravoure, il n'aimait même pas à raconter les nombreuses occasions où son honnête nature s'était montrée dans ce qu'elle avait de grandeur. Quand nous avions fini de traiter ce qui avait rapport au service, il allumait une vieille pipe en terre, contemporaine de la bataille d'Isly, et ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour livrer passage à des nuages de fumée. Eh bien! je n'en dus pas moins à l'estimable Riffaut, ainsi s'appelait mon silencieux compagnon, un des plus sincères et des plus instructifs plaisirs que mon intelligence ait jamais goûtés.

Un soir, mon sous-lieutenant, assis à côté de moi devant la porte de ma maison, ouvrit la bouche avant de bourrer sa seconde pipe, et je compris qu'il allait parler :

« Savez-vous, mon capitaine, me dit-il, qu'il y a ici un gaillard peu fortuné, mais qui a fièrement d'esprit? »

Riffaut, j'aime à le constater en passant, n'avait pour l'esprit aucun dédain. Il aurait lu volontiers, si pour lui ces œuvres de la pensée, qui ont mis le feu dans tant de cervelles, n'avaient pas eu toutes

indistinctement, depuis Homère jusqu'à la théorie, les propriétés somnifères de l'opium.

« J'aimerais à lire, disait-il quelquefois, mais je ne sais pas à quoi cela tient, je n'ai pas plutôt mis la main sur un livre que mes yeux se ferment, que ma tête tombe et que mon nez prend une voix de basse-taille. »

La parole le tenait plus longtemps éveillé que la lecture : Si lui-même ne rompait que rârement le vœu de silence qu'il semblait avoir fait, il tournait vers celui qui parlait deux petits yeux d'ours bien léché, et de temps en temps, quand ce qu'il entendait caressait agréablement son oreille, il laissait sortir de sa bouche un grognement approbateur. L'exclamation de Riffaut ne me jeta donc pas dans un trop grand étonnement. Je l'encourageai par un air attentif et il continua ainsi :

— Par exemple, il est malheureux que ce soit un jésuite ; car cet homme-là, quoiqu'il ne porte pas la soutane, raisonne comme un vrai curé. Après cela, il a ses jours, et s'il vous endort quelquefois avec un sermon, d'autres fois il vous réveille avec un couplet. Du reste, vous me direz que ce n'est pas étonnant, c'est un individu qu'on emploie à tout. Il

est le sacristain de l'église qui est à deux lieues d'ici, et il donne à boire à Smendou; il enterre les morts et rase les vivants; il soigne les hommes et les bestiaux. Avec tous ces métiers, je ne crois pas qu'il devienne jamais un gros rentier. Il me fait l'effet d'un particulier qui n'aura pas complété sa masse quand il aura fini son temps. Mais il faut bien qu'il y en ait pour porter la besace. Autant vaut que ce soit Pierre que Paul qui montre sa peau par les trous de son pantalon.

Après cette réflexion pleine de sens, qui à elle seule réfute tous les arguments de la démocratie socialiste, le sous-lieutenant Riffaut s'arrêta étonné comme dut l'être Rossinante après son premier temps de galop. Je sentis ma curiosité excitée, et je demandai quel était ce personnage qui, à lui seul, jouait tant de rôles dans la comédie humaine. J'appris que le grand homme de Smendou, découvert par mon camarade Riffaut, se nommait Joseph Verdier, qu'il était en effet barbier, aubergiste, sacristain et fossoyeur. Cette dernière profession évoqua dans mon esprit l'ombre littéraire d'Yorick. Au bout de quelques jours, j'étais devenu l'ami, et le confident surtout, de Joseph Verdier.

III

Je n'appelai plus ce nouveau compagon de ma vie, dès que j'eus pris avec lui quelque familiarité, que du nom de Figaro. Ce nom-là convenait merveilleusement en effet au personnage dont je venais de rencontrer l'aventureuse et bizarre destinée. Figaro est un type, du reste, qui, depuis un siècle tantôt, représente une classe fort nombreuse. Beaumarchais était bien un poëte dans le sens prophétique donné par l'antiquité à ce mot, quand il traçait ce caractère qui devait dominer si malheureusement toutes nos modernes sociétés. Figaro, c'est ce génie de l'ambition, de l'intrigue et de la médiocrité dont toutes nos révolutions sont nées. La médiocrité est surtout ce que représente le pamphlétaire honni, le journaliste inconnu, le poëte bafoué qui rapporte dans la boutique où le renvoie chacune de ses défaites, une vanité pleine d'amertume s'exprimant par une insolente gaieté. Les révolutionnaires, il

faut en convenir, ont quelquefois une singulière franchise. Ce Figaro qu'ils ont tant applaudi, dont ils ont fait un de leurs patrons, un de leurs pères conscrits, est certainement la plus indiscrète révélation de leur intime pensée. Étudiez un peu cet expansif barbier, et vous connaissez tous les grands hommes que la démocratie actuelle a voulu nous faire saluer, même monsieur de Robespierre. Robespierre aussi, pendant toute sa jeunesse, avait été en proie aux trois démons de l'envie, de la vanité et de l'impuissance. Le jour où il rendit hommage à l'Être suprême, ce fut à Figaro qu'il emprunta sa culotte de couleur claire, son bouquet et sa veste à boutons dorés. Plus tard, n'est-ce pas Figaro encore que vous reconnaissez chez tel de ces hommes qui se promènent en habit brodé, l'épée au côté, sur un sol à peine déblayé des échafauds? Figaro a pris la défroque de son maître monsieur le comte Almaviva qu'il a fait guillotiner. Aussi commence-t-il à trouver que les pavés ne sont point faits pour barrer les rues, ni les réverbères pour être cassés; que le sort du Juif errant n'est pas pour un peuple la plus enviable des destinées, qu'en un mot, l'esprit révolutionnaire ferait bien de s'assoupir pendant quel-

que temps. Mais Figaro est devenu aujourd'hui chef d'une famille qui est placée de toutes les manières dans la société; le Figaro sans honneurs ni argent s'indigne contre le Figaro renté et empanaché. Il s'indigne même avec bien plus de violence encore que son aïeul, le héros de Beaumarchais. Ce patriarche des Figaros avait devant lui des grands seigneurs de véritable espèce qu'il ne pouvait dépouiller d'une certaine sorte de supériorité qu'en les dépouillant de leur vie. Le Figaro actuel est opprimé par son cousin. Ce n'est pas d'une autre peau qu'il a besoin, c'est tout simplement d'un habit. Et une conquête si facile, il ne la ferait pas! Voilà ce qui serait par trop irritant! Il en appelle à sa plume d'abord, et puis à son fusil. Il commence par les lazzis et finit par les balles; mais ce qui a réussi à ses pères ne lui réussit plus, et le Figaro à parvenir, je le crois du moins, en a pour longtemps, comme dit le troupier, à marquer le pas derrière le Figaro parvenu. Aussi, cet hôte à la fois triste et consolateur que le malheur fait d'ordinaire asseoir à notre foyer, la vérité, commence à la visiter quelquefois. C'est ce que me prouva ma liaison avec Joseph Verdier.

Joseph avait pris l'habitude de venir chez moi tous les soirs ; tantôt nous restions assis sur le seuil de ma maison; tantôt nous faisions quelques pas sur l'étroit préau qui représente la place publique de Smendou. Dans cette solitude absolue, dans cet éloignement de toutes les clameurs qui tiennent en défiance perpétuelle l'esprit aux grands foyers de la vie humaine, nos paroles et nos pensées se livraient à un abandon où je trouvais un certain charme.

Par une de ces soirées où les étoiles entretiennent avec notre cœur, presqu'à notre insu, une sorte de commerce mystérieux, mon compagnon m'avait raconté tous les faits importants de sa vie.

— Que de fois, disait-il, j'ai réfléchi sur la tristesse du pavé !

Il avait eu, en effet, une de ces Odyssées où le pavé joue le rôle de l'Océan. C'était à la rue qu'il avait demandé ses émotions et ses aventures. Son père était un coiffeur célèbre du Palais-Royal, qui l'avait mis à je ne sais quel lycée et le destinait au rôle d'orateur. Mais Figaro père était mort un jour en faillite, au moment où Figaro fils ne savait encore que la moitié des secrets de Démosthènes et de Cicéron. Le pauvre Verdier eût

pris volontiers le rasoir paternel pour se couper la gorge ; il en fit un meilleur usage : il ouvrit, avec ce qu'il put sauver de son héritage, une modeste boutique de barbier dans une des rues du Marais. Ce fut là qu'il fut surpris un matin par la révolution de 1830. On imagine avec quelle ardeur il se fit le champion de la Charte. La borne qui était à côté de son échoppe lui parut une tribune élevée pour lui par la Providence. Il parla beaucoup et se battit un peu. Puis quand la Charte eut triomphé, quand les barricades eurent disparu, Verdier se trouva fort malheureux. Il sentit cet ennui plein d'amertume, ce fébrile désœuvrement que lèguent les révolutions à ceux qui les ont servies. Le fusil qui a vraiment défendu des causes sacrées, le fusil des batailles, n'a jamais engendré le dégoût d'un instrument de paix et de travail ; mais le fusil des émeutes rend paresseuse toute main dans laquelle il a passé. Figaro avait pour toujours conçu le mépris de son rasoir.

Il se rappela le temps où il faisait parler, tantôt en mauvais latin, tantôt en français plus mauvais encore, tous les républicains illustres de l'antiquité. Il résolut de devenir écrivain. En ce temps-là, Paris voyait chaque jour quelque nouveau journal s'armer

en guerre pour entreprendre une croisière contre la royauté; Verdier devint le rédacteur principal d'une de ces feuilles qui faillirent détruire à sa première heure le gouvernement de Juillet. Mais ce gouvernement avait devant lui un avenir de dix-huit ans. L'embarcation de Verdier fut coulée à fond par les boulets du jury. Alors il quitta Paris, et alla rédiger *le Patriote* de je ne sais quel département. Ce département fut ingrat. *Le Patriote* y mourut un beau matin, trahi en même temps par ses deux derniers abonnés, qui venaient de recevoir, l'un la croix, et l'autre un bureau de tabac. Verdier revint à Paris, rempli pour la politique d'un amer dédain; il se fit fabricant de vaudevilles. Pendant quelque temps son commerce sembla prospérer. Tout à coup la fortune lui devint adverse. La concurrence le ruina, et il trouva de nouveau que la France était engagée dans une mauvaise voie. Il reprit la plume du journaliste. Malheureusement, son talent, qui avait toujours été chose fragile, avait beaucoup souffert des orages de sa destinée. Puis en cueillant tour à tour les lauriers de Benjamin Constant et les myrtes de Désaugiers, il avait été surpris par le temps. Ce sont nos esprits surtout, bien plus que nos corps, qui

jouissent de ce qu'on a nommé la beauté du diable. Cette beauté-là s'était pour toujours retirée du pauvre Verdier. Aussi n'était-il qu'un soldat fort obscur et fort mécontent du parti qu'il avait choisi, quand arriva l'étrange aventure de Février. Verdier crut un moment qu'il en avait fini avec les rigueurs du sort et les injustices de ses concitoyens. Il fut, dans le bureau d'un journal aujourd'hui disparu, un des pères de la république. Ce fut sa joie même qui le perdit. Son enthousiasme eut trop de violence. On l'avait enrôlé parmi ces missionnaires de nouvelle espèce chargés de convertir la France au culte des Danton et des Robespierre. Les habitants d'une petite ville où il voulait faire de grands citoyens eurent tout à coup la pensée de le jeter dans une mare. Il eut la douleur de devoir son salut à un officier de gendarmerie dont la parole pacifique fut écoutée. Après cette fâcheuse aventure, le gouvernement provisoire le laissa dans l'oubli. Alors il demanda ce succès, qui le fuyait partout, au public dont les clubs privaient impitoyablement les théâtres du boulevard. Un club du quartier Popincourt, *les Enfants de la Terreur*, le choisit pour son président. Les *Enfants de la Terreur* eurent la funeste pensée

de décréter au mois de juin qu'ils se mêleraient de barricades. Verdier fut pris. Il eut beau déclarer que le fusil dont il était armé, et qu'il avait livré de bonne grâce, était resté entre ses mains une arme innocente, on l'emprisonna d'abord, et on le déporta ensuite. Il fut dirigé vers cette conquête de la Restauration qui devait être d'une si grande ressource à la République, vers l'Algérie.

Là le pauvre diable avait compris enfin la douloureuse vanité de sa vie; le soleil qui avait embrasé son corps avait calmé ses pensées. Sous ce ciel aux espaces mornes et démesurés, il sentit s'affaisser le vol de toutes ses chimères. Mais tandis que ces ailes d'Icare, que nous attachent l'ambition coupable et la fausse science, se détachaient de lui, les deux ailes dont parle l'Imitation, la droiture et la pureté, l'enlevaient doucement de la terre. Ce miracle était dû à quelques livres que lui avait prêtés un prêtre qui m'en voudrait de dire son nom, et à la solitude surtout, cette géhenne divine à la fois pleine d'épouvantes et de douceurs, dont tous les cœurs sont attendris et tous les esprits domptés. Depuis quelque temps, Verdier avait conquis le droit de choisir lui-même le lieu où devait se passer son expiation.

Smendou l'avait attiré par son triste renom et son aspect désolé. « Il m'a semblé, me disait-il parfois en promenant sur cette aride nature son regard souriant, qu'ici la main de Dieu lui-même avait tracé, en tête des dernières pages qu'il me reste à lire dans le livre de ma vie, ces paroles de mon auteur chéri, si pleines de frémissante espérance sous leur désespoir apparent : *De l'absence de toute consolation.* »

IV

Imaginez-vous les *Confessions* de Jean-Jacques jaillissant comme des larmes d'un cœur contrit, au lieu de sortir d'une âme obscurcie par les plus épaisses fumées de l'orgueil, de quelles richesses se serait enflé le trésor que forment ici-bas en s'amoncelant d'âge en âge toutes les nobles pensées confiées à de nobles paroles ! Si un peu d'humilité se fût joint à tant de talent ; si sur ces couleurs que l'art a préparées avec tant d'habileté, tant de patience et d'amour, Dieu eût fait glisser un rayon,

un seul rayon de sa lumière, de quel livre nous aurions été dotés! Nous ne devions pas jouir de cette merveille. L'œuvre de Rousseau, malgré ce charme bizarre tenant presque du sortilége dont on ne peut nier qu'elle soit douée, aura toujours quelque chose qui détruira en elle toute force véritable d'attraction. Sa magie ne lui donnera jamais cette puissance semblable à celle de la prière sur l'âme divine qu'exerce à son insu sur les cœurs où il pénètre tout verbe vraiment empreint de simplicité et de douceur. Eh bien! parfois en entendant Verdier me raconter les obscures vicissitudes de sa vie, il me semblait que c'était un Rousseau chrétien qui me faisait ses aveux. La parole, à l'instant même où elle s'échappe des lèvres, a toujours un prestige singulier. Plus tard, quand on la retrouve enfouie au fond de sa mémoire, ou gisante sur quelque page inerte, on ne comprend plus ce frémissement qu'elle vous causait. Aussi je ne prétends point que l'éloquence de mon pauvre Figaro, si jamais elle se dérobe à l'oubli, produise sur personne l'effet qu'elle a produit sur moi. Je crois que pourtant, dans les propos sortis avec une si grande abondance d'ingénuité et de franchise d'une bouche qu'avait

purifiée le charbon ardent de la douleur, une vertu a dû rester dont quelques-uns seront émus. Voici donc ce que j'ai retenu des entretiens qui se passaient sous le ciel de Smendou.

— Il y a, me disait mon compagnon, un chapitre dans Labruyère où est vaincu, je crois, le génie de Tacite. J'avais déjà repassé dans ma mémoire le passage immortel sur Versailles.

— Je sais, interrompis-je, à quoi vous pensez. Oui, rien dans notre langue n'est plus éloquent que cette satire de l'idolâtrie qui s'était établie en France au moment des Bossuet et des Fénélon. Jamais superstition humaine n'a été plus sévèrement traitée que celle dont Louis XIV était devenu l'objet.

— Ainsi donc, nous sommes d'accord, reprit Verdier, sur la mâle beauté de ces pages. En les lisant, *l'enfant bien nourri doit transir et joindre les mains*, pour me servir des expressions de Montaigne. Mais, mon cher capitaine, que penseriez-vous d'un moraliste qui à la fin du dernier siècle, entre la destruction de la Bastille et la construction des échafauds, aurait dit à peu près ceci :

« On parle d'une région où est en mépris tout

ce qui constitue une société. Le culte des ancêtres y est un sujet de raillerie ; le respect pour un chef y est imputé à crime, la religion y est regardée par ceux-ci comme un fléau et par ceux-là comme une folie. Là on décerne le nom de sage à qui fait du blasphème un droit, et le titre de grand citoyen à qui fait de la révolte un devoir ; les législateurs de ce pays se sont pris pour l'assassin et pour le voleur d'une indulgence qui parfois même semble mêlée d'admiration et de tendresse ; ils cherchent un moyen de conserver le parricide à la lumière qu'il a souillée, mais il est une race de coupables contre lesquels ils méditent des rigueurs qu'ils appliqueront d'un cœur inexorable : cette race est celle de tous les hommes qu'ils soupçonnent de nourrir d'autres pensées que les leurs. Comme ces plantes bizarres qui poussent dans les champs où ne germe point le blé, les superstitions se produisent dans les âmes que Dieu ne féconde point. Aussi règne-t-il un culte étrange dans cette contrée. L'idole qu'on y encense n'est ni un animal, ni une plante, ni un morceau de bois, c'est un mot : cette idole s'appelle Liberté. Dans un hymne qui se chante aux grandes solennités, on est forcé de

se mettre à genoux lorsque ce mot est prononcé. Il serait presque aussi dangereux de ne pas adorer la liberté que d'adorer Dieu. Le pays où ces faits ont été observés se nomme ***; il est à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons. »

Mon cher capitaine, vous auriez trouvé ce passage, si vous l'aviez lu quelque part, beaucoup moins éloquent, mais beaucoup plus juste que celui de Labruyère. La haine de l'autorité a été la source de presque tous les malheurs de notre temps ; et comme les peuples ne peuvent pas être menés par une passion négative, ce sentiment a produit la plus fausse, la plus perverse, la plus absurde des adorations : l'adoration de la liberté. La liberté, telle que l'ont entendue les politiques des geôles et des échafauds, n'est qu'un mot insensé et funeste : rien de plus ; comprise avec plus de justesse, c'est un bien comme tous les biens de ce monde, qui ne peut être le but souverain d'aucune pensée. Cette chose, qu'on a voulu faire si grande, est, sans contredit, de toutes les choses humaines la plus impitoyablement limitée. La grandeur est l'attribut de la soumission, car la soumission seule est infinie

comme la puissance dont nous dépendons tous. Il faut, du reste, rendre justice aux révolutionnaires des temps nouveaux, ils commençaient à trouver dans la religion de leurs ancêtres une hypocrisie dont ils tendaient à s'affranchir. Je le demande aux voyageurs de l'Icarie et aux hôtes des phalanstères, les chefs de notre moderne démocratie n'appelaient-ils pas de leurs vœux un jour où de la liberté devenue une dépouille rendue à la poussière se serait élancé hardiment le plaisir? Oui, le plaisir, voilà le but qu'ils auraient été forcés de proclamer, ceux qui accomplissaient à travers tant de sang et tant de larmes l'œuvre sinistre des révolutions. Voilà le secret que cachait cette philosophie, née des pédants et des courtisanes, qui devait être commentée tour à tour par la guillotine et par la barricade. Eh bien! moi aussi, j'ai adoré l'idole inconnue, dont je sais aujourd'hui le vrai nom. Moi aussi, j'ai voulu que toute ma vie fût régie par la liberté. Je sais maintenant sur quelles ruines je suis obligé de pleurer.

V

Et mon malheureux Figaro me raconta comment il avait détruit tous les abris que Dieu nous accorde dans le cruel voyage qu'il nous impose. Il avait eu une femme, un enfant, une patrie, et il était seul dans ce pays où s'étaient rencontrés nos destins. C'était la même fausseté d'esprit qui lui avait enlevé tour à tour chacun des trois grands biens terrestres. Il avait été mari, père, citoyen de la même manière, à la façon des pères, des citoyens, des maris que proposent à notre admiration toutes les œuvres de l'école libérale et philosophique, depuis les romans de Rousseau jusqu'aux chansons de Béranger. Ainsi, vis-à-vis de sa femme, point de funestes sottises qu'il n'eût consciencieusement entassées.

Pendant un séjour de province, que lui avait imposé sa vie de journaliste condottier, il avait trouvé une jeune fille d'une figure douce, d'un esprit cultivé et d'un cœur honnête. Cette aimable personne

était née d'une pieuse créature livrée tout entière au soin de son salut, et d'un vieux jacobin mal repenti, qui comptait, pour lui pardonner quelques têtes coupées dans sa jeunesse, sur le *Dieu des bonnes gens*. L'ancien jacobin se prit d'affection pour Figaro, dont il était le lecteur, sinon l'abonné; et un soir, au café *Helvétique*, où se réunissaient les patriotes de la ville, il lui offrit sa fille. Justement Verdier avait pensé ce jour-là qu'en se mariant il acquerrait certains avantages : ainsi, par exemple, qu'il passerait à l'état d'homme austère dans son parti et pourrait se soustraire plus facilement aux duels, d'habitude inoffensifs, mais fort ennuyeux du journalisme. Il accepta donc la fille qu'on lui offrait, sans s'inquiéter, il faut lui rendre cette justice, de la dot qu'on ne pouvait pas lui offrir, et il se trouva le suprême arbitre d'une existence de dix-huit ans.

Dans le mariage comme dans tout le reste, la philosophie a produit ces deux écoles que représentent si merveilleusement Rousseau et Voltaire. De Voltaire procède le mari à la fois rempli de légèreté et de sagesse qui entretient des filles d'Opéra, en se réservant le droit, dont il use discrètement, d'être l'ami et même le guide de sa femme. Ce mari accepte

franchement dans toute son étendue ce qu'on appelle, à tort selon lui, le malheur conjugal. Il prétend que c'est le bonheur, au contraire. C'est pour la compagne de cet homme facile que Voltaire a écrit cette célèbre phrase : « Ses amis la chérissaient, son amant l'adorait, son mari la respectait. » Mais il n'est pas donné à tous d'être un mari de cette nature. Un pareil époux a besoin d'être un peu fermier général. La providence des philosophes mal rentés, Rousseau, a inventé un mari d'une autre espèce. Il a créé l'époux qui, tout en se gardant bien de demander à sa femme une exaltation conjugale aussi ridicule suivant lui que l'exaltation religieuse, exige d'elle cependant la vertu dans la mesure nécessaire à la conduite économique d'un ménage. Le mari de Rousseau laisse à sa femme la liberté de l'aimer fort peu et même d'en aimer vivement un autre que lui ; seulement, il veut qu'en ce dernier cas, des sentiments, dont il sera le confident au besoin, ne dépassent point certaines limites. Le sage Volmar s'indignerait si Julie livrait à Saint-Preux autre chose que ses plus tendres pensées. Ce fut sur le sage Volmar que se modela Joseph Verdier.

Sa femme lui avait confié qu'elle avait eu une sorte

d'amour d'enfance pour un jeune garçon du voisinage devenu étudiant parisien. Verdier, de retour à Paris, mit un véritable empressement à retrouver celui qui le premier avait fait battre un cœur dont il aurait pu être le seul maître. Monsieur Antonin je ne sais quoi (je ne me rappelle que le prénom de l'étudiant) était aussi hardi que Verdier en politique, plus hardi encore en morale. Il appliquait à tous les maris, même à ceux de son parti, cette règle qu'un homme armé d'une autorité injuste doit être combattu par tous les moyens. La confiance de Verdier ne le toucha point. Il usa largement de toutes les bévues qui se commettaient chaque jour à son profit. Ainsi, entre autres malencontreuses idées, Joseph avait voulu que sa femme devînt l'amie d'une Lélia dont il avait été le Stello il y avait dix ans. C'était chez le pauvre Verdier une véritable manie que l'amour de ces complications de cœur dont Jean-Jacques a légué le goût à ses adeptes. Il aurait eu besoin de Claude Anet pour être l'amant de madame de Warens. Ces saintes délicatesses de l'âme, qu'il faudrait entourer de tant de respect, ce simple et droit instinct de l'affection pure qu'il est si dangereux de froisser, se révoltèrent chez madame Ver-

dier, quand l'ancienne maîtresse de son mari lui fut imposée pour compagne. Aux plaintes qu'elle essaya de faire entendre, aux larmes qu'elle versa, Joseph répondit par de solennelles dissertations sur la fausseté, le vide, le néant de toutes les conventions sociales. Une créature qu'il avait aimée devait être un objet, non pas de mépris et d'éloignement, mais d'affection pour sa femme. Cette Lélia d'ailleurs était une de ces natures auxquelles il ne faut pas appliquer les règles ordinaires du jugement. Ce qui chez d'autres aurait pu être faiblesse, était chez elle intrépidité et charité sublime de cœur. La pauvre enfant sur qui tombaient toutes ces théories s'affligea d'abord, et puis prit résolûment ensuite le parti de se consoler. Monsieur Antonin lui démontra sans trop de peine qu'elle pouvait bien, elle aussi, s'élever à la dignité des Lélia. Quelle était, lui dit-il, cette idole à laquelle son mari voulait lui faire sacrifier? Ce n'était point la religion ; Verdier, qui était pénétré des maximes de monsieur Michelet, prétendait que la femme ne saurait trop être éloignée du prêtre. Ce n'était point l'amour conjugal ; Verdier affirmait que dans le mariage l'amour n'était qu'un embarras et un péril. Ce n'était point la loi sociale ;

Verdier traitait tous les jours cette loi de chimère et d'impiété. Non, la vertu telle que l'entendait Figaro était quelque chose d'indéfinissable, une sorte de magot indien, une de ces images en plâtre aux pieds desquelles madame d'Houdetot jurait entre les bras de Jean-Jacques de rester fidèle à Saint-Lambert. Un beau jour, Antonin et madame Verdier disparurent. Figaro toutefois ne resta pas seul : il avait un enfant.

Ce n'était pas un mauvais père ; mais il apportait dans la paternité les mêmes principes que dans le mariage. Là encore, il se révoltait contre toutes les idées acceptées. L'autorité paternelle lui était odieuse ; il la traitait de monstruosité antique ou de scélératesse féodale. Il voulait que son fils fût son meilleur ami. C'était ce mot qui résumait tout son programme d'éducation. Figaro fils, à quinze ans, avait ce rapport avec les barons du moyen âge qu'il était fort illettré ; mais du reste c'était un garçon de progrès. Il avait déjà figuré dans des émeutes ; il avait contre le garde municipal la haine du Mohican contre les peaux blanches ; il fréquentait les estaminets et faisait à son père des confidences hasardées. Ses poches dévoraient l'argent. Il résulta de ce der-

nier point que Figaro père s'avisa un jour de se transformer en Géronte et de faire des remontrances que l'on accueillit de très-haut. Aristide Verdier dit à Joseph Verdier qu'un ami devait toujours tenir sa bourse à la disposition de son ami. Joseph repartit à Aristide qu'entre eux toute amitié était éteinte. Aristide répliqua qu'aucun lien ne les unissait plus alors, qu'il recouvrait sa liberté et allait s'élancer dans le monde. Aujourd'hui, voilà déjà nombre d'années que Joseph Verdier n'a entendu parler de son fils. En passant récemment à Toulon, m'a dit ce pauvre homme, et il sanglotait, j'ai aperçu, vous devinez où, un visage qui m'a fait frémir. Mais j'en remercie Dieu, ce n'était pas lui.

VI

Comme citoyen, on sait déjà ce qu'a été Figaro. Sa vie n'était pas un combat, mais une insurrection perpétuelle. Quand il vit en 1848, après la mésaventure dont nous avons parlé, que ce champ des

révolutions si fécond pour quelques-uns n'était bien que du sable pour lui, il fut pris par un profond désespoir. Dans cette dernière émeute où il succomba, il sentait déjà, m'a-t-il dit, la folie, et partant le crime, de l'inquiétude qui le poussait. Pourtant lorsqu'il arriva en Afrique, il n'était pas encore sous la main de Dieu. Ce fut à Stora que pour la première fois s'opéra en lui un de ces miracles invisibles mais réels qui se manifestent par des signes sensibles dans le cœur.

La baie de Stora a, suivant moi, un caractère tout particulier. Ce n'est en rien cette baie d'Alger riante et lumineuse comme la baie même de Naples. Je trouve entre la côte d'Alger et celle de Stora la différence qui existe entre l'Italie et l'Espagne. Or, l'Espagne m'a toujours plus attiré que l'Italie; son ciel a une sombre et triste ardeur qui souffle à l'âme les élans passionnés et les héroïques résignations. Le ciel de Stora, tout comme un ciel castillan, a dans ses bleues profondeurs quelque chose d'enflammé et de pensif. Salvator Rosa aurait aimé ce paysage: c'est un golfe entouré de collines que chargent ces arbres aux noirs feuillages qui traversent toutes les saisons sans se dépouiller ni

fleurir, semblables à ces êtres humains que n'atteignent plus ni la douleur ni la gaieté. Stora est un petit village maltais qui occupe un espace étroit entre la montagne et la mer. A quelques lieues de ses maisons coloriées où brillent des images de madone, les broussailles cachent des fusils. Ce hameau de pêcheurs vit entre deux régions de menaces, la Méditerranée et la Kabylie. La route qui l'unit à Philippeville est un de ces chemins qui, à certaines heures, font venir les larmes aux yeux des peintres ; elle s'allonge sur un terrain montueux, qui d'un côté est mordu par les flots, et de l'autre couvert à moitié par la forte végétation de la montagne. Je n'oublierai jamais une fontaine qui dans un enfoncement de cette route coule à travers des plantes grimpantes sur un sol déchiré. Un jour je me suis arrêté en cet endroit, combattu par bien des pensées ; j'en étais à mes débuts en Afrique, et la France remuait encore au fond de mon cœur. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Verdier, en débarquant à Stora, fut saisi, me dit-il, par ce sentiment mystérieux d'adoration qui tout à coup fait autour de nous d'un paysage où nous avancions d'un pas distrait un temple où nous rete-

nons notre haleine, où nous sentons circuler une vie surhumaine, où nous prêtons l'oreille à des bruits inconnus, où nous avons envie de nous agenouiller. Il sentit un premier apaisement se faire en lui à l'aspect de ce pays tout nouveau où il ne retrouvait plus que Dieu. Au lieu d'envisager avec terreur l'avenir qui l'attendait dans ce lieu d'expiation, il eut comme un mouvement de joie secrète, à la pensée des souffrances qu'il allait subir ; tout n'était encore dans son esprit qu'à l'état de confusion, mais à l'état d'une confusion sans trouble, semblable à ce vague bien-être, sorte de spirituelle musique qui, suivant quelques auteurs, annonce les consolantes apparitions.

Verdier ne fut pas dirigé vers le pénitentiaire ; chaque jour voit se fonder en Afrique un de ces établissements qui sont le triomphe de la foi, surtout de la discipline et de l'énergie catholiques. Un de ces prêtres courageux, pour qui le monde tout entier ne forme qu'une seule patrie et ne renferme qu'une seule famille, construisait une maison d'asile pour les orphelins. Quelques transportés furent désignés pour concourir à cette œuvre avec nos soldats. De cette main qui n'avait jamais manié que

la plume du journaliste ou le fusil de l'insurgé, Verdier saisit la pioche.

Dans le dur labeur qui lui fut alors imposé, chaque heure de sa vie fut marquée par un progrès vers les fins nouvelles qu'il se proposait. « Chose étrange! m'a-t-il répété souvent, c'est dans ces rudes instants que j'ai eu pour la première fois une perception du bonheur. Cette paix, qui est l'appétit suprême de notre âme, dont nous faisons le bien par excellence d'un monde futur, je n'ai cru la goûter qu'au moment où je semblais être parvenu au faîte de la misère humaine. Je me rappelle avec délices le repos qui nous était accordé à midi. Aucun arbre n'ombrageait le sol sur lequel s'accomplissaient nos travaux. Je m'asseyais au fond d'un fossé, tout en mangeant le pain que j'avais gagné. Si l'air qui m'entourait était embrasé, il y avait dans mon âme de la fraîcheur. J'éprouvais une joie que je ne saurais rendre à suivre une règle simple et sûre, moi qui n'avais jamais obéi qu'à des lois douteuses et compliquées ; à faire acte de soumission, moi qui n'avais jamais essayé que des œuvres de révolte ; à me plonger dans l'obscurité, comme dans une onde bienfaisante, moi que la soif de la célé-

brité avait tant fait souffrir. Verdier attira l'attention du prêtre qui employait son bras. Il devint bientôt le disciple de celui dont il était l'ouvrier; et quand les travaux de l'orphelinat furent finis, on obtint pour lui cette sorte de liberté dont il jouissait à Smendou.

Maintenant, il faut que je dise comment je me séparai pour toujours de mon compagnon. Le souffle qui en 1848 produisit dans notre pays de si étranges bouleversements avait pénétré jusque dans les plus misérables bourgades de l'Afrique. J'ai vu sur des mairies entourées de terres incultes, sur des églises qu'ombrageait un palmier, cette devise qui n'a point de sens: Liberté, égalité, fraternité. Au printemps de cette année-ci on décida que ces trois mots seraient effacés sur les murs de la chapelle où les habitants de Smendou vont prier. Par une matinée de mars, mon Figaro passa trois heures entières sous le meurtrier soleil du printemps à faire disparaître la formule de son ancienne idolâtrie. Il rentra chez lui avec une fièvre ardente. Pendant vingt-quatre heures il eut le délire, puis ce délire tomba, laissant subsister le mal, et il m'envoya chercher.

J'ai déjà vu se fermer bien des yeux. Quand la mort viendra me visiter à mon tour, je pourrai lui tendre la main en lui disant : « Je te reconnais ; je t'ai si souvent rencontrée ! » Toutefois, je n'oublierai jamais les derniers moments de Verdier. Ce ne sont point des paroles qui me sont restées ; il était dans toute la plénitude de ses facultés ; mais il ne parlait plus quand j'arrivai à son chevet ; c'est un regard que ma mémoire a conservé, un regard qui renfermait ces deux cris de l'agonie divine, l'un rempli d'une soulageante mélancolie, l'autre plein d'une triomphante confiance : Tout est consommé, mon Père, recevez-moi.

Oui, tout était consommé pour cet homme qui expiait sur un obscur calvaire les ambitions de notre siècle. Sur ces traits que tant d'inquiétudes avaient contractés, on lisait le calme du dénoûment accepté, la joie du bonheur pressenti. Car Dieu aura reçu, j'en ai la ferme confiance, cette âme dont il était l'unique refuge. Aussi, mon cher Figaro, quand j'ai été m'agenoùiller sur ta tombe, je n'ai pas dit avec le sombre enjouement d'une moquerie sceptique : Pauvre Yorick. J'ai dit, au contraire : Heureux Joseph. Pour ne pas éprouver un sentiment d'envie

sur le gazon qui recouvre mon ami de Smendou, j'ai été obligé de me rappeler ce métier que j'aime, ces soldats qui sont ma famille terrestre, et ce beau pays où, pendant bien des années encore, chaque printemps fera fleurir le danger.

LE ROI ARTHUR

I

Le grand défaut d'Houdéisse, c'est de ne point distinguer bien nettement son existence de ses rêves. Il est déjà parvenu à l'âge où l'on doit quitter, pour le commerce avec les êtres réels, le doux commerce des fantômes, et il est encore comme les enfants. Si vous lui avez parlé hier au soir de la princesse Gracieuse, il vous dira peut-être qu'en vous quittant il a passé la nuit avec elle chez l'ambassadeur de Naples. Il nous a soutenu dernièrement qu'il avait élevé des licornes, et je lui ai connu un grand perroquet vert dont il affirmait tenir chaque jour une sentence ou un bon mot.

Il y a deux ans, la veille de son départ pour Murcie, il était assis, je le vois encore, sur la cheminée

de Tyvarlan, cette grande cheminée qui ne porta jamais autre chose qu'une paire de babouches en maroquin rouge. Nous étions presque tous réunis, mais la conversation languissait un peu. La séparation des voyages comme celle de la mort peut être prise de deux façons. On peut la regarder comme une très-bonne occasion pour parler beaucoup, ou comme une excellente occasion pour se taire ; c'est cette seconde manière de voir qui semblait vouloir dominer chez nous. Houdéisse n'est pas élégiaque. « Le ciel de Murcie me rendra-t-il la santé ? Chers compagnons, vous reverrai-je ? Et de vous-mêmes, pendant mon absence, que décidera le destin ? En te donnant la fièvre pour maigrir, comme lord Byron, te tueras-tu, mon gros Nardy ? et toi, Tyvarlan le querelleur, recevras-tu un coup d'épée ou une balle ? » Voilà ce qu'il aurait pu dire avec des soupirs et des regards attendris. Il s'écria tout à coup, comme un homme auquel les médecins n'auraient ordonné aucun voyage, dont la vie ne serait pas sur le point d'être changée, mais qui, bien loin de là, devrait revoir et le lendemain et les jours suivants les figures qu'il aurait à l'heure même sous les yeux, il s'écria tout à coup : « Ah çà ! est-ce

que personne d'entre vous n'a rencontré l'hiver dernier le comte de Rochefée ? C'est bien l'être le plus accompli que j'aie jamais connu ; et puis son histoire est si merveilleuse ! »

— Houdéisse, lui dit Tyvarlan, si tu as envie de discourir sur M. de Rochefée, passe-toi cette fantaisie ; le nom de ton héros ne nous rappelle rien, mais ce n'est pas une raison pour que ton récit ne nous amuse pas, et d'ailleurs, s'il t'amuse toi-même, ce sera déjà beaucoup.

— Si mon héros ne vous rappelle rien, reprit Houdéisse, cela prouve que vous trouvez moyen de vivre à Paris comme MM. de Keroven et de Kerleuc, mes cousins, vivent en Bretagne, ne sachant rien que ce qui se fait et se dit entre vous. Encore êtes-vous plus coupables que mes parents, car eux au moins s'enterrent au milieu de fusils, de couteaux de chasse, de cors, enfin d'objets honnêtes et connus, tandis que vous passez votre existence entre de grandes pipes, des vases extravagants, des livres qui ont l'air de grimoires et des tableaux où je vois moins clair que dans les plaques des cheminées du château d'Houdéisse, enfin parmi une foule d'objets incroyables, absurdes, et aussi indignes de chré-

tiens que de gentilshommes. Cela dit, je reviens au comte de Rochefée. Si vous aviez été là où était votre place, c'est-à-dire dans cette société respectable et sensée qui continue, autant qu'elle le peut, au milieu du débordement des idées nouvelles, la tradition de la société ancienne, monsieur de Rochefée serait connu de vous. C'était, au commencement de l'hiver dernier, un jeune homme établi dans le monde par les meilleurs et les plus brillants débuts qu'on ait vus jamais! Il était parfaitement beau, et d'une de ces beautés utiles qui gagnent toutes les âmes à ceux qu'elles parent de leur éclat. Ses grands yeux d'un bleu clair étaient doux et francs. Le courage et la bonté respiraient sur sa bouche. Sa chevelure était une de ces chevelures lumineusement blondes qui font auréole autour du front, et sa grande taille mince et souple avait quelque chose de céleste et de guerrier comme celle de l'archange saint Michel. On le disait très-bien né, et ses amis affirmaient qu'il était fort brave. Il parlait peu, mais n'exprimait jamais que des pensées élevées et des sentiments généreux. On ne lui connaissait aucune passion flétrissante, ni aucune liaison scandaleuse. Le seul reproche qu'on lui adressât était un peu

d'exaltation chevaleresque, mais encore s'accordait-on à dire que cette exaltation ne s'exprimait jamais d'une façon indiscrète.

Monsieur de Rochefée me plaisait infiniment, mais le hasard ne m'avait point rapproché de lui, quand un soir, chez la comtesse de Toraldy, la marquise de Séloncey nous présenta officiellement l'un à l'autre. La maison de madame de Toraldy n'était point des plus divertissantes ce soir-là. On y faisait d'assez médiocre musique, et cette musique servait de prétexte à reléguer tous les hommes dans les embrasures de portes, où ils s'entassaient pour ne voir que des turbans, des plumes et des boucles de cheveux. Après être restés quelque temps à causer, monsieur de Rochefée et moi, dans la plus gênante des positions, les épaules resserrées, les coudes rentrés en dedans, les pieds appuyés au sol par leurs pointes, l'idée nous vint en même temps à tous deux d'aller chercher un peu de liberté et d'espace dans un petit boudoir bleu tendre, éclairé par un demi-jour, une de ces attrayantes retraites des salons aussi chères à la rêverie que les retraites mêmes des bois. Au fond de ce charmant asile, les accents qui tout à l'heure effarouchaient nos pensées se

transformèrent en sons vagues et lointains qui les ralliaient doucement. Je m'aperçus que je plaisais à monsieur de Rochefée tout comme il me plaisait. Au bout d'un quart d'heure, une véritable intimité s'établissait entre nous.

Je remarquai que le comte, dont la mise était du reste des plus simples, portait à sa cravate une épingle à laquelle était monté un médaillon d'une forme singulière. Je regardai ce médaillon avec soin : un pinceau d'une incroyable délicatesse y avait représenté une tête de jeune fille.

— Quelle est cette charmante figure? m'écriai-je, jamais je n'ai vu une expression d'ingénuité si frapante et si vraié que celle dont est paré ce joli visage. Les têtes de Greuse lui-même ne sont auprès de celle-ci que des peintures épaisses et sans grâce. Cette bouche est fraîche comme le matin. Ces yeux bleus comme un ciel printanier. Quelle âme confiante et pure devait errer dans ce regard et sur ces lèvres ?

— Hélas ! répondit monsieur de Rochefée, mademoiselle Esther de Trenmoël avait bien reçu en effet une des âmes les plus pures et les plus confiantes qui se soient abattues jamais du ciel sur

cette terre ; mais elle ne fut pas assez confiante encore cependant pour rompre l'enchantement dont je gémis.

Vous savez qu'aux révélations les plus inattendues, aux plus bizarres confidences, mes traits n'ont exprimé jamais d'étonnement ni d'ironie. Tous les gens qui poursuivent d'impossibles amours et des rêves étranges sentent pour moi une sympathie mystérieuse. Le comte de Rochefée, voyant qu'à son mot d'enchantement il n'avait paru sur ma figure qu'une expression de curiosité douce et sans moquerie, s'écria en me prenant les mains :

— Ah ! tenez, vous êtes jusqu'à ce jour le seul être que j'aie senti, dès mes premières paroles, prêt à me croire d'une façon complète. Aussi je suis attiré vers vous par un sentiment de confiance sans réserve que je n'avais pas encore éprouvé. Après ce que vous allez entendre, tout autre que vous rentrerait dans le salon et s'en irait dire : « Je viens de causer avec un fou. » Mais vous, j'en suis convaincu, vous recevrez gravement ma confidence et vous l'emporterez au fond de votre esprit dans un sérieux recueillement. Vous croyez être assis à côté du comte de Rochefée, sachez que la maison de

Rochefée n'existe pas, que cependant celui qui vous parle n'est pas un aventurier, mais appartient au contraire à un rang près duquel est bien humble le rang qu'il a pris. Tous ces noms qui sonnent pour vous comme des cymbales et font passer devant vos yeux, dans une sorte d'éblouissement magique, des dames sur des palefrois, des bannières blasonnées, des Maures emportés par des cavales, des varlets, des nains, des hérauts d'armes, tous ces noms qu'on ne peut se lasser de redire, les Salvaing, les Timur, les Montfort, les Penhoët, s'effacent devant le nom qui m'appartient. Je suis non point la fleur, mais la tige même de la chevalerie. Je suis plus que Roland et que Charlemagne. Je suis le roi de la table ronde, je suis Arthur de Bretagne. Vous savez que toujours des puissances mystérieuses se sont intéressées aux héros et ont tâché de les soustraire à la mort. Aux temps antiques on les transportait dans les étoiles; aux temps modernes les étoiles ne les reçoivent plus, mais des esprits compatissants veillent encore sur eux et les cachent dans des grottes profondes ou dans des îles vertes. Là, au murmure du vent dans les bruyères ou sur les eaux, ils dorment jusqu'à l'instant où, soit pour une an-

née, soit pour des siècles, des combinaisons du destin leur permettent de revenir sur la terre. Mon sommeil, à moi, est interrompu tous les cent ans, et chaque fois que je me réveille, un an m'est donné pour recouvrer dans ce monde la place que j'y ai perdue. Si je puis jamais rencontrer une femme noble, jeune et belle qui m'aime avec assez de foi pour ne point s'étonner, ne point s'écrier : Vous êtes fou, quand je lui dirai : « Je suis le roi Arthur, » mon royaume me sera rendu, et on y verra renaître avec moi les temps évanouis de la chevalerie.

Mais cette femme, je désespère maintenant de la trouver. Cent ans après le jour où commença mon premier sommeil, il n'y avait plus déjà dans le monde assez de foi pour que la condition mise au rétablissement de ma gloire pût s'accomplir. Je m'adressai aux jeunes filles qui avaient le plus d'innocence au front, le plus de naïveté dans les yeux, les plus candides paroles sur la bouche, et toutes se prirent à sourire ou s'écartèrent de moi avec frayeur comme d'un insensé, quand je leur dis : « Je suis le roi Arthur. » Aussitôt qu'une femme a douté de moi, l'amour que je ressentais pour elle s'envole et fait place à une déchirante

tristesse; j'attends donc avec angoisse et je retarde sans cesse l'instant de mon formidable aveu. Je tâche d'amener, peu à peu, par une série d'épreuves, celle que j'ai choisie, au moment où rien de moi ne l'étonnera plus, et toujours mon espoir est trompé; presque toutes les beautés trouvent bon que je mette l'épée au poing parce que leurs yeux n'ont point paru assez grands ou leur bouche assez mignonne; quelques-unes même s'accommodent de me voir porter leurs couleurs; mais il n'en est aucune qui ne se révolte à ces paroles décisives: « Je suis le roi Arthur. » Mademoiselle Esther de Trenmoël, ainsi que vous pouvez le voir à sa coiffure, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. C'était la pensionnaire à la fois la plus romanesque et la plus honnête du couvent de Selmeville, un vieux couvent avec un parc aux arbres séculaires, bordé par les eaux de la Seine, dans une des plus belles contrées de la Normandie. Elle avait lu les exploits d'Amadis et ceux d'Esplandian; elle voyait un géant dans tous les grands arbres qui se dressaient le soir au bout du jardin, une fée dans toutes les colonnes de vapeur qui sortaient le matin des ondes de la Seine. Elle m'accordait des rendez-vous dans

le parc, et je l'aimais autant qu'il soit possible d'aimer. Il n'y avait point dans mon cœur un élan auquel un élan de son cœur ne répondît. Nous parlions de la chevalerie avec la même passion; qu'un palefroi parût soudain, et elle était prête à s'élancer derrière moi sur sa croupe, serrant de ses petites mains blanches mon corselet d'acier. Enfin un jour arriva où, m'agenouillant devant elle, j'osai lui dire : « Eh bien ! soyez la compagne du prince des chevaliers, je suis le roi Arthur. » Je vis alors combien sont attachées à la terre les âmes mêmes que soulèvent le plus souvent les ailes des songes. Ces yeux charmants, où brillait tant de confiant enthousiasme, laissèrent voir une expression d'effroi. Elle retira de mes mains sa main où venait de s'imprimer ma bouche, et s'enfuit dans une allée profonde où je la suivis d'un regard désolé. J'ai appelé un génie de mes amis, qui d'habitude voyage sous les eaux où il trouve dans les coquillages des couleurs d'un merveilleux éclat, dont il se sert pour fixer ensuite, soit sur des feuilles d'ivoire, soit sur des écorces de bouleau, les figures de ses rêves, et je lui ai demandé de me faire le portrait de mademoiselle de Trenmoël. Il s'est blotti un matin dans

les roseaux pendant qu'elle rêvait au bord de la Seine, et il a fait, sur cet émail qu'a monté le gnome qui travaille aux parures de la fée Urgande, la peinture que vous voyez. Je porte toujours cette peinture sur moi, afin qu'elle me sauve de l'amertume des déceptions en me mettant en garde contre la folie des espérances. S'il n'y a pas eu, sous ce front si blanc, dans ces yeux d'un bleu si tendre, dans toute cette créature idéale, qui eût posé son pied sans le faire crouler sur le seuil du palais des Songes ; s'il n'y a pas eu la foi enthousiaste que je cherchais, je dois renoncer à ma poursuite ; les conditions du sort sont dérisoires ; il m'est imposé une de ces tâches impossibles à remplir que les esprits malfaisants inventent pour la torture des âmes. —

Après un instant de silence, M. de Rochefée reprit : — Vous comprenez qu'au dernier siècle je n'ai même point été tenté de recommencer mes expériences. Les cheveux poudrés, les joues fardées, les yeux aux coins marqués par des mouches n'appelaient point sur mes lèvres l'aveu que vous savez. Je passai sans amour mon année d'existence; après un séjour de quelques mois à Paris et à Ver-

sailles, j'allai m'établir dans un vieux manoir de Bretagne où je fis la guerre aux loups. On est moins léger aujourd'hui qu'on ne l'était il y a cent ans, mais on est peut-être encore moins candide; les croyances chevaleresques, à coup sûr, n'étaient pas alors aussi mortellement frappées qu'à présent. Depuis que je reviens sur cette terre, j'ai toujours vu l'épée qui jadis faisait, pour ainsi dire, partie du corps même d'un gentilhomme, s'amoindrir et diminuer comme un membre malade; maintenant elle a tout à fait disparu. Quand, sortant de mon sommeil séculaire, je me suis réveillé, pour la première fois, au bal chez le duc de Gaffre, il m'a semblé qu'un génie dans une fantaisie grotesque avait organisé pour se divertir un ballet de tabellions.

Je ne crois donc pas qu'il y ait rien à entreprendre pour moi dans votre société telle qu'elle existe; mais, je l'avoue, je viens d'éprouver une joie bien inattendue et bien vive en rencontrant un homme dépourvu de ces sots ou méchants sentiments d'effroi, de surprise et d'ironie qui jusqu'à présent ont fait mon malheur. —

A mon tour, je pressai la main du comte de Rochefée, en attachant sur lui un regard de recon-

naissance. Car, j'en conviens très-volontiers, sa confidence me flattait et les paroles qui la terminaient m'allaient au cœur. Vous savez que jamais je n'ai dit d'une chose : « Elle est folle, ni elle est impossible. » Il n'y a point de siècle où quelqu'un n'ait conversé avec un mort. Il n'est pas de nuit où sous les crânes les plus épais il ne se passe une plus étrange comédie que celle du Dante. Savez-vous pourquoi la mer remplit d'un charme magnétique ceux qui viennent s'asseoir sur ses rives? et pourquoi ces fleurs que cueillait Ophélia, ces fleurs qu'on appelle des doigts de mort, portent ceux qui les contemplent à pleurer? Le mystère est partout, dans les yeux des femmes, dans la chevelure des arbres, dans le reflet de l'eau. Pour ma part, pensai-je, quand je fus sorti de chez madame de Toraldy, en descendant sur les quais, le long de la Seine, que j'entendais frissonner dans l'ombre sous son voile de vapeurs humides ; pour ma part je ne vois rien qui s'oppose à ce que le comte de Rochefée soit en effet le roi Arthur.

II.

— Certes, poursuivit Houdéisse, des gens qui n'ont pas connu le comte de Rochefée peuvent très-bien n'avoir jamais entendu parler de la princesse de Saffy. Sachez donc que la princesse de Saffy est fille du marquis de Talère, et que le marquis de Talère est de toute l'émigration le gentilhomme qui a eu la plus étrange destinée. Après avoir fait quelque temps la guerre sur le Rhin avec le prince de Condé, monsieur de Talère se rendit en Angleterre et entra au service de la Compagnie des Indes; c'était un homme d'une extrême hardiesse et d'une admirable beauté. Envoyé contre je ne sais quelle nation voisine de l'empire des Mogols, il plut à la fille du roi qu'il avait vaincu, la reçut pour femme et emmena avec elle une dot composée de plus gros diamants que ceux qui sont renfermés dans les cassettes des souverains de l'Europe. Tous les Nababs de la compagnie des Indes furent éclipsés par le marquis français. Il se fit construire, sur les rives du Gange,

à quelques lieues de Calcutta, un palais où une péri eût été heureuse de donner des fêtes. Ce palais existe encore, et quelques voyageurs qui l'ont visité m'ont dit qu'un de ses plus grands charmes était le bizarre mélange qu'il offrait partout des souvenirs féodaux avec la pensée orientale. Ainsi l'écusson des Talère, cet écusson de gueules, à la croix d'hermine que supportent deux chevaliers bannerets armés de toutes pièces, et qu'entoure cette vieille divise bretonne : « *Gric à Talère,* » brille au-dessus d'un portail semblable à celui d'une pagode. Dans une immense galerie qui donne sur le Gange et dont les voûtes sont marquées de signes symboliques, tous les portraits des Talère sont réunis. Le jour enflammé du ciel indien, que laissent entrer des fenêtres garnies d'une mousseline mouchetée d'or, va frapper de sombres visages de guerriers droits et farouches dans leurs armures ou de cardinaux inclinés et pensifs, sous la pourpre foncée de leurs barrettes. Le dernier des Talère s'était fait peindre dans un costume asiatique, avec un poignard comme celui d'Orosmane à sa ceinture, sur sa tête une aigrette formée du plumage diamanté du paon, et à ses pieds des babouches semées d'arabesques d'or ; en

cet équipage, il regardait le premier de ses ancêtres placé juste vis-à-vis de lui en habit de croisé.

Ce fut dans ce palais, si rempli de pensées diverses et bigarrées, que naquirent deux enfants, dont l'un est le marquis de Talère actuel, et l'autre la princesse de Saffy. Raoul, c'est le nom que portaient depuis des siècles les aînés des Talère, et Hirkah, c'est le nom que voulut donner à sa fille l'Indienne qui était entrée dans cette famille de preux, devinrent tous deux en grandissant de la plus surprenante beauté. Il y a cinq ans à peu près, monsieur de Talère, qui avait perdu sa femme, les conduisit à Paris, où lui-même mourut au bout de quelques mois. Raoul prit du service dans la marine, et Hirkah épousa le vieux prince de Saffy, de cette antique maison de Saffy, entée sur celle de Mélagènes, qui, après les guerres de Charles VIII en Italie, créa les premiers jardins français où l'on ait vu des caisses d'orangers.

J'avais déjà rencontré souvent, partant souvent admiré la princesse de Saffy; et il me sembla pourtant la voir pour la première fois, tant elle brillait d'un éclat extraordinaire, le jour où elle fit sa rentrée dans le monde, dont elle s'était tenue éloi-

gnée trois ans après la mort de son mari. C'était chez la duchesse de Pernezan. Elle présentait dans sa personne le bizarre et charmant assemblage qu'offrait le palais de son père. Vous avez tous dans vos portraits de famille quelque bisaïeule ou quelque grand'tante peinte en chasseresse avec une peau de tigre sur les épaules et des cheveux à la Fontange ou à la Pompadour. La princesse de Saffy avait dans le dessin et l'expression même de ses traits le contraste que ces beautés des anciens temps présentent dans leurs costumes. Son nez, mince et un peu recourbé, était celui de la race franque; ses yeux, qui ouvraient sous de longs cils noirs leurs profondeurs d'azur, avaient l'expression extatique et sauvage des regards de bayadères; son cou svelte, sa taille élancée, ses proportions d'Atalante faisaient songer aux filles des forêts, et sa démarche digne, posée, d'une grâce décente, était celle d'une pensionnaire de Saint-Cyr jouant *Esther* devant madame de Maintenon.

On était au mois d'avril, la duchesse de Pernezan donnait une matinée dansante. Madame de Pernezan habite, dans le fond du faubourg Saint-Germain, un grand hôtel qu'entoure un véritable parc.

J'aperçus dans l'embrasure d'une fenêtre, devant des vitres, à travers lesquelles on voyait trembler un feuillage d'un vert tendre, une tête blonde toute baignée de la lumière d'un jour printanier, et je reconnus le comte de Rochefée, ou, si vous l'aimez mieux, le roi Arthur. Nous ne nous étions presque point revus, car ainsi va le monde, ceux qui vous ennuient sont toujours sur vos talons, et ceux qui vous plaisent ont l'air de voyager dans des planètes; nous ne nous étions presque point revus depuis le jour où nous avions échangé des paroles de sympathie. Je m'approchai de lui, et lui tendant la main.

— Vrai Dieu! m'écriai-je, je suis heureux de vous rencontrer, car je craignais que vous n'eussiez fait ce siècle-ci comme le siècle dernier, que, las des hommes félons et des femmes sans candeur, vous ne vous fussiez retiré en Bretagne pour guerroyer contre les loups.

— J'ai pensé à prendre ce parti, me répondit monsieur de Rochefée, mais je ne sais quelle vague espérance, que je m'efforçais en vain de repousser, m'a fait rester ici, et depuis un instant, ajouta-t-il tout rêveur, il me semble que j'ai l'explication de ce sentiment mystérieux d'attente. Je suivis la direc-

tion du regard dont il accompagna ces paroles, et je vis la princesse de Saffy, qui, aux bras du jeune duc de Ramfalen, valsait dans un tourbillon de pétales rouges et argentées, tombant en pluie d'un énorme bouquet de fleurs étrangères agité sur son sein.

— Jamais, dis-je à monsieur de Rochefée, je n'ai détourné quelqu'un qui m'était cher d'une pointe d'épée ou d'un regard de belle. Vous qui avez tant d'amour pour la chevalerie, qui êtes la chevalerie même, obéissez à l'appel de ces yeux. Vous n'avez plus à interroger le visage de mademoiselle de Trenmoël; il ne pourrait rien vous apprendre sur celui de la princesse de Saffy. C'est tout un nouveau monde de pensées qu'on sent vivre sous ce front qui porterait avec la même grâce le turban d'une péri et le cercle d'or d'une châtelaine. Allez, mon noble ami, croyez-moi, ne désespérez point de votre destinée; tout peut-il vous sembler perdu, quand vous voyez luire un sourire, comme celui qui jette en ce moment une vraie lumière de paradis sur le visage que nous contemplons? —

Monsieur de Rochefée fit beaucoup mieux que de me répondre; il alla prier madame de Pernezan de le

présenter à la princesse de Saffy, que le duc de Ramfalen venait de reconduire à sa place, et, au bout de quelques instants, il s'élançait avec la belle Française des rives du Gange sur le sol frémissant des régions harmonieuses où la valse vous entraîne. Vers le déclin du jour, monsieur de Rochefée et moi, nous quittâmes tous deux l'hôtel de la duchesse de Pernezan, Le roi Arthur me proposa de me reconduire, et quand il eut pris place à côté de moi au fond de sa voiture :

— Oui, s'écria-t-il, j'aime et j'espère. Mais, fit-il après un instant de silence, je ne sais point pourtant si la princesse de Saffy daignera répondre à mon amour. Ce n'est point une des conditions les moins difficiles parmi celles qui me sont imposées que de séduire les cœurs dans lesquels je dois chercher la foi. Tous les siècles c'est une entreprise qui me présente plus d'obstacles. Car, tel que vous me voyez, j'ai fait peu de progrès dans l'art de la galanterie. J'en suis resté à la méthode qui me réussissait au temps où les femmes pansaient les blessures et aimaient les grands coups de lance. Pour plaire à la princesse de Saffy, je recommencerais bien mon combat contre le chat-tigre du pays

d'Ostun, j'irais bien couper la tête d'un calife dans son palais, je pourfendrais bien cent géants, mais jamais je ne saurais me débrouiller dans des intrigues de Lauzan et de Fronsac.

—Mon cher comte, lui répondis-je, ne vous mettez pas en peine, vous avez la qualité qui de tout temps a le mieux valu, en amour comme en guerre, le courage. Quand on est prêt comme vous à escalader, et, s'il le faut, à brûler une maison ; quand on a un sang généreux dont on payerait par une goutte chaque sourire de sa belle, et que ce sang coule dans un beau corps, on n'a pas besoin d'avoir beaucoup de tours au fond de son sac.

—Enfin, pourtant, reprit monsieur de Rochefée, par où commencer? Madame de Saffy part cette nuit même pour une terre qu'elle possède dans la Touraine, où elle doit rester jusqu'au mois de juin, qu'elle ira passer à Dieppe. A Dieppe je pourrais la voir facilement, mais le mois de juin est le dernier que j'aie à vivre dans ce siècle-ci, il faudrait qu'à cette époque je fusse déjà parvenu à lui plaire.

— Eh bien! cher comte, m'écriai-je, ayez confiance en moi. Partez demain pour la Touraine en même temps qu'elle. Vous trouverez peut-être quel-

que château où vous pourrez vous établir dans le voisinage du sien. En tous cas, vous rôderez sous ses murs, vous l'épierez, et vous qui êtes fait pour les aventures, vous pouvez être bien certain que le destin ne vous laissera point longtemps perdre votre peine. Monsieur de Rochefée suivit mon conseil, et voici ce qui arriva.

III

La princesse de Saffy habitait un vieux château sur les bords de la Loire. Elle vivait là avec son frère, qui depuis quelques mois était de retour d'un voyage sur les côtes de la Lybie. Le marquis Raoul de Talère a l'humeur hardie et fantasque de son père ; il a toujours eu un sentiment de tendresse passionnée pour sa sœur. Du reste, c'est un véritable Hippolyte, non point comme celui de Racine, bien entendu, mais comme l'Hippolyte antique. Le bruissement des mers, celui des forêts, le hennissement des chevaux et le cri des bêtes sauvages, voilà

les seules sources de son ivresse et de ses rêveries. Malgré toutes les représentations de l'équipage avec lequel il était embarqué, jamais il n'avait pu se décider à laisser sur la terre d'Afrique un lion et une lionne de taille gigantesque qu'un roi nègre lui avait donnés ; il était revenu jusque dans son château de la Touraine avec le redoutable présent du prince africain.

Une femme élevée autre part que sur les rives du Gange aurait eu grande peine à faire un cordial accueil aux hôtes que monsieur de Talère amenait. Mais, quoique moins farouche que son frère, Hirkah avait un peu de ses goûts. Le lion et la lionne ne l'effrayèrent pas ; elle promena sur leur peau fauve ses petites mains blanches et les admit à coucher à ses pieds comme un couple de lévriers. Elle fit même plus encore : son frère voulut leur donner pour logement une grande chambre démeublée qui attenait à la sienne ; elle y consentit, quoique cette chambre communiquât par une porte dérobée avec son propre appartement. Les gens de monsieur de Talère et de la princesse de Saffy ne partageaient point leur sympathie pour les habitants du désert. Quatre valets déclarèrent successivement à Raoul qu'ils ne vou-

laient plus se charger de soigner des lions. Un jour le marquis entretenait Hirkah, en revenant de la chasse avec elle, de l'insolence d'un cinquième laquais qui, le matin même, s'était révolté à son tour, quand le frère et la sœur aperçurent en même temps un grand jeune homme en habit de paysan, assis au pied d'un arbre devant le cadavre d'un loup-cervier dont il venait de couper la tête.

— Holà ! l'ami, s'écria Raoul, que faites-vous ? comment ce loup est-il entre vos mains ? serait-ce vous par hasard qui l'auriez tué ?

Le jeune homme tourna vers son interlocuteur une figure virile et avenante, quoiqu'elle fût en partie masquée par un large bandeau noir.

— Ce loup est entre mes mains, dit-il, parce que je l'ai tué à mon corps défendant, en loyal combat. Je viens de couper sa tête afin d'en faire hommage au marquis de Talère, qu'on dit être un brave gentilhomme, et à la princesse de Saffy, qu'on proclame partout la dame la plus accomplie qui ait jamais habité un château.

— Le marquis de Talère et la princesse de Saffy sont devant toi, reprit Raoul, et ils acceptent ton hommage. L'ami, tu parles d'une façon qui me plait

Tu m'as l'air d'appartenir à une race de paysans comme on n'en voit plus naître sur nos terres. Au lieu de te faire soigner des chiens et des chevaux, je te confierai la garde d'un lion et d'une lionne que j'ai ramenés d'Afrique. Jusqu'à ce jour, tous ceux à qui j'ai donné cet emploi se sont conduits comme des faquins. Aux premiers rugissements qu'ils ont entendus, ils sont venus me déclarer, tout mourants de peur, qu'ils ne feraient plus leur service. Un homme qui coupe la tête d'un loup avec autant de bonne grâce que toi n'aura point de ces ridicules frayeurs. Allons, décide-toi, et, si ma proposition te convient, suis-nous.

Le roi Arthur, car à quoi bon ne pas le nommer, se leva, et, chargeant sur ses épaules les dépouilles sanglantes de la bête qu'il avait tuée, suivit à pied le frère et la sœur jusque dans le château. Dès le soir même il eut à remplir ses fonctions, et il entra dans l'asile des lions, portant deux agneaux entiers, avec autant d'aisance que s'il fût entré dans un pigeonnier, un sac de millet à la main.

On devine bien toutefois que l'unique pensée du preux était de se ménager un entretien avec celle dont les beaux yeux lui avaient fait prendre un si

humble emploi. Ce n'était point chose facile. Le marquis de Talère ne se séparait jamais de sa sœur. Il chassait avec elle le cerf, même le sanglier, dînait avec elle et la suivait l'après-dîner dans son appartement, d'où il ne se retirait qu'à l'heure du coucher. Un seul personnage se mêlait à cette intimité du frère et de la sœur, c'était le lion Kadjih. Kadjih laissait le soir sa compagne, beaucoup moins sociable que lui, dormir sur le lit de feuillage où il s'était tenu avec elle pendant le jour, et il se glissait dans la chambre de la princesse. Hirkah faisait coucher devant son fauteuil le formidable animal, et s'en servait comme d'un coussin pour poser ses deux petits pieds. Souvent elle restait ainsi des heures entières, ses pantoufles à demi cachées dans la crinière dorée de Kadjih, à s'entretenir avec Raoul des bords du Gange et des forêts indiennes.

On était au commencement du mois de mai, partant les jours n'avaient pas encore atteint toute leur longueur. Lorsque la princesse et son frère quittaient la table, l'ombre régnait dans la grande pièce où ils allaient causer. Tous deux préféraient la lumière de l'étoile qu'on voit s'allumer à travers les vitres dans la mystérieuse profondeur des cieux à

la clarté d'une lampe ou d'un candélabre. C'était d'habitude au milieu du crépuscule que se passait leur tête-à-tête de l'après-dîner. Un soir, le marquis de Talère, assez fatigué de la poursuite d'un vieux cerf, qui avait employé contre lui toutes les ressources de son expérience, eut avec sa sœur une conversation des plus languissantes. Il ne lui parla guère que d'une chauve-souris qui venait, lui disait-il, toutes les nuits troubler son premier sommeil, et contre laquelle il méditait une embuscade ; puis il bâilla, dit qu'il avait envie de dormir, et se retira enfin, après avoir déposé sur le front d'Hirkah un baiser fraternel.

Quand la princesse fut seule, elle sentit trembler d'une façon singulière le lion, qui toute la soirée était resté sous ses pieds tellement immobile qu'elle l'avait cru endormi. Pendant qu'un vague sentiment de surprise et d'inquiétude arrêtait tous ses mouvements, une voix sortit de la masse sombre qui gisait devant elle et lui dit :

— Pardonnez une ruse, princesse, à l'homme le plus amoureux qui fut jamais. Dans cette peau de lion sur laquelle vos pieds ont daigné s'appuyer ce soir est quelqu'un qui a eu l'honneur de valser avec

vous chez la duchesse de Pernezan, le comte de Rochefée. Si j'avais eu, madame, l'esprit plus adroit, plus souple, plus de ce monde où je vous ai rencontrée, j'aurais sans doute trouvé un moyen moins extraordinaire que celui auquel j'ai eu recours pour vous apprendre ma passion. Mais je n'ai rien imaginé de plus ingénieux que de me faire faire une peau toute semblable à celle de votre lion Kadjih et de m'y blottir. Oh! madame, ne rendez pas amer par des paroles de courroux le souvenir des bienheureux instants que je viens de passer sous vos pieds.

En achevant ces paroles, monsieur de Rochefée s'était mis peu à peu à genoux auprès de la princesse. L'ombre n'était pas assez profonde pour que l'on ne pût point distinguer sa blonde tête substituée tout à coup à l'immense crinière qu'avaient foulée les pieds d'Hirkah.

— Monsieur, s'écria madame de Saffy, éloignez-vous à l'instant, si vous voulez que le souvenir de votre extravagance ne me soit point odieux. L'estime en laquelle je tiens le rang de gentilhomme m'empêche seule d'appeler mes gens. Mais relevez-vous, monsieur, relevez-vous donc et partez; je

souffre pour vous comme pour moi de cette ridicule situation.

Tandis que la princesse traitait le pauvre comte avec cette classique cruauté, un coup de fusil retentit dans un appartement voisin, et l'on entendit la voix du marquis de Talère qui criait :

— Hirkah ! Hirkah ! je viens de tuer ma damnée chauve-souris sur le casque de Gontran le templier, je vais te la montrer. Ses grands yeux jaunes brillent encore.

A cette voix, la princesse de Saffy laissa échapper une exclamation de terreur. Monsieur de Rochefée n'hésita point un instant sur le parti qu'il avait à prendre. Il ne se dirigea point vers la porte, il fût tombé entre les bras de Raoul, qui l'aurait reconnu; il ne s'élança pas vers la fenêtre, les fenêtres du château avaient des gonds qui grinçaient pendant une heure avant de s'ouvrir. Il se précipita vers la chambre où Kadjih et sa compagne étaient renfermés. Avant que le marquis de Talère fût entré, il avait tiré le panneau de la boiserie qui donnait passage dans cette retraite, et il était tombé, encore revêtu de sa peau de lion, entre les corps velus des terribles souverains du désert.

Le lion et la lionne, troublés dans leur repos, se mirent à flairer avec de sourds rugissements l'être bizarre qui venait se jeter au milieu d'eux. Il n'y avait pas un coin du château où la rouille ne rongeât dans l'ombre quelque masse d'arme, quelque lance rompue ou quelque vieille épée. Monsieur de Rochefée avait avisé plusieurs fois dans la chambre des bêtes une grande lame à deux tranchants dont la poignée de fer eût recouvert les mains d'un géant. Avec un sang-froid égal à sa dextérité, il laissa entre les dents de Kadjih sa peau d'emprunt, et, tandis que l'animal étonné retournait ces dépouilles dans sa gueule, il s'empara de l'arme des anciens temps. Un homme de nos jours aurait été fort embarrassé avec une semblable rondache; mais pour le roi Arthur, qui avait manié la fameuse Escalibor, cette épée n'était pas plus difficile à tenir et à diriger qu'un fleuret pour un maître d'armes. A peine s'en fut-il emparé, qu'il fondit sur le lion et lui porta un coup d'estoc qui fit pénétrer dans ses entrailles trois pouces de l'épaisse lame, puis, d'un revers de la rapière ensanglantée, il atteignit la lionne au cou et lui fit un large collier de pourpre. Ses deux adversaires ainsi blessés, il se précipita d'un bond dans

la chambre du marquis de Talère, qui communiquait, je crois l'avoir dit, avec la chambre des animaux. Les murailles du château étaient tellement épaisses, qu'il espérait empêcher par cette manœuvre le bruit de ce combat d'être entendu chez la princesse de Saffy. Le lion et la lionne se précipitèrent sur ses pas. Il s'arrêta pour leur faire face. Heureusement ses ennemis ne l'attaquèrent point ensemble. Ce fut Kadjih qui s'élança sur lui le premier. Il enfonça son épée dans la gueule béante du monstre ; elle en sortit tordue par l'effort des deux plus formidables mâchoires qui aient jamais déchiré des ventres d'éléphants et brisé des cous de gazelles, mais elle en sortit rouge jusqu'à la garde. Kadjih avait les entrailles déchirées et râlait sur le parquet. Alors il saisit à deux mains son arme, qui n'était plus qu'une masse de fer presque informe, et s'en servit comme d'une massue. Il en asséna sur la tête de la lionne des coups comme ceux dont il fendait autrefois la tête et le corps d'un chevalier armé de toutes pièces. Quand il vit les deux bêtes africaines étendues à ses pieds dans des flaques de sang, il courut à une fenêtre qui s'ouvrit avec fracas et se trouva sur un balcon suspendu à vingt pieds

au-dessus de la Loire. La lune, qui était dans son plein, éclairait la surface jaune du fleuve. Le roi Arthur contempla un instant l'eau et s'y précipita. Au moment où son corps tombait dans les joncs et faisait s'envoler les martins-pêcheurs effrayés à travers la nuit, le marquis de Talère rentrait dans sa chambre, appelait ses gens, courait aux armes, et croyait qu'un monstre d'une espèce inconnue était entré dans son château.

IV

Quelques jours après ce terrible combat dont il n'avait pu éclaircir le mystère, Raoul fut obligé de quitter le château pour aller s'embarquer. La princesse de Saffy resta seule. Un matin que l'aube était venue jeter à sa fenêtre un sourire plus attrayant que d'habitude, l'idée lui vint d'aller visiter dans les bois une source dont les eaux passaient pour avoir une pureté merveilleuse et des propriétés salutaires. Elle se mit en marche à pied et sans domes-

tique. Elle prit un sentier creux qui renfermait, entre deux bords d'émeraude, un sable si luisant et si fin qu'on l'eût pris pour de la poudre d'or, et, au bout de quelques instants, elle fut au milieu d'un bois tout baigné de fraîcheur et d'ombre, où se cachaient, sous leurs rideaux vert tendre, maints couples amoureux d'oiseaux. La rêverie s'empara de ses esprits, ainsi qu'il devait arriver dans un semblable endroit, et elle se mit à rendre aux violettes, qui s'ouvraient pour elle dans l'herbe, leurs tendres regards. Quand elle parvint à la fontaine, qui était le but de sa promenade, elle avait la romanesque ivresse de ceux dont le cœur s'est abandonné aux enchantements des forêts. Sur le tertre même de gazon d'où la source s'éhappait, se tenait debout un grand jeune homme vêtu d'un habit de velours noir et les flancs ceints d'un couteau de chasse. Au premier regard qu'elle jeta sur lui, elle le reconnut. Quelle autre chevelure que celle du beau comte de Rochefée eût si bien marié ses reflets à ceux de l'éblouissante verdure des arbres qui se penchaient sur la fontaine? Quand le roi Arthur eut aperçu la princesse, il lui dit :

— Mes pressentiments ne m'ont point trompé.

J'espérais, madame, qu'en des lieux si beaux j'aurais du bonheur : je suis heureux, puisque je vous vois.

Une femme qui rencontrerait, même dans un salon, au sortir de sa voiture, un homme dont le visage lui rappellerait une aventure comme celle dont monsieur de Rochefée venait d'être le héros, éprouverait certainement pour cet homme un très-vif sentiment d'intérêt. Dans ce bois, par cette belle matinée, et après les rêveries d'une marche solitaire, qu'on juge de ce que le roi Arthur devait être pour la princesse de Saffy. Hirkah adressa la parole au comte avec bienveillance. Les manières du comte étaient si nobles et si réservées, que cette bienveillance alla toujours en croissant. Le roi Arthur avait une façon d'être avec les femmes dont le secret est perdu. On sentait dans ses regards autant de flamme que pouvaient en renfermer les regards du maure de Venise, et son ardeur était tempérée par un tel respect, que sainte Élisabeth l'eût pris pour écuyer quand elle allait, à l'insu de son mari, faire ces pieuses tournées qui nous ont valu le charmant miracle des roses. Nulle beauté ne pouvait apprécier une pareille nature plus vivement que la princesse de

Saffy, elle en qui la dignité d'une épouse de chevalier se mêlait à la pureté d'une nymphe chasseresse. Après une explication qu'elle provoqua avec bonté, et qui fournit au comte de Rochefée l'occasion de montrer tout ce que la courtoisie a de plus séduisant, la tendresse de plus délicat, le dévouement de plus propre à toucher, la princesse s'éloigna en disant :

— L'absence de mon frère m'empêche de recevoir en ce moment qui que ce soit dans mon château ; mais dans une semaine je serai à Dieppe ; et, quoique vous soyez teint du sang de mon favori Kadjih, je puis vous assurer que je vous y verrai sans horreur.

V

Il y eut l'été dernier beaucoup de monde à Dieppe, et la passion du comte de Rochefée pour la princesse de Saffy fut, parmi les baigneurs, le sujet de toutes les conversations. La princesse permettait

au roi Arthur de lui rendre ses soins à la face de tous ; le roi Arthur profitait de cette tolérance pour suivre dans son amour les us chevaleresques. Ainsi madame de Saffy s'éprit tout à coup de la couleur verte. Le roi Arthur fit peindre en vert toutes ses voitures, habiller en vert tous ses laquais, et ne parut plus nulle part sans un bouquet de feuilles à sa boutonnière. Le jeune vicomte de Blarthen, un officier de la marine anglaise, soutint un jour qu'il avait vu à Valence, derrière une jalousie, à travers une touffe de jasmin, un regard plus profond que celui d'Hirkah. Le roi Arthur provoqua le vicomte de Blarthen. Une circonstance acheva de rendre ce duel étrange, c'est que monsieur de Rochefée voulut absolument se servir de deux épées du temps de Bayard, qu'il avait découvertes dans la boutique d'un brocanteur. La princesse de Saffy passait à son amant toutes ces bizarreries. Une femme habituée à se promener au bord du Gange entre des portraits de croisés et à rêver le soir, les pieds dans la crinière d'un lion, n'était point facile à étonner. Le roi Arthur pouvait croire que le destin avait enfin formé la créature qui devait mettre un terme à son enchantement.

Un jour, c'était le dernier du mois de juin, le comte de Rochefée et la princesse de Saffy se promenaient au bord de la mer. Ils étaient à quelque distance de la ville, sur une grève où s'élevaient seules quelques cabanes de pêcheurs. Le soleil, qui depuis quelques heures seulement était sorti de son manteau de pourpre, n'avait pas encore chassé du ciel les brises matinales. L'air était à la fois brillant et frais; la mer avait dans ses reflets, dans ses murmures, dans le doux balancement de ses vagues, ce charme étrange, et pourtant senti de tous, qui fait que l'on en est amoureux, qu'on l'appelle perfide, qu'elle arrache au cœur des soupirs, jette sous le front la rêverie, calme, irrite, subjugue, exerce enfin tout l'empire de la beauté que les poëtes antiques firent sortir de son sein.

Monsieur de Rochefée, la chevelure au vent, tournait des regards pleins d'exaltation vers le côté de l'horizon où sa pensée saluait les rives de la Grande-Bretagne. Oh ! s'écria-t-il tout à coup en saisissant la main de la princesse de Saffy, je ne serais pas étonné, quand un vaisseau à la carène d'or viendrait nous prendre pour nous transporter dans une île où je placerais au faîte d'un trône la

fleur de votre beauté ; mais je voudrais conquérir ce bonheur par quelque action héroïque. Ce ciel brillant, cet air pur et votre regard, votre divin regard, madame, remplissent tout mon être d'une vigueur que je brûle de consacrer à un noble usage ; je désire faire un de ces efforts, comme les grands combats en inspirent, qui portent soudain l'âme jusqu'aux astres et la ramènent dans le corps tout inondée d'éclat.

Le roi Arthur achevait à peine ces paroles enthousiastes qu'il vit s'approcher du rivage une barque d'où sortirent deux marins portant sur leurs bras un de leurs compagnons tout baigné de sang. La grève se couvrit en un instant de pêcheurs. Une pauvre femme, suivie de deux petits enfants pendus à son tablier, courut auprès du corps que l'on rapportait et se jeta à genoux en sanglotant ; la princesse de Saffy interrogea un marin sur ce qui se passait sous ses yeux, et on lui répondit : — C'est encore, madame, un coup du requin ; depuis huit jours il s'est blotti dans les sables du petit îlot que vous voyez là-bas un requin dont les dents sont plus tranchantes que des lames de couteaux. Il faut bien que nous allions de son côté, car il est établi

à l'endroit où l'on pêche les meilleures huîtres ; et, avant tout, on doit faire son métier. La bête a déchiré, ce matin, Mathieu, le père de ces enfants qui pleurent là auprès de leur mère ; il en avait tué d'autres hier, et peut-être qu'il en tuera d'autres demain.

Monsieur de Rochefée, dès qu'il eut entendu ces paroles, s'approcha silencieusement de la mer. L'horreur que lui inspirait un costume sans épée faisait qu'il était presque toujours en habit de chasseur. Il se dépouilla de ses vêtements, mais garda son couteau, qu'il plaça entre ses dents, et se mit à nager vers l'îlot où était le requin. Ce furent des cris de terreur sur toute la côte quand on le vit se diriger vers ce redoutable endroit. Le cœur de la princesse de Saffy, malgré sa force, ne put résister à l'émotion qu'il ressentit ; Hirkah fut portée évanouie dans la cabane d'un pêcheur. Pendant qu'on l'étendait sur un pauvre lit, entre des filets, son amant, suivi par tous les regards, touchait presqu'aux sables ou le monstre était caché. Ce fut au milieu même des flots qu'eut lieu son combat. Le requin était à moitié endormi sous une plante marine d'un vert sombre avec laquelle la couleur foncée de son corps le

confondait, quand une odeur de chair humaine le tira subitement de son sommeil. Ouvrant sa gueule énorme, meublée de dents aiguës et tranchantes comme des instruments de chirurgie, il se dirigea en nageant vers Rochefée. Le roi Arthur plongea dans les flots de façon à se trouver sous le ventre de son ennemi, et, avec autant de sang-froid que s'il eût combattu en plein air un paladin, il lui enfonça, au défaut de sa cuirasse d'écailles, le couteau dont il était armé. Un moment le roi Arthur et le requin disparurent au milieu d'un gouffre dont l'orifice devint tout sanglant; puis, l'homme revint sur les ondes, traînant après lui le corps de la bête tiré par le couteau de chasse comme par un harpon.

Le roi Arthur faillit être étouffé par les marins; c'est à grand'peine qu'il parvint à se délivrer de leurs embrassades, à reprendre ses habits et à gagner l'humble maison où la princesse de Saffy avait été transportée. Hirkah venait de rouvrir les yeux au moment où, suivi d'une foule qui baisait ses vêtements, il entra dans la cabane. Quand elle l'aperçut, elle poussa un cri et lui tendit la main; le roi Arthur s'agenouilla, baisa la petite main de sa dame

comme un prêtre peut baiser le bois d'un crucifix ; puis, lisant dans le regard qui s'attachait sur lui une expression de tendresse enthousiaste :

— Madame, si vous m'aimez, s'écria-t-il, ne craignez point de le faire voir, je suis digne de vous, je suis le roi Arthur.

En prononçant ces mots, il regarda la princesse avec une anxiété impossible à rendre. De la première expression qui se peindrait sur ce visage, des premiers mots que prononcerait cette bouche, allait dépendre toute sa destinée. Un moment dans les profondeurs bleues des grands yeux d'Hirkah la foi lutta contre le doute et la surprise ; mais, hélas ! la foi n'eut point la victoire. Les paysans qui entouraient le comte de Rochefée, aux bizarres paroles qu'ils venaient d'entendre, s'étaient tous regardés, et ces mots avaient été murmurés sur quelques bouches : « Mon Dieu ! serait-ce un fou ? » On confond si volontiers l'héroïsme avec la folie dans ce misérable monde, que l'exploit même pour lequel tous ceux qui étaient là venaient de regarder monsieur de Rochefée comme leur sauveur augmenta la force de leur doute. Le doute est de tous les sentiments celui qui se communique le plus vite ; Hirkah elle-même,

Hirkah, la mystérieuse châtelaine des bords du Gange, subjuguée par l'étonnement qui éclatait autour d'elle, murmura tout bas :

« Hélas ! serait-il devenu fou ? »

Ces mots n'eurent point plutôt frémi sur ses lèvres, que les yeux du roi Arthur, tout pleins d'espérance et d'amour, laissèrent voir une expression de douleur dont les monstres qu'il avait tués auraient été attendris. Il se leva, sortit, sans qu'on pût le retenir, de la cabane, courut à un rocher et se précipita dans la mer.

O princesse de Saffy ! pourquoi ne l'avez-vous pas cru ? Il est retourné dormir de son sommeil séculaire dans l'île d'Avallon. Au lieu d'être muette et insensible comme le granit de la grotte dans laquelle il repose, si vous aviez eu foi en lui, il ferait maintenant refleurir en Angleterre les beaux jours de la chevalerie. Il vous en aurait coûté si peu pour reposer la couronne sur ce noble front où siégeait la candeur intrépide du preux ! O princesse de Saffy ! que vous avez été cruelle ! combien votre œil bleu l'a fait plus souffrir que n'auraient pu le faire souffrir jamais l'épée d'un guerrier, les griffes d'un tigre ou le dard enflammé d'un dragon !

Ici, Tyvarlan interrompit Houdéisse : — Tu sais, dit-il, quel faible j'ai toujours eu pour la chevalerie. J'aime infiniment ton héros ; ses grands coups d'épée me ravissent, j'admire son combat avec les lions, et son duel avec le requin me va au cœur, car il me rappelle un souvenir de famille. Au siècle dernier, un marquis de Tyvarlan paria avec des officiers de marine qu'il combattrait un requin dans la mer à la mode des nègres, et il gagna son pari. Mais, si ton héros me plaît, l'espèce de légende dans laquelle tu le fais figurer m'est tout à fait désagréable. Je lui trouve une physionomie symbolique comme celle d'un récit allemand. Je te soupçonne d'avoir voulu faire entendre qu'une femme, en ayant foi dans son amant, lui donnait une véritable royauté.

— Mon cher, repartit Houdéisse, je suis un gentilhomme français et non pas un poëte germanique. Je ne m'amuse pas à mettre des symboles en récits, et je ne comprends pas trop d'ailleurs quel serait le sens de celui que tu m'accuses d'avoir inventé. J'ai réellement connu le comte de Rochefée et la princesse de Saffy.

— Mais comment se fait-il, cria-t-on de toute

part à Houdéisse, que les personnages dont tu parles ne rappellent rien à aucun de nous?

— Cela tient à ce que vous ne connaissez ni le monde ni les armoriaux. Hier soir, au bal chez la comtesse de Toraldy, j'ai vu valser le marquis de Talère, qu'une intrigue avec une grande Anglaise à la taille de roseau et aux yeux de myosotis semble devoir adoucir un peu. Il y a quelques jours dans un armorial de Provence, je vis les armes des Saffy écartelées avec celles des Mélagènes. Les armes des Mélagènes sont d'or plein, et celles des Saffy sont d'azur à un demi-vol d'argent.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.

HISTOIRES
SENTIMENTALES
ET
MILITAIRES

DU MÊME AUTEUR.

CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS

Un volume grand in-18.

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ

Un volume grand in-18.

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

HISTOIRES

SENTIMENTALES

ET

MILITAIRES

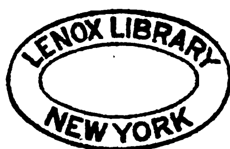
PAR

PAUL DE MOLÈNES

L'HOMME ABANDONNÉ.—LES SOLITUDES DE SIDI-PONTRAILLES.
VOYAGES ET PENSÉES MILITAIRES.
LA BONNE FORTUNE DE BEN-AFROUN. — UN PORTRAIT DE SOUVENIR.
LE REPENTIR DE FIGARO.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1855



L'HOMME ABANDONNÉ

I

« On nous annonce que lord Tevelham et la marquise d'Éponne étaient au nombre des passagers qui ont péri dans le dernier accident arrivé sur le Missisipi. » Voilà ce que j'ai lu récemment dans un journal américain que je n'ai trouvé ni dans un salon, ni dans un club, ni dans un café, — mais dans un gourbi au pied du Jurjura. Il y a longtemps qu'un poëte s'est étonné de la bizarre destinée des choses écrites. Qui avait apporté là, dans cette demeure perdue, au milieu

de ce désert, cette page volante des fébriles mémoires où se peint l'âme des nations civilisées? Mes songeries, du reste, ne furent point pour ce mystère : elles furent pour les souvenirs qu'éveillaient chez moi deux noms connus. Ainsi donc, pensais-je, de ces trois existences qu'une fatale aventure a mêlées, il n'en est plus une maintenant qui appartienne à cette terre. Une des excellentes qualités de la mort, c'est qu'elle attire la vérité, au lieu de la repousser, de la honnir, de la conspuer, ainsi que le fera éternellement la vie. Qui empêchera aujourd'hui, pensais-je encore, un témoin de ce drame, dont les acteurs sont à présent derrière le rideau destiné à se baisser sur nous tous, de raconter ce qu'il a vu? Et je profitai des loisirs que me donnait un séjour forcé dans un pays où n'abondent pas les distractions pour écrire ce que l'on va lire. Je me sers sans crainte aucune de cette formule, car cette histoire, qui m'est revenue jusqu'en ses moindres détails si loin des lieux où elle s'est passée, est de celles qui éveillent toutes les curiosités humaines. C'est un aliment offert aux deux instincts dominants de notre nature sociale : à la compassion et à la malignité.

On s'entretint pendant huit jours à Paris, il y a une dizaine d'années, de la disparition subite du comte Ladislas Oleski et de la marquise d'Éponne. Cet événe-

ment occupa tellement les esprits, qu'il prolongea, en mettant à néant je ne sais quelle grande question politique, l'existence d'un ministère. L'opinion qui faisait retentir sa voix autour des tables de thé pouvait à peu près se traduire ainsi : « La pauvre femme! entre quelles mains elle est tombée! Dans un mois, il l'aura remplacée par une danseuse. C'est un de ces hommes qu'on devrait reléguer dans les clubs. Sa présence était un vrai scandale dans le monde. L'année dernière n'a-t-il pas été aux courses avec un essaim de ces créatures qu'on ne saurait trop éloigner de tout ce qui se passe et tenir étrangères à tout ce qui se dit? On affirme que tous les soirs, à l'Opéra, il était ivre. Mais c'est qu'il la battra, il la battra pour sûr; il lui donnera des coups; ce sont là les souffrances de cœur qu'elle trouvera auprès de lui. » Quelqu'un qui a entendu tous ces propos, et bien d'autres encore, pensait tout autrement. Voici ce qu'il pensait.

Oléski aurait pour la femme qu'il avait enlevée un amour qui deviendrait le but suprême de sa vie. Les personnes, du reste, qui, en ce moment, jugeaient ce pauvre comte avec le plus de sévérité, n'avaient pas toujours été aussi malveillantes à son endroit. Quand Oleski parut à Paris, il y a de cela déjà un assez bon nombre d'années, il jouit, pendant tout un hiver, de

l'un de ces capricieux engouements qui sont une des charmantes et funestes manies de notre pays. Il avait été exilé, non point pour une affaire politique, — la politique en aucun temps n'avait été la maîtresse de son cœur, — mais pour une mystérieuse aventure fort sérieusement appréciée par l'empereur de toutes les Russies. C'était un Polonais dans ce que les Polonais ont de séduisant. Il avait une nature mobile et d'une caressante expansion qui faisait épanouir chaque jour de nouvelles affections autour de lui. On ne peut point dire assurément que son intelligence eût une grande étendue ; mais toutefois il avait le secret des nobles et délicates jouissances. Ainsi, par exemple, il aimait la musique comme ce tendre et fantasque héros de la plus spirituelle et de la plus sentimentale comédie de Shakspeare, comme l'amant de la capricieuse Olivia, le duc d'Illyrie. Il aimait aussi la peinture : on a de lui une tête de Vénitienne, il est vrai que c'est son œuvre unique, qui fait songer de Véronèse. Malheureusement ou heureusement, suivant la manière dont on juge la vie, ce qu'il préférait à la musique, à la peinture, à tous les plaisirs du monde idéal, c'étaient les plus réels plaisirs de cette terre. Il était l'un des chefs de cette jeunesse bruyante qui essaya, pendant quelques hivers, d'élever à un faîte inconnu de splendeur le carnaval de Paris.

Il était même devenu une sorte de personnage légendaire pour cette immense partie du public parisien qui côtoie, à chaque heure du jour, tout un monde dont il est aussi éloigné que de Tombouctou. Quand, par une matinée de mardi gras, une voiture à quatre chevaux passait sur le boulevard portant quelques masques qui jetaient des dragées, nombre d'honnêtes promeneurs se disaient entre eux : « Voici la voiture du comte Oleski. »

Il est un fait certain, c'est que les femmes ont toujours eu une tendresse particulière de cœur pour ceux d'entre nous qui traitent la vie avec le plus d'audace et de légèreté. Lord Byron et M. Scribe sont d'accord sur cette vérité incontestable. Les folies d'Oleski étaient pour lui un titre à maintes bienveillances, qui s'exprimaient souvent avec une extrême vivacité ; mais pendant longtemps le beau Polonais repoussa toute espèce d'amour, comme certains célibataires repoussent le mariage. C'était un amant de la vraie liberté, c'est-à-dire de cette bonne déesse ennemie des trophées sanglants, qui n'a jamais élevé de barricades contre aucun trône, mais s'est fait souvent contre de sentimentales tyrannies un rempart de joyeuses bouteilles et de vierges folles. Tantôt il s'indignait, tantôt il riait, tantôt il s'étonnait, quand on lui racontait quelque histoire toute pleine de

romanesque passion. — Werther, disait-il souvent, m'a toujours fait horreur; c'est du reste une infamie de Goethe, qui eût trouvé, lui, un antidote contre les yeux noirs de toutes les Charlottes dans une bouteille de vieux vin du Rhin. — Ainsi pensait et parlait le comte Oleski, lorsqu'il rencontra la marquise d'Éponne. Tout danger semblait alors bien définitivement conjuré pour lui. Si je ne me trompe, à cette heure fatale de sa vie, il atteignait un âge qui le rendait plus propre à jouer le rôle du Commandeur que celui de don Juan; mais il était encore d'une merveilleuse beauté : on eût dit qu'au lieu de le flétrir, les années lui avaient gardé sa jeunesse. Son regard, où aucune grande passion ne s'était jamais allumée, avait conservé quelque chose de frais et de limpide; il exprimait cette sorte d'innocence que quelques libertins doivent à l'état de tranquillité parfaite où ils ont laissé leur cœur.

Cette situation n'était guère celle de la marquise d'Éponne. Jamais créature humaine ne fit plus qu'elle abus de tous les exercices du cœur; elle avait exécuté sur ce malheureux instrument tous les graves motifs de la passion, toutes les fantaisies brillantes de la coquetterie : aussi l'instrument même était-il un peu fatigué. Telle corde était brisée, telle autre ne résonnait plus; mais le talent de l'artiste était dans sa toute-

puissance. Quelles éblouissantes variations elle savait improviser sur les thèmes les plus connus ! Quel âge avait-elle alors ? je me le rappelle assez mal, et ne chercherai point à me le rappeler mieux. Les Arabes ont bien raison de proscrire l'odieux et triste calcul auquel nous nous livrons sur nos années. Je dirai seulement qu'elle était infiniment plus jeune qu'Oleski. Sa mère l'avait appelée Valérie par enthousiasme pour l'héroïne de Mme de Krüdner : c'est dire déjà quelle première direction elle avait reçue. Valérie donc était une de ces femmes dont la race ne disparaîtra que le jour où l'on brûlera le dernier roman, où l'on brisera le dernier piano, et où l'on renversera la dernière tasse de thé; c'était une des plus gracieuses naturelles de ce pays en révolte contre la nature, où le mouvement, le bruit et la lumière se produisent dans toute leur vivacité à minuit, où rien n'est comme Dieu l'a fait, depuis l'air qu'altèrent les parfums et les fleurs qu'emprisonnent les vases jusqu'à la beauté que travestit la mode, et l'esprit que déforme l'afféterie. Je la vois encore telle qu'elle se montra un soir, au milieu de ce monde qu'elle allait quitter, la veille du jour où elle disparut avec Oleski : elle était un peu trop grande peut-être, mais elle avait une de ces tailles qui, souples et ondoyantes comme les écharpes, peuvent braver les règles

ordinaires des proportions; son pied était merveilleusement petit; ses cheveux, quoique d'un noir irréprochable, ne nuisaient en rien au caractère rêveur répandu dans toute sa personne; ses yeux, d'un bleu sombre, avaient le charme profond et l'attrait voilé d'une belle nuit. Elle était, ce soir-là, tout de blanc vêtue, comme la fiancée d'un opéra à l'acte de la folie. Elle eut un immense succès. De l'aveu de tous, jamais elle n'avait été si belle, jamais non plus elle n'avait semblé jouir autant de sa beauté. J'ai compris depuis ce qui se passait en elle : c'étaient des adieux qu'elle faisait à sa gloire sur son dernier champ de bataille. La figure d'Oleski était aussi pensive que celle de la marquise était enjouée : il y avait sur le visage de ce confiant amoureux le recueillement d'un homme qui se prépare à une immense félicité. Tandis que sa Valérie donnait au monde une passionnée et suprême étreinte, il appartenait, lui, déjà tout entier à l'immortelle région des grandes tendresses. Comment ces deux êtres, destinés à partir ensemble pour ce divin pays, s'étaient-ils rencontrés dans l'exil des salons, aimés dans la vallée de la galanterie? C'est une histoire que je raconterai en peu de mots. Plus d'une mémoire assurément pourra compléter mes souvenirs.

Mme d'Éponne imagina d'aller passer un automne

dans un château où s'était réunie toute une bande de chasseurs. Elle n'avait point d'habitude le goût des plaisirs bruyants; l'espèce d'hommes qu'elle avait préférée jusqu'alors n'était point précisément celle qui brille dans les chasses à courre et dans les *steeple-chase;* mais elle venait de rompre avec un des derniers coryphées de la causerie française, et elle avait juré, disait-elle, une haine éternelle à tous les plaisirs de l'esprit. Elle affirmait que, si elle honorait encore une créature mortelle de son amour, ce serait un de ces êtres énergiques et bornés qui sentent fortement et n'analysent rien de ce qu'ils sentent. Parmi les femmes qui ont mené la vie de Mme d'Éponne, il n'en est point du reste à qui cette phase ne soit connue. Cette condition de certaines existences a fait formuler par quelqu'un cet axiome : « Il y a fatalement un jour où la belle se met à la recherche de la bête. »

Mme d'Éponne crut sa recherche finie, quand elle rencontra le comte Oleski. Elle vit pour la première fois Ladislas à cheval, dans un costume qui faisait merveilleusement ressortir des formes dignes d'être reproduites par un sculpteur. Ladislas était un intrépide cavalier; il s'élançait à travers l'espace avec la fougue d'un Arabe, et franchissait sans nécessité les plus périlleux obstacles avec l'impassibilité dédaigneuse d'un

Anglais. Elle s'exalta pour lui autant qu'elle pouvait encore s'exalter. Je n'ose point dire avec quelle rapidité Oleski réussit auprès d'une femme qui avait coûté quelquefois de longs et infructueux efforts aux plus habiles stratégistes en matière de galanterie.

Aussi il arriva ce qui devait nécessairement arriver. Ladislas ne fut que très-médiocrement ébloui de son triomphe. Il ne vit, dans ce qui devait être le grand événement de toute sa vie, qu'un incident semblable à nombre d'autres dont il avait perdu le souvenir. Les chasses finies, on se dispersa. Oleski se rendit à Florence, où il s'éprit à son habituelle manière, c'est-à-dire en n'engageant pas son cœur dans la partie, d'une danseuse qui avait déjà mis à mal un archiduc et deux princes régnants. Il se rappelait à peine qu'il existait une marquise d'Éponne, quand, vers le mois de janvier, il revint à Paris. Valérie, au contraire, se souvenait du beau chasseur avec un sentiment très-prononcé de tendresse. La conduite de Ladislas avait vivement agi sur un caractère tel que le sien, car il est inutile de dire qu'elle était de ces malheureuses natures qui prennent feu à l'indifférence et se glacent à l'affection. Elle se mit donc à poursuivre un amour qui fuyait devant elle avec la plus ostensible ardeur. Ladislas fit une de ces coupables et douloureuses sottises que plus d'une

conscience, à coup sûr, s'est déjà reprochées. Avec cette légèreté insouciante d'un autre siècle qui, chez quelques hommes, en définitive, est fort loin encore d'avoir disparu, il se laissa plaisanter et plaisanta lui-même sur la poursuite dont il était l'objet. Il faisait de continuelles allusions aux nombreuses fantaisies qui avaient déjà tyrannisé Mme d'Éponne, à tous les tendres secrets qu'elle avait complaisamment jetés dans l'oreille du public. Un beau jour cependant un de ses amis, en l'abordant, voulut traiter avec lui ce sujet à la manière accoutumée. Oleski rougit, puis pâlit, et répondit par un mot qui se traduisait le lendemain, pour cet ami malencontreux, en une côte cassée par une balle. Tout Paris sut que le comte Oleski aimait passionnément la marquise d'Éponne : Valérie avait vaincu.

C'était à l'Opéra, dans une nuit de carnaval, que son succès s'était déclaré. Oleski fut abordé par un domino devant l'horloge du foyer, cette triste horloge qui fait entendre, au milieu de toutes nos folies, le bruit des mâchoires du vieux Saturne dévorant le genre humain avec son régulier et perpétuel appétit. Par un grand hasard, le beau Polonais était ce soir-là dans une disposition mélancolique. Le langage de Valérie, qu'il ne reconnut pas, lui remua doucement le cœur. Il alla s'asseoir avec elle au fond d'une loge, et, pensant qu'il

avait pour compagne une inconnue à laquelle il n'aurait jamais à rendre compte d'un élan de sensibilité, il se mit à parler slave, tout en se servant de mots français. « Il se passe, dit-il, en ce moment quelque chose d'étrange dans mon âme. Cette nature invisible qui existe chez chacun de nous est, chez moi, cette nuit, toute bouleversée. Un souffle orageux, et qui me plaît pourtant, règne dans ce monde mystérieux; il y ride des eaux limpides et y soulève un feuillage endormi. Vous avez vu quelquefois la lune se lever au-dessus d'un lac agité; ainsi un astre nouveau pour moi se lève dans cette tempête et y jette un long rayon de tendre clarté... » Puis il s'interrompit en disant : « Je suis endormi à coup sûr, et je répète en rêvant quelque ballade polonaise. — Non, répondit une voix qu'alors il reconnut, vous ne rêvez pas; un astre en effet s'est levé en vous : j'ai triomphé, vous m'aimez. » Et Valérie souleva son masque.

En faisant ce mouvement, elle s'était mise debout, et elle avait appuyé sur l'épaule de Ladislas, qui était resté assis, une petite main que semblait animer sous son gant blanc une puissance nerveuse et magnétique. Ses grands yeux avaient quelque chose de fixe et de profond; c'étaient ces fleurs noires dont parle Henri Heine, ces fleurs enchantées qui vous regardent. Tout

cela se passait la nuit et au bal masqué. Demandez à Mozart dans sa tombe si le bal masqué et la nuit ne seront pas toujours des forces magiques ! Oleski se sentit entraîné. Il se pencha vers elle : « Oui, tu as raison, lui dit-il, je t'aime; c'est toi que mon âme tout entière vient de saluer. »

Et il se mit en effet à l'aimer. Ne soyons pas injustes envers Valérie. Après sa victoire, elle eut pour celui qu'elle avait conquis tout ce que sa nature pouvait éprouver d'enthousiasme. Ce fut bien là ce qui perdit Ladislas; il aimait, lui, l'honnête garçon, avec toute la sublime furie d'un premier amour. Rien de formidable comme ces passions inattendues et tardives qu'on éprouve tout à coup pour des femmes dont on croyait depuis longtemps n'avoir plus rien à redouter. Un jour, il lui déclara qu'il voulait aller vivre avec elle loin du monde, de ses bruits et de ses pompes. Il était mordu au cœur de cette vraie tendresse qui nous rend affamés d'isolement. Valérie n'avait jamais été enlevée; elle sourit au projet de son amant. Elle se dit que, dans une condition toute nouvelle, un bonheur nouveau lui serait peut-être révélé. Puis peut-être aussi pensait-elle que le moment était venu d'en finir avec toute une partie de sa vie, que le dénoûment proposé par Ladislas clorait à merveille son roman. Enfin, il est certain

qu'elle accepta de bonne grâce l'offre passionnée du Polonais, et le lendemain donc de ce soir dont j'ai parlé, un grand scandale était donné au monde, car le monde se scandalise fort des enlèvements : il pardonne tout aux amoureux, excepté cet acte qui l'atteint dans sa propre existence ; il leur crie par ses mille voix : — N'aviez-vous pas, grand Dieu, assez d'heures pour vous lasser l'un de l'autre? Vous vous ennuierez, vous vous haïrez, et vous finirez par vous quitter pleins de colère et de honte. Le malheur veut que ces voix-là aient presque toujours raison. Ladislas ne fut que trop puni d'un des plus grands crimes qu'il y ait dans la vie mondaine, d'avoir répudié la galanterie pour se livrer tout entier à l'amour.

II

Quand ils furent partis tous deux, ce fut une immense clameur qui allait de salon en salon. J'ai déjà dit comment on traitait le pauvre Oleski. Valérie inspi-

rait quelque compassion, quoique les railleries toutefois ne lui fussent pas épargnées; mais ce qui était jugé plus sévèrement encore que les criminels, c'était le crime même. Cette morale que vous savez s'évertuait en théories sur l'enlèvement. Quand le cercle était restreint, quand la conversation prenait un tour intime, les vieillards anecdotiers profitaient de la circonstance pour raconter leur belle conduite en semblable occasion. — Vous regretteriez, mon amie, d'avoir cédé à un entraînement auquel mon amour même me donne la force de résister. Il est des lois que personne n'a encore bravées impunément. Un jour..... — Si le vieux marquis de Sénilhon est encore de ce monde, il vous dira le reste de ce discours que plusieurs fois je l'ai entendu placer. A l'endroit où je me suis arrêté, il prend une prise de tabac.

En ce temps-là vivait un Anglais qui n'avait guère d'anglais que le nom. Le comte Édric de Tevelham avait passé en France une jeunesse qui n'était pas encore terminée, mais qui touchait à sa fin. Aussi beau qu'Oleski, il avait entendu la vie tout autrement que notre Polonais. Il avait mis à éviter les faciles amours tout le soin que Ladislas mettait à les rechercher. Ce qu'il aimait de la galanterie, c'en était par-dessus tout le jeu. On connaît ces chasseurs qui disent : « Je n'aime

pas le gibier. » Ainsi aurait pu dire Tevelham. L'objet de ses poursuites, une fois qu'il l'avait atteint, lui devenait indifférent; mais tout le temps qu'il était en chasse, que de piéges, que de ruses il employait! Pas de coquette qui parvînt à le dépister. Aucune fuite ne le rebutait, aucun détour ne l'égarait. Comme on se lasse de tout cependant, le métier pour lequel il se sentait créé avait fini par le lasser. Nous aurons beau nous débattre contre la tristesse, notre siècle est celui de Werther, de Manfred et de René. On ne fera jamais de nous des gens qui souriront sans arrière-pensée. Qui dira le contraire mentira. Pas de cœur qui, depuis tantôt soixante ans, ne naisse avec cette mystérieuse maladie qu'on appelle l'ennui, l'inquiétude, le *spleen*. Lord Tevelham avait cette maladie-là. Il lui arrivait sans cesse de songer à se mettre dans la cervelle ce plomb que les troupiers appellent avec un sens profond l'ami de l'homme. « Ce qui me retient, disait-il à quelqu'un qui fut à une certaine époque le confident de ses plus secrètes pensées, c'est une certaine curiosité. En dépit de l'expérience et de mon bon sens, j'ai peine à croire qu'il n'y ait dans ce monde rien qui mérite de nous arrêter. Ce mot de bonheur en définitive doit répondre à quelque chose. Si j'avais pu seulement voir comment cette chose est faite! » Celui à qui il parlait ainsi lui

répondait par une série de lieux communs philosophiques; mais Tevelham s'entêtait dans sa pensée, et, comme son suicide après tout pouvait être sans inconvénient affaire remise, il laissait de côté ses pistolets.

Un soir, il était à l'Opéra aux derniers jours de septembre ou au commencement d'octobre, si je ne me trompe, enfin à cette époque où Paris a la mélancolie d'un palais abandonné par ses hôtes. Il était seul au fond d'une loge avec l'ami dont nous venons de parler à l'instant. On jouait la *Lucie*. Pendant que cette tendre et désolée musique, livrée à des doublures de doublures, triomphait par sa seule vertu et, en dépit de ses malencontreux interprètes, exerçait une secrète action sur les plus distraites pensées, Tevelham se pencha vers son compagnon et lui dit : « J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Oleski; il est toujours sur les bords du lac de Genève, et il se prétend plus amoureux que jamais. Il m'engage à aller passer quelques jours auprès de lui, j'ai envie d'accepter son invitation et de partir demain. Vous savez ce que je vous ai souvent répété : je veux, avant de mourir, avoir eu le spectacle du bonheur. Si je trouvais ce pauvre garçon heureux, ce serait pour moi une profonde joie. Cet honnête Ladislas, du reste, mérite bien d'être aimé. Je le crois capable d'éprouver encore des sentiments dont, pour ma

part, j'ai gardé tout au plus l'intelligence. — Là-dessus Tevelham poussa un soupir; en ce moment, une bouffée de musique arriva du théâtre, en même temps suave et ardente comme ces souffles d'un ciel printanier qui nous parviennent après avoir traversé une feuillée tout humide d'une pluie d'orage. — Ces accords, reprit Tevelham, ont l'air de répondre à ce qui se passe en moi. L'amour et le lac de Genève m'attirent. Mon cher, je vous écrirai mes impressions. Si mes lettres me survivent, ce que j'espère, pour peu que vous n'en fassiez pas sur-le-champ des cendres, elles seront pour vous un monument qui vous rappellera deux souvenirs : ma mémoire et l'amour d'Oleski.

Ces lettres, en effet, ont été gardées religieusement, et ont servi à composer ce récit. On y a fait quelques suppressions et quelques liaisons qui les transforment en une sorte de mémoires; mais on a respecté le tour personnel. On y a laissé ce *je* tout plein de vie qui s'applique maintenant à un corps disparu au fond d'un fleuve et à une âme terriblement aventurée dans les champs inconnus de l'autre monde. C'est donc à présent lord Tevelham qui va parler.

III

« Jamais, depuis que j'existe, je ne suis resté, dans aucune de mes excursions à travers tous les pays, aussi étranger à la nature que dans ce dernier voyage. Je ne crois pas être possédé par aucune manie d'imitation, et d'ailleurs, depuis longtemps, la mode n'est plus de l'esprit blasé. C'est bien réellement que je me sens fatigué, fatigué incurablement dans toutes les parties de mon âme ; je n'ai échangé quelques regards avec les objets extérieurs qu'auprès de la demeure d'Oleski. Un peu avant d'arriver à cette maison d'où l'on domine tout le lac de Genève, j'ai penché la tête à la portière de ma voiture ; il était près de minuit. Le ciel était sombre, un peu orageux, mais cependant éclairé çà et là par une lune invisible. Ce paysage, tout empreint de mystère et de deuil dans ses parures nocturnes, a failli m'émouvoir. J'ai cru que quelque écho endormi, quelque note lointaine, comme une voix de pâtre au fond d'une val-

lée, allait s'éveiller dans mon cœur. Je me suis trompé; rien n'a troublé le silence accablant dont j'étais rempli. O nature! me suis-je dit, tu es donc aussi une maîtresse dont on peut se lasser! C'est sur cette triste pensée que je suis entré dans la maison de notre ami. Je ne vous dirai rien de ce séjour, vous savez que j'exècre les descriptions; c'est un de ces nids destinés à la poésie et à l'amour, presque toujours veufs des hôtes pour lesquels on les a construits.

» Tout le monde était couché; mais on a réveillé Oleski. Il est venu me surprendre dans une grande chambre où l'on m'avait installé déjà, et, après m'avoir embrassé, il s'est assis sur le pied de mon lit. J'avoue que je l'ai trouvé un peu vieilli. Son visage n'a plus cette pureté de lignes que les sculpteurs admiraient tant en lui. Plus d'un cheveu blanc serpente dans cette chevelure de Bacchus. Il s'est aperçu de ce qui se passait en moi, et il m'a dit : « Le temps où l'on voulait me faire poser pour Endymion est passé. La lune me voit tous les soirs sans devenir amoureuse de moi... » Puis il a ajouté sur-le-champ en riant : « Du reste, je ne me soucierais pas d'elle, car j'ai trouvé le seul amour pour lequel je veuille vivre. » C'était là que je l'attendais, et je me suis sur-le-champ écrié :

» — Ainsi, tu es heureux!

» Alors il s'est recueilli un instant, et une pensée pénible a évidemment glissé sous son front. Tu sais qu'aucun mensonge ne pourrait sortir de sa bouche. Il a toujours eu avec un ami la parole franche, généreuse et chaude comme du bon vin. Nous étions d'ailleurs dans une de ces situations où la vérité est un besoin et un plaisir. Seuls au milieu de la nuit, au sortir d'une longue séparation, nous ne pouvions pas refuser au culte de notre amitié la libation de quelques mots expansifs et sincères.

» — Non, me dit-il, je ne puis vraiment pas m'appeler heureux, parce que j'ai l'éternelle inquiétude de tous ceux qui ne portent pas en eux-mêmes leur bonheur. Tu comprends de qui dépendent la tristesse et la joie de toutes mes heures. Quand je vois un nuage sur ses traits, je suis plus désolé qu'un enfant qui aperçoit de grosses nuées dans son ciel du dimanche. Je cherche à la distraire, et je sens les larmes près de me suffoquer.

» Ce qui prouve qu'un cœur d'homme blasé est encore moins dur qu'un cœur de coquette, je me sentis pris d'un élan d'attendrissement :

» — Tu l'aimes donc bien ?

» — Je l'aime jusqu'à la folie.

» — Et elle n'est point reconnaissante jusqu'à l'adoration ? S'il en est ainsi, je m'indigne et je pars.

» — Ah! mon ami, quoi d'étonnant à ce que par instants elle souffre? Songe donc qu'elle a tout quitté pour moi!

» Pauvre Ladislas! J'avais prévu le cri banal de ce cœur honnête. Qu'avait-elle quitté pour lui, sa Valérie? La marquise d'Éponne avait perdu depuis longtemps un mari dont elle gardait un souvenir abhorré. Elle n'avait jamais eu d'enfants. Ce tout qu'elle avait abandonné, c'étaient donc les visites entre quatre et six heures, ces soirées où l'on s'amuse si rarement, ces grands bals où il est convenu qu'on s'ennuie toujours, enfin cette série de plaisirs dont on se plaint du matin au soir les uns aux autres. Il faut avouer qu'à ce compte-là Oleski avait tout quitté bien plus qu'elle. Il avait dit adieu, lui, à cette vie pour laquelle nombre de gens condamnent leurs vieux jours à la solitude, et leur race à l'extinction. Il avait répudié la vie de garçon; mais ni vous ni moi n'y changerons rien : il sera toujours convenu que les femmes, en s'abandonnant à nous, atteignent à l'héroïsme du sacrifice, tandis qu'en nous livrant à elles, nous n'immolons ni un devoir ni un plaisir, nous n'apportons ni une inquiétude ni un trouble dans notre existence. Je n'essayai pas de détruire cette conviction chez Ladislas; d'ailleurs, j'ai toujours soigneusement évité de m'attaquer aux lieux communs.

Ce sont d'énormes faix que l'on soulève un instant, mais qui retombent sur vous et vous écrasent. Je le laissai donc continuer.

» — Je veux être juste, fit-il en prenant une voix grave et une physionomie pleine d'une mélancolique équité; j'apprécie toute l'étendue de ses sacrifices, et, si je m'afflige souvent, je ne m'irrite jamais. Du reste, elle me fait oublier en quelques minutes des heures de souffrance. C'est toujours cet adorable esprit que tu as connu, ce charme que je n'ai senti qu'en elle. Hier soir, en me tendant une tasse de thé, elle avait une si ravissante attitude, que je me suis mis à ses genoux. Malheureusement je lui ai dit : « Vous êtes pour moi en ce moment, dans notre amoureuse solitude, une apparition de la grâce mondaine. » A ce mot, elle est devenue toute rêveuse, et j'ai compris ma cruelle gaucherie.

» Je comprenais, moi, cet intérieur, je n'avais plus besoin d'interroger Oleski.

» Le lendemain de mon arrivée, j'ai déjeuné en tête-à-tête avec Ladislas. Mme d'Éponne était souffrante, et m'a fait dire qu'elle ne paraîtrait qu'au dîner. Je me suis fort bien accommodé de son absence. Notre repas a été animé. Après le lierre et la vigne, point de choses qui s'accordent mieux que le vin et l'amitié. Nous avons oublié un instant, Ladislas, qu'il était le plus amou-

reux, et moi, que j'étais le plus ennuyé des hommes. Quand, appuyés sur la table en face l'un de l'autre, nous nous sommes mis à fumer, tout le régiment de nos souvenirs, musique en tête, a défilé devant nous. Je retrouvais notre Oleski tel que nous l'avons tous aimé. Rien de fugitif, malheureusement, et de triste en dernier résultat comme ces apparitions que nous sommes de nous-mêmes à de certaines heures. Tout d'un coup le fantôme s'évanouit, et nous découvre l'homme réel avec les infirmités d'âme et de corps dont l'a affligé le temps. Entraîné par cette vérité qui sort de la cave bien plus souvent que des puits, je dis brusquement à Ladislas je ne sais quoi de très-tendre pour lui, mais d'assez dur pour ses amours. Sur-le-champ son front pâlit, ses yeux prirent une expression sombre, et j'eus de nouveau devant moi Ladislas l'amoureux, le fatal Ladislas, le Ladislas que l'on nous a pris et que l'on nous a changé.

» Je la vis enfin, la femme aux funestes sortiléges. Valérie n'a point vieilli. Son visage n'a pas pris une ride, sa taille a toute son élégance, et cependant, est-ce un jeu bizarre de mon esprit? je n'ai plus retrouvé la marquise d'Éponne telle que j'étais habitué à la rencontrer chaque soir autrefois. Il m'a semblé qu'il s'était fait en elle une mystérieuse altération. D'abord sa toi-

lette m'a paru beaucoup trop recherchée pour une réunion de trois personnes au fond d'une villa de la Suisse. Il y avait dans sa chevelure une rose, et autour de ses épaules des dentelles qui m'ont semblé d'un caractère fâcheusement andaloux. En cherchant à débrouiller mes impressions, je me suis aperçu que je lui trouvais quelque chose de l'actrice. Quand on s'éloigne du monde, on tourne à une simplicité primitive ou à une affectation théâtrale. Je vis sur-le-champ que la solitude avait produit les effets les plus opposés sur le héros et sur l'héroïne du roman ouvert devant moi.

» C'est un quart d'heure seulement avant le dîner que Valérie est descendue au salon. Notre abord a été tout simplement des plus gênés. Elle avait l'air d'un banquier que l'on revoit après une faillite. Comme en définitive elle ne m'a rien emporté, pas même une distraction, car ni son esprit ni sa beauté ne m'ont jamais été sympathiques, j'aurais voulu pouvoir lui dire : — Mais je ne vous en veux pas, je ne vous en ai pas voulu un instant ; ce n'est pas à moi que vous avez fait banqueroute. — Malheureusement j'ai été obligé de le prendre d'abord sur un ton fort cérémonieux. Elle m'a interrogé sur mon voyage. Je n'appartiens pas aux deux seules classes de voyageurs que j'aie encore rencontrées ; je ne recueille ni les aventures de mes malles ni

les impressions de mon cœur. Je n'avais donc à lui faire qu'une réponse fort concise. Je ne voulais point parler de Paris, puisque c'était là le douloureux souvenir qu'il fallait avant tout conjurer sur les bords du lac de Genève. Nous étions pris par un de ces silences qui sont froids à vous enrhumer, quand nous nous sommes mis à table.

» Le dîner a été moins lugubre que je ne le redoutais. Par une heureuse inspiration, j'avais mis dans ma voiture, au nombre des romans destinés à charmer mon voyage, *Delphine* et *Corinne;* j'ai fait une tirade sur Mme de Staël, et Valérie s'est un peu animée. Mme de Staël est une sorte de Byron féminin qui exercera toujours, comme l'auteur de *Childe-Harold*, une puissance mystérieuse sur certains esprits. Elle aussi aura éternellement une école où l'on copiera avec plus ou moins de bonheur les traits saillants et originaux de sa vie. Ladislas, par une bizarrerie qu'on retrouve chez plus d'une nature, aime tout ce qui tient aux arts et déteste tout ce qui, de près ou de loin, touche à la littérature. Il ne se mêlait pas à notre conversation, mais il jouissait de voir le sourire sur les lèvres de Valérie. Après le dîner, la glace était rompue, comme on dit, et ces mille incidents qui naissent d'une conversation une fois engagée nous ont occupés toute la soirée. Mme d'Éponne m'a

dit en se retirant : — Il y a longtemps que je n'avais fait de tels excès de causerie ; je croyais qu'il y avait des choses dont je ne devais plus parler. — J'ai regardé Oleski avec inquiétude. Je crois qu'il n'avait pas entendu cette phrase fort peu obligeante pour lui. Il semblait heureux. Mon intimité avec Valérie a l'air de lui faire plaisir. Il pense avec grande raison que je suis à coup sûr de tous les hommes celui dont il pourrait le moins être jaloux. Cette histoire de Châteauneuf et de Ninon, qui, dans leur quatre-vingtième année, imaginèrent un beau soir de se parler d'amour, serait, auprès d'une liaison entre Mme d'Éponne et moi, la moins bizarre des aventures. C'est plus d'un siècle que nous avons l'un pour l'autre. Nous sommes Philémon et Baucis devenus arbres après s'être connus de tout temps et ne s'être jamais aimés. »

IV

« Imaginez que je lui ai dit à elle-même cette sottise qui terminait ma dernière lettre. Voici comment la chose est advenue. Ladislas est entré hier matin dans ma chambre. — Mon cher Tevelham, s'est-il écrié en riant, je vais te donner une preuve de confiance dont, je l'espère, ton amitié sera flattée, et ton amour-propre ne souffrira pas. Je vais passer vingt-quatre heures à Genève, où m'appellent des conférences avec un homme d'affaires. Je te laisse seul avec Valérie. — Il y a donc quelque chose de fatal, fis-je en regardant Ladislas, dans l'habitation régulière et continue d'un homme avec une femme, quelle qu'elle soit. L'amant qui vit conjugalement avec sa maîtresse tournera toujours au mari. Enfin tu te trouves avoir raison cette fois. Je respecterai ton bonheur... — Qui ne serait pas le mien, allais-je ajouter; mais je jugeai prudent de m'arrêter dans le sentier glissant de la plaisanterie. Je serre la

main à Ladislas; il s'en va, et me voici maître du logis.

» On m'a laissé déjeuner tout seul avec un vieux vin qui m'a tenu fidèle compagnie. J'ai dormi dans la journée; à quatre heures, en passant près du salon pour aller faire une promenade dans le parc, j'ai entendu des accords de piano; c'était Valérie jouant une valse. J'ai marché jusqu'à elle sur la pointe des pieds; elle était placée de manière à me tourner le dos, mais il y avait une glace devant elle. A un imperceptible mouvement de sa tête, j'ai compris qu'elle m'avait vu et qu'elle allait feindre la surprise. En effet, son jeu s'est ralenti et a pris quelque chose de plaintif, quand tout à coup elle s'est retournée avec un léger cri; elle avait dans les yeux des larmes qu'elle a rendues encore plus visibles en les essuyant brusquement. — Ah ! fit-elle, pourquoi êtes-vous entré ainsi ? Vous devez bien comprendre qu'il y a des moments où je souffre; mais je ne veux point qu'on me voie dans un de ces moments-là. — Ce disant, elle se leva prestement et alla s'asseoir sur un petit canapé où je pris place auprès d'elle. J'avais déjà jugé la situation. Je m'étais trompé en pensant que Valérie rejetterait la pensée de toute coquetterie avec moi. A Paris, nous nous étions toujours évités par cette excellente raison, que nous n'avions rien à nous

apprendre, que les analogies mêmes de nos deux natures étaient pour nous une source d'ennui. Un soir seulement, où il était question de proverbe, Mme d'Éponne m'avait interpellé. — Nous pourrions, m'avait-elle dit, jouer à nous deux un proverbe qui s'appellerait *A corsaire corsaire et demi*. — Je lui avais répondu fort gravement : — Je serais le corsaire et demi, madame. — Sur quoi, elle m'avait répliqué d'assez méchante humeur : — Ce mot-là ne me le ferait point croire. Il sent furieusement la vieille méthode de ces roués qui débutent dans leurs attaques par l'aplomb, la superbe, l'abus étourdissant de la confiance. — J'aurais pu contre-répliquer à mon tour ; mais je m'étais éloigné silencieusement. Telle avait été notre unique escarmouche. Aujourd'hui, dans le désœuvrement de la solitude, elle s'attaquait franchement à moi. Dès le lendemain de mon arrivée, les hostilités commençaient et commençaient vivement. Je résolus de les faire cesser.

» — Écoutez, lui dis-je : Ladislas est parti ce matin ; nous voilà condamnés à un tête-à-tête que vous ne savez comment remplir. Vous avez envie de jouer avec moi le proverbe dont vous m'avez parlé un soir. Vous rappelez-vous ce souvenir ? Je ne sais pas lequel des deux corsaires serait vainqueur, si le combat que vous

m'offrez avait lieu ; mais le bonheur de notre pauvre Oleski pourrait bien périr dans l'action. Ce brave garçon, quoiqu'il soit de nous trois le plus avancé dans la vie, croit encore à maintes choses dont nous avons depuis longtemps reconnu le néant. S'il pouvait un instant seulement se défier de moi, se plaindre de vous, il éprouverait un désespoir dont la seule pensée m'effraie. Les deux fantômes que lui présentent ses heureuses visions, l'amitié et l'amour, lui sembleraient envolés de ce monde. Il se trouverait dans de plus épaisses ténèbres que celles qu'a chantées Byron. Et pourquoi lui donnerions-nous ce chagrin ? Ah ! s'il nous était possible d'acheter, en oubliant notre ami, une nouveauté, même une nouveauté fatale comme celle dont Ève a fait la conquête, ma foi, je dirais avec ivresse : Oublions-le, ce digne Oleski ! Oui, vous savez que je le dirais. Malheureusement la nouveauté n'a rien à démêler avec nous. Nous nous connaissons tellement que nous en avons eu pendant longtemps de l'humeur l'un contre l'autre. Si je pleurais, vous me diriez à quel procédé sont dues mes larmes, et je pourrais vous dire, moi, où vous ferez tel geste, où vous aurez tel sourire, où votre voix prendra telle inflexion. Tenez, je ne sais même pas depuis quelle époque je vous connais, tant notre connaissance est ancienne et

profonde, — et je finis par ce que je vous ai écrit déjà. J'avais soulagé mon cœur et rendu toute ma pensée.

» Valérie était décidée à ne pas laisser échapper l'occasion de se retrouver pendant quelques heures en pleine coquetterie, et ma tirade fut perdue; elle aurait pu rire ou se fâcher, ce qui peut-être bien, du reste, n'eût rien changé à la marche qu'au bout d'un certain temps devait suivre notre entretien. Elle ne se donna pas la peine de modifier son premier plan. Quand j'eus fini de parler, elle leva deux grands yeux tristes et distraits qu'elle avait tenus baissés pendant mon discours, me jeta un long regard, et me dit comme au sortir d'une rêverie où ma parole n'eût point pénétré :

» — En vérité, je vous demande pardon de ma maussaderie; ne venez-vous pas de dire que nous nous connaissons depuis longtemps? Oui, notre connaissance est ancienne, vous avez raison, et je devrais avoir un visage plus souriant pour fêter un ami. Que voulez-vous? quand je tombe dans un de ces cruels accès d'humeur noire, je ne sais plus comment en sortir.

» — Allons, pensai-je, le rôle de confident et de consolateur m'est décidément imposé. Je ne me résignai pas sur-le-champ toutefois. Je songeai encore à une lutte; mais je devais bientôt succomber.

» Le dîner fut court. Valérie appartenait à l'ancienne

école des femmes qui ne mangent pas, c'est-à-dire qui mangent avec distraction et rapidité. Elle faisait disparaître ce qu'on lui servait avec une véritable prestidigitation, et se trouvait ensuite devant vous, le regard éthéré, l'assiette vide, comme Ariel obligé d'assister au repas de Caliban. Ce n'est pas du reste assurément que je veuille blâmer sa méthode. J'aime encore mieux cette manière que le procédé plus moderne des femmes qui se livrent avec ostentation au gros appétit, sous prétexte de haine contre les héroïnes de roman. Le dîner fini, nous voici tous deux pour de longues heures dans un grand salon, seuls avec un piano, des vases de fleurs et toutes les pensées qui naissaient naturellement du lieu et de la situation.

» Je vous fais en ce moment-ci la plus complète des confessions. Ce n'était pas assurément le désir d'ajouter à ma vie un chapitre à la Crébillon qui me tourmentait en regardant Mme d'Éponne. Si ce mouvement s'était passé en moi, je vous le dirais bien franchement. Le fait est qu'en rendant justice aux grâces de Valérie, je ne me sentais attiré vers elle par aucun de ces ardents et rapides entraînements chers à la galanterie du siècle dernier. Si vous voulez comprendre ce que j'éprouvais, imaginez-vous un braconnier qui s'est fait sur son hasardeux passe-temps les plus persuasives homélies, qui

s'est juré de traverser les bois sans regarder le tracé des lièvres, ni écouter le chant des perdrix, et qui se trouve à l'écart, avec son fusil, devant une pièce de gibier. Je me sentis saisi par la toute-puissance de l'habitude, par la fatalité du métier : je m'assis à côté de Valérie, qui s'était replacée sur le sofa où nous étions avant le dîner.

» — Tenez, lui dis-je, pourquoi essaierais-je de lutter et mettrais-je ma pauvre cervelle à la torture pour vous entretenir de tout ce qui ne m'intéresse pas, quand je sens toutes mes pensées se transformer en mots brûlants sur mes lèvres pour vous parler de ce qui a toujours été l'unique intérêt de ma vie? Je n'étais pas assurément plus sot que bien d'autres. Je suis d'un pays où l'on s'enivre des triomphes de la parole, et où j'avais le droit, par ma naissance, de transformer en harangue chacune de mes pensées sur la chose publique; je n'ai jamais prononcé deux phrases de suite devant vingt hommes réunis. On m'offrirait demain la gloire de Pitt, que je la repousserais. Mon ambition a été uniquement ceci, de trouver un jour chez une femme un cœur qui renfermerait le secret que les savants cherchent dans l'étude et les saints dans la foi...

» Elle m'interrompit en riant. —Nous le jouons donc enfin, notre proverbe? Vous êtes Faust, n'est-ce pas?

eh bien! je suis Fausta. Ce que vous cherchez, c'est une pierre philosophale à laquelle vous donnez le nom de l'amour; c'est là ce que moi je cherche aussi. Seulement, pour arriver à l'or qu'ils rêvaient, savez-vous ce que les alchimistes jetaient dans leurs fourneaux?

» — De l'or, lui dis-je.

» — Précisément. Eh bien! pour arriver à l'amour que nous rêvons, nous aurions besoin d'avoir à dépenser de l'amour. Or ce qui nous a manqué à tous deux, c'est de pouvoir aimer.

» Je me mis à rire à mon tour : c'est sur ce mot si vrai que nous aurions dû nous arrêter. Malheureusement on ne s'arrête pas dans le chemin où nous étions. Mme d'Éponne avait eu, comme moi, son élan de franchise. Cette franchise même devint un instrument de sa coquetterie. Ce n'est pas vous que j'ai besoin d'initier à toutes les contradictions, à tous les caprices, aux longs détours et aux brusques transitions, à la série d'accidents, en même temps fatale et imprévue, de ces entretiens où les filles d'Ève luttent d'agilité et de souplesse avec le serpent. Le déplorable résultat de tout ce qui fut dit entre Valérie et moi, le voici : c'est qu'au bout de quelques heures deux êtres incapables d'aimer qui que ce soit et surtout de s'aimer entre eux, deux êtres que ne poussaient l'un vers l'autre ni la mysté-

rieuse inspiration du cœur ni l'irrésistible transport des sens, deux êtres qui se jugeaient avec sagacité en se jugeant sévèrement, s'unissaient sur les débris d'un bonheur qu'ils auraient dû tenir pour sacré. Quand je me retirai chez moi, j'eus une douloureuse vision d'Oleski. Je songeai à la noble et vraie passion dont le matin encore j'étáis le confident. A quoi était sacrifiée la sincère affection de cette âme droite? Aux factices habitudes de deux esprits pervertis. Ainsi va ce monde depuis longtemps. La félicité d'Oleski sera une ruine de plus parmi ces innombrables ruines de joie, d'illusion, de confiance où des cœurs cruels et désenchantés abritent de froides amours. »

V

« Je vous écris avec précipitation, avec colère, avec désespoir. Tout cela tient à un même motif que je veux sur-le-champ vous dire. Je serai soulagé quand je vous aurai fait cet aveu. Dans quelques heures j'au-

rai enlevé Mme d'Éponne. Je vous vois d'ici un air qui m'irrite. Eh bien! oui, je l'aurai enlevée. J'aurai mis dans la vie d'Oleski la plus brûlante des douleurs et dans ma vie le plus écrasant des ennuis. La fatalité l'aura voulu, cette fatalité que nous créent en devenant une puissance invincible les forces combinées de nos sottises et de nos passions. Je vous raconterai ce qui est arrivé, autant que me le permettront les souvenirs ardents et confus dont je suis assailli en ce moment.

» Depuis quelques jours, je ne songeais plus qu'à quitter la maudite villa d'Oleski; mais, toutes les fois que j'annonçais mon départ, c'étaient chez Valérie des emportements devant lesquels je reculais. Elle en était venue à tout me dire sur la lassitude désespérée qu'elle avait de notre pauvre ami. — Non, s'écriait-elle, je ne puis pas supporter la pensée que vous me laissiez ici enchaînée à cet homme dont un caprice insensé m'a faite la compagne. Vous me dites qu'il m'aime: eh bien! je lui en veux de m'aimer; son fatigant, son oppressif amour, c'est une chasuble de plomb qu'il m'a jetée. Je ne suis pas encore damnée pour endurer un pareil supplice. Ses expressions, ses paroles, son silence, en lui tout me fait mal. Il est bon, me répétez-vous sans cesse; que sa bonté lui inspire donc le désir de me voir heureuse, c'est-à-dire loin de lui! Édric, c'est avec vous

que je veux vivre. Vous n'êtes pas bon, vous, à ce que vous dites; au moins vous êtes intelligent, ce qui vaut mieux. Si, ce qui est bien invraisemblable, je souffrais parce que vous m'aimeriez trop, parce que vous m'auriez trop aimée, vous ne viendriez pas m'offrir pour remède de m'aimer encore davantage! Tenez, je ne puis le comparer qu'à ce paysan de l'autre jour à qui je disais : « Je suis lasse de votre affreux laitage, il m'a rendue malade, » et qui me répliquait : « Prenez-en tous les matins, madame, vous vous y accoutumerez. »

» Je lui répondais que sa liaison avec Oleski était assurément un malheur irréparable; que le monde, dont elle avait déjà tellement blessé tous les instincts, irrité toutes les passions, ne lui pardonnerait jamais un second scandale. « Le monde, me disait-elle avec raison, n'en suis-je pas à jamais séparée? Les voies où je suis engagée ne sont pas les siennes, il ne peut pas avoir la prétention de m'y guider. Mon Dieu! Édric, vous pensez sur ce point comme moi, seulement vous voudriez me laisser me débattre avec ma destinée. Vous craignez que je ne devienne votre Ladislas. Vous vous trompez; je ne vous tourmenterai jamais comme il me tourmente. Si un jour vous souffrez trop auprès de moi, quoique en vérité je me croie destinée à vous aimer,

oui, vous avez beau sourire, quoique je vous aime, je vous saurai gré de ne pas me cacher votre souffrance; je ne tomberai pas à vos genoux en criant : « Je veux ton amour! » je vous dirai : « J'y consens, avise au salut de ta liberté! »

» Tandis qu'elle me tenait ces discours, Oleski me rendait fou de son côté. Chaque jour, il me faisait des confidences déchirantes. Il me racontait toutes les froideurs, tous les caprices qu'il était obligé d'essuyer, et me demandait ce qu'il devait faire pour rendre un peu de bonheur à sa vie. Je restais muet. Lorsqu'il pleurait, j'aurais presque pleuré avec lui. Je n'ai jamais eu un cœur vraiment égoïste après tout, quoique j'aie depuis bien longtemps un esprit désabusé. J'aurais voulu pouvoir remédier aux souffrances de ces deux êtres entre lesquels j'étais venu me placer. Je comprenais Valérie et je plaignais Ladislas. Quant à moi, je m'accusais. Un beau jour, j'éprouvai une nouvelle espèce de chagrin à laquelle je devais m'attendre. Je m'aperçus qu'Oleski était jaloux, et rien n'était plus douloureux que la manière dont il exprimait sa jalousie. Il avait l'air d'implorer ma pitié, de me demander grâce pour la seule joie qu'il pût avoir encore dans ce monde. Je me rappelle surtout qu'une fois, il y a de cela bien peu de temps, j'éprouvai, en jetant les yeux sur lui, un véri-

table serrement de cœur. Après un mot de Mme d'Eponne dont il avait été justement alarmé, son regard s'attacha sur moi avec une expression suppliante. Il semblait me dire : « Ne te mets pas devant mon dernier rayon de soleil. »

» Or vous connaissez comme moi l'impatiente et vaillante nature d'Oleski; mais cette humilité, cette douceur tiraient leur source chez cette âme vaincue par la passion, du besoin de garder à tout prix sa tendresse; puis en cela peut-être il y avait aussi un peu d'affection pour moi. J'étais résolu de céder à cette prière quand est survenue la catastrophe qui a décidé de notre sort à tous. Ce matin, Ladislas nous a proposé une promenade sur le lac. Les plaisirs champêtres n'ont jamais été trop de mon goût; je crois que Valérie ne les apprécie pas beaucoup plus que moi. Puis le temps n'avait rien d'engageant : le ciel était sombre, l'air froid. Toutefois Ladislas insista avec tant d'énergie, que je fus obligé d'accepter cette promenade à la Saint-Preux. A peine fûmes-nous éloignés du rivage, que le ciel devint tout à fait orageux. Les tempêtes sur le lac de Genève sont souvent aussi dangereuses que sur la mer. Mme d'Éponne voulait regagner la terre; Oleski voulut continuer la promenade. Je le regardai, et, je dois l'avouer, je lui trouvai une sorte d'expression sinistre. Il avait le

visage très-pâle, et dans le regard quelque chose de résolu. Il me sembla que Valérie avait peur, et il me vint de singulières pensées. Je n'eus point du reste le temps de faire de longues réflexions. Oleski tenait le gouvernail; notre rameur était un domestique qui lui était tout dévoué.

» Soudain un brusque mouvement, dont je ne me suis pas encore rendu compte, fut imprimé à notre bateau, et nous voilà tous les trois dans le lac. Malheureusement notre roman ne devait pas avoir encore son dénoûment. Au bout de quelques instants, nous étions tous hors de péril. Une embarcation qui passait près de la nôtre avait vu notre naufrage. J'y déposai Valérie, que j'étais parvenu à saisir. Chose étrange, Ladislas, si célèbre entre tous les nageurs par son agilité, sa force et son audace, fut celui de nous qui resta le plus longtemps sous l'eau. Son domestique et un marinier du lac le retirèrent évanoui. Il dit, quand il put parler, qu'il avait été pris par une crampe. On le porta dans sa maison, où, depuis cette après-midi, il est en proie à une fièvre ardente. Pendant qu'il lutte contre le mal, voici ce qui se passe chez lui.

» Il y a quelques heures, Valérie est entrée dans ma chambre d'un air et d'un pas de fantôme. Elle m'a pris par le bras tout comme la statue du Commandeur, et elle

m'a dit : « Édric, il faut que nous partions cette nuit ! » Je me suis exclamé comme vous pouvez l'imaginer, je lui ai représenté qu'il y avait quelque chose de monstrueux à quitter en ce moment Ladislas, que ce serait lui porter un coup dont infailliblement il mourrait. « Le coup, a-t-elle répondu, est porté ; Ladislas sait que je vous aime et que j'ai été à vous. Il le sait depuis ce matin, et c'est pour cela qu'aujourd'hui il nous a proposé cette funeste promenade, où il voulait mourir et se venger. En me repoussant de son chevet, il m'a tout dit. »

» Vous comprenez maintenant comment cette femme a triomphé. Mon devoir m'est impérieusement tracé, puisque le malheur veut qu'il y ait devoir pour moi en cette aventure. Ce n'est pas moi qui enlève, je suis enlevé. J'aurais pu si paisiblement me brûler la cervelle, il y a de cela un mois à peine ! Et Oleski !... S'il se tue, lui, ce sera avec un affreux désespoir. Quand on souffre d'un amour comme le sien, il semble que dans la mort elle-même on ne trouvera point d'asile, qu'on y sera toujours poursuivi d'un même regard, contre lequel il n'y a pas de ténèbres. Comme il méritait de ne pas avoir Valérie pour maîtresse et moi pour ami ! »

VI

Je ne crois pas que, depuis cette dernière lettre, Tevelham ait écrit à personne. Mme d'Éponne et lui allèrent chercher en Amérique la distraction, ce pâle fantôme que poursuivent souvent, même sans espoir de le rencontrer, ceux qui ont renoncé à l'éblouissante vision du bonheur. On sait comment ce couple a fini. Oleski est mort dans un couvent d'Italie. Malgré ce qu'il y eût d'énergique dans son amour, je ne suis pas sûr qu'il eût jamais voulu se noyer avec Tevelham et Valérie. J'ai entendu dire, je ne sais trop comment, que l'accident du lac était bien un véritable accident. Mme d'Éponne aurait donné à cette aventure la sombre explication qui détermina Tevelham à l'enlever. La scène entre elle et Ladislas l'éloignant de son chevet serait une scène de son invention. Oleski n'aurait appris la mort de toutes ses illusions qu'après le départ des deux fugitifs. Je donne ces conjectures pour ce

qu'elles sont. Tout l'intérêt de ce récit, c'est, suivant moi, la réalité. J'ai recueilli une mélodie de ce mystérieux instrument qu'on appelle le cœur humain. L'air est exactement noté : que chacun en apprécie à son gré le sens et l'harmonie.

LES SOLITUDES

DE SIDI-PONTRAILLES

I

Pourquoi ne le dirais-je pas après tout, puisque c'est le fond de ma pensée? Je ne crois point que la chevalerie soit morte. *Don Quichotte* assurément ne l'a pas tuée. Le glorieux soldat qui a écrit ce livre immortel serait mort de douleur, si le fils de sa généreuse ironie eût commis une semblable action. Cervantes a tout simplement dépeint, avec une altière et moqueuse tristesse, la révolution qui de son temps commençait à s'accomplir. Il est bien certain que la chevalerie a eu

à souffrir une passion qui n'est point terminée de la part de ces éternels bourreaux qu'une loi mystérieuse suscite ici-bas à toute chose et à tout être empreints d'un caractère divin. Ces impitoyables hôteliers, ces exécrables maritornes, ces muletiers de malheur qui ont conduit sous une grêle de coups et de lardons le héros de la Manche au tombeau, n'ont ni expié ni reconnu leur crime. Bien loin de là : ils ont maintes fois dirigé contre d'autres victimes leur infatigable persécution, mais, malgré leur triomphe apparent, l'ennemi qu'ils poursuivent leur échappe. L'objet de leur haine ne peut pas être anéanti. Ce n'est pas un homme, c'est un sentiment qui vivra tant que Dieu n'aura pas dépouillé du plus précieux de ses éléments la mystérieuse matière dont il nous pétrit.

— Ah ! vous croyez, dit un soir Mme de Bresmes, qu'il n'y a plus de chevaliers à présent ? Eh bien ! il y en a : j'en connais. Oui, moi qui vous parle, j'en ai vu.

Et tout à coup elle s'interrompit sans songer à ceux qui l'entouraient, elle laissa tomber la discussion qu'elle soutenait depuis quelques instants : bulle de savon colorée de son aimable souffle, qui s'évanouit en touchant la terre. Elle se mit à songer à Sidi-Pontrailles.

Vous voyez que j'entre en plein dans mon sujet. Je

dirai tout à l'heure, pour ceux qui connaissent à peine l'Afrique, ce qu'est Sidi-Pontrailles. Je vais dire tout de suite, pour ceux qui n'ont jàmais connu Paris, ce qu'est Mme de Bresmes.

Anne de Bresmes est la fille de ce vieux marquis de Bresmes qui se faisait pardonner une fortune comme celle de Fouquet par un incomparable cœur et un esprit comme celui d'Hamilton. M. de Bresmes mourut en 1830. Il avait été mortellement atteint par le malheur d'un roi dont il était l'ami. Anne, qui était alors un enfant, fut élevée par sa tante, la princesse de Cerney.

Je ne voudrais point médire de la princesse de Cerney; elle est morte récemment comme une sainte, on me l'a affirmé, et je le crois. Seulement je ne puis pas m'empêcher de remarquer qu'à l'opposé de la plupart des élus, elle est arrivée par les plus riantes voies au paradis. Elle avait reçu en partage une merveilleuse beauté, qu'elle avait administrée, c'est bien le mot, comme les gens qui recueillent des éloges ici-bas administrent leur fortune, avec une prudente libéralité. Elle traitait les grandes passions comme les courants d'air; elle prétendait qu'on ne pouvait mettre trop de soin à s'en garantir. Ce qu'elle protégeait, ce qu'elle recherchait, c'était un amour sociable, modéré, enclin

à l'enjouement, ami de la paix, qui, semblable à l'ombre de Ninus dans la *Sémiramis* de Voltaire, entre et disparaît sans inspirer de terreur à personne. Jusqu'à son dernier jour, on l'avait vue entourée d'une troupe disciplinée d'adorateurs qui échangeaient entre eux les plus bienveillants sourires. On a dit bien souvent de sa maison : C'est le dernier salon où l'on cause encore ; mot que, pour ma part, j'ai entendu appliquer déjà, tantôt à un salon, tantôt à un autre. Le fait est qu'on trouvait chez elle tous les soirs cette conversation destinée à vivre aussi longtemps que le monde, cet invariable, ce traditionnel menuet qu'exécutent entre eux certain nombre d'esprits persuadés pour leur bonheur qu'à chaque instant ils inventent des figures imprévues.

Vous comprenez, n'est-ce pas, l'atmosphère où Anne grandit et se développa? Anne était faite pour vivre dans cette région, comme Mignon pour respirer l'air de l'Allemagne. Puisque j'ai nommé cette adorable création de Goethe, je dirai que Mlle de Bresmes lui ressemblait. Elle avait des formes délicates et grêles; son abondante chevelure, aux ondes noires baignées de lumineux reflets, avait l'air d'être trop pesante pour sa petite taille. Ses grands yeux sombres, aux teintes azurées, faisaient rêver des pays ardents. Son âme était bien

celle qu'annonçait sa gracieuse enveloppe. Il y avait dans ce joli corps une vie passionnée qui pendant longtemps s'était révélée à chaque heure ; mais grâce aux leçons, aux conseils, à la continuelle direction de sa tante, Anne, il y a quelques années, avait fini par se cacher sous un masque plus épais que celui des dames de Venise, et ce masque s'était tellement collé à ses traits, qu'elle-même le prenait pour son visage. Les plus mondains entre les mondains en étaient venus à lui reprocher la rayonnante et glaciale indifférence qu'exprimait constamment son sourire. On ne lui connaissait ni une affection ni un enthousiasme. Elle prenait part à toute chose pourtant, mais dans une mesure que d'avance on aurait pu déterminer. On prétendait que, formée par Mme de Cerney, elle exagérait la manière du maître, et cependant elle était recherchée, fêtée, adulée, car elle était en définitive destinée à devenir une providence pour tous les oisifs des salons. Depuis qu'elle avait épousé son cousin, le comte Gérard de Bresmes, elle avait ouvert une de ces maisons dont peu à peu le monde s'empare, et qu'il finit par regarder comme une partie inaliénable de son domaine.

Ce n'était pas le comte de Bresmes, à coup sûr, qui eût pu tirer sa femme de la véritable léthargie où elle était plongée. Gérard était un de ces hommes dont nous

connaissons tous un si grand nombre, que le plus fugitif rayon d'enthousiasme n'a jamais animés. Les mots de foi, de dévouement, de sacrifice, lui semblaient appartenir à une langue poétique morte depuis longues années, qu'on apprenait comme le latin et le grec, avec la certitude de ne jamais en user. Scipion de Bresmes, son père, avait été un intrépide Vendéen, émule des Bonchamp et des Charette : Gérard avait fait représenter à Mme la duchesse de Berry, lorsqu'elle était venue en Vendée, combien une insurrection royaliste était une chose insensée. Il se prétendait cependant attaché à la cause qu'avaient défendue tous les siens ; mais cette cause, disait-il, on ne pouvait honorablement et utilement la servir qu'en s'abstenant de prendre part à tout gouvernement révolutionnaire ; aussi restait-il dans la plus consciencieuse et la plus complète oisiveté. Toutefois il se mêlait à la politique des salons et des clubs ; entre deux parties de whist, il prononçait des axiomes, car il était écouté d'habitude avec attention et bienveillance. Personne ne représentait mieux que lui l'élégante vulgarité ; ce qu'il était en politique, il l'était partout. La religion ne lui avait point fait comprendre la prière, les femmes ne lui avaient rien fait deviner de l'amour ; il avait, sur ce dernier point, une manière d'être que j'ai rencontrée assez souvent ; il se dédou-

blait. Ainsi cette vieille lady Bagot, qui emportera dans l'autre monde les commérages de toutes les chancelleries européennes entassés depuis trente ans dans sa mémoire, c'était son esprit; cette Pepita, maintenant en Russie, qui un soir dans un souper exécuta une danse aérienne sur des bouteilles qu'elle venait de vider, c'était son cœur.

Quant à sa femme, elle ne lui avait jamais inspiré que le sentiment de la plus froide estime; il se le reprochait, disait-il; elle se serait bien gardée de le lui reprocher. Tous deux avaient reconnu, dès les premiers jours de leur mariage, que Dieu évidemment ne les avait point créés l'un pour l'autre. Ils ne s'inspiraient aucune aversion, mais la plus profonde, la plus incurable indifférence. Il y avait entre eux cette invisible séparation qui s'établit entre certains époux sans violence, sans douleur, sans un échange de paroles blessantes, même amères. Ils ne s'étaient pas aimés, voilà tout, et s'étaient compris sans se le dire.

Ils vivaient ainsi quand arriva l'événement, fort peu important en apparence, qui devait changer Mme de Bresmes pour toujours peut-être dans son cœur, et pour quelque temps, à coup sûr, dans sa vie. Un vieux baron de Bresmes, très-connu dans une assez mauvaise compagnie, s'avisa de mourir en laissant à Gérard, son

neveu, un héritage grevé de rentes destinées à l'entretien des roses dont il avait couronné ses cheveux blancs. Ce baron de Bresmes, qui était un spéculateur, avait acquis, je ne sais trop comment, de vastes possessions en Algérie. Une après-midi, il y a de cela seulement deux années, Gérard entra chez sa femme qui jouait en ce moment une mélodie de Chopin : — Si vous voulez, lui dit-il, nous irons cette année faire un voyage en Algérie. Je ne crois pas assurément que ce soit un pays bien curieux, la domination française a dû y faire disparaître déjà toute originalité de mœurs ; mais nous y avons quelques intérêts, et cela nous fera sortir un peu de la routine des touristes.

— Nous irons, répondit-elle, où vous voudrez. Je n'aime ni ne hais d'avance aucun pays.

Et ses doigts se remirent à errer sur le piano, tandis que le comte de Bresmes saisissait d'une main distraite un journal ; puis elle s'interrompit, et, dirigeant vers son mari le plus nonchalant des regards : — Mais n'avez-vous pas là, fit-elle, un parent?

— Certainement ; nous avons dans je ne sais quel régiment de cavalerie notre cousin Guillaume de Pontrailles, qui s'est engagé il y a une dizaine d'années. J'ai récemment entendu parler de lui je ne sais trop par qui. On m'a assuré qu'il s'était distingué

dans la guerre aux bœufs et aux moutons qui se fait par là.

Et tout fut dit entre les deux époux sur l'Afrique et sur Pontrailles.

II

Ceci n'est ni un conte, ni un roman, un de ces romans du moins que font les hommes, car c'est un de ces romans que fait Dieu. Ce sont ceux-là tout simplement que je tâche d'écrire. Aussi ai-je toujours peur de les gâter par tout ce qui ressemblerait à de l'art, de l'invention, des effets combinés, des contrastes préparés. Il faut pourtant que maintenant on se transporte dans une région qui ne ressemble guère à celle où cette histoire a commencé : c'est sur les cimes de l'Atlas que Mme de Bresmes devait aimer.

Je ne sais pas si l'Atlas porte toujours le monde : il s'est accompli tant de révolutions! mais c'est à coup sûr une merveilleuse chaîne de montagnes. Quelques-uns

de ses sommets font resplendir dans le ciel éblouissant de l'Afrique une neige sans tache comme la virginale couronne de la Yung-Frau. Ses flancs ont des teintes charmantes, rouges, orangées, lilas, toutes les teintes des soleils couchants. Ils sont entr'ouverts par des vallées où des bois d'oliviers et de liéges déploient leur métallique verdure. Toutes ces beautés sont animées par une âme plus orgueilleuse et plus sauvage que celle des Pyrénées et des Alpes. Les voyageurs n'ont pas joué encore avec la mystérieuse grandeur du Jurjura.

A trente lieues d'Alger, à peu près en face de cette montagne où il faudra qu'un de ces printemps nous fassions tonner une bonne fois nos obusiers, il y a un vieux *bordj* qui date des beaux jours du Turc. C'est une sorte de château fort composé de quatre grands murs crénelés et bordés de terrasses. A l'extrémité d'un de ces murs s'élève, dans un singulier isolement, un marabout dont le faîte sert presque toujours de perchoir à une cigogne. Ce mélancolique édifice est construit sur une hauteur qui domine une profonde vallée ensanglantée déjà par maints combats et conduisant à des pays inconnus encore, où restera plus d'un d'entre nous. On a de là une de ces vues chères à certains esprits, parce qu'elles éveillent en eux des idées d'aventures et de dangers. Aussi était-ce le séjour favori de

Sidi-Pontrailles, car le héros de cette histoire avait reçu, lui aussi, ce surnom dont l'Espagne a fait le plus glorieux de ses noms chevaleresques. Il avait été appelé *Sidi* comme Rodrigue. C'était un de ces officiers français que les Arabes révèrent presque à l'égal de leurs chérifs. Pontrailles était célèbre dans tout le pays kabyle par sa justice. Le fait est que c'était un grand justicier à la façon de quelques seigneurs du moyen âge. Sa parole était, disait-on, l'éclair de son sabre. Les Arabes ont le culte de la justice prompte et porte-glaive ; les peuples de l'Orient seront toujours ces peuples que Dieu, quand il les gouvernait lui-même, menait avec des anges exterminateurs. Les gens dont Pontrailles avait brûlé les *gourbis*, coupé les oliviers, pris les moutons, avaient pour lui une déférence presque sympathique. Ils lui auraient même pardonné d'abattre de temps en temps une de leurs têtes. Peut-être était-ce, du reste, ce qu'il faisait ; mais ce sont des secrets d'administration dont il est inutile de s'occuper ; chacun remplit de son mieux la tâche qui lui est confiée. Ce qui est certain, c'est que Pontrailles était un chef vénéré et redouté.

Si d'après cela on allait se le figurer sous des traits d'une majesté épique, marchant dans la vie d'un pas solennel entre le silence et l'austérité, on se tromperait

bien complétement. Pontrailles s'était engagé dans les hussards, et il était resté un hussard parfait. Si la sabretache ne pendait plus à ses talons, elle était restée dans son cœur. Quiconque a porté la sabretache comprendra ce que je veux dire. Loin de prétendre à la dignité arabe, il était dans son spencer de spahi comme Lasalle et Montbrun dans leur dolman, une saisissante image de l'audace, de la pétulance et de la légèreté françaises. Pontrailles, dans son *bordj*, c'était l'alouette gauloise ayant suspendu son nid à une des cimes de l'Atlas. Maintenant cela veut-il dire qu'il fût étranger à toute méditation de l'esprit, à tout attendrissement du cœur? Non, assurément; il le prouvera bientôt.

Il avait un de ces caractères qui sont la grâce et l'originalité de notre nation. Il croyait à cette gaieté qui ne chasse du regard ni le feu de l'héroïsme, ni même les nuages de la rêverie; il tendait sa coupe à cette Hébé qui n'a tué ni le goût de la gloire chez les compagnons de François Ier et de Henri IV, ni l'intelligence de l'amour chez La Fontaine et chez Marot.

Au moment où commence ce récit, il y avait déjà près de deux années que le capitaine Pontrailles vivait dans son *bordj* avec une cinquantaine de spahis et ces cavaliers des *goums* dont le nombre s'accroît et diminue suivant les vicissitudes des guerres. Dans tout cet es-

pace de temps, il n'avait été en contact avec la civilisation européenne que par quelques rares visites à Alger. Malgré la joyeuse résignation qui faisait le fond de son humeur, il était donc, le matin du jour qui devait donner un tour nouveau à toute sa vie, dans une disposition assez mélancolique. Il fumait une longue pipe sur sa terrasse à l'entrée de son marabout, assis sur un vieux canon où les armes d'Espagne à moitié effacées rappelaient les luttes des Turcs et de Charles-Quint. Tout à coup il vit du côté opposé au pays kabyle, à l'entrée du Tell, un groupe où il crut distinguer deux costumes d'un aspect insolite dans le Jurjura. Il lui sembla qu'il voyait une amazone et un cavalier qui n'avaient rien ni du guerrier arabe ni du soldat français. En quelques instants, il était descendu dans son écurie, s'était jeté sur celui de ses chevaux qu'il aimait le mieux, un alezan doré marqué au front du signe qui porte bonheur, et avait abordé au galop les hôtes inattendus de ces montagnes. L'amazone et le cavalier que Pontrailles avait aperçus, c'était le comte et la comtesse de Bresmes.

Les touristes ont vraiment bien tort de ne pas affluer en Afrique, car ils reçoivent dans ce beau pays une hospitalité qu'on ne trouve nulle part ailleurs. L'Algérie est tellement habituée à être délaissée et méconnue, à se

voir préférer cette Italie que les Anglais ont imprégnée de leur spleen, cette Suisse froide et indigeste comme ses fromages, qu'elle accueille ses rares visiteurs avec une reconnaissance passionnée. On avait mis au service de M. et de Mme de Bresmes des tentes, des mulets, des cantines et une bonne escorte composée de cavaliers intelligents montés sur de vigoureux chevaux. Malgré ces excellentes conditions de voyage, Gérard regrettait un peu de s'être jeté dans de lointaines excursions, et il trouvait fort mal situé le *bordj* de son cousin de Pontrailles. — Certes, disait-il à sa femme, s'il en était encore temps, je n'irais point faire à mon cher parent une visite qui nous a déjà forcés à passer trois nuits sous la tente dans une insupportable lutte contre toute sorte d'odieux insectes. Rien de ce que j'ai vu de l'Afrique ne me séduit jusqu'à présent. On n'y dort pas, on y mange incommodément, on y est tantôt mordu par le soleil, tantôt étouffé par le vent, et tantôt noyé par la pluie. Au prix de tout cela, qu'achète-t-on ? La vue de grandes plaines qui ressemblent aux Landes, et de montagnes qui ne valent ni les Pyrénées ni les Alpes. Ne pensez-vous point comme moi?

Anne ne pensait pas tout à fait ainsi. Il lui semblait depuis un mois que les pensées se renouvelaient dans son cerveau, le sang dans ses veines. Mignon avait tou-

ché le sol où fleurit l'oranger, la Belle au bois dormant se réveillait. Mme de Bresmes comprenait ce qui échappait à son mari, cette beauté de l'Afrique qui ne réside point ici ni là, mais partout, qui est un secret de la couleur, un arcane de la lumière, comme le charme des tableaux immortels. Puis elle jouissait d'un don que Dieu ne permet pas à tous d'apprécier, de la vie. Elle sentait son âme, tenue en captivité si longtemps, entrer en relation avec ces puissances du ciel, avec ces énergies de la nature que tant de mondains sont destinés à ne connaître qu'à l'heure où leurs yeux se fermeront pour toujours à la clarté des lustres. Cependant elle avait encore un pied dans la région où elle avait vécu. Cette poussière que le monde entasse dans le cœur se soulevait souvent en elle et étouffait un élan prêt à faire monter des larmes d'enthousiasme dans ses yeux.

Il n'y a pour mettre fin aux enchantements funestes qu'un seul pouvoir après tout. Ce sont toujours les princes amoureux qui arrachent les princesses persécutées aux mauvaises fées, aux détestables génies. Anne laissait donc l'Afrique sans défense contre les attaques de son mari, quand elle vit venir à elle Sidi-Pontrailles. *Embarek*, — ainsi s'appelait le cheval de l'officier, c'est un nom qui veut dire *heureux*, et qu'un grand mara-

bout a porté, — *Embarek*, en abordant le groupe sur lequel on l'avait lancé, fit de lui-même une gracieuse courbette qui ressemblait à un salut. Pontrailles se montrait sous son meilleur jour. Le regard de Mme de Bresmes le lui apprit. Je ne dirai point pourtant que ce regard fut un coup de foudre jetant dans un cœur la flamme d'un autre cœur. Le soir du jour où ils s'étaient rencontrés, Pontrailles et sa cousine auraient juré qu'il y avait encore entre eux tous les espaces et tous les abîmes de la Méditerranée.

III

Elle l'accusait d'être un soudard, il l'accusait d'être une précieuse. Tous deux se trompaient beaucoup, et pourtant n'avaient pas tout à fait tort. On ne peut pas dire que le baron Guillaume de Pontrailles, quoiqu'il appartînt à une des meilleures familles de la Normandie, fût un modèle de belles, surtout de discrètes ma-

nières. Depuis dix ans qu'il menait la vie militaire, il avait eu fort peu de relations avec le monde. Quand il s'était engagé, c'était un mince et blond jeune homme, n'ayant connu que son précepteur et sa mère. Ainsi que cela arrive d'ordinaire dans les régiments, le fils de famille en avait remontré à tous les enfants de la misère et de l'aventure : l'élève de l'abbé Triconnet avait, dès le lendemain de son arrivée, abattu d'un coup de sabre le nez et la moustache d'un ancien. Tout le reste de sa vie avait rapidement répondu à cet heureux et brillant début. Montaigne lui-même a prétendu que le jeune homme bien élevé devait au besoin supporter l'ivresse avec son prince. Pontrailles montra qu'il avait reçu une parfaite éducation; seulement ce ne fut point avec son prince, ce fut avec les camarades de sa chambrée qu'il défia toutes les bouteilles de l'étourdir. En même temps qu'il pratiquait les préceptes de Montaigne, il se livrait aux penchants de Mathurin Regnier :

J'aime un amour facile et de peu de défense;
Si je vois qu'on me rit, c'est là que je m'avance:

Pontrailles, quand il fut sous-officier, devint un véritable don Juan de garnison. On lui riait à Tours, où

était alors le 4e hussards, de toutes ces fenêtres garnies de capucines que Georges Sand a célébrées dans *André*. Il eut le bonheur de ne se prendre d'aucun romanesque attachement pour toutes les aimables desservantes de Vénus illettrée. Là, le souvenir de l'abbé Triconnet lui fut utile. Un culte secret pour l'orthographe arrêtait les égarements de son cœur ; puis, soyons juste, un sentiment d'une plus noble nature le retenait aussi. Pontrailles avait conservé pour sa mère une sorte de piété pleine de tendre et passionné respect, comme celle des chevaliers pour Notre-Dame, et sa mère était une de ces femmes qui parfument de la plus exquise des grâces mondaines une vie de solitude et d'austérité. Il ne s'était donc jamais créé ni des Manon ni des Geneviève. Le regard sous lequel son âme s'était épanouie l'avait sauvé et le préservait de ces fantômes funestes. Lorsque son régiment partait des lieux où il avait trouvé les plus doux sourires, il s'en allait avec toute sa gaieté. Le boute-selle mettait fin pour lui à toute une série d'aventures ; c'était un glas qui sonnait joyeusement l'enterrement de ses amours. De là un instinct qui n'était point mort dans ce sein comprimé par le dolman. Si Pontrailles n'avait point fait fructifier ce don de l'idéale tendresse qui est la pièce d'or de l'Évangile, le talent donné par le maître à chacun de ses serviteurs, il n'avait point, comme tant

d'autres, laissé tomber son trésor dans la poussière des chemins.

L'Afrique lui avait été salutaire. Le grand air et le commandement avaient exercé une puissante action sur cette nature. Cette vie des postes périlleux et isolés, qui a créé dans notre armée de si énergiques caractères, lui convenait merveilleusement. Toutefois, dans le capitaine de spahis, on retrouvait à chaque instant l'ancien sous-officier de hussards. Mme de Bresmes éprouva donc d'abord quelque peine à se familiariser avec son cousin. Il avait été convenu que l'on coucherait au *bordj*. Vers six heures, Pontrailles servit à ses hôtes un dîner des plus somptueux pour un dîner du Jurjura. La cuisine arabe et la cuisine française s'étaient ingénieusement combinées. Quelques mets d'une apparence presque parisienne se montraient entre le *couscoussou* et la *tourta*. Ces ustensiles inconnus aux Arabes, les couteaux et les fourchettes, étaient en abondance sur la table. Chaque convive avait son verre, et, à côté de la gargoulette où repose l'austère breuvage des musulmans, un vaste flacon était rougi par l'ardente liqueur des chrétiens. Mais le comte de Bresmes professait en matière gastronomique les doctrines les plus absolues et les plus intolérantes. C'était le seul point sur lequel il fît trêve à son habituel scepticisme. Il se

mit donc à frapper la cuisine arabe d'une énergique réprobation, puis ses attaques passèrent bientôt à tout ce que renferme l'Afrique et à l'Afrique elle-même. Alors Pontrailles s'éveilla : ce fut sur les chevaux que s'engagea la plus vive et la plus opiniâtre discussion. M. de Bresmes appartenait à cette école de *sportsmen* qui semble s'être identifiée avec les chevaux anglais, et regarder comme un outrage personnel l'hommage rendu à tout animal qui n'a pas du sang britannique dans les veines. Il affirma que le meilleur cheval de Pontrailles ne valait pas le dernier coureur du Champ-de-Mars, que les chevaux arabes étaient disgracieux, tarés, sans allure, propres à porter du reste le soldat français, qui est le plus ignorant des cavaliers, mais indignes d'être montés par des *gentlemen* et des jockeys. Cette loi de l'hospitalité, sacrée partout et particulièrement dans un *bordj*, empêcha seule Pontrailles de faire voler une assiette à la tête de son adversaire. Il rappela le pacha d'Égypte défiant vainement le Jockey-Club de Londres, les courses d'automne en Algérie, et surtout ces courses de chaque jour, à travers d'exécrables terrains, où nos soldats ont la misère en croupe et le péril pour but. Il prétendit qu'avec *Embarek* il forcerait *Miss Annette* et *Prédestiné* à se casser les reins, et, du cheval arrivant au cavalier, il soutint que chasseur d'Afrique

ou spahi passerait par plaisir, par devoir, tout simplement même par insouciance, où aucun pari ne pourrait envoyer ni un gentleman ni un jockey. Tout cela fut dit, il faut en convenir, d'un ton assez emporté, et dans un langage qui n'était pas des plus choisis. Mme de Bresmes pensait, en regardant tour à tour les deux interlocuteurs, que l'un était une fourchette et l'autre un sabre. Elle ne croyait pas être si près d'un cœur.

Une nouvelle discussion qu'elle souleva, pour mettre fin à celle des chevaux, sembla l'éloigner encore de Sidi-Pontrailles. Elle avait entendu parler, dit-elle, d'officiers qui prenaient pour compagnes des femmes indigènes, et faisaient de ces créatures les maîtresses de leur foyer; elle trouvait là une grossièreté d'esprit, une indélicatesse de mœurs qui l'affligeaient pour notre armée. Quel échange de pensées pouvait-on avoir avec une Mauresque ou une Kabyle? Et que devenait la vie intérieure quand tout commerce intellectuel en était proscrit? Irritée par les allures un peu rudes de son cousin, la nièce de Mme de Cerney fit cette dernière réflexion avec une sorte de pédante mignardise dont Pontrailles se sentit froissé à son tour. Aussi, laissant parler une humeur passagère, non point ses vrais et habituels instincts, il traita de besoins factices, dont nous délivrait une existence virile, les plus touchantes, les

meilleures exigences de l'esprit. Il glorifia dans la femme orientale la matière heureuse de sa paix ; il vanta cet amour dont le sommeil n'a jamais été troublé par des larmes brûlantes tombées des yeux de Psyché. Les trois convives se retirèrent de table fort mécontents les uns des autres, et cependant l'heure s'était déjà levée où deux âmes de plus devaient s'unir en ce monde.

On alla prendre le café sur la terrasse. Quoiqu'on fût alors en octobre, le ciel était d'une douceur merveilleuse. En Afrique, le ciel est comme la mer animé d'une vie passionnée ; après ses orageux caprices, il a des instants de calme radieux, il a l'air de vouloir faire oublier, à force de paix et de clémence, ce qu'il a eu d'impétueux, de sinistre et de tourmenté. C'était donc une admirable nuit. Les montagnes dessinaient leurs sombres profils dans une atmosphère transparente ; les étoiles se montraient jusqu'en de fabuleuses profondeurs, et l'on sentait sur le paysage tout entier ce charme féerique qui, sans le secours du sommeil, pénètre à certaines heures et notre regard et notre âme de la lumière enchantée des songes.

Malgré sa grande habitude du spectacle qu'il avait sous les yeux, Pontrailles se sentit ému, et il s'aperçut que Mme de Bresmes partageait son émotion. Après

s'être accoudée un instant sur le petit mur percé de meurtrières qui bordait la terrasse, Anne se redressa et tourna tout à coup vers son cousin un regard animé d'une splendeur mystérieuse comme le ciel qu'elle venait de contempler. Avec un entraînement subit, Pontrailles effleura de sa bouche l'oreille de la charmante voyageuse, et, se rappelant un passage de Goethe : Ne serait-ce point, fit-il, le moment de s'écrier : « Klopstock? » Elle tressaillit, puis lui dit tout haut, mais avec un sourire qui avait une sorte de tendresse : Vous avez donc lu *Werther?*

— Ah! répondit Pontrailles, vous croyez que nous autres militaires nous n'avons jamais lu que notre *théorie?* Vous dites : Ce sont de pauvres brutes; ils boivent, ils mangent, ils se battent; mais il y a une région tout entière où ils n'ont pénétré jamais; ils ne vont dans le monde invisible que le jour où une balle leur brise le crâne. Eh bien! vous vous trompez. Tel que vous me voyez, moi, j'ai lu Goethe, Byron et Shakspeare. J'ai, comme un autre, mes heures d'étude, de recueillement et même de rêverie; seulement, quand je sens mes songeries devenir maladives, quand je tourne au René, je vais dans mon écurie, je m'assure qu'*Embareck*, *Ali* et *Sélim* ne manquent de rien, qu'ils ont mangé l'orge avec appétit, qu'on leur a fait une

bonne litière ; puis je regarde ces trois pauvres animaux avec leur honnête physionomie, et je sens leur calme qui me gagne. Je soupçonne lord Byron de n'avoir jamais aimé les chevaux qu'en poète pour s'élancer sur leur dos à travers l'espace. Ceux qui les aiment de cette façon ne savent point en tirer un vrai profit. Il faut aller trouver les bêtes à côté de leur mangeoire. Si Notre-Seigneur est né dans une étable, c'est parce qu'il a voulu, croyez-le bien, glorifier ce qu'un pareil séjour a de merveilleusement sain pour l'âme. Je mène une vie qui, je l'espère, au lieu de tuer mon esprit, lui fera une plus longue jeunesse que celle de mon corps ; seulement, fit-il brusquement après un moment de silence, de cette jeunesse-là, que ferai-je ?

Un séducteur de profession n'eût pas mieux amené la réponse qui sortit fatalement des lèvres de Mme de Bresmes.

— Elle vous servira, cette jeunesse, à aimer.

— Aimer ! s'écria Pontrailles, comme s'il répétait quelque mot étrange. Et qui donc voulez-vous que j'aime ?

Cette fois Anne partit d'un éclat de rire.

— Ah ! fit alors Pontrailles comme frappé d'une idée subite et avec un accent bizarrement sérieux, je pourrais être amoureux de vous.

Puis, il réfléchit et du même ton :

— Ce serait, ajouta-t-il, un grand malheur pour nous deux, pour vous surtout. Votre vie de Paris vous semblerait si cruellement fade quand je vous aurais aimée !

Le regard dont il accompagna ces paroles avait quelque chose à la fois de si grave et de si ardent, que Mme de Bresmes en fut toute troublée, et ce fut avec émotion qu'elle répondit en s'efforçant d'être enjouée :

— Savez-vous, mon cousin, que vous avez une fatuité d'une espèce sauvage et primitive ? Vous admettez que le jour où vous aurez daigné avoir quelque tendresse pour moi, toute ma vie sera brûlée.

— Non, je ne suis pas fat, interrompit impétueusement Pontrailles, j'en atteste ma vie entière, où les vanités de toute nature n'ont guère eu occasion de se produire. Je n'ai pas de fatuité ; mais ce que vous ne croiriez point, j'ai beaucoup de bon sens, et ce bon sens-là me dit que je vous ferais sentir ce que j'éprouverais. Ce n'est point par moi seul que je deviendrais votre fatalité. J'emprunterais ma puissance sur vous de tout ce qui m'entoure. Cette étrange habitation où je vous reçois, ce paysage que nous regardons ensemble, ce ciel qui nous jette dans le même rêve, voilà qui graverait à jamais mon image au fond de votre pensée. Le fantôme que vous emporteriez en vous n'aurait

point de rivaux à craindre. Ceux que vous verrez là-bas n'auront ni mon *bordj*, ni mes montagnes, ni mon illumination d'étoiles. Ils vous offriront de nouveau, avec leur opiniâtre monotonie, ce que vous avez repoussé déjà. Oui, vous m'aimeriez parce que je resterais pour vous quelque chose d'unique, et vous, la seule femme qui m'ait jamais rappelé les créations des livres, les visions de mon cœur, de quel amour, moi aussi, je vous aimerais!

— Heureusement, fit-elle tout à coup en lui tendant la main, nous ne nous aimons pas.

Pontrailles la regarda et vit dans ses yeux, qu'éclairait la lumière des étoiles, deux larmes, brillants joyaux du trésor divin des tendresses. Il appuya ses lèvres sur cette main qu'on lui tendait, et sentit ce tressaillement intérieur qui indique une naissance dans notre âme. Ils s'aimaient.

IV

Pendant tout le temps de cet entretien, le comte de Bresmes avait d'abord fumé dans un profond recueillement un chibouque sans s'inquiéter ni du ciel, ni des montagnes, ni de sa femme; puis il s'était retiré dans la chambre que Pontrailles lui avait fait préparer. Il dormait là du sommeil d'un homme que la jalousie n'a jamais hanté, quand Anne résolut de se retirer à son tour. C'était la pièce même où il couchait que Pontrailles avait cédée à sa cousine. Cette pièce était fort peu ornée : un fusil arabe, deux pistolets, un sabre de combat, rompaient seuls la monotonie de quatre murailles blanchies à la chaux ; mais d'une ouverture pratiquée auprès du lit on apercevait l'admirable site que dominait le *bordj*, et Pontrailles avait pensé que sa cousine serait réjouie à son réveil par cette *fête des yeux*, comme disent les Orientaux.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, Anne sentit qu'elle

allait avoir l'insomnie pour compagne, non point cette cruelle insomnie aux traits de fantôme qui chasse lady Macbeth de sa couche, mais cette insomnie pleine d'inquiétude et d'ivresse comme la nuit où respire Juliette. Elle ne voulut pas faire de vains efforts pour appeler un sommeil qu'elle ne désirait pas d'ailleurs, je le crois bien ; car il est des pensées semblables à ces bouquets dont on ne veut point se séparer, quoiqu'ils causent une excitation douloureuse à notre cervelle. Elle voulait songer des dernières paroles de Pontrailles.

Elle se mit à examiner la chambre où elle était. Les objets qu'elle avait sous les yeux ne pouvaient que plaire à sa rêverie. Pontrailles avait laissé sur la table à laquelle il s'asseyait quelquefois les livres, en bien petit nombre, qu'il avait emportés dans sa solitude. Les livres sont les amis auxquels s'applique le mieux un des proverbes les plus connus. Ceux que Pontrailles avait choisis racontaient avec éloquence cette singulière nature. C'était cette fleur par excellence de toutes les cellules, *l'Imitation*, présent de Mme de Pontrailles à son fils; puis comme une rose à côté d'un lis, comme des castagnettes à côté d'un crucifix, un volume de l'Arioste côtoyant cette œuvre sacrée. C'était ensuite ce recueil populaire que vous avez rencontré peut-être dans d'humbles bibliothèques, ce volume où on a réuni

René, *Atala* et une poétique bluette que je ne dédaigne point malgré son tour un peu prétentieux, un peu suranné, *le Dernier des Abencerrages*. C'était enfin un ouvrage sérieux sorti d'un esprit rompu à l'action et d'un cœur familiarisé avec la mort : *l'Esprit des institutions militaires*, par le maréchal Marmont.

Voilà quels étaient tous les trésors littéraires de Sidi-Pontrailles. C'en était assez pour montrer que l'esprit avait sa part dans cette vie si noblement livrée à l'action. Anne devait trouver des indices plus saisissants, plus intimes encore de la pensée qu'elle cherchait à deviner. Sur cette table où errait son regard, elle aperçut quelques papiers qui semblaient dans un assez grand désordre. Sa curiosité n'était pas de celles qui savent s'imposer des limites. Elle lut ces pages que lui offrait le hasard, et bientôt elle se sentit plongée dans un singulier attendrissement. Ce qu'elle avait sous les yeux, c'était l'âme même de Pontrailles subissant ce besoin d'épanchement dont je crois qu'aucune âme n'est affranchie. Quoique le pauvre Guillaume, à coup sûr, ne fût pas un mandarin, il lui était arrivé à certaines heures, dans son isolement, de donner une forme à ses songeries. Ses lectures lui avaient inspiré des réflexions empreintes de cette originalité qui était la grâce souveraine de sa nature. Ainsi, à propos du maréchal Mar-

mont et de son traité, il avait écrit lui-même sur sa profession quelques lignes d'une véritable éloquence. Ce mystérieux dévouement du soldat trouvant dans la perpétuelle oblation de sa chair tantôt les élans d'une joie ardente, tantôt le mouvement paisible d'une consolation secrète, était là naturellement exprimé. Certains mots, certaines pensées d'un abandon un peu puéril rendaient plus frappant encore l'héroïsme austère de ce sentiment. Après des considérations sur l'armée, dignes de l'intelligence la plus sérieusement guerrière, on lisait : « Je remercie le ciel de ne pas être fantassin, quoique assurément je sois plein de respect pour l'infanterie. Le guerrier complet se compose d'un homme et d'un cheval. Ce malheureux fantassin me paraît toujours un soldat mutilé. Mon Dieu, soyez béni pour le compagnon à quatre jambes que vous m'avez donné ! A certains mouvements de mon cœur, j'ai cru souvent que le cheval était né à la façon de notre mère Ève, qu'il avait été fait avec le sang et la chair du cavalier. »

De cette explosion d'enthousiasme hippique, on passait brusquement à des inspirations bien différentes. Le chapitre sur l'amour venait d'éveiller chez Pontrailles d'autres tendresses que ses tendresses chevalines. Vous connaissez l'histoire de ce saint qui s'était fait une

femme de neige. De ses plus pures, de ses plus idéales pensées, Pontrailles se faisait une maîtresse à laquelle il livrait sa vie. Il composait une sorte d'idylle mystique qui rappelait le souhait de Gessner. Il se construisait un asile, seulement un asile vivant au lieu d'un asile de feuillage; il inventait pour son idole tout un culte aux pratiques d'une chaste passion : baiser le velours du prie-Dieu usé par ses genoux, se pencher, elle et lui, sur le même livre, quelquefois tomber à ses pieds et se sentir pris alors d'un désir extatique de mourir ! Tout d'un coup la mélodie changeait, l'Arioste avait passé par là, Alcine était entrée dans l'oratoire : « Il ne doit y avoir, disait-il, qu'un seul amour pour un soldat, c'est l'amour que l'on cueille et que l'on jette comme une branche de laurier-rose. Aussi les Arabes, qui sont nos maîtres en fait de sentiment guerrier, traitent-ils avec raison la femme comme on traite le vin chez nous; ils ne lui demandent qu'une ivresse passagère. » Qu'on ne sourie pas trop à tout cela d'un malveillant sourire : ces pensées disparates aux formes légères, s'évanouissant quand on les touche, ne peuvent-elles pas être regardées comme des mirages ? Elles étaient nées dans le pays même où se produisent ces jeux de notre cerveau et de la lumière. Anne suivait avec une profonde émotion ces mouvements d'un cœur

chaleureux, d'un esprit hardi et gracieux s'agitant dans une région où elle n'avait jamais pénétré. Au milieu de cette nuit et de cette solitude, ce qu'elle lisait prenait des formes sensibles : elle s'imaginait avoir sous les yeux les visions de l'étrange château où l'avait conduite son destin.

V

Mme de Bresmes s'était endormie quelques instants avant le lever du jour ; elle avait été prise par un de ces sommeils aux lentes mais puissantes conjurations, qui vous enchaînent pour longtemps au fond de leurs demeures enchantées une fois qu'ils se sont emparés de vous. Quand elle se réveilla, le soleil inondait sa chambre. Elle se sentit au cœur une allégresse qui, depuis bien longtemps, lui était inconnue. C'était le chant de ces pensées qui s'abattent sur les âmes où fleurit l'amour, comme les oiseaux sur les arbres où s'épanouit le printemps.

Une heure après son réveil, elle apprenait par Pontrailles, sur la terrasse du *bordj*, que M. de Bresmes venait de partir avec une escorte pour aller chasser le sanglier chez un caïd des environs. M. de Bresmes était un de ces maris qui font croire à l'intervention dans les affaires conjugales d'une puissance mystérieuse protectrice des célibataires. A peine réveillé, il était allé trouver Pontrailles pour lui dire qu'il voulait à toute force se donner le plaisir d'une chasse africaine. L'officier lui avait répondu qu'il ne pouvait point, à son grand regret, l'accompagner, parce que son devoir le retenait à son poste, mais qu'il le ferait chasser tant qu'il voudrait sous la direction d'un honnête caïd et sous la garde d'intrépides spahis. M. de Bresmes était parti; Guillaume était resté, remerciant Dieu d'avoir mis au cœur des hommes le goût de détruire les sangliers.

La journée qui commença pour Pontrailles après ce départ est, avec celle qui l'a suivie, de ces souvenirs qu'on craint de tirer des profondeurs embaumées où ils reposent au fond de nous. Ce sont des fantômes qui expliquent la fable divine d'Eurydice. Des accents magiques les évoquent, un regard peut les faire évanouir. Toutefois je tenterai la conjuration.

Vers trois heures, Pontrailles et sa cousine montèrent à cheval. A ce moment du jour, il y a déjà, dans

le ciel si vivant, si mobile d'Afrique, un mouvement sensible pour les yeux et pour l'esprit. Quelques clartés trop vives commencent à s'effacer, et je ne sais quoi annonce l'arrivée des teintes majestueuses. C'est comme un orchestre qui nous prépare, après les danses étincelantes des notes légères, à la marche imposante des graves accords. A cette heure, nombre de gens en ont fait l'expérience, les moins poétiques natures subissent souvent une violente action. Les Orientaux ont raison de mépriser le vin : l'ivresse est dans l'air qu'ils respirent. A ce moment donc où leur ardente terre reçoit comme un dernier baiser du soleil, il y a bien peu d'âmes qui n'éprouvent un frémissement passionné. Anne n'avait encore passé avec Pontrailles que quelques rapides instants de la matinée, elle ne lui avait parlé ni de ses lectures, ni de ses pensées de la nuit. En cet instant, ces récents souvenirs s'offrirent à elle dans toute leur puissance.

— Mon cher cousin, dit-elle, je remercie Dieu d'un voyage qui m'a fait connaître deux pays entièrement nouveaux pour moi, cette merveilleuse contrée où nous nous promenons maintenant ensemble, et votre esprit, où j'ai fait des excursions cette nuit.

— Quoi! s'écria Pontrailles, dont le teint bruni se couvrit d'une subite rougeur, auriez-vous jeté les yeux

sur les paperasses que j'avais laissées entre mes livres? Je suis désolé que vous ayez lu ces fadaises, qui sont indignes d'occuper une seule minute une intelligence telle que la vôtre. Que voulez-vous? la solitude porte à la rêvasserie. Mon seul tort, c'est de ne pas avoir laissé mes rêves s'envoler comme la fumée de ma pipe.

— Si vous aviez vu ce qui se passait en moi cette nuit, répondit Anne, peut-être ne regretteriez-vous point ce tort-là.

Pontrailles garda le silence. Il y a de ces paroles chaudes et douces comme un soleil printanier qui vous donnent un bonheur dont on a besoin de se pénétrer longuement. Il baissa la tête sur son cheval, dont la crinière dorée et soyeuse ne l'avait jamais tant charmé. Son visage, quand il le releva pour regarder sa cousine, rayonnait de cette joie que Dieu tire si rarement pour nous de son trésor.

— Tenez, fit-il, hier soir je vous ai aimée. A présent je veux vous dire que je vous aime. Je sens mon âme désormais changée. Peut-être éprouverai-je de cruelles souffrances, mais je ne voudrais point, pour ce qui m'est le plus cher en ce monde, pour la part d'honneur et de danger que peut me réserver l'avenir, n'avoir point connu ce qui se passe en moi. Le dieu que m'annonçaient des voix mystérieuses vient de naître au fond

de mon cœur. Je le salue et lui offre en présent toutes mes pensées. Ma cousine, je vous en supplie, aimez-moi; je mérite que vous m'aimiez. J'ai rougi tout à l'heure quand vous m'avez appris que cette nuit vous aviez fait invasion dans mes songeries, c'est de plaisir que je rougissais. Je vous ai dit que j'étais désolé, j'étais heureux; car je crois en effet digne de vous cet homme qu'à présent vous connaissez. Je n'ai vécu que pour les nobles émotions, seulement la plus noble de toutes me manquait, et vous me l'avez donnée. Aussi votre image ne pourra jamais être détruite en moi que par une balle, si une balle peut frapper toutefois ce qui est dans mon âme au moins autant que dans ma chair.

Et il ajouta ces simples paroles que, loin de lui, Anne a cru bien souvent entendre encore vibrer :

— Mon Dieu! que je vous aime et que je vous aimerai!

Anne se pencha sur son cheval, et d'une voix brève, ardente, passionnée comme celle de Chimène laissant échapper son secret :

— Et moi aussi, lui dit-elle, je vous aime.

Si l'on me dit que ce fut là un aveu trop rapide, je répondrai que cette scène d'amour ne se passait pas dans un salon, que le ciel d'Afrique agissait sur ces deux êtres, entraînés irrésistiblement l'un vers l'autre; e

pour peu que l'on me presse, j'ajouterai que dans bien des salons, du reste, des aveux aussi rapides que celui-là ont été arrachés à de fort honnêtes dames, comme dirait Brantôme. Enfin le fait est qu'entre trois et quatre heures, dans une de ces vallées où l'on se sent saisi d'émotions secrètes et profondes, Anne et Guillaume se confièrent tous deux qu'ils s'aimaient. Cette journée, dont je cherche à me rappeler les moindres souvenirs, me semble elle-même, comme la vallée où elle s'écoula, une région mystérieuse et sacrée où l'on ne peut pénétrer sans trouble. — Toute ma vie, a dit bien souvent Pontrailles, à certaines heures, je me retirerai dans ce jour-là.

L'Afrique est le pays des ruines. Comme un cheval qui secoue son cavalier jusqu'à ce qu'il l'ait renversé, cette puissante nature s'est déjà bien des fois délivrée des nations conquérantes et de leurs œuvres. Les deux amants s'arrêtèrent à une fontaine où l'on reconnaissait encore les traces de cet art solennel des Romains, qui associe avec tant de grâce majestueuse la tristesse de ses débris à la mélancolie des grands sites. Ils s'assirent sur une pierre que couvrait à moitié une mousse sombre. Là, ils laissèrent jaillir et murmurer leur amour, plus frais et plus limpide que l'eau qui coulait à leurs pieds. L'amour a ce charme, entre toutes ses magies,

qu'il transforme, comme cette fée d'un vieux conte, en roses et en diamants les moindres paroles des amoureux. Le miracle, il est vrai, n'est visible que pour deux personnes; mais qu'importe, puisque ces deux personnes ont toute la vie de l'univers en eux?

Avec cette gaieté dont les amants ont le privilége à certaines heures comme les enfants, avec cette gaieté franche, irréfléchie et chaude, véritable soleil du cœur, Pontrailles lui dit tout à coup :

— Savez-vous à quoi je viens de penser, en visitant avec vous ce beau pays et ces touchantes ruines? Je viens de penser à un célèbre roman que m'a fait dernièrement parcourir le hasard des lectures militaires, à la *Corinne* de Mme de Staël, que j'ai rencontrée dans un petit poste du Tell, chez un officier des bureaux arabes. Je trouve que nous ressemblons tous deux aux héros de ce livre, seulement j'ai peur que vous ne soyez Oswald et que je ne sois Corinne. Vous me délaisserez pour quelque blonde Lucile, c'est-à-dire pour un de ces diplomates roses et frisés qui ont parcouru le monde entier sans jamais rester douze heures à cheval, et parlent cependant à tout propos de ce qu'ils ont aperçu derrière leur *cache-nez*, à travers les glaces des chaises de poste et des wagons.

— Vous tenez là d'indignes propos, lui répondit-elle.

Il y a longtemps que je connais les gens dont vous parlez et que je ne songe guère à les aimer. Vous ne méritez pas que je vous dise ce que votre regard a l'air pourtant de me demander, que vous serez mon unique tendresse.

— Oh ! s'écria Pontrailles, je mérite, au contraire, que vous me le disiez ; dites-le-moi ; dites-moi que vous m'aimerez toujours ; j'aime cette insulte charmante, ce noble défi jeté à la réalité.

Et il baisa avec ardeur le petit pied qu'il prit dans ses mains pour la replacer à cheval.

Continuerai-je encore le récit de cette journée? On dit que le bonheur ne se raconte pas, et maintenant, j'y pense, il y a peut-être impiété à le raconter. Les grandes douleurs et les grandes joies sont des mystères qui s'indignent d'être produits au jour. Je voudrais pourtant que l'empreinte de ces heures qui apportèrent tant de délices à deux cœurs, dont peut-être l'un est éteint, l'autre transformé, ne fût pas effacée de ce monde. Les poëtes se sont souvent révoltés contre les lieux où ils ont aimé, et d'où leur amour a disparu aussi complétement que le soleil chaque soir disparaît de la cime des arbres. Si cette vallée où ils se promenèrent, si cette fontaine où ils s'assirent ne dit plus rien de ceux à qui nous pensons aujourd'hui, qu'au moins ces lignes en parlent.

Dans la soirée qu'ils passèrent ensemble, lorsqu'ils furent rentrés au *bordj*, ils pratiquèrent tour à tour ces amoureuses confessions si remplies de soulagement divin, d'intimes et vives félicités qui nous révèlent au fond de nous des sources d'une profondeur inconnue. Ils se dirent tout. Chacun fit le roman de sa vie. Celle-ci raconta ses jours arides, ses nuits frivoles, son esprit mécontent et désœuvré, son cœur assoupi ; celui-là dit ses heures d'enthousiasme et de souffrance, ses pensées tantôt résignées, tantôt triomphantes; tous deux s'aimèrent encore plus lorsqu'ils se furent écoutés. Quand arriva cet instant où il faut que l'on se sépare, quand, après un de ces silences pleins de tendresse, divines fatigues qui succèdent aux étreintes passionnées des âmes, ils s'aperçurent qu'ils avaient vu ensemble le soleil disparaître et les étoiles se lever, que la nuit était avancée déjà, une ardente pensée s'empara de Pontrailles. Il se mit à ses genoux et lui dit : Faut-il donc que je vous quitte, vous que je retrouverai, je l'espère, dans l'éternité, mais que je verrai si peu dans cette vie? Voyez-vous, toutes les séparations sont affreuses, même celles de quelques instants. Ce sont des provocations au malheur. Quand une fois on a trouvé la chère vision dont on doit avoir toute son existence illuminée, on ne devrait jamais la laisser disparaître ; ces ombres que

nous sommes tous se dispersent et s'évanouissent si vite dans la vallée où Dieu nous fait errer. Dans ce moment-ci, je vois vos yeux, je sens vos mains. Je touche le Dieu que j'adore, ne m'abandonnez point, par pitié.

Elle était assise sur un de ces canons qui décoraient la terrasse du *bordj;* elle s'inclina sur le front de Pontrailles, et y mit un baiser, puis elle se leva et courut à la chambre où elle avait passé la nuit. Une tapisserie en défendait seule l'entrée. Quand elle fut arrivée au seuil de ce sanctuaire qu'elle voulait rendre inviolable, elle se retourna vers son amant.

« Maintenant que je vous connais, fit-elle, je me sais mieux défendue par cette tapisserie que je ne le serais par les murs d'une forteresse. Adieu, mon ami, le jour vous rendra demain votre vision, car notre amour n'aura rien à redouter des rayons du soleil; je veux qu'il reste pur comme le ciel dans lequel il est né. »

Pontrailles alla se jeter sur une petite natte et alluma une longue pipe, bien sûr de n'avoir cette nuit-là aucune relation avec le sommeil. Sa vie était devenue un roman, son âme une vraie élégie, et je crois pourtant que le hussard reparut en lui. Les dernières paroles de Mme de Bresmes lui parurent d'une mauvaise poésie; mais il se dit : — L'amour est comme les conquêtes, il a sa fatalité. Il y a quelque temps, je me battais dans le

Tell, me voici en pleine montagne aujourd'hui; j'étais dans le petit désert l'an dernier, je serai l'année prochaine dans le Sahara. Demain je la reverrai, et elle m'aime!

VI

Elle s'endormit, elle, au contraire, d'un sommeil à la fois doux et profond. L'air qu'elle avait respiré, l'amour dont elle s'était enivrée, avaient composé un vrai philtre dont elle subissait l'influence. J'ai remarqué que les songes en Afrique s'imprégnaient d'une chaleur, se teignaient d'un coloris que les rêves n'ont point dans nos contrées. On est là sur la terre qui a porté l'échelle mystérieuse dont se servent les anges pour descendre du ciel. Elle se vit errant avec Pontrailles dans des lieux plus resplendissants encore que ceux qu'elle avait parcourus. C'était la splendide idylle de sa journée qui s'achevait dans des paysages impossibles, sous des ombrages inconnus. Elle se voyait avec

son amant au bord d'une fontaine magique dont les ondes semblaient recéler toute sorte de merveilleux secrets, quand elle fut réveillée brusquement par un bruit d'armes et de chevaux. Elle se leva précipitamment, et par l'étroite ouverture pratiquée près de son lit, elle aperçut un spectacle étrange. Une troupe de cavaliers était assemblée sous les murs du *bordj;* les uns étaient vêtus de burnous rouges, les autres de burnous blancs, qui, à la clarté de la lune, leur donnaient l'air de ces guerriers fantômes des ballades. Elle crut un moment que son sommeil durait encore, seulement que les songes terribles avaient succédé aux visions gracieuses; mais bientôt elle ne put plus douter qu'elle ne fût aux prises avec la réalité. Elle assistait à un de ces événements si communs en Afrique. Une attaque nocturne avait été tentée sur une tribu amie à quelques pas du *bordj* de Pontrailles. Le grand justicier du pays kabyle allait monter à cheval, courir dans la montagne, brûler de la poudre et casser des têtes. Elle se sentit saisie d'un mortel effroi dont bientôt elle fut tirée par le mouvement de cœur le plus passionné à coup sûr qu'elle aura jamais de sa vie. Elle entendit tout près d'elle une voix qui lui disait :

« Adieu, ma chère Anne, je vais à une lieue d'ici faire cesser une fusillade qui pourrait se rapprocher et

troubler sérieusement votre repos. Je vous en supplie, avant mon départ, accordez-moi une seule faveur, tendez-moi votre main à travers cette tapisserie. »

Anne s'élança jusqu'au seuil de sa chambre ; elle fit ce qu'on lui demandait, et elle sentit sur sa main un baiser fervent comme l'acte d'adoration d'un chrétien à sa dernière heure, puis elle entendit un pas qui s'éloignait avec un bruit d'éperons et de sabre. Elle se jeta sur son lit, oubliant un moment terreur, danger, toutes les pensées sinistres et tristes, pour se livrer à l'un de ces enthousiasmes que les femmes de notre temps surtout ne sont pas d'habitude appelées à connaître. Anne était fière de son amant, heureuse de son amour ; elle se sentait la compagne d'un soldat, elle combattait et triomphait de l'âme auprès de lui. Elle porta à ses lèvres la main que venait de toucher la bouche de Pontrailles, pour retrouver l'empreinte de cet héroïque baiser : son ardeur se soutint encore, lorsque derrière sa fenêtre elle vit son amant courir dans la campagne à la tête des spahis et du *goum;* mais quand, au détour de l'un de ces âpres sentiers qui conduisent au pays des coups de feu, le cheval de Pontrailles, puis celui du dernier de ses cavaliers eurent disparu, elle fut prise par un effroi accablant. Ces montagnes, qui le matin lui avaient apparu si riantes, et qui maintenant se dres-

saient mornes devant elle, lui semblèrent destinées à cacher un mystère de sang et de mort. Les pressentiments, ces tristes oiseaux qui s'abattent sur les âmes blessées, ouvrirent dans son esprit leurs noires ailes. Soyons vrai pourtant, car la vérité est notre passion, elle prit à cette terreur même dont elle se sentait pénétrée un secret plaisir. Elle se dit qu'elle assistait à une aventure qui la vengeait de toute une existence de monotonie, et elle n'en eut pour Pontrailles qu'une plus tendre, qu'une plus brûlante reconnaissance. Le dragon qu'il s'agit de vaincre avant tout, pour mériter que les femmes vous saluent héros entre les héros, c'est l'ennui. Maintenant il avait disparu pour elle, ce tyran qui lui semblait si puissant qu'elle avait fini par en accepter le joug avec une morne placidité. Elle marchait dans sa vie comme dans un roman, se demandant avec anxiété ce qu'elle trouverait derrière les pages qu'elle parcourait avidement. Il est certain que le matin du 27 octobre, — elle n'oubliera jamais cette date, — elle était dans une situation où ne se représente guère aucune des femmes qui sont condamnées chaque soir à se traîner de salon en salon, retrouvant partout les mêmes visages, les mêmes propos, le même néant. Elle était seule dans un vieux château comme un château d'Anne Radcliffe, et dans un château perdu au sein d'un pays

plus cher au mystère et au péril que les vallées mêmes des Pyrénées.

Vers dix heures, un nègre se présenta devant elle. C'était un ancien spahi du dey qui exerçait dans le *bordj* de Pontrailles la profession de *kavadgi*. Le *kavadgi* est d'habitude bavard, car d'habitude aussi il est médecin et barbier; mais celui-là préparait et versait son café dans un silence où il mettait à la fois son plaisir et sa vanité. Il savait pourtant quelques mots de cette affreuse langue faite avec les débris corrompus de tous les langages humains, qu'on appelle la langue franque, ou le *petit sabir*. Ce fut dans ce patois oriental qu'il apprit à Mme de Bresmes que Pontrailles lui avait confié le soin de la nourrir et de la garder. Anne se rappela que le soir de son arrivée au *bordj* elle avait entendu son cousin dire en dînant à M. de Bresmes, qui se plaignait avec une fanfaronnade de conscrit et une ignorance de touriste de ce qu'on ne cultivait plus en Algérie l'art de couper les têtes : « Voilà mon vieux Mohammed, qui pour sa part en a coupé plus d'une centaine du temps de la régence, et qui, l'année dernière, en a coupé trois encore fort convenablement dans une course où je l'avais emmené ! » Ce souvenir lui revint, et elle frémit; puis elle songea aux figures qu'elle apercevait quelquefois sous des bonnets de co-

ton, au fond de sa cour, en rentrant chez elle à l'heure du dîner. Ces bonnets de coton lui rappelèrent naturellement toute sa vie parisienne, et de nouveau elle eut un de ces mouvements de joie mêlés à tous les mouvements de sa terreur. Elle sut gré à Mohammed de sa noire figure et de son sanglant passé. Lui aussi, c'était un personnage nouveau. Il avait son rôle dans ce drame imprévu que composait pour elle la destinée.

Dans la journée elle se mit à parcourir le *bordj*. La solitude de cet antique et bizarre logis avait quelque chose qui tenait du rêve et du conte de fée ; un ciel inondé de lumière ne la rendait que plus saisissante, car rien n'est mystérieux comme la tristesse du soleil ; elle parcourut tour à tour les cours carrées où s'élevaient quelques figuiers isolés, et les grandes pièces oblongues tapissées de nattes où dormaient et fumaient les gens de guerre qu'elle avait aperçus la nuit. Mais une partie du *bordj*, entre toutes les autres, attirait sa curiosité. La veille, en visitant une première fois cette demeure avec Pontrailles, elle avait voulu pénétrer dans le petit marabout qui surmontait une des terrasses. Pontrailles s'était jeté devant la porte en laissant paraître une vive émotion, et l'avait suppliée de ne pas entrer. Mme de Bresmes se rappela l'histoire de Barbe-Bleue, et se sentit au cœur la passion si admira-

blement peinte par cette légende. Elle pensa que ce marabout renfermait peut-être quelque horrible secret, un squelette, une tête coupée, une de ces choses enfin qui s'offrent tout environnées de surnaturelle épouvante à qui n'est pas obligé de vivre avec la mort en rapports fréquents et familiers. Ainsi que nombre de portes arabes, la porte du marabout avait un verrou qui se tirait en dehors. Anne pouvait entrer, elle hésita ; sa main se posa crispée et tremblante sur ce morceau de fer rouillé ; enfin, comme cela est toujours arrivé depuis Ève, la curiosité eut le dessus dans sa lutte avec la crainte.

Le verrou fut tiré, la porte s'ouvrit, et elle vit un spectacle qui lui serra le cœur. Ce n'était point, bien loin de là, un spectacle effrayant ; elle avait devant elle une créature faite pour chasser au contraire toutes les tristes et sinistres idées. Sur un de ces tapis aux couleurs vives et bariolées qui viennent du pays des Nègres, se tenait accroupie, l'œil distrait, la cigarette entre les lèvres, une Mauresque d'Alger. Je ne dirai point que ce fût une beauté merveilleuse, qu'elle eût fait mettre Michel-Ange à genoux et pleurer d'enthousiasme Raphaël : la beauté est bien comme l'amour, on en parle d'ordinaire sans l'avoir vue ; mais cette femme pourtant était belle. D'abord elle avait ces deux

grands yeux qui n'appartiennent qu'à l'Orient, ces yeux d'un noir velouté et lumineux qui font songer de fleurs et de soleil. Puis tous les arcanes de la coquetterie africaine : cette ligne sombre que les Mauresques tracent entre leurs sourcils, ces teintes bleues qui donnent de voluptueuses langueurs à leurs paupières, cette couleur d'un ardent incarnat qui rougit leur bouche et fait briller sur leurs dents une féerique blancheur, la paraient d'une étrange et saisissante grâce. Enfin elle portait ce costume de péri qui est aussi tout un enchantement. Les femmes en Afrique sont, comme les maisons, le triomphe du mystère. Le grand voile blanc qui les enveloppe, c'est le mur sans fenêtres qui oppose à la vue un rempart. Derrière ce mur, il y a les jardins, les fontaines et les grandes pièces à arceaux où l'on marche pieds nus; sous ce voile, il y a la chemise brodée, la veste étoilée de fleurs d'or et le pantalon couleur de la rose ou de l'orange. La Mauresque du marabout était sans voile; ses traits n'étaient cachés que par de longues nattes qui s'échappaient d'un bonnet de velours d'où pendait une branche de jasmin. C'eût été en définitive la plus poétique des apparitions, si je ne sais quoi n'eût imprimé à cette figure le caractère de la réalité, et même, faut-il le dire, d'une réalité assez triste. Cette péri, après tout, était une de ces Danaés

dont les asiles s'ouvrent aux plus faibles gouttes de la pluie d'or. Aussi, depuis son visage jusqu'à sa parure, tout était marqué en elle de cette secrète flétrissure qui est le signe fatal auquel on reconnaît sous tous les cieux les prêtresses avouées du plaisir.

Mme de Bresmes resta pleine d'hésitation et de trouble sur le seuil de cette chambre où elle aurait voulu que son regard n'eût jamais pénétré; mais tout à coup la Mauresque l'aperçut, se leva, vint à elle, s'empara de sa main, et mit sur cette main un humble baiser. Les Africaines reconnaissent volontiers la supériorité des Européennes. Elles sentent des êtres traités autrement qu'elles dans ce monde et dans l'autre, qui sont estimés ici-bas plus que les chevaux, plus que la poudre et dont les houris ne prendront point la place là-haut. Celle-là fit donc à Mme de Bresmes cette soumise caresse; puis elle lui dit dans un français assez pur :

— Je n'ai pas encore vu le maître d'ici, ton mari sans doute. Je ne sais point pourquoi il m'a fait venir, puisque tu es auprès de lui, et qu'une seule femme remplit la maison d'un chrétien comme un seul figuier remplit la cour d'un Arabe.

Bientôt Mme de Bresmes eut tout compris; la Fatma ou la Kadoudja qu'elle avait sous les yeux était un caprice oriental de Pontrailles, qui avait trouvé trop

profonde la retraite de son *bordj;* mais le jour même où l'amour africain entrait chez lui à dos de mule, l'amour européen lui apparaissait à cheval, fier, charmant, victorieux. Il avait si bien négligé la pauvre Mauresque, que c'est à peine si, sans la compassion du vieux *kavadgi* coupeur de têtes, elle ne serait point morte de faim. Mme de Bresmes courut chez elle, et revint tenant de l'or dans ses deux petites mains jointes, comme pour empêcher de s'enfuir l'eau puisée à une fontaine. La Mauresque lui avait dit que si elle avait de l'argent, elle trouverait le moyen de se faire ramener sur-le-champ à Alger. La mule qui l'avait portée et un Juif qui l'avait amenée l'attendaient, ne demandant pas mieux que de quitter le *bordj* de Pontrailles avec elle. Quand elle vit son absence achetée par une somme dix fois plus forte que celle qui payait d'habitude sa présence, elle éprouva une joie qu'elle ne chercha pas à contenir, et, après avoir embrassé les mains, les genoux, la robe de Mme de Bresmes, elle tint fidèlement sa promesse en disparaissant. Anne, quand elle fut seule, s'assit le cœur ému, le visage empourpré, sur les tapis où reposait celle qu'elle venait de renvoyer. Cette chambre, dont elle avait chassé l'hôtesse, lui semblait une cage qu'elle avait ouverte. Que dirait à son retour le maître dont elle avait mis l'oiseau en liberté ?

Que dirait-elle surtout ? C'était là ce qui la faisait rougir, et pourtant la satisfaction était dans ses yeux, elle n'avait point un seul mouvement de repentir. Son esprit était tout occupé moitié de pensées distinctes, moitié de confuses songeries, quand des coups de fusil, répétés par l'écho des montagnes, retentirent à ses oreilles : c'était Pontrailles qui rentrait, escorté par la turbulente *fantasia* des *goums* et des spahis. Il venait de se montrer le maître du bras, comme disent les Arabes ; il avait brûlé quelques oliviers, tué quelques hommes, enfin servi de son mieux l'ordre énergique et la justice armée. Mme de Bresmes s'élança au-devant de lui, et le vit descendre de cheval. Le fait est qu'en ce moment il eût pu remuer même une imagination paresseuse et un cœur endormi. Dans son burnous blanc, tombant sur son épaule comme un manteau de templier, c'était la vivante apparition de ces guerroyeurs chrétiens qui ouvraient avec leurs épées les portes du paradis. Lorsqu'il aperçut Mme de Bresmes, une expression pleine d'ardente tendresse se répandit dans ses yeux, où brillait seule la noble et inhumaine joie du combat. Il se jeta précipitamment devant un spahi qui tenait à la main un de ces sacs que les soldats appellent des musettes, où les chevaux mangent l'orge en campagne. Il y avait sur cette musette des taches rouges,

et je crois bien qu'elle pouvait renfermer quelques oreilles.

Mme de Bresmes eut un de ces mouvements qu'on a reproduits quelquefois au théâtre, où ils sont toujours accueillis avec de violentes émotions. Elle se jeta dans les bras de Pontrailles. — Ah ! dit Guillaume, aujourd'hui que j'aime mon sabre et que je vous aime ! — Toute son âme à ce pauvre garçon était dans ces mots-là, et il croyait avoir atteint le faîte de son bonheur en cette vie.

Après le dîner, par une nuit semblable à celle où l'amour s'était abattu sur eux, les deux cousins se promenaient sur la terrasse. Anne se dirigea vers le marabout dont elle avait été écartée la veille, et Guillaume éprouva de nouveau un trouble visible; mais celle qui était la maîtresse de toutes ses actions et de toutes ses pensées l'entraîna impérieusement vers le seuil, qu'il ne voulait point franchir. Arrivée à la porte, Mme de Bresmes força son amant à la suivre dans cet asile, devenu désert. Là, elle dit à Pontrailles : — Il y avait ici une captive que j'ai mise en liberté ; mais au lieu de prendre ses chaînes, comme faisaient ceux qui autrefois allaient en Afrique délivrer les prisonniers, c'est vous que je veux mettre à sa place; je vous laisse dans votre marabout, et je m'échappe. Vous rappe-

lez-vous l'histoire de Barberine? Vous avez mérité d'être enfermé avec une quenouille; tâchez d'en trouver une, vous filerez, et je vous apporterai de quoi manger.

Et ce disant, elle fit mine de s'échapper; mais s'échappa-t-elle en effet? Il est des points obscurs dans toutes les histoires. Que chacun décide de cette question suivant les lumières de son cœur.

Du reste, *honni soit qui mal y pense*. J'ai toujours songé avec plaisir de cette devise qui ne veut pas dire assurément que la comtesse de Salisbury ait été aimée de telle manière plutôt que de telle autre, comme Béatrix ou comme Mlle de La Fayette plutôt que comme la Fornarina ou Mme de Montespan. Que chacun aime comme il l'entend : pourvu qu'il y ait amour, il n'y a rien où le méchant puisse mordre; — voilà ce que ces vieilles et chevaleresques paroles signifient tout simplement. Ce que je sais donc, c'est qu'Anne et Guillaume s'aimèrent autant qu'ils pouvaient s'aimer, et je me complais dans cette pensée. Cette vie est faite au rebours du paradis terrestre : elle ne renferme qu'un seul fruit qui ne soit point poussière, où l'on ne trouve pas le

néant. Heureux ceux à qui ce fruit-là n'a pas été inconnu !

Maintenant, le bonheur de nos deux amants fut court. Le lendemain du jour où se passa la scène que nous venons de raconter, M. de Bresmes revint de chez son caïd après avoir tué je ne sais combien de sangliers. M. de Bresmes, c'était le réveil.

Mais le souvenir du songe est resté. A l'heure de la séparation, ils se sont juré en quelques paroles furtives qu'ils ne s'oublieraient jamais, et que même sur cette terre, si la mort ne se mettait pas entre eux, ils se réuniraient un jour. Je trouve merveille qu'ils aient tenu aussi longtemps leur serment. Tous les deux boivent continuellement un breuvage mortel à la mémoire des tendresses sacrées. Le monde verse à celle-ci son assoupissement, la guerre verse à celui-là ses ivresses. Quitterait-elle bien pour toujours, malgré l'ennui qu'ils lui inspirent, ces salons où elle a repris le cours de ses monotones plaisirs? Et lui, pourrait-il s'éloigner de ce pays rempli d'excitantes émotions comme l'onde verte de l'absinthe, où règne, où triomphe cette vie militaire si chère à l'esprit qu'elle calme et au cœur qu'elle exalte, — où tous les ans la poudre résonne, où un noble sang qui ne se lasse point de se répandre entretient un généreux éclat? J'ai peine à le croire. Ferait-il

bien d'ailleurs? L'aimerait-elle, s'il n'était plus lui? Enfin ils se sont aimés; voilà ce qu'on doit se dire. Il y a là de quoi satisfaire les esprits les plus altérés d'idéal, puisqu'il est bien prouvé, — la religion confirme cette vérité, ce me semble, — qu'un élan d'amour tient en balance toute l'éternité.

VOYAGES

ET

PENSÉES MILITAIRES.

Sous l'impression d'une lutte qui durait encore, j'écrivais, il y a quelques années, des pages qui ont été accueillies avec bonté [1]. C'était le plus sinistre épisode de nos guerres civiles que je cherchais à peindre, et presque à mon insu, entre les fantômes sanglants qu'évoquait mon souvenir, je ne m'attachais qu'à une seule image : j'essayais de montrer dans sa force que rien n'abat, dans son éclat que rien n'altère, le génie guerrier de notre pays. Je venais d'assister à un des plus

[1] Voyez la Garde mobile, dans *Caractères et Récits du temps*.

étranges miracles de cette invincible puissance. Une troupe formée d'éléments tumultueux que le souffle des révolutions avait au hasard amoncelés était devenue en quelques jours l'armée des lois, de l'ordre, de la société. L'esprit militaire avait changé en ardents et ingénieux ennemis de la révolte les fils les plus turbulents de l'insurrection. Le corps dont j'ai raconté l'histoire si courte et si remplie a maintenant cessé d'exister ; mais l'armée a reçu dans ses rangs plus d'un de ceux qui en faisaient partie : c'est aujourd'hui du sein de cette grande famille que je poursuis des tableaux devenus également chers à mes yeux et à mon cœur.

Je sais qu'on ne me demandera point la perfection de la peinture. Je n'ai fait et n'ai pu faire que des ébauches où j'ai essayé seulement de fixer un peu de la vie, tantôt imposante, tantôt passionnée, dont étaient remplis les multiples objets que je me proposais tour à tour d'esquisser. Quand je parlerai de moi, qu'on me le pardonne, ce ne sera qu'une nécessité de mon récit. J'ai compris depuis plusieurs années, mieux qu'en aucun temps, ce que le moi a d'importun et de malsonnant. Mais les choses qui nous ont vraiment touchés nous reviennent, quand nous cherchons à nous les rappeler, tout imprégnées de la vie qu'elles ont tirée de notre âme, et peut-être serait-ce un tort de leur ôter

cette irrécusable trace de nos émotions. On s'indignerait contre qui voudrait faire disparaître des taches de sang d'une lame suspendue dans un musée. Je n'essuierai donc nulle part la place où une larme, soit d'enthousiasme, soit de tristesse, a pu tomber. Qu'on ne redoute rien d'intime toutefois. Je n'érigerai jamais en faits qui puissent intéresser des curiosités étrangères ni les phénomènes de mon cœur, ni les accidents de ma destinée. Pour mettre tout de suite ce propos en pratique, je passerai rapidement sur les événements dont le récit, fait déjà maintes fois par d'autres, ne pourrait emprunter quelque intérêt qu'à la vivacité de mes impressions.

Ce fut un dimanche d'avril qu'à midi j'aperçus entre un ciel sans nuages et une mer sans rides l'amphithéâtre où s'étalent au soleil, blanches comme des bernous de fête, les riantes maisons d'Alger. Je venais à peine de faire quelques pas sur le port, quand je vis, à l'entrée d'une rue inondée de lumière et âpre à monter comme un rocher, une compagnie de voltigeurs précédée par un clairon qui sonnait de tous ses poumons la marche. J'oubliai sur-le-champ tous les spectacles nouveaux, tous les personnages insolites dont mes regards venaient d'être frappés, ce tumulte de Maures et de Maltais qui vous arrachent votre valise, ces femmes vêtues comme des spectres, mais dont les

suaires laissent voir un bout de jasmin et deux yeux noirs. J'étais tombé du premier coup sur les gens que je cherchais. J'avais devant moi ceux dont j'avais tant de fois désiré partager le pain et les cartouches. C'étaient bien eux. Je reconnaissais ces figures que d'habiles pinceaux ont déjà rendues populaires, car l'armée d'Afrique a maintenant ses types comme la vieille garde. J'éprouvais cette émotion dont nous remplit toujours la vue des êtres attendus. Voilà donc comme ils sont vêtus, comme ils marchent! Cette capote grise, humble et généreux vêtement qui brave la poussière et la bise, qui rit avec la pauvreté et se présente fièrement devant la gloire, ces guêtres blanches qui ont marché dans tant de chemins, et ces épaulettes de laine, ces épaulettes qui sont de saintes choses, tout dans cette troupe me parlait et me remuait. Que ceux qui riront songent à la tendresse de Werther pour son habit bleu et sa veste jaune. Il est vrai que cette veste et cet habit lui rappelaient Charlotte; mais cette capote et ces guêtres me rappelaient la France.

Comme tous ceux qui ont vécu en Afrique, je me suis bien vite familiarisé avec les pics sombres, les plaines brûlées, et ce ciel mobile où l'on dirait tantôt que l'on célèbre les noces du soleil, tantôt que l'on pleure la mort du Sauveur. Cependant, aux premiers

jours de ma vie dans des régions toutes nouvelles, l'image de la patrie me traversait souvent le cerveau. Je me rappelle une matinée entre autres, où, au pied d'un de ces aloès que je ne sais quel régiment de ligne prit pour de gigantesques asperges, je sentis sous mon front tout rempli de cette maladive tendresse ce regard du pays qui me semblait rayonner d'une prunelle bleu pâle comme le ciel de la Champagne ou de la Brie. J'avais devant moi les collines de Mustapha. J'étais dans ces environs d'Alger où je comprends que se soit amollie la race mauresque. Ces mystérieuses maisons de l'Orient, qui ont toutes l'air de cacher un paradis, me souriaient à travers des arbres dont je ne savais point les noms. Toutes ces grâces de la nature et des hommes étaient pour moi choses perdues. J'étais envahi par cette tristesse des contrées étrangères qu'on sent courir à certaines heures sur les terres les plus parées comme le vent sur les bruyères. Heureusement, ce qui m'avait soutenu était toujours là. Ce fut dans ce paysage aux chagrines rêveries que je vis passer pour la première fois un cavalier du régiment où j'allais entrer. Un mois après mon arrivée à Alger, j'étais brigadier de spahis, et j'espère n'avoir pas donné au ciel d'Afrique ce spectacle insolite pour tous les cieux, d'un mélancolique brigadier.

J'ai promis de laisser de côté tout ce qui n'avait trait qu'à mon cœur ; j'ai donc beaucoup à laisser. Les plus récents de mes souvenirs sont ceux sur lesquels j'insisterai le plus. Je ne raconterai point les courses en pays connus que j'ai faites dans la province d'Alger et dans celle de Constantine. Constantine cependant, quoiqu'on l'ait peinte maintes fois, est un bien attrayant sujet de tableau. De ses rochers où elle est assise comme une forteresse féodale, elle frappe au loin l'imagination des voyageurs. Il semble que derrière ses murailles il y ait quelque *emprinse* à accomplir, comme on disait aux temps chevaleresques. L'armée française l'a faite du reste, la tâche héroïque à laquelle Constantine nous conviait. Devant la porte Valée, à l'entrée d'un ravin, quatre murs de briques, dépassés, je crois, par quelques têtes de figuier, enferment de modestes tombes. Là reposent ceux qui donnèrent, il y a quelques années, une ville de plus à la France. Le sol de Constantine me semble devoir particulièrement convenir au sommeil des morts. Il y a quelque chose de solennel dans cette terre; c'est par excellence la région biblique.

Je me rappelle un âne gravissant à quatre heures un petit sentier le long d'une côte pierreuse, non loin d'un de ces abîmes où les eaux du Rummel coulent sous des

arbres désordonnés qui se penchent vers elles comme pris de vertige. L'âne était suivi par un homme vêtu à la manière de Jacob et d'Abraham. Je croyais que ce rêve fait si souvent par chacun de nous d'être transporté au sein d'une de ces époques où vit continuellement notre pensée venait de s'accomplir pour moi. Je respirais le parfum des œuvres sacrées, remplissant toute l'étendue d'une vaste contrée et non plus les pages d'un livre. Constantine m'a toujours paru une ville sainte, en comparaison surtout d'Alger, où l'on sentira éternellement comme le souvenir d'une volupté de pirate. Constantine se tient, comme un anachorète, sur un de ces rochers dont l'idée se lie, je ne sais trop pourquoi, à celle de la prière. Les souffles des mers ne font point circuler dans ses campagnes les molles langueurs. Le sol dépouillé qui l'entoure ne doit sa splendeur qu'à la pourpre dont il se revêt chaque soir et à la majesté de ses lignes. Mais tout récemment notre conquête s'est accrue d'une ville entourée d'un pays plus austère encore et moins souvent exploré que les campagnes de Constantine. J'ai hâte d'arriver à Lagouath.

La première pensée dont on est agité quand on met le pied sur le sol d'Afrique, c'est la pensée du désert. Peu de gens meurent sans avoir contemplé la mer ou

les montagnes, mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'aller saluer le désert, et il n'est pas d'imagination qui ne soit tourmentée par ce suprême mystère de la création. Notre esprit n'admet point de vastes espaces où rien ne se meut. Dans ces solitudes apparentes qui semblent repousser notre vie, où l'on dirait que l'homme et la terre ont divorcé, notre âme cherche une vie surhumaine. On se représente le désert comme le palais d'un hôte invisible, comme une région qui nous prépare aux pays où la mort doit nous conduire. C'était ainsi du moins que je voyais avec le regard du rêve la contrée que mes yeux ont entrevue, et j'ai trouvé que mes songes ne m'avaient point trompé.

L'automne dernier, une colonne commandée dans le sud par le général Yusuf eut de brillants combats qui l'amenèrent jusque sous les murs de Lagouath. Là nos troupes s'arrêtèrent. Toute une population fanatique, était enfermée dans des murailles entourées presque sur tous les points de palmiers. Un siége était devenu nécessaire, et l'exemple encore récent de Zaatcha montrait ce qu'à certaines heures les milices musulmanes, défendues par les pierres de leurs maisons et par les arbres de leurs jardins, exaltées par le cri du sol, inspirées par le démon du foyer, peuvent opposer de résistance désespérée à la valeur même de nos soldats. Un

corps d'armée conduit par le général Pélissier venait rejoindre la colonne du général Yusuf. Le gouverneur de l'Algérie, le général Randon, voulut ôter à une victoire dont il ne doutait point toute possibilité d'être achetée par une de ces luttes qui sont pour nos ennemis de sanglantes consolations, et en apprenant que Lagouath était assiégée, lui-même se mit en route. J'avais l'honneur de l'accompagner.

I

Vers les derniers jours du mois de novembre, je fis mes adieux à Alger ; je montai à cheval et partis joyeux, comme ces pèlerins armés qui s'acheminaient vers Jérusalem. Les cœurs tressaillent des mêmes allégresses sous le spencer que sous la cuirasse. Chaque génération éprouve à son tour les mêmes attractions pour les horizons lointains, les cités inconnues, et ce jardin idéal aux fruits étincelants que crée la toute-puissante magie du danger.

La réalité cependant nous éprouva cruellement à nos débuts. Il y a des jours où ce ciel d'Afrique, d'ordinaire si éblouissant, se couvre d'une lugubre obscurité. Cette immense coupole d'azur se change en une voûte sombre et basse, ce réservoir de lumière devient un réceptacle d'ondes torrentueuses dont la terre est inondée. On craint, en dépit de l'arc-en-ciel, que la pensée du déluge n'ait traversé de nouveau l'esprit de Dieu, et l'on se mettrait volontiers à construire une arche. Le lendemain même du jour où nous avions quitté Alger, le ciel fit fondre sur nous une de ces pluies incessantes qui semblent à la fois les traits d'une inépuisable colère et les larmes d'une intarissable douleur.

Ce fut dans les gorges de la Chiffa, où je me trouvais avec un détachement peu nombreux, que cet orage d'hiver me parut se montrer dans toute sa désolation et atteindre toute sa force. Ce paysage, qui, par des journées de printemps, rappelle les beaux sites de la Suisse, dont la verdure éclatante et les eaux diamantées invitent l'âme aux rêveries radieuses, paraissait en ce moment possédé par toutes les puissances du désespoir. Le torrent avait l'air de s'enfuir en hurlant, les arbres secouaient leurs chevelures éplorées ; quant aux montagnes, elles semblaient des murailles d'enfer. Un bruit sinistre sortait de leurs entrailles, et par instants,

comme s'ils eussent été lancés par quelque puissance malfaisante, on voyait des quartiers de roche rouler sur leurs flancs, où se tordaient les arbustes fracassés. Encore si nous en avions été quittes pour ces affligeantes images; mais un fléau qui s'adressait à la vie même du corps, non plus à celle de la pensée, vint à se déchaîner sur nous.

Un vent glacé courut tout à coup dans un ciel morne d'où jusqu'alors la pluie seule était tombée, et quelques flocons de neige s'accrochèrent à la crinière de nos chevaux. Au bout de quelques heures, le paysage avait changé d'aspect. La nature ressemblait à ces cadavres récemment abandonnés à la mort, dont les formes ne se trahissent plus que sous les plis du suaire : un même linceul recouvrait montagnes et vallées. Les voiles gris du ciel s'abaissaient sur ce drap mortuaire et nous enserraient dans une région de monotone horreur. Soudain je vis, avec une surprise dont je garde encore l'impression, quelques hommes du détachement que je commandais pencher leurs têtes sur leurs poitrines. Je leur parlai. Les mots tremblaient sur leurs lèvres, et le délire mettait ses clartés agonisantes dans leurs yeux. Je fus quelque temps avant de comprendre que c'étaient des gens qui allaient peut-être mourir. La plupart des catastrophes humaines sont des apparitions qui, au mo-

ment même où elles se montrent, nous trouvent incrédules. « Mon lieutenant, me dit en son langage un soldat qui me semblait particulièrement frappé, je suis *empoigné* par *la* froid. » Ce mot me fut répété par plusieurs bouches. Le froid était comme ce roi des aulnes que chante la ballade, un ennemi occulte, un invisible démon qui tirait à lui l'âme de ces malheureux.

Eh bien! j'en demande pardon à Dieu, car c'était, je le crains, un mouvement d'orgueil, ce spectacle douloureux me donna presque un élan de joie. Je pensai que notre armée d'Afrique était heureuse des épreuves de toute sorte qu'elle est appelée à subir. Aujourd'hui c'est le soleil, demain c'est la neige qui luttent contre elle. Il faut qu'elle triomphe à la fois d'une race énergique et d'une nature passionnée, violente, qui semble avoir pris à tâche de secouer la domination des hommes. Je sais certainement, on nous l'a répété assez, que nous ne tombons pas sous les coups de la mort comme nos devanciers de la république et de l'empire : le soir, un seul de mes compagnons avait expiré sur la route, et nul de nous ne croyait avoir fait la campagne de Moscou; mais on nous apprend que le denier du pauvre a sa place dans les coffres-forts de Dieu; quelques souffrances obscures avaient fait tomber une obole dans le trésor de la patrie.

J'étais parti de Blidah avant le lever du soleil. La nuit régnait depuis longtemps quand j'arrivai à Médéah. Des troupes nombreuses faisaient de cette petite ville une véritable place de guerre : toutes les maisons regorgeaient de soldats. Je me couchai sur le plancher d'une salle d'auberge, devant un foyer où un grand chien allongeait vers des cendres brûlantes sa tête assoupie, et je m'endormis d'un de ces sommeils qui sont des trêves entre nous et les épreuves de cette vie.

Le lendemain, j'eus besoin de tout mon courage, car je pressentis un événement dont je ne pouvais pas avoir l'héroïsme de me réjouir : Lagouath allait être prise sans nous. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus du gouverneur, le général Pélissier avait opéré sa jonction avec le général Yusuf, et commandait maintenant toutes les troupes campées devant Lagouath. Dès le jour de son arrivée, il avait vigoureusement conduit une reconnaissance jusque sous les murs de la ville. Une hauteur où l'on devait établir la batterie de brèche avait été enlevée. Cette action nous avait coûté quelques braves soldats, entre autres le capitaine Franz, qui fut tué d'une balle au front, et le capitaine Bessière, officier intrépide qui s'efforçait chaque jour, par son intelligente et enthousiaste valeur, de jeter sur un nom illustre un nouvel éclat. La lettre qui nous annonçait nos pertes et

notre succès nous apprenait que le général Pélissier était décidé à donner l'assaut. L'issue de cette entreprise ne pouvait pas être douteuse. Il y a des buts qu'on ne montre pas vainement à des troupes comme les nôtres. Je commençai à prendre le deuil de la fête dont j'avais cru avoir ma part.

La colonne qui se rassemblait à Médéah allait toutefois se mettre en route, quand un soir, — je vois encore le courrier qui apporta cette nouvelle, — un Arabe arrive essoufflé et nous apprend que Lagouath appartient aux Français. Des officiers entouraient ce cavalier en haillons qui, des plis de son bernous usé, jetait sur nous une nouvelle victoire. Pour indiquer le sort de la ville assiégée et de ses défenseurs, il étendait sur le sol sa longue main aux doigts noircis, et il répétait de sa voix gutturale : *Morto!* Ce geste et cette parole lugubres évoquaient pour moi une ville détruite, ensevelissant sous ses décombres une population vaincue et le chœur tout entier de mes espérances.

Je devais voir Lagouath cependant ; *c'était écrit chez Dieu*, comme disent les Arabes. Le gouverneur décida que deux de ses officiers accompagneraient le général Rivet, qui partait avec un escadron de chasseurs pour le théâtre de l'action. On tira au sort, et je fus désigné pour cette course. Certes, le même but ne rayonnait

point au bout du lointain voyage que j'avais entrepris avec tant de plaisir et que j'avais cru interrompre pour toujours; mais pour qui n'est étranger, comme dit Térence, à rien de ce qui est humain, chacun des grands spectacles de la vie a sa valeur et son attrait. J'allais voir un lendemain de combat, c'est-à-dire l'heure philosophique de la guerre, le moment où ceux qui survivent se jugent eux-mêmes et jugent les morts; puis j'allais visiter une de ces contrées où l'on est heureux d'avoir conduit son odyssée, parce qu'on voit apparaître sans cesse ensuite, parés d'une lumière chère à l'esprit et douce au cœur, les fantômes des jours qu'on y a laissés.

A notre départ de Médéah, ce ciel qui venait de nous traiter avec tant d'inclémence avait repris sa sérénité. Rien de plus charmant que la soirée de notre premier bivouac. Nous avions placé nos tentes au milieu d'un bois de chênes et d'oliviers. Une véritable nuit africaine, une de ces nuits qui rappellent les mages, étendait au-dessus de nous des ombres bleues que des étoiles doucement curieuses semblaient chercher à percer avec le long regard de leurs yeux d'or. De loin en loin, des voix d'Arabes s'appelaient avec cet accent prolongé, particulier aux nomades du Sud, qui semble chercher à se modeler sur l'étendue des longues plaines.

Notre camp fut bientôt éclairé de feux pétillants et clairs rappelant dans cette solitude les joies babillardes du foyer. Cette soirée, qu'aucun événement n'a marquée, gardera pourtant une place dans mes souvenirs. Il y a des heures qui ressemblent à ces amis que nous chérissons souvent entre tous les autres, quoiqu'ils ne nous aient rendu aucun service : elles nous ont conquis d'un sourire, et, quel que soit le souci qui nous occupe, quand elles se présentent à notre pensée, elles trouvent toujours leur bienvenue.

C'était la route de Boghar que le général Rivet avait choisie pour nous conduire à Lagouath. Boghar est sur la frontière du Tell : du rocher où il s'élève, le regard embrasse tout le désert des Angades. Ce fut à quatre heures que j'abordai cette région nouvelle, qui n'est pas encore le vrai désert, mais qui porte déjà un autre caractère que le pays où jaunissent les épis. Je commençai à apercevoir ces grandes flaques de sable qui semblent pleurer l'Océan, ces fragments de rochers répandus au hasard, comme les débris d'une gigantesque bataille, et ces mornes espaces couverts d'une herbe rare et brûlée d'où ne s'élève aucun chant d'oiseau. Cette contrée, hostile à toute existence terrestre, est comme une lice où la lumière se livre avec emportement à ses ébats. On dirait, pour employer une comparaison classique, que

là bondissent à leur gré, en faisant tomber des étincelles de leurs chevelures, tous les coursiers du Soleil. Rien de plus favorable d'ailleurs à ce pays que l'heure à laquelle il m'apparaissait. Quelque immense et mystérieuse ville, une Thèbes, une Babylone, une Palmyre, semblait brûler à l'horizon, où un éblouissant amas de formes confuses nageait dans des clartés d'incendie. Le sol uni et lumineux me faisait songer aux miroirs magiques. Nos ombres et celles de nos chevaux prenaient quelque chose de cabalistique en s'y projetant. De grands troupeaux d'êtres bizarres, dessinant leurs étranges silhouettes sur le fond de cet éclatant tableau, s'offrirent à nos yeux : c'étaient les chameaux destinés aux besoins de notre convoi. Notre bivouac au désert des Angades ne rappela guère notre bivouac de la forêt. Nous avions franchi en quelques heures les limites de deux mondes; nous avions quitté le Tell pour le désert.

Je suis étonné que les anciens, qui taillaient dans l'univers entier des fiefs pour leurs dieux, n'aient placé sous aucune royauté ces solitudes où aurait pu errer un souverain plus formidable encore que l'Océan. Peut-être avaient-ils réservé le désert à ce Dieu inconnu qui, du fond de la conscience humaine, soulevait alors la surface du vieux monde comme le couvercle d'un sépulcre, Le fait est que le désert est chrétien, L'esprit y

triomphe comme la lumière. Il y opprime la matière, dépouillée et stérile. Ariel s'y joue de Caliban. Il force le monstre vaincu à écouter dans un silence humilié le concert incessant des célestes harmonies.

Le désert, tel que je l'ai vu du moins, n'est pas cependant livré partout à une implacable aridité. Sans parler de ces oasis qui sont toujours pour l'âme et pour le regard de nouvelles surprises, on rencontre quelquefois de vastes plaines couvertes d'une délicate verdure où se joue un air parfumé; ce sont des champs de térébinthe et de thym. Que font là ces immenses parterres? Je n'en sais rien; mais on ne peut s'empêcher de croire que le vent qui les traverse doit aller porter leur encens dans quelque invisible palais. J'ai passé dans ces libres espaces d'heureux moments. Je me rappelle certaines matinées où, en dépit du mois de décembre, un véritable ciel de printemps, pur, léger, transparent, nous enfermait dans une demeure de fée, en faisant descendre sur tous les points de l'horizon ses voiles d'un azur vif et doux. Je songeais à cette expression germanique : *voyager dans le bleu;* et, quand, poussant mon cheval au loin sur le flanc de la colonne, je me trouvais perdu dans un lumineux isolement, je croyais avoir fait le rêve de Virgile dans la divine églogue de ce berger emporté sous l'onde des fontaines. Je sentais mon

âme comme envahie peu à peu par une surhumaine sérénité.

Quoique je sois bien près du temps dont je cherche à me souvenir, nombre d'images se sont déjà confondues dans mon esprit. Maintes lignes se mêlent, maints détails disparaissent dans cet éblouissement d'une constante lumière enveloppant de changeants paysages. Deux sites entre tous se sont gravés dans mon esprit. Un matin, on nous avertit que nous étions à quelques pas d'un phénomène, d'une montagne en sel; c'était là que devait avoir lieu la grande halte. Jamais je n'ai vu montagne aux contours plus arrêtés, à la cime plus aiguë, aux flancs mieux ombrés, que cette singulière hauteur. Elle s'élevait seule, comme un spectre gigantesque, sous un ciel où rayonnait un soleil que semblait braver son blanc linceul. Cette étrange apparition fut une joie pour toute la colonne. Nos chasseurs mettent pied à terre, s'arment de leurs haches, et courent à l'envi sur ce roc, dont chacun essaye de détacher un morceau. Les fragments que l'on parvenait à arracher avaient le goût d'un sel excellent. Cette merveille me ramenait à la fois dans les régions de mon enfance, dans ces contes de fée où l'on trouve des villes construites en substances appétissantes, et dans des régions plus élevées; je pensais aux miracles dont parle la Ge-

nèse, à cette chair réprouvée, qui, sous la colère de Dieu, devint sel comme ce rocher. Le désert est un continuel commentaire de la Bible. C'est là que sont entassées ses splendeurs et ses épouvantes. Quelques Arabes aussi avaient gravi la montagne de sel, mais ils n'imitaient pas le travail de nos chasseurs. Assis ou debout sur les escarpements les plus élevés, ils se tenaient dans cette immobilité solennelle qui imprime à cette race tout entière un caractère si mystérieux. On est toujours tenté de prendre ces hommes pour les témoins des âges que leurs costumes et leurs attitudes rappellent. Seuls, entre tous les peuples, ils semblent s'être éternellement passé, sans jamais le laisser éteindre, ce flambeau dont parle Lucrèce. La tradition est restée chez eux sacrée comme la lampe d'un temple. Rien n'a altéré la clarté séculaire qu'elle projette tour à tour sur chaque génération.

L'autre site qui est resté dans mon esprit en traits d'un énergique dessin et d'un ardent coloris est un paysage que je désespère de rendre. Sur un monticule rocailleux comme celui où put s'asseoir le Christ quand il fit le miracle des pains, s'élevait un marabout qu'on appelait, je crois, le marabout de Sidi-Maclouf. Autour de ce monument funéraire régnait partout une solitude infinie, mais qui n'avait rien de désolé. Quoique nous

fussions à l'heure du jour qui est en Afrique la moins favorable à l'illusion, c'est-à-dire à midi, toute cette étendue de terres arides était enveloppée d'une sorte de charme. Cet immense horizon, au lieu de décourager la pensée, avait pour l'âme un religieux attrait, et de ces pierres ardentes, de cette terre brûlée, de ces sables où les rayons du soleil s'ensevelissaient comme au sein des mers, il sortait un parfum de recueillement. Je crus respirer la vie des anachorètes, et je songeai sans effroi à une existence qui s'écoulerait tout entière dans ces lieux, roulant, comme un fleuve, ses ondes profondes dans un cours lent et monotone, jusqu'à l'océan où tout s'abîme. La trompette m'arracha à ces rêveries. Nous n'étions plus qu'à quelques lieues de Lagouath.

Je crois que mon cheval était un enfant de cette oasis. Je le vis, quand nos yeux ne pouvaient pas distinguer encore le terme de notre voyage, pris d'une joie singulière qui s'exprimait par de longs hennissements. Ses narines semblaient s'ouvrir à des souffles retrouvés, à des émanations aimées et connues. Quoiqu'il eût fait en huit heures près de vingt lieues, il paraissait avoir jeté au vent la fatigue et ne demandait qu'à s'élancer sur la trace de fantômes visibles pour ses yeux. Je suis de ceux qui croient au cœur et à l'esprit des bêtes; le chien de Jocelyn est, de tous les personnages de M. de La-

martine, celui qui me touche le plus. Je savais gré à mon cheval de son allégresse. Moi aussi, je sentais des tressaillements de joie, une attente émue de la patrie. J'allais voir une ville que le sang de nos soldats avait baptisée française. A une journée de Lagouath, notre voyage avait été marqué par un incident touchant. Nous avions distingué tout à coup à l'horizon, au milieu d'un groupe de cavaliers, l'uniforme de notre pays. Bientôt nous avions reconnu un des officiers qui venaient de contribuer le plus brillamment à notre récente victoire, le commandant Ranson, que le général Pélissier envoyait porter au gouverneur les drapeaux pris à l'ennemi. On avait mis pied à terre, on s'était embrassé, et chacun avait respiré l'ardente senteur de cet instant rapide. Ce royaume des apparitions bibliques était traversé par nos visions les plus chères; ce qui passait devant nous à travers ces plaines de sable, c'était l'ombre de la France et l'image de l'armée.

Lagouath est bâtie sur deux hauteurs unies entre elles comme les collines de Rome. Des jardins peuplés de palmiers s'étendent devant ses murs. Une seule de ses entrées est découverte, c'est celle qui regarde le mamelon où s'établit notre batterie. Sur ce mamelon s'élève un marabout que les boulets ont rudement traité, mais qui cependant portera longtemps encore le témoi-

gnage de sa pieuse origine et de ses orageuses destinées. Certes, si on applique à Lagouath les règles d'une science européenne, ce n'est qu'un amas de constructions misérables. La plupart de ses maisons ne sont que des huttes presque aussi sauvages que les *gourbis* des Kabyles, ses murs sont des monceaux de terre usés par le soleil, qui les bat éternellement de ses rayons, comme la mer bat nos falaises de ses vagues. Eh bien ! est-ce l'effet d'un mirage ? est-ce l'effet de multiples harmonies qui se combinent merveilleusement ? tout cela est une féerie. Lagouath, à certaines heures, semble une apparition de ville antique. Ses murailles dentelées, ses toits étagés, projetant sur le fond d'un ciel oriental un net et vigoureux dessin, lui donnent un aspect de cité judaïque. On se demande si, derrière ses remparts, on ne retrouvera point les Machabées. Une tour que nos boulets ont détruite augmentait la magie de cet aspect. « Quand nous avons vu Lagouath le matin de l'assaut, m'a dit un officier, élevant dans un ciel où le soleil se montrait déjà ses murs garnis de défenseurs, nous avons tous senti une profonde émotion. Il nous semblait que nous allions enlever la capitale d'un pays inconnu. » Certes le théâtre d'un fait d'armes est pour beaucoup dans le souvenir qu'en gardent les troupes. Toutes les circonstances où le siége de Lagouath s'est accompli,

les séduisantes et formidables nouveautés que rencontraient à chaque instant les yeux, avaient produit sur l'esprit de l'armée une légitime exaltation. Toutefois il y avait dans cette action guerrière autre chose que de l'héroïque poésie : le siége de Lagouath est destiné à marquer dans l'histoire militaire de l'Algérie.

Ma première soirée à Lagouath ne se passa point dans la ville même. Les blessés seuls occupaient les demeures que leur sang nous avait données. Le camp existait comme avant le siége. Seulement, devant la tente du général Pélissier, on voyait une pièce d'artillèrie d'une forme bizarre : c'était un canon hollandais d'une époque déjà ancienne, qui, par je ne sais quel étrange destin, était venu des Pays-Bas défendre les remparts de Lagouath contre notre armée. Deux palmes cueillies sur le théâtre même de notre victoire dans les jardins de la ville assiégée ornaient cette pièce, devenue entre nos mains un trophée. Tout près de ce signe triomphal brûlait un vaste feu de bivouac. Là, sous un ciel où les étoiles se pressaient comme un immense peuple dans une cité en fête, quelques officiers devisaient sur leurs récents combats. Un des aides de camp du général Pélissier, le commandant Cassaigne, dont toute l'armée d'Afrique apprécie la belle intelligence et le noble cœur, me racontait les épisodes de

l'assaut. Ce que je ne me lassais point de me faire redire, c'était tout ce qui touche un homme dont il ne reste plus que le souvenir aujourd'hui, le général Bouscaren.

J'ai servi sous les ordres du général Bouscaren, lorsqu'il commandait le 3e spahis, et j'ai conservé pour sa mémoire la respectueuse affection que sa personne avait le don d'inspirer. Ceux qui ne croient plus aux âmes chevaleresques ne l'ont point connu. La bravoure et la bonté marchaient enlacées dans sa vie comme deux sœurs. Quoique plus d'un genre de poignante tristesse ne lui fût point étranger, son visage avait toujours un sourire pour fêter la bienvenue de ceux qui le visitaient. On le trouvait gai ; je lui trouvais, moi, une de ces gaietés qui attendrissent, où l'on sent une nature dure à elle-même et douce envers le destin. Quand il reçut, devant Lagouath, la balle qui lui fracassa le genou, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas monter à l'assaut avec vous. » On l'appuya contre le marabout qui était derrière notre batterie de brèche ; on l'assit sur un amas de gargousses dont se servait notre artillerie. Alors, avec un sourire : « J'aimerais, fit-il, à fumer ma vieille chibouque ; mais ce n'est pas le moment d'imiter Jean-Bart : je ne veux pas mettre le feu aux poudres. » Plus tard, lorsqu'on

le transporta devant le front des troupes, sur une litière improvisée, des bataillons tout entiers, saisis par un de ces mouvements d'enthousiasme qu'éveillent au cœur des soldats les puissants spectacles de la guerre, présentèrent spontanément les armes en s'écriant : « Vive le général Bouscaren! » Lui, se soulevant sur sa couche ambulante : « Mes amis, dit-il, ce qu'il faut crier, c'est vive la France! » Malheur à qui verrait dans ces paroles matière aux sarcasmes usés, à la raillerie vulgaire dont certains esprits poursuivent le sentiment national! Qu'on se reporte d'ailleurs à l'instant au lieu où fut prononcée la phrase que nous écrivons aujourd'hui. On sentira tout simplement ce que sentirent les braves gens à qui le général Bouscaren s'adressait; on éprouvera une des émotions qui étaient toute la vie du cœur d'où ce cri est parti.

Bien des noms, qui sans doute ne seront pas environnés de gloire, mais qui brilleront d'un éclat sacré au fond de mémoires amies, revenaient sur la bouche du commandant Cassaigne. J'apprenais comment Morand, Bessière, Staël, Costa, avaient reçu les blessures dont ils sont morts. Le commandant Morand fut frappé dans les rues de Lagouath; il avait pris un clairon, et sonnait lui-même la charge aux zouaves, que sa bravoure entraînait. Il était enseveli déjà. Le capitaine de

Staël était encore sur son lit de douleur. Sa blessure, à lui, rappelait d'autres souvenirs que ceux de l'assaut. Il avait eu l'épaule brisée dans une des brillantes actions de cavalerie que dirigea le général Yusuf quelques jours avant le siége. C'était un de ces soldats qui pratiquent la religion du devoir avec une rigoureuse exactitude et une enthousiaste ferveur. Une maladie, dont l'air natal aurait seul pu le guérir, l'avait atteint depuis quelques mois, quand survint l'expédition de Lagouath. Il venait d'obtenir un congé, lorsque son escadron se mit en marche. On le pressa en vain de partir pour la France. Il était de ceux qui refusent à la vie le nécessaire pour accorder le luxe à l'honneur. Il se mit en route pour Lagouath; au premier combat que livra le général Yusuf, il fut atteint d'un coup de feu en chargeant à la tête de cet escadron qu'il n'avait point voulu quitter. Toute blessure devait être mortelle pour un corps affaibli comme le sien. Aussi vit-il tout de suite l'issue de la lutte qu'il avait à soutenir contre la douleur. La mort du capitaine de Staël a eu un caractère doublement religieux; c'est en même temps la mort du champ de bataille et cet autre trépas si commun en Afrique, qui, au lieu d'être radieux comme la gloire, est humble comme le dévouement et ignoré comme la vertu.

Je me couchai, l'âme toute remplie des héroïques récits que j'avais recueillis d'une bouche complaisante. Ce qui devait me parler le lendemain, c'étaient le sol, c'étaient les pierres, c'était la chair encore vivante où la mort allait pénétrer.

II

Ce fut par une admirable journée de novembre, vers deux heures, que je pénétrai pour la première fois dans l'enceinte même de Lagouath. Le général Pélissier était monté à cheval pour aller visiter les ambulances, et il m'avait permis de me joindre à son cortége. Je passai devant le marabout qui dominait la colline où l'action s'était si vivement engagée. Je regardai avec une curiosité pieuse ces murailles qui me semblaient devoir frémir encore de la vie passionnée que la guerre avait déchaînée autour d'elles. Un lourd soleil tombait sur ces pierres qui n'avaient gardé que l'inerte empreinte des balles. Parfois, à certaines heures, des objets inanimés

se dressent impassibles dans le tourbillon des existences humaines, et prennent alors une sorte de mystérieuse grandeur. Un officier m'a raconté une profonde et bien naturelle émotion qu'il avait eue dans ce marabout, devenu, en un instant, le théâtre de scènes dont on garde à jamais le souvenir. Ses yeux avaient rencontré, sur un de ces murs auxquels s'est adossé plus d'un mourant, une inscription musulmane rappelant aux hommes la vanité de leurs efforts et la brièveté de leurs jours. J'ai lu moi-même cette inscription, que je regrette de ne pouvoir transcrire ; elle s'est effacée de mon esprit comme bien d'autres leçons du destin.

Devant le marabout s'étendait la brèche, vaste plaie encore béante, voie où l'on avait effacé le sang, mais qui avait gardé l'empreinte de la mort. Au milieu de ces débris faits par le canon se montrait une ouverture fermée par une grosse pierre, où tombait une lumière ardente. Dans ce trou étaient ensevelis quatre de nos morts. L'armée avait assisté toute entière à l'héroïque sépulture pratiquée sur cette route lugubre et triomphale. Jamais tombe ne m'a plus ému que ce sépulcre guerrier perdu sous le ciel du désert. J'ai presque envié ceux qui gisaient dans cette fosse si humble et si glorieuse, si touchante et si grossière. J'ai souvent revu, dans ma pensée, ce tombeau de la brèche, toujours en

joignant son image à des idées de calme intrépide et de paix bienheureuse.

Mais bientôt la brèche est franchie, nous voici dans la ville même. Nous pénétrons dans des rues étroites, bordées de maisons qui ont toutes souffert. Parfois, sur des seuils dévastés, nous apercevons de vrais fantômes. Ce sont des femmes, qui lancent sur nous, de leurs yeux où l'épouvante a tari les larmes, des regards maintenant sans espoir comme sans terreur ; ce sont quelques enfants étonnés qui se croient peut-être les jouets de songes funestes; ce sont des vieillards qui, suivant l'expression judaïque, ont l'air de chercher leurs tombes; ce sont enfin, çà et là, quelques hommes accroupis, couverts de sordides haillons, qui paraissent avoir abdiqué en même temps leur raison et leur énergie. C'est bien là un peuple vaincu aux premiers jours de sa défaite. On sent des gens que vient de frapper le glaive des colères divines. Ils n'appartiennent plus à cette terre d'où la moitié de leurs frères a disparu, où leurs foyers se sont écroulés, où la place manquera peut-être pour leurs os : ils appartiennent déjà au monde où nous devons tous entrer. Là, comme dans ces étranges régions où Goethe a promené son Faust, les vivants se mêlent aux morts. A travers ces ombres apparaissent, dans leur gaieté inaltérable et dans leur

perpétuelle activité, toutes les variétés du soldat français. Chasseurs, zouaves, voltigeurs, grenadiers, se coudoient, se reconnaissent, s'interpellent. Nous apercevons un endroit surtout où la foule des uniformes est pressée : c'est l'espace étroit où s'élève la demeure naguère habitée par les anciens chefs de Lagouath ; cette demeure est devenue un hôpital.

C'est une de ces maisons arabes dont on retrouve le modèle sur presque tous les points de l'Afrique. Autour d'une cour claustrale s'étendent de longues galeries d'où l'on pénètre dans des chambres étroites et sombres. Ces chambres sont encombrées de blessés. On s'avance avec précaution à travers des salles pleines d'ombre où l'on sent que la douleur réside; on craint de heurter un membre saignant, de frôler la plaie d'un amputé. Côte à côte gisent des hommes dont les traits expriment tous la souffrance, mais une souffrance qui se révèle, chez chacun, par différentes expressions d'énergie. Quelques têtes jeunes appartiennent à la région de l'idéal : çà et là une bouche, un front, un regard, expriment les tristesses immortelles, les hautes et mystérieuses mélancolies. Nombre de visages portent l'empreinte d'une réalité qui en ce moment et en ce lieu a aussi son côté touchant. Ainsi un vieux zouave aspire encore d'une bouche mourante les dernières bouffées

d'une pipe que serrent ses dents crispées. Cette pipe courte, usée, noircie, qui a quelque chose de guerrier et de populaire, qui fait songer du cabaret et du camp, de la bouteille et du tambour, me cause un genre singulier d'émotion. Près de ce fumeur agonisant, un tirailleur indigène montre des dents blanches qui rappellent les dents de la panthère, et nous regarde avec des yeux où l'on sent le silencieux courage de la bête mortellement frappée. Du reste, on comprend que l'on est bien au milieu de soldats : point de cris, point de soupirs. La mort commencera son appel quand elle voudra dans ce lugubre dortoir; tous lui répondront avec le même calme. Aussi cette ambulance ne m'a-t-elle pas inspiré les pensées qu'une gémissante philosophie exprime souvent à propos des champs de bataille. Je n'ai vu là qu'un grand spectacle après tout, celui d'âmes fort tranquillement assises sur les débris de leurs corps.

Je devais voir un spectacle encore plus grand. En sortant de cet hospice improvisé, je montai sur une terrasse qui conduisait à des chambres où pénétrait un peu de l'air et de la lumière du désert. Une de ces chambres était occupée par le général Bouscaren. C'était, comme tous les appartements mauresques, une pièce étroite et longue. Un rideau la séparait en deux

parties. Derrière ce rideau, entr'ouvert au moment où j'entrai, était un lit large et carré, recouvert de tapis orientaux, qui ressemblait aux lits du moyen âge. Sur cette couche se tenait, tel que l'avaient fait déjà les approches de la mort, celui que j'allais visiter. Le général Bouscaren était enveloppé dans un caban rouge, à broderies d'or, souvenir de l'époque où il commandait ce régiment qu'il aimait comme le prince de Ligne aimait ses trabans, — le 3e spahis. Ses lèvres pressaient le bout d'une pipe turque, qui l'avait accompagné dans bien des expéditions. Son regard, qui était fixé droit devant lui, comme s'il eût aperçu déjà le but inconnu vers lequel allait se diriger son âme intrépide, s'anima d'un éclair de joie, lorsque je parus. Tous ceux que nous voyons arriver tout à coup à des heures suprêmes semblent avoir reçu une mission particulière de la Providence auprès de nous. « Soyez le bienvenu, » me dit-il en me tendant la main, et je m'assis au pied de son lit. Je craignais la fatigue que causent aux blessés tous les épanchements du cœur, et je désirais pourtant l'entendre parler. Je le laissai me raconter lui-même ce qu'on m'avait raconté la veille, la manière dont il avait été frappé, ses héroïques regrets en tombant au début de l'assaut, l'élan de religieux enthousiasme qui avait saisi la troupe à l'aspect de sa civière, le cri qui l'avait

salué et la parole toute rayonnante d'un patriotisme ardent comme la poudre, sacré comme la mort et le sang, que cette acclamation lui avait arrachée. Il repassa dans sa mémoire tous les hommages qui depuis quelques jours s'adressaient à son lit de douleur comme à un trône, toutes les marques de chaude et vraie sympathie que chacun donnait à une carrière où la vertu militaire avait eu constamment un de ses plus purs, un de ses plus éclatants foyers; puis d'une voix émue : « Je paierai bien peu, me dit-il, de pareilles joies en les payant de ma vie. »

Il avait parlé longtemps, il s'arrêta. Sa pipe était éteinte, il en demanda une autre et voulut me faire fumer aussi. Quand nous fûmes enveloppés tous deux dans la tiède fumée des chibouques, il se rappela son salon de Constantine, où souvent j'étais allé deviser avec lui. Il reprit en souriant quelques-uns des propos qui nous étaient le plus familiers; il me nomma des gens que nous aimions et des lieux qui nous étaient chers. Il me fit un éloge passionné de cette Afrique où il allait mourir. Cette terre, où il avait toujours suivi le drapeau de la France, était devenue pour lui une véritable patrie. Il l'aimait de toute la chaleur du sang qu'il y avait versé. « Si je dois rester en ce monde, » dit-il, — c'est le seul mouvement d'espoir que j'aie en-

trevu dans son esprit, — « je veux revoir les eaux de Mamescoutin. » Puis, comme s'il eût regretté ce fugitif élan de désir terrestre, après un instant de silence, il reprit d'une voix ferme : « Mais ma vie a été tout ce qu'elle devait être, et je suis prêt à mourir ici. »

Au bout de sa chambre était pratiquée une fenêtre d'où l'œil découvrait un paysage qui est lié pour moi intimement aux derniers souvenirs de cette vie. Je me rappelle surtout un palmier qui se dessinait sur le ciel, mystérieux, solitaire, semblable à un arbre sauvé de la ruine du paradis terrestre. L'horizon de l'étrange tableau que cette étroite fenêtre encadrait m'apparaissait dans un lointain infini ; il se perdait dans cette partie du désert qui à certaines heures prend l'aspect d'une mer aux ondes dorées. Depuis quelques instants, pendant que le général me parlait, mes regards étaient attirés par ces éblouissantes images, et j'étais saisi d'une émotion que je n'ai pas l'espoir d'exprimer, mais que je suis sûr de faire comprendre. Je cherchais à recueillir pour toujours dans ma pensée tous les détails de cette scène, cette chambre bizarre ayant à ses deux extrémités les deux plus grands spectacles du monde : ce lit où mourait un héros, et cette fenêtre où se montrait l'apparition lumineuse d'une nature inconnue. Jamais je n'avais senti plus vivement, à une même

heure, la double présence sur cette terre de l'âme divine et de l'âme humaine. Je quittai le général Bouscaren avec un sentiment de tristesse profonde, mais mêlée cependant de consolation puissante et sereine. Ce mystère de la mort, que si souvent j'ai vu environné d'ombres sinistres, me paraissait transparent cette fois comme le ciel sous lequel il s'accomplissait.

Je revins seul au camp, et je m'engageai, en sortant de Lagouath, dans les jardins qui environnent la ville. On sentait que la guerre avait passé dans ces verdoyantes enceintes. De temps en temps, mon cheval était obligé de franchir le tronc d'un palmier gisant sur le sol comme la colonne d'un temple abattu. Cependant ces lieux avaient gardé quelque chose de frais, de doux, de paré, une secrète magie d'oasis qui se mêlait étrangement au deuil dont ils étaient voilés. Quelques cadavres qui n'avaient point pu être ensevelis encore reposaient sur une herbe brillante, parmi des plantes en fleurs. Parfois, dans ces instants où l'on demande à son âme un redoublement d'attention, à ses sens un redoublement d'énergie, comme si l'on espérait percevoir quelque forme ou quelque son du monde invisible, j'entendais dans un coin obscur le monotone murmure d'une source. Jamais je n'ai connu de jardins plus propices à la rêverie que les jardins de Lagouath, surtout au moment où je les ai vi-

sités. J'aurais voulu y rester de longues heures, car il me semblait toujours que j'allais y apprendre quelque secret. Tant de puissances étaient réunies là : les enchantements de la nature, les formidables souvenirs de la guerre, l'attrait du gazon et des arbres, la pensée des morts. Près de cette solitude si peuplée, uue autre solitude allait m'apporter une nouvelle sorte d'émotion.

Les jardins de Lagouath étaient séparés de notre camp par les sables du désert. En les quittant, on pouvait, grâce aux inégalités du sol, pour peu qu'on s'écartât de sa route, se placer de manière à ce que nos tentes disparussent derrière des mamelons. C'est ce que je me complus à faire. Après quelques instants de galop, je me trouvai en pleine aridité, en plein silence, seul entre un ciel et une terre qui luttaient de morne étendue. Je sentis au cœur des frémissements de joie, car évidemment cette terre est une geôle, nous sommes les fils des libres espaces, et les océans d'eau ou de sable nous attendrissent, parce qu'ils nous rappellent notre patrie.

Quelques jours après cette visite aux blessés de Lagouath, j'étais de nouveau en route. Un matin, avant la première halte, au moment où, le corps affaissé sur son cheval, on poursuit les songes de la nuit, un courrier vint à nous et tira un billet de son bernous. On

nous apprenait que le général Bouscaren était mort. Pendant une opération chirurgicale, son âme avait quitté l'asile de douleur où Dieu ne voulait plus la faire vivre. Notre route fut interrompue, et puis silencieusement reprise. Je repassais dans ma mémoire les paroles que j'ai répétées, bien d'autres qui resteront enfouies au fond de moi, et tant de choses qui n'appartiennent qu'à la pensée, qui défient le plus subtil langage, un regard, un son de voix, ces jeux de la lumière spirituelle sur nos traits qu'on appelle les expressions du visage. Je me disais en contemplant avec un esprit en même temps ému et apaisé les magnificences dont j'étais alors environné : « Il voit celui dont il nous est permis uniquement en ce monde de baiser le glorieux manteau. »

L'épisode le plus intéressant de notre retour fut notre visite à Aïn-Maïdi. A sept ou huit lieues de Lagouath, en s'enfonçant dans le désert, vers l'ouest, on rencontre une ville entourée d'une muraille dentelée comme les murailles du moyen âge : c'est Aïn-Maïdi. Aucun jardin n'environne cet amas de maisons. Sous ces pierres sont blottis des hommes qui vivent comme des lézards, sans végétation, sans eau, se baignant dans l'éternelle lumière du soleil. Il pouvait être onze heures quand la petite colonne dont je faisais partie arriva aux portes de cette étrange cité. Nous n'étions pas encore descen-

dus de cheval qu'une longue procession de personnages en bernous blanc accourait à notre rencontre. C'étaient les notables du lieu qui venaient nous saluer, ayant à leur tête leur chef, le marabout Tagini. Aujourd'hui Tagini est mort; le tribunal mystérieux de l'autre monde avait porté contre lui un décret qui a eu son exécution. C'était alors un être plein de vie. Je ne saurais mieux le comparer qu'à un de ces moines qui allumèrent les implacables colères des réformateurs du seizième siècle. Seulement c'était un moine comme ceux dont parle Mme de Sévigné, qui pouvaient se passer de soutane pour dire la messe. Il était à peu près nègre. Du reste, il ne lui manquait aucun des traits que Walter Scott a illustrés dans sa création de frère Tuck. Il avait le ventre rebondi, les lèvres sensuelles; il semblait ne connaître qu'un seul souci, celui des joies terrestres. Tagini était cependant un homme renommé par sa piété. Ses richesses, que maintenant des héritiers se sont partagées, étaient dues aux continuelles offrandes qu'il recevait de tous les croyants du désert. Je ne sais trop par quel moyen il était parvenu à maintenir sa productive popularité. Ce n'était point à coup sûr par des prédications belliqueuses. Il ne jugeait poit la guerre comme Mahomet : il la considérait comme un jeu dangereux, dont on ne saurait trop s'abstenir. Les cris d'enthousiasme

et de désespoir poussés récemment encore si près de lui n'avaient éveillé dans son âme aucun écho. C'était le sourire sur les lèvres qu'il s'offrait aux vainqueurs de Lagouath. Il avait seul profité de sa prudence. Son peuple était dans le plus misérable état ; sa maison élégante et spacieuse dominait des huttes délabrées où notre intelligence se refusait à placer des existences humaines. A coup sûr, il y avait là quelque secret d'iniquité. Je dois rendre cependant cette justice à Tagini, qu'il nous donna le plus succulent des déjeuners.

J'étais resté un peu en arrière pour m'occuper de mes chevaux ; le général que j'accompagnais et tout son état-major étaient entrés déjà dans Aïn-Maïdi. Je pénètre à mon tour dans la ville, et l'on m'indique la demeure du marabout. Je m'engage dans des escaliers obscurs, aux lignes abruptes, et tout à coup je débouche dans une pièce qui était faite pour frapper la plus insensible des imaginations. C'était une sorte de galerie dont les ornements rappelaient tous les âges, tous les goûts et tous les pays. Quelques grandes armoires coloriées, ressemblant à des meubles du temps de Louis XV, garnissaient un côté de la pièce. De l'autre côté, c'était une pendule gigantesque qui me fit songer, par ses formes primitives, au présent que Charlemagne reçut d'Aroun-al-Raschid. Des armes curieuses, de volumi-

neux manuscrits, se montraient çà et là; enfin, dans un coin de cette chambre, près d'un rideau à demi soulevé qui laissait entrevoir un immense lit, se dressait un petit meuble d'un exécrable style, appartenant aux créations les plus modernes et les plus vulgaires de l'ébénisterie parisienne. Cette réunion d'objets disparates était éclairée par une fenêtre donnant sur le désert. Jamais la vie ne m'avait semblé affecter davantage l'aspect des songes.

Le logis renfermait des hôtes tout à fait en rapport avec ses meubles. Sur un tapis paré de ces éclatantes couleurs qu'on ne trouve qu'au pays de la lumière, le général Rivet était couché à côté de Tagini. Tout autour de l'appartement se tenaient assis ou accroupis, pour mieux dire, des officiers français à qui des serviteurs arabes offraient d'innombrables tasses de thé et de café. C'est du thé surtout que j'ai conservé la mémoire. Une sorte d'échanson coiffé d'un turban blanc et vêtu d'une tunique rouge pâle me présentait à chaque instant une nouvelle coupe de ce breuvage, et semblait éprouver une indignation mêlée de tristesse, si je me refusais à vider son calice. Je me résignais, et je crois pourtant qu'il me faisait avaler un philtre diabolique, car je n'ai jamais bu un thé qui m'ait paru d'une fabrication plus compliquée; des plantes de

toute nature confondaient leurs aromes dans cette bizarre décoction. Mais on devait bientôt nous servir une série de plats propres à faire disparaître de nos gosiers la plus violente espèce de goûts. La cuisine indienne ne peut pas renfermer plus d'éléments incendiaires que n'en avait entassé dans ses mets le maître d'hôtel du marabout. L'eau qu'on nous présentait dans des tasses d'argent à fleurs ciselées, ou dans des carafes de cristal au col élancé et délicat, ne suffisait pas à éteindre la soif inextinguible dont nous étions dévorés, et cependant nous ne pouvions nous rassasier de ces brûlants ragoûts. On aura beau faire, *Manon Lescaut* nous plaira toujours mille fois plus que *Paul et Virginie*. Il y a dans les choses ardentes une attraction qu'il faut se résigner à subir. Il n'est pas un de nous qúe n'ait séduit la cuisine passionnée de Tagini.

Quand le repas fut fini, notre hôte se leva et se fit apporter de merveilleux tissus qu'il déroula complaisamment devant nous : c'étaient des tapis qu'il offrait au général Rivet. Il accompagna son présent de ces paroles où se déploie dans toute sa grâce la politesse arabe. Il parla de sa tendresse pour ses hôtes, de son amour pour la France, de son désir d'avoir encore un jour le bonheur de nous posséder dans son logis. Nous ne reverrons plus maintenant cette créature humaine avec

qui nous avons échangé d'affectueux sourires, et je dois dire que cette pensée ne m'inspire pas une bien profonde mélancolie. J'aime assez à voir procéder la vie comme les drames de Shakspeare. A côté de ces personnages dont le rôle, si long qu'il soit, ne me lassera jamais, je ne hais point ces personnages épisodiques qui disent quelques mots et se retirent. Je suis fort content d'avoir vu et très-résigné à ne plus revoir le marabout d'Aïn-Maïdi.

Malgré le soleil, qui dardait sur nos cervelles ses traits les plus enflammés, je voulus, avant de me mettre en route, visiter la ville où le hasard des voyages m'avait conduit. Je me promenai dans des rues désertes bordées de maisons presque aussi ruinées que celles de Lagouath. Aïn-Maïdi a été prise autrefois par Abd-el-Kader, et ne s'est pas relevée des coups que l'émir lui a portés. Cependant des hommes naissent et meurent dans ces trous embrasés où le ciel n'envoie pas assez d'air pour faire vivre un liseron ou une marguerite. A certaine heure, des fusils pourraient encore sortir de ces décombres ; il y a des gens pour qui cet îlot de pierres blanches perdu dans un océan de sables est une patrie.

Douze jours après notre pèlerinage d'Aïn-Maïdi, nous rentrions dans le Tell. Nous retrouvions les ri-

vières, les ombrages, le pays qu'habitent les esprits de la terre. Nos dernières journées de désert furent consacrées à la chasse aux gazelles. C'est un grand plaisir de lancer les chevaux dans des courses éperdues, à la poursuite de ces êtres aériens qui semblent possédés par des âmes de fées. La chair des gazelles est excellente, et les Arabes prétendent qu'elle fait rêver. Peut-être ont-ils raison ; ces charmantes bêtes ont des yeux pleins de mystères comme les songes. Il est fâcheux qu'elles éveillent dans les cœurs le démon de la chasse, car il y a quelque chose qui s'afflige en nous quand ces tendres regards s'éteignent, quand le sang coule de ces corps gracieux et légers.

Dans le Tell, plus de gazelles, plus de chameaux, plus d'espaces démesurés et de courses sans frein ; on rentre dans le domaine ordinaire de la vie. Cependant, même après les enchantements du désert, je vis avec bonheur les attraits de certains paysages. Cette forêt de cèdres qui entoure Teniet-el-Had était parée, au moment où je la traversai, d'un charme incroyable de printemps. Nous étions aux derniers jours de décembre, et un ciel bleu illuminé d'un sourire clément se montrait à travers la chevelure des arbres. Je me rappelle l'ombre de mon cheval se projetant sur un sentier couvert d'un voluptueux gazon ; je songeais à ces scènes

moscovites de notre campagne à son début, à cette neige meurtrière comme du plomb, à ces nuages lugubres comme des suaires, à ces vents furieux, à cette terre glacée, et je me sentais pénétré de reconnaissance pour celui qui nous avait rendu cette lumière, cette fraîcheur, toutes les douces merveilles de cet Éden.

Le 1er janvier commença pour nous au camp. Ce fut au bivouac que notre petite troupe fêta les premières heures de la nouvelle année. Le soir, après une longue journée de marche, nous sentions la brise de la mer et nous apercevions une ville, une vraie ville, d'où sortait un bruit de voitures, où rayonnaient des lumières, où circulait la vie européenne : nous voyions apparaître Alger. Peut-être aurais-je mieux aimé une autre apparition en revenant de Lagouath; mais il ne faut pas médire d'Alger dans l'armée d'Afrique, car ces lieux, où plusieurs générations françaises se sont déjà succédé, renferment pour nombre de gens aujourd'hui les souvenirs, les illusions, les tendresses, tout ce qui compose enfin le vrai trésor des grandes cités.

III

Je devais du reste revoir la France. Je retrouvai Paris dans sa floraison de tous les hivers. Je découvris à cette passion de ma jeunesse, à cette reine de mes souvenirs mille charmes secrets et nouveaux : rien d'étonnant à cela. René lui-même eût déposé dans cette ville, qu'il a si durement traitée, l'éternel fardeau de son ennui, si, au lieu de ses courses désordonnées à travers ce monde, il eût fait quelques campagnes régulières dans les rangs d'un honnête régiment. Toutefois, après quelques semaines données au foyer, je repris d'un cœur résigné le chemin de l'Afrique. Si Paris est le pays de l'hiver, l'Afrique est le pays du printemps. La guerre y renaît avec la verdure. « La riante aurore est déjà debout sur la cime des montagnes, » dit Shakspeare dans son *Roméo*. Mettez la guerre à la place de l'aurore, et vous aurez une phrase que tous les printemps on peut répéter en Algérie. C'était bien dans les montagnes que

nos armes devaient se porter ; seulement, au lieu de nous diriger vers ce qu'on appelle la Grande-Kabylie, nous allions chez des tribus qui pour la plupart n'avaient pas encore aperçu l'uniforme français. Peu m'importe, je l'avoue, l'endroit où l'on me conduit. Je me mis en route avec bonheur, persuadé qu'on ne peut faire qu'un noble et profitable voyage, quand on marche en compagnie de notre drapeau.

Ce fut le 1er mai que je m'acheminai vers Sétif, où le gouverneur avait fixé la réunion des troupes expéditionnaires. Le général Randon et une partie de son état-major devaient s'embarquer et gagner Sétif par Bougie. Quelques officiers, entre lesquels j'étais, avaient reçu l'ordre de prendre la route de terre avec les chevaux et les bagages. Je ne hais point ces sortes de corvées. Au début des expéditions surtout, il n'est pas de route qui ne soit joyeuse. Je partis donc, aussi content à peu près qu'on puisse l'être en ce monde. J'avais d'aimables compagnons et un ciel propice, mes chevaux étaient en bonne santé. J'étais pénétré de cette pensée, que je savourais une heure agréable de ma vie. Dès le soir, nous couchions sous la tente. Quand on se met en route, il faut dire adieu aux toits le plus tôt possible ; c'est, du reste, ce que l'on a hâte de faire. La tente est certainement un des asiles les plus com-

modes et les plus naturels de l'homme ; elle n'insulte point par sa durée à la brièveté de nos jours ; elle est en harmonie avec ce que nos destins ont d'errant et de passager ; elle ne nous prêche pas, comme les lourdes demeures bâties à chaux et à mortier, une morale sédentaire. Libre, voyageuse, guerrière, elle vous dit : « Pars, je te suis. »

Notre premier bivouac fut à Larba, qui est un riant village européen construit au pied de hautes et graves montagnes. L'emplacement où s'élevèrent nos tentes est une sorte de prairie que parfumaient çà et là quelques bouquets de fleurs printanières. Le 1er mai était un dimanche. Des colons vêtus de leurs plus beaux habits passaient à quelques pas de nous sur la route. Des cris d'enfants et des chants de buveurs arrivaient à nos oreilles. Une journée qui avait été brûlante touchait à son terme. J'écoutais ces bruits tout en regardant un soleil qui se retirat pour laisser régner à sa place une charmante nuit que, depuis la prairie jusqu'aux montagnes, toute la nature semblait saluer comme une aimable souveraine. Peut-être une légère mélancolie m'aurait-elle envahi sans l'heure du dîner qui réunit autour d'une table d'auberge une des meilleures compagnies où je me sois jamais trouvé. Quelques-uns de ces officiers étrangers, qui viennent tous les ans nous

demander l'hospitalité du bivouac, s'étaient joints à nous et mêlaient à notre gaieté l'enjouement plus contenu de leur pays. Notre repas se prolongea sans que l'ennui vînt un seul instant effaroucher les légères pensées qui voltigeaient à travers la fumée de nos pipes. Vers dix heures, nous rentrions sous la tente, et le lendemain, aux premières lueurs du jour, nous poursuivions notre route.

Jusqu'à Aumale, ce fut une série de gracieux paysages. Nous cheminions sur des crêtes d'où par moments nous apercevions Alger, qui semblait nous poursuivre de sa blanche apparition. A Aumale, nos plaisirs devaient changer de nature. La campagne dépouillée qui entoure cette ville aux maisons uniformes et correctement alignées rappelle certaines parties fort durement qualifiées de la Champagne bien plutôt que les merveilles du Sahara. Elle ne dit rien à l'imagination ; mais là où se taisait le langage qui jusqu'alors nous avait charmés, nous allions entendre de nouveaux accents. Nous devions rencontrer à Aumale un de ces régiments que nous avions hâte de joindre. Depuis deux jours, le 11e léger, commandé par le colonel Thomas, était campé dans ces lieux, où notre course allait prendre avec l'allure de l'expédition son véritable caractère.

Je ne puis pas dire avec quel plaisir j'entendis la marche du 11e léger le jour où je quittai Aumale. On avait abattu les tentes à trois heures et demie du matin; on se mettait en route avant même que l'aurore eût achevé sa riante toilette. Un air un peu vif, un vent presque piquant aiguillonnaient dans notre cervelle la troupe allègre des pensées matinales. Rien ne pouvait mieux répondre aux mouvements joyeux de nos cœurs que le bruit de fanfares et de tambours qui accompagnaient notre départ. Puis je me sentais avec bonheur repris par le charme, je pourrais presque dire par l'empire de la musique militaire : ces instruments de cuivre et de peau, qui nous font éprouver en tout temps des frémissements si étranges, deviennent en campagne les régulateurs et comme les maîtres de notre vie. Le matin, c'est la diane qui fait entendre le déluge de ses sons précipités; le soir c'est la retraite qui nous annonce un repos dont la vigilance ne doit pas être bannie, par une cadence adoucie, mais toujours animée et fière. Ces voix semblent celles des génies mâles et bienfaisants du bivouac; elles ont des consolations toutes-puissantes sans pernicieux attendrissements; elles nous disposent aux devoirs qu'elles nous dictent; elles rendent attrayantes toutes les routes où elles nous poussent. Je saluai donc d'une âme affectueuse ces accents bien con-

nus auxquels j'ai promis une obéissance qui, je l'espère, ne me coûtera jamais.

Notre marche se passa sans incidents; nous traversions un pays que nos colonnes avaient souvent sillonné. J'eus le regret d'apercevoir dans le lointain seulement le formidable passage des Portes de fer. J'aurais aimé m'engager dans ces défilés où notre armée se jeta hardiment aux premières années de notre conquête. Je m'arrêtai un instant sur une hauteur pour les contempler. Je me consolai en pensant que nous aussi, nous allions, comme nos devanciers, parcourir des montagnes inconnues. Je songeais que j'étais encore entre les privilégiés, car dans peu il n'y aura plus d'espace blanc sur les cartes que nous traçons chaque année de nos possessions africaines. L'Algérie nous aura dit tous ses secrets. Malgré mon horreur pour les itinéraires en pays connus, je ne veux point cependant passer sous silence, avant notre arrivée à Bordj-bou-Areridj, notre bivouac de Mansoura.

Je crois d'ailleurs que Mansoura peut avoir encore, pour nombre de gens, le mérite de la nouveauté. Il y a dans ce site un grand charme de fraîcheur et de verdure. L'emplacement de nos tentes était un véritable jardin qui semblait disposé pour une fête champêtre. Aussi le colonel du 11e léger eut-il la pensée toute

française de donner dans ces lieux une soirée que peu de *raouts* militaires surpasseront certainement en piquante originalité. Des lanternes en papier de couleur, qui rappelaient les illuminations parisiennes, avaient été suspendues à des branches d'arbres dans une vaste clairière où des bols de punch flamboyaient au milieu d'un cercle d'officiers. Je crois qu'Hoffmann lui-même eût préféré notre punch à celui qu'il prenait tous les soirs en compagnie des frères Sérapion. Je ne veux médire de rien cependant ; car c'est bien au domaine de la poésie qu'on peut appliquer les paroles du Christ à propos d'un autre domaine : « Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père. » A coup sûr, toutefois, cette grande chambre que j'ai bien souvent entrevue dans ma pensée, où le violon de maître Kreissler était suspendu entre une chauve-souris et une pipe, où dans un coin obscur quelque clavecin effleuré par des doigts distraits résonnait d'une mélodie de Palestrina, la chambre de *Don Juan*, du *Petit Zacharie* et du *Chat Murr*, n'était pas un meilleur théâtre pour les songeries que ce bosquet éclairé par les étoiles d'un ciel africain, où des hommes séparés de leur patrie buvaient aux belliqueuses aventures.

Un personnage, entre autres, donnait au punch de Mansoura un caractère tout particulier : c'était un caïd

du voisinage que le colonel Thomas avait convié. Peu à peu ce magistrat kabyle s'était engagé dans les régions de l'ivresse. Il avait oublié le prophète d'abord en vidant un premier verre de punch, puis toute la race des croyants en remplissant son verre de nouveau pour le vider encore. Il ne voyait plus que des Français dans l'univers; il l'affirmait à un capitaine de voltigeurs en mettant sa main sur sa poitrine. Cette bizarre figure me rappela je ne sais quel opéra bouffe dont les notes moqueuses et touchantes pourtant se mirent à voltiger, pour moi entre les branches des arbres, sur le vent de la nuit.

Ce vent, je ne veux pas l'oublier du reste, puisqu'il vient de revenir à ma pensée. Des souffles qui d'abord avaient été caressants devinrent violents et oppresseurs. Quand, la soirée finie, chacun se fut retiré sous sa tente, notre camp fut assailli par une vraie tempête. Les frêles abris dont je faisais tout à l'heure l'éloge furent renversés. Ma demeure, à laquelle je sus gré de ne pas être en pierre, s'abattit une des premières, et, pour me servir d'une bien simple expression qui m'a toujours semblé charmante, je me trouvai à la belle étoile. Ce fut le regard fixé sur cette belle étoile que je m'endormis, après avoir mis sous ma tête l'oreiller de Jacob, c'est-à-dire un énorme caillou. Je crois cet

oreiller béni, car mon sommeil ne se dissipa qu'aux accents de la diane. Je me séparai de mon honnête couche avec une certaine mélancolie; je souhaite à d'autres d'y trouver la paix que Dieu m'y a accordée cette nuit-là.

En quittant Mansoura, nous nous engageons dans la Medjana, immense plaine que sillonnaient autrefois des partis nombreux de cavaliers. Un soir, vers trois heures, nous arrivons à Bordj-bou-Areridj. Là s'élèvent quelques maisons isolées qu'entourent de vastes horizons. Une sorte de forteresse rappelle les châteaux du moyen âge; c'est la demeure du colonel D'Argent. Voilà je ne sais combien d'années que cet intelligent et intrépide officier est confiné dans cette solitude. Il ne connaît pas l'ennui. Le mot de César aurait fait fortune dans l'armée d'Afrique. On y aime avant tout le commandement, puis on y est subjugué, sans même s'en apercevoir, par le charme d'une vie mêlée d'un repos infini et d'une ardente activité. Dans une de ses poétiques comédies, Alfred de Musset parle d'une coupe avide que l'homme tend sans cesse à la nature, et que la nature, dit-il, ne parvient pas à remplir. Le ciel d'Afrique verse dans cette coupe le plus précieux des philtres, il y fait couler l'oubli. D'abord dans ces lumineux lointains qui charment et fatiguent la vue, on

cherche l'image de la patrie, on croit voir des formes connues, des fantômes adorés; peu à peu on n'y voit plus rien que ces vagues attraits dont se revêt pour nous, à certaines heures, le ciel de tous les pays. On s'abandonne à une existence pleine en même temps de monotonie et d'imprévu. Quand tout à coup des cheveux blancs et des rides vous avertissent que dans ces lieux où vous ne vous êtes pas senti vivre, vous avez laissé nombre de vos jours, vous croyez avoir dormi d'un sommeil magique. Bordj-bou-Areridj a été un de ces points du sol africain d'où il m'a semblé que ma tente se détachait avec le plus de peine. J'ait été heureux cependant quand j'ai aperçu les murs de Sétif.

Toutes les troupes expéditionnaires y étaient rassemblées. L'armée devait se diviser en deux corps conduits, sous les ordres du gouverneur, l'un par le général Bosquet, l'autre par le général Mac-Mahon. Ces deux corps étaient réunis devant Sétif; ils occupaient un camp rempli d'espace, où les bataillons pouvaient manœuvrer, et où les chevaux pouvaient fournir de longues courses. A une des extrémités de notre horizon, nous apercevions les montagnes que nous devions parcourir, ces sommets abrupts des Babors, qui semblaient des régions inhumaines où les aigles, les vents et les nuages pouvaient seuls errer. Sétif, qui longeait une des

faces de notre camp, est une ville d'une construction toute moderne et toute française, mais où s'élèvent quelques ruines romaines d'une incontestable grandeur. Ainsi, près d'une porte, on aperçoit une de ces tours carrées qui font rêver des siéges antiques, des machines de guerre, des échelles pliant sous les soldats, de ces combats où les âmes et les corps faisaient, avant l'invention de la poudre, des efforts si désespérés. Un jardin situé à l'entrée de la ville est devenu un véritable musée. On a disposé entre des arbres tous les objets que d'habitude nous voyons dans d'obscures galeries, ces pierres, ces bas-reliefs, ces colonnes dont les antiquaires se servent pour reconstruire, en leurs savantes rêveries, les mondes disparus. Je n'ai aperçu du reste ce musée que de loin ; je ne l'ai pas visité, quoique son aspect pittoresque, sa physionomie pensive m'eussent prévenu en sa faveur ; mais je ne sais pourquoi la science me glace. Dès que je découvre quelque part ses traces, je m'enfuis. Une étiquette me gâte la plus odorante et la plus éclatante des fleurs. Je ne défends pas cet instinct ; je me contente de m'y livrer.

Je ne crois pas que Sétif soit d'habitude le séjour de la gaieté ; mais le camp y faisait circuler une vie dont outes ses rues, toutes ses maisons étaient animées. Les

cabarets y regorgeaient de buveurs ; les marchandes de tabac y débitaient derrière leurs comptoirs toutes leurs provisions d'œillades et de cigares. Les plus chétifs restaurants contenaient autant de tables que Véfour ou le Café de Paris. Au milieu de cette joyeuse agitation, de cette foule, de ce bruit, flottait je ne sais quoi qui sentait la guerre. Des soldats du train passaient escortant des caisses à cartouches, des Arabes chevauchaient en attirail d'expédition, leurs fusils en travers de leurs selles. Il y eut une heure surtout où ce sentiment de la lutte prochaine me monta au cœur comme un parfum de printemps. Je songeai à d'autres combats que je ne pourrai jamais me résoudre à haïr, malgré ce qu'ils avaient de douloureux et de sinistre, parce qu'ils resteront mêlés en définitive aux plus vifs souvenirs de ma jeunesse. J'ai respiré dans les rues de Paris, j'ai senti sur la dalle des quais, entre les arbres des boulevards, cette sorte d'émanation belliqueuse qui s'échappe des lieux où vont se déchaîner les énergiques instincts des âmes humaines. Je retrouvais cette odeur avec joie.

On s'amusait à Sétif comme s'amuse une armée qui entre en campagne. On n'y traitait avec superbe aucun plaisir, on y fêtait tout ce qui hâte la marche des heures. Outre les cigares, le vin et l'absinthe, Sétif nous offrit un théâtre, où, pour ma part, j'ai passé de

gais et rapides moments. Les acteurs de ce théâtre étaient des *zéphyrs*. Je n'ai pas besoin, j'espère, de décrire l'espèce de gens que ce nom désigne. Je crois que les zéphyrs sont connus depuis longtemps en France. Ce sont des soldats dont on a peut-être un peu trop exalté l'humeur excentrique et les allures bohémiennes. Ces hommes, que la loi militaire a l'intention de punir, trouvent le moyen de transformer une vie d'expiation en vie d'une folle insouciance. On les appelle indifféremment les *zéphyrs* ou les *joyeux*. Ce dernier nom est même celui qui maintenant sert le plus souvent à les désigner. En dépit d'une série tout entière de vieilles et banales maximes, qui attribuent une particulière énergie aux cœurs où le vice prend ses ébats, je préférerai toujours aux zéphyrs, quand il s'agira d'aller au feu, ceux de nos soldats que l'honneur n'a jamais rayés de sa noblesse ; mais je ne puis nier qu'ils n'aient parfois une verve amusante et que leur entrain même ne rende des services, car, ainsi que je l'ai entendu repéter souvent à un des généraux les plus expérimentés de l'armée d'Afrique, la gaieté est un élément essentiel de l'existence militaire.

Quoi qu'il en soit, les zéphyrs donnaient la comédie à Sétif. Le théâtre n'avait pas trop un air de grange.

C'était une pièce assez vaste, avec un parterre, une galerie et deux loges d'avant-scène. Toutes ces places étaient occupées d'habitude par des soldats et des officiers, excepté les loges, où je me rappelle avoir vu un soir deux femmes en toilette parisienne, qui un instant emportèrent ma pensée dans de bien lointains pays. Les pièces qu'on nous donna appartenaient pour la plupart au répertoire du Palais-Royal. Elles étaient vraiment jouées avec beaucoup d'entrain, de bonne humeur et de malicieux esprit. Le jeune premier, qui s'occupait, je crois, d'art culinaire pendant le jour, avait de la sensibilité, de la grâce, et portait fort bien la perruque poudrée. Les comiques avaient toutes sortes d'expressions imprévues, de grimaces triomphantes, qui auraient été de l'effet le plus divertissant sur nos meilleures scènes. Les femmes n'étaient pas nombreuses. C'étaient deux aimables personnes fort connues de l'armée d'Afrique, qu'elles avaient visitée dans ses postes les plus isolés. Une de ces méritantes *gitanas* avait de jolis yeux, une voix agréable et, en dépit de l'ardente contrée où s'était promenée sa jeunesse, une apparence de fraîcheur. Toute cette troupe déployait un zèle dont il aurait été bien injuste de ne pas lui savoir gré. Puis, ce qui devait nous rendre avant tout indulgents pour ce théâtre, c'est qu'il nous rappelait la patrie. Ces airs de

vaudeville étaient écoutés par le public de Sétif avec le cœur bien plus qu'avec les oreilles. De là le plaisir qu'ils m'ont causé, de là le souvenir que je leur consacrerais même dans des pages qui n'auraient pas la familiarité de ce récit; car, suivant moi, tout ce que n'a point dédaigné le cœur a le droit de dire à la pensée : « Cherche à me sauver de l'oubli. »

Il y avait huit jours à peine que le camp de Sétif était formé quand le gouverneur vint prendre le gouvernement des troupes. Le général Randon arriva par une radieuse matinée, et je crois vraiment pouvoir dire, sans tomber dans un style officiel qui ne serait guère à sa place ici, que soldats et colons lui firent un accueil dont il dut être profondément touché. Il y a des popularités semblables au trésor que Dieu permet quelquefois à l'honnête homme d'amasser : elles ont été lentes à se construire, mais il arrive une heure où elles se montrent dans un éclat qui est salué de tous, parce que chacun sait de quels éléments elles sont composées. Le général Randon jouit en Afrique d'une popularité de cette nature. Le hasard n'a point dirigé l'affection qui s'est attachée à lui. Le pays qu'il gouverne maintenant l'a vu suivre une loi invariable dans des situations qui ont changé. Cette vie consacrée au devoir a éveillé dans l'âme des populations de l'Algérie un senti-

ment de sérieuse sympathie dont le gouverneur trouvait l'expression sur tous les visages qu'il rencontrait.

Avant son entrée à Sétif, sa venue avait été célébrée par une des plus éclatantes *fantasias* que j'aie encore vues. J'ai assisté à un bien grand nombre de ces fêtes sans en être fatigué, car on ne se fatigue pas de la poudre et des chevaux, mais je puis dire que j'ai perdu depuis longtemps l'habitude d'en être ému : eh bien! je me sentis remué par la *fantasia* de Sétif. Tout ce que la province de Constantine renferme de plus hardis et de plus brillants cavaliers était là. Cette race guerrière des Mokrani, à qui les traditions assignent une héroïque et romanesque origine, avait voulu se produire dans toute sa magnificence. On voyait, comme aux courses d'Alger, les selles étincelantes, les caparaçons aux riches couleurs, les splendides costumes faisant des apparitions subites sous les bernous qu'agite le vent; seulement, par un effet de l'imagination peut-être, tout cela avait, sur le plateau de Sétif, un aspect plus imposant que sur le terrain de Mustapha. On sentait un autre appareil que celui des carrousels; puis le théâtre de ces pompes n'était plus le même : il n'y avait là ni arène ni spectateurs, mais un pays sur lequel planait la guerre, et des hommes prêts au combat.

Le gouverneur employa les rapides journées qu'il passa sous les murs de Sétif à préparer ses opérations militaires et à inspecter ses troupes. On peut dire que le camp offrait une admirable réunion de toutes les armes. Les trois régiments de zouaves avaient là leurs colonels et leurs drapeaux. A cette vaillante infanterie, où sont en vigueur toutes les traditions de la guerre africaine, se joignaient des régiments de ligne éprouvés déjà par plus d'un combat, par de rudes travaux, par de longues marches, et un bataillon de tirailleurs indigènes, le bataillon de Constantine, où l'on retrouvait, sous des traits étrangers d'une originalité piquante et vive, le courage, l'entrain, la discipline de nos soldats. La cavalerie, moins nombreuse que les autres corps, parce que l'expédition devait se passer tout entière dans les montagnes, était représentée par deux escadrons de chasseurs d'Afrique et un escadron de spahis, sous les ordres du prince de la Moskowa. Le génie, appelé à jouer un rôle important dans un pays difficile, inconnu, où l'on allait marcher avec la sape et la mine, avait fourni un nombreux état-major que dirigeait le général de Chabaud-Latour. Rien n'avait été négligé de ce qui peut rendre d'avance une armée maîtresse de son champ de bataille et de ses ennemis.

Le gouverneur, avant de quitter Sétif, adressa aux

troupes un ordre du jour qui traduisait les pensées dont tous étaient animés. Il montrait aux soldats ces montagnes qui se dressaient à l'horizon de notre camp; il leur disait que bientôt leurs cris de victoire retentiraient sur ces cimes sombres et muettes. Dans ce langage qui ne peut, je crois, s'adresser qu'à une armée française, il s'écriait : « Je ne vous retiens plus. » Le 17 mai, cet ordre du jour était lu dans chaque corps; le 18, le camp était levé.

A trois heures et demie, le canon, les tambours et les clairons sonnaient le réveil; à quatre heures, toutes les tentes étaient abattues. Cette ville de toile avait quitté le sol et s'en allait sur le dos des mulets. Avant cinq heures, toutes les troupes étaient en mouvement. L'armée expéditionnaire se divisait en deux colonnes qui se séparaient immédiatement pour se rejoindre dans un prochain avenir, après avoir toutes deux combattu. Le gouverneur voulut voir défiler devant lui tout entière la colonne du général Mac-Mahon. Les officiers qui se quittaient se saluaient du sourire et du sabre; on entendait les mêmes mots de tous les côtés : « Adieu et bonne chance! » C'était un de ces moments, comme en présente si souvent la vie militaire, où une petite pointe de mélancolie qui se produit presque insensiblement sous des pensées résolues, souriantes et calmes, pro-

cure à l'esprit un état des plus agréables. Quand les derniers bataillons du général Mac-Mahon se furent éloignés de nous, le gouverneur, par un temps de galop, rejoignit la tête de la colonne avec laquelle il marchait, et nous voilà en route à notre tour. Chacun allume son cigare, s'abandonne au mouvement de son cheval et s'établit dans ses songeries.

Le soir, nous bivouaquions devant les montagnes où nous devions pénétrer le lendemain. Les cimes des Babors sont tellement abruptes, qu'on arrive à leur pied sans que rien s'évanouisse de leur grandeur. Elles s'élevaient devant nous dans un ciel pur, parées de mystère, attrayantes de péril. L'une d'elles surtout me plaisait dans sa formidable apparence : c'était une hauteur droite et sombre, découpée en trois grandes dents, qui avait vraiment quelque chose de cabalistique. Ainsi pouvait être la montagne où Faust et son infernal compagnon assistaient aux fêtes des ombres.—Vous n'avez plus qu'un jour, pensais-je en apostrophant au fond de moi-même ces sommets superbes et rêveurs, à garder le secret de vos arrogantes solitudes ; demain, nos chevaux et nos mulets passeront dans vos sentiers. Vos échos seront forcés de répéter le bruit de nos coups de fusil et de nos clairons. Les hommes que vous protégez, parce que leur esprit comme le vôtre est silencieux et

farouche, vous demanderont vainement secours. Nos balles les atteindront sur les plus inaccessibles de vos pentes. Les aigles mêmes et les vautours vous maudiront pour ne leur avoir pas donné un sûr abri. Il n'est pas de lieu en ce monde où la France ne puisse pénétrer, et ce n'est pas la nuit qu'elle choisit pour accomplir ses entreprises : l'heure où elle est dans toute sa puissance est celle où le soleil est dans tout son éclat. Demain, au grand jour, nos soldats fouleront vos bruyères et pendront à vos flancs leurs tentes : vous ne serez plus le royaume de l'inconnu, vous serez une partie du domaine de la France.

Le 19 mai, nous entrions dans ce pays que nos regards cherchaient à pénétrer la veille. J'étais à l'arrière-garde; j'avais sous les yeux le spectacle de cette énergie quotidienne que déploie notre infanterie. Dès huit heures du matin, le ciel devint un brasier; quelques brises soufflaient sur les cimes, mais un air lourd et enflammé remplissait les ravins. Nos soldats poursuivaient gaiement leur âpre chemin; ils semblaient porter sans y songer le sac, le fusil, le bâton de tente, le bidon, la gamelle, tout le fardeau que les expéditions leur imposent. A chaque halte, on entendait de joyeux propos. Certainement je sais qu'on est disposé à une particulière indulgence pour la plaisanterie qui sort de la mar-

tiale et honnête bouche du troupier; toutefois je me rappelle bien des mots que n'auraient pas dédaignés les gens qu'on est convenu d'appeler les gens d'esprit. Voltigeurs, sapeurs, grenadiers, dans ces attitudes que nos peintres militaires ont rendues célèbres, lâchaient des lazzis consolateurs entre deux bouffées de pipe. Il y avait un contraste singulier entre la gaieté de nos hommes et la solennité des pays qu'ils parcouraient. Ainsi je me souviens d'une profonde vallée où un ruisseau courait sur des pierres sombres, entre deux montagnes austères qui semblaient tout indignées de ce qu'on violait leurs secrets. Quelques-uns de ces chiens qui suivent les régiments, partageant le pain, la fatigue et le danger du soldat, se mirent à hurler en s'engageant dans ces lieux lugubres. — « Eh bien! *cadet*, dit un sapeur à son caniche, il paraît que le pays ne te convient pas! » Pour moi, j'avoue que le pays me convenait. Ces sites à la Salvator Rosa, où toutes les montagnes semblaient faites pour cacher des nids de brigands, où tous les arbres affectaient, les uns une majesté de druide, les autres une superbe de gladiateur, cette campagne à la fois passionnée et grave me remplissait le cœur de joie. L'étape me parut courte. Quand l'arrière-garde arriva, le camp était déjà établi. Il s'élevait au milieu de champs assez vastes, dont la surface

verte et unie interrompait les accidents de ce sol tourmenté. Il pouvait être deux heures quand je gagnai ma tente. On m'apprit qu'à trois heures le gouverneur montait à cheval pour faire une pointe en territoire ennemi.

A trois heures, tambours et clairons sonnent l'assemblée. Toutes les troupes destinées à sortir se réunissent. L'infanterie est fraîche et alerte. Les hommes ont laissé leurs sacs; ils n'ont que leurs cartouches et leurs fusils. Les cavaliers se mettent en selle. L'aumônier arrive sur sa mule. Le train amène ces fauteuils de cuir et de bois, si souvent ensanglantés, qui rappellent l'agonie de plus d'un brave, les cacollets. La guerre se montre dans son sérieux appareil, escortée par ses saintes et glorieuses souffrances, qui, au lieu de voiler son attrait, ne font que le rehausser. La colonne se forme sur une des faces du camp. C'est là que les bataillons sont massés. On ordonne à la troupe de charger les armes. Un petit bruit, clair, net, distinct, qui court dans chaque rang, annonce qu'on flambe les fusils. En ce moment, un de ces brillants et aimables officiers dont la race ne se perdra jamais en France me jette un regard d'une amicale gaieté : « Voici, comme dit le *Cantique des Cantiques*, l'instant où va venir la fiancée. »

Enfin le signal est donné; les fanfares résonnent, la troupe est en marche. Autour de nous voltigent des cavaliers arabes, tenant leurs fusils comme des lances : ce sont les cavaliers du *goum*. A leurs *haïcks* sont attachés des rameaux qui annoncent une journée de fête guerrière. On entend cette musique indigène, composée de flûtes et de tambours, dont les sons, tantôt aigus comme le sifflement des balles, tantôt pleins comme l'explosion de la poudre, s'allient si bien au bruit des combats. A l'instant où notre marche commence, il est près de trois heures et demie; c'est une heure que j'aime partout, mais qui prend pour moi, en Afrique, un charme particulier. La chaleur du matin est tombée, l'air n'a plus rien d'oppresseur; la vie de l'âme peut librement y circuler. La lourde et uniforme lumière du jour fait place aux clartés légères et bigarrées du soir. Le pays que nous traversons est inconnu; nous ne savons pas quel accueil nous y est réservé : chaque rocher peut cacher des fusils. Nous apercevons çà et là, au flanc des hauteurs, quelques villages entourés d'arbres qui semblent plongés dans une paix champêtre; des coups de feu vont peut-être en partir. On attend.

D'abord nous croyons que nos espérances vont être trompées. Des premiers *gourbis* que nous rencontrons, sortent des hommes et des femmes qui s'avancent jus-

qu'au cheval du gouverneur. Ce sont des suppliants : ils ont mis leurs habits de fête. Les femmes poussent ce long cri dont elles saluent ceux qu'elles veulent réjouir et honorer. Une d'elles, qui est d'une singulière beauté, tient à la main une branche fleurie. Dans la Kabylie, heureusement l'harmonie n'a jamais régné. Auprès d'une tribu qui veut la paix vit une tribu qui veut la guerre. Un pâtre kabyle regarde brûler, en faisant paître son troupeau, le champ et la maison de son voisin. A quelques pas de ces populations empressées, nous entrons dans un pays morne et désert ; en face de nous, nous apercevons des villages muets, d'où personne ne vient à notre rencontre. La colonne s'arrête ; un coup va être frappé. On voit soudain les *goums* qui s'élancent ; puis on entend, dans l'air sonore, le bruit attendu si impatiemment par toutes les oreilles. La fusillade a commencé.

Nos *goums* sont établis sur une hauteur ; de là, ils dominent ces villages silencieux tout à l'heure, où maintenant retentissent les coups de feu. Ils ont mis pied à terre. Tandis que leurs chevaux broutent paisiblement, ils chargent et déchargent leurs armes ; on voit se dessiner sur le ciel leurs silhouettes et celles de leurs fusils. Le gouverneur s'élance au galop jusqu'au lieu de l'action. Quand il est près des villages où l'on se bat, il fait avancer deux bataillons de zouaves et un

bataillon du 20e de ligne. Nos fantassins se jouent de tous les obstacles du terrain ; ils disparaissent dans un ravin profond et reparaissent sur une pente rapide qu'ils gravissent au milieu des balles et des pierres. Bientôt une épaisse fumée, suivie d'une lueur ardente, annonce le châtiment de nos ennemis. Pendant quelques heures, la fusillade continue. On entend le duo du fusil français et du fusil kabyle. L'un rend un bruit sec et vif, l'autre un son lourd et prolongé. Peu à peu le fusil kabyle parle moins souvent. Enfin le combat cesse tout à fait; le clairon sonne le ralliement des tirailleurs. Tandis que la colonne se reforme pour rentrer au camp, je promène mes regards sur le paysage où le hasard des guerres m'a conduit. C'est un lieu charmant, qui se laisse gracieusement envahir par la paix voluptueuse du soir. Un chêne est auprès de moi, qui étend sur un gazon dont mon cheval me semble tendrement épris, une ombre protectrice du repos et amie de la rêverie. Un caprice de ma pensée me rappelle une célèbre élégie de M. de Lamartine en sa jeunesse, et j'adresse mentalement sur un champ de bataille à l'auteur du *Soir* ces vers que d'un autre endroit Alfred de Musset adressait à l'auteur du *Lac :*

C'est là, le croirais-tu, chaste et noble poëte,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

Je crois qu'on peut toujours s'abandonner consciencieusement, en tout temps, en tout lieu, aux jouissances que veulent bien nous donner soit les génies impérieux de l'inspiration, soit les douces fées de la mémoire. L'action ne s'indigne pas de ces plaisirs qui ne la rendent ni moins obéie, ni moins aimée de ceux dont elle dirige la vie : si j'avais eu des doutes à ce sujet, notre armée me les aurait enlevés.

Dans l'état-major qui entourait le gouverneur, à cette journée du 19 mai, était le colonel de La Tour du Pin, venu tout exprès en Afrique, où le ramène régulièrement la saison des coups de fusil, pour occuper un esprit qu'envierait le plus goûté des écrivains et complaire à un cœur qui se fait aimer du plus obscur de nos soldats. M. le marquis de La Tour du Pin dira un jour, je l'espère, et dira mieux que moi quelle union la vie pratique et une autre vie peuvent contracter dans une existence militaire; mais je reviens à mon récit.

Voici donc la colonne qui se dispose à regagner le camp. Cette fois nos cacollets ne sont plus vides. Quelques mulets portent des fardeaux sanglants. Un de nos blessés a voulu rester à cheval : c'est Wagner, un maréchal des logis de spahis, dont l'épaule vient d'être brisée par une balle. Il a le regard rempli de douceur

et de calme. Dieu nous permet quelquefois d'acheter avec un peu de sang des instants d'une paix inconnue à ceux dont les veines ne se sont jamais ouvertes. Depuis que la croix s'est levée sur le monde, tout être qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voix bénie. Il éprouve dans toute son âme un apaisement subit, un bien-être secret et profond. Je crois qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair.

Notre retour nous fait traverser des sentiers que nous n'avions point parcourus ou que je n'avais pas remarqués. Un chemin où nos chevaux bondissent serpente entre des haies fleuries et de riants arbustes, comme une allée de parc anglais. C'est un de ces chemins que les Kabyles pratiquent dans leurs villages. Sur le seuil des *gourbis* à demi cachés par la verdure, quelques femmes nous regardent passer. La musique des *goums* fait retentir dans l'air du soir ses notes les plus vibrantes. Bientôt nos fanfares éclatent aussi ; nous rentrons au camp. Les soldats qui n'ont point pris part à la sortie sont rangés sur les pas du gouverneur ; ils saluent leur camarade d'un cordial sourire ; demain ils auront leur tour. On descend de cheval, on dîne, puis chacun va chercher sous sa tente un repos qui ne lui manquera pas. Si j'avais la folie de croire au bonheur, comme dit

René, je le chercherais dans une vie où se succéderaient des journées semblables à celle-là.

IV.

Le 20 mai, nous restons chez les Djermouna ; ainsi s'appelaient les gens que nous avions châtiés la veille. Le général Bosquet dirige une sortie sur les villages que les approches de la nuit n'ont pas permis aux *goums* de visiter. Le 21, nous poursuivons notre route. Nous n'avions pas foulé encore un sol aussi accidenté. C'était une succession perpétuelle de ravins et de montagnes. A chaque instant, des arbres déracinés, des eaux torrentueuses, des blocs de granit, arrêtaient la marche de la colonne. Il fallait avoir recours au génie ; sur-le-champ les sapeurs se mettaient à l'œuvre, et les obstacles disparaissaient sous leurs vigoureux efforts. On jetait aux torrents des pelletées de terre et des branches d'arbres ; on brisait les angles des rochers. Chacun de nos pas était une conquête ; mais rien de plus char-

mant que la nature qui nous obligeait à ces luttes. Je vois encore certains sites d'une fraîcheur que ne surpasse point à coup sûr le pays même où Obermann promena ses rêveries.

Ainsi, à notre gauche, au pied d'une montagne, un petit village était blotti entre des ruisseaux et des arbres, qui appelait à lui, du fond de notre âme, ces essaims de pensées que la verdure attire comme des bandes d'oiseaux. Les habitants de cette retraite avaient prudemment suspendu à leurs maisons des drapeaux et des branches garnies de feuillage, pour témoigner de leurs sentiments pacifiques. Le gouverneur craignit que ces signes ne fussent un langage méconnu des zouaves; il mit ces aimables lieux sous la protection de son porte-fanon. Je me suis arrêté là un instant, pendant que la sape et la pioche étaient aux prises avec les difficultés de la route. La demeure devant laquelle était planté le fanon du gouverneur ressemblait plutôt à une maison mauresque qu'à un *gourbi*. C'était une habitation blanche, recouverte en tuiles luisantes et soigneusement façonnées. Un mur qui offrait quelques vestiges de dessins coloriés semblait recevoir avec plaisir l'amoureuse caresse d'un rayon de soleil. Toute une famille était devant la porte. Un grand garçon de dixhuit ans cherchait à se faire comprendre de nos soldats

auxquels il offrait du lait; un vieillard attachait sur nous un regard qui n'était ni étonné, ni triste, mais résigné et bienveillant; une femme tenait un enfant sur son sein. Ce coin du monde renfermait tout ce qui redouble l'indignation de certaines âmes contre la guerre et ce qu'on nomme ses fléaux : pour moi, j'y voyais un tableau qui ne me troublait point dans l'ordre habituel de mes sentiments et de mes idées. Ces objets gracieux, ces êtres tranquilles ne me rendaient que plus chère la région ardente où j'allais vivre dans quelques instants. Le Tasse a saisi une des lois les plus impérieuses de l'art en jetant au milieu de ses récits guerriers son épisode des pasteurs. Je sais toujours gré à la vie de ressembler aux œuvres des grands poëtes.

C'est au milieu de ces pensées que vinrent me surprendre quelques coups de fusil tirés à l'avant-garde. Un combat commençait. L'ennemi nous avait attendus à un col que l'on appelle Tisi-Sekkat. Un passage étroit conduit à un plateau entouré de cimes escarpées où le gouverneur avait résolu d'établir son camp. Les Kabyles étaient décidés à défendre ce passage; ils s'étaient postés sur les hauteurs qui dominaient l'entrée et déterminaient l'enceinte de notre futur bivouac. La place qu'on m'avait assignée ce jour-là dans la marche m'éloignait du lieu où s'engageait l'action; toutefois,

malgré les difficultés du terrain et la longueur de la colonne, je pus, en éperonnant mon cheval, gagner rapidement l'endroit où retentissait la fusillade, et j'arrivai à temps pour jouir d'un admirable spectacle. Nos ennemis abandonnaient les montagnes qu'escaladait notre infanterie. Un bataillon du 2me zouaves, commandé par le colonel Vinoy, avait enlevé la plus haute des cimes qui entouraient notre camp. Le colonel La Tour du Pin avait suivi ces intrépides fantassins dans cette ascension guerrière. La résistance vaincue sur les montagnes se réfugiait dans les ravins. A l'entrée du camp s'ouvrait une vallée profonde où retentissaient des coups de feu que multipliaient à l'infini des échos d'une prodigieuse sonorité. Une fumée épaisse flottait dans cette vallée, laissant voir nos soldats aux prises avec des tirailleurs abrités par des arbres et des pierres. Cette sorte de gouffre, rempli de fracas et d'obscurité, où se passaient les péripéties d'un combat, offrait un aspect d'un farouche attrait. Tout à coup j'aperçus le gouverneur, qui, accompagné d'un seul officier, mon ami Fernand de Lagny, entrait dans cette gorge bruyante. Un temps de galop me porte auprès de lui, et me voici engagé sur ses traces dans des chemins où ma pensée avait devancé mes pas.

J'ai vu dans nos guerres civiles de longues rues au

pavé désert qu'éclairait un soleil sinistre. Le souvenir de ces voies parisiennes m'est revenu au moment où je pénétrais dans le ravin kabyle, et j'ai remercié Dieu d'avoir conduit ma vie dans des routes si dissemblables, où cependant j'ai senti passer les mêmes souffles. A l'entrée de la vallée était couché un spahi qui venait d'être traversé par une balle. Son corps avait, sous les plis du bernous rouge, une de ces attitudes dont Géricault a dérobé à la mort elle-même la formidable grandeur. Près de ce spectacle, qui avait quelque chose d'héroïque, une image d'une nature plus simplement, plus doucement triste s'offrit à nos yeux. On asseyait sur un cacollet un chasseur à pied qui venait d'être frappé mortellement par une balle. Ce blessé était un de ces jeunes soldats qui payent avec probité leur dette à la patrie, qui *vont au feu comme les camarades*, suivant une touchante expression des camps. Il mourait honnêtement sans faire entendre une plainte; il avait enfoncé son képi sur ses yeux pour empêcher peut-être qu'on ne lût dans son regard une trop vive expression de souffrance. Le sang coulait sur son pantalon de couleur sombre, inondait ses guêtres, marquait au flanc le mulet qui le portait, et tombait enfin sur l'herbe que foulait le pas de nos chevaux. D'autres blessés étaient auprès de nous; mais, je ne sais pourquoi, ce-

lui-là attira particulièrement ma vue. Il y avait quelque chose d'une singulière mélancolie dans ce sang qui venait se perdre au sein du gazon, en laissant une trace le long de ces pauvres habits. Le gouverneur dit quelques mots à ce brave homme, et cette figure, qui semblait ne devoir plus exprimer que les douleurs suprêmes de l'agonie, essaya encore de trouver une expression de reconnaissance.

Cependant la fusillade continuait, et notre course continuait aussi. La vallée nous découvrait à chaque instant de nouveaux trésors pour l'imagination et pour le regard. C'était une scène à mille jeux dramatiques et à mille effets pittoresques. Ainsi, au détour d'un âpre sentier, un torrent jaillissait d'une roche sombre et droite, pareille à ces fantômes alpestres qu'interrogeait l'âme désespérée de Manfred. Une onde sauvage, que semblaient faire bouillonner les génies de la violence et de l'inquiétude, venait couler à nos pieds et se mêler à l'écume qui baignait le poitrail de nos chevaux. Le gouverneur avançait toujours, suivi par des zouaves et par des voltigeurs du 68e qui avaient pris le pas de course. Il s'arrêta sur un petit plateau qui dominait une vallée nouvelle, mais une vallée verdoyante et fleurie, où étaient répandus des villages kabyles. Là, je compris ce qui se passait : une compagnie, entraînée par

cet irrésistible élan que le péril inspire à nos troupes, s'était jetée sous cette feuillée tout imprégnée de poudre et retentissante de coups de fusil. Il s'agissait de rallier nos hommes pour empêcher un de ces désastres isolés qui attristent trop souvent nos victoires africaines. Le gouverneur n'avait voulu confier ce soin à personne. Il venait remplir lui-même les fonctions d'un capitaine, mettant en pratique cette belle maxime du maréchal Marmont, que, dans toute campagne, un général doit donner une heure de sa vie au péril du simple soldat. Un de ses officiers, le capitaine Galinier, qui l'avait aperçu du haut d'un rocher, le rejoignit là tout haletant d'une longue course pédestre. Au camp, on ne savait même point que le général en chef était dans le coin d'une vallée, s'acquittant, sans appareil, sans faste, pour obéir à une loi de sa conscience militaire, d'un devoir obscur et sacré.

Le gouverneur appela un clairon : il n'y avait pas de clairon auprès de lui ; il fit signe alors à un tambour appartenant à une des compagnies du 68e, que dirigeait le commandant Archinard, de se mettre auprès de son cheval. Là, le tambour battit le ralliement des tirailleurs. Bientôt un son partit de la vallée en réponse à cette batterie. Le clairon de la compagnie qui s'était aventurée nous avait entendus. Au bout de quelques instants,

les nôtres reviennent le visage animé, les fusils fumants, les cartouchières épuisées. Un soldat raconta au gouverneur qu'il avait failli tomber dans un groupe de Kabyles; une excavation du sol lui avait servi d'abri; il avait entendu les ennemis parler et charger leurs armes au-dessus de sa tête. Un sergent-major, qui avait une belle et martiale figure, offrit au général Randon un *flitta*, c'est-à-dire un long coutelas qu'il venait de prendre à l'instant. « Je viens, dit-il, de l'arracher à un sauvage qui avait la vie dure; il a fallu deux coups de fusil pour tuer ce gredin-là. »

Quelques heures après cet épisode, le gouverneur était au camp, et nous déjeunions sous la tente. Après le repas, j'allai parcourir du regard les lieux que j'avais entrevus à travers les bruits et la fumée du combat. Un soleil de midi éclairait de son implacable lumière toutes les anfractuosités des montagnes, toutes les profondeurs des vallées, tous les replis du sol, que le mystère et le danger animaient le matin. Le paysage muet semblait avoir subi une funeste métamorphose. Je me rappelai ces salles de fête que leurs hôtes viennent de quitter : l'orchestre a disparu, les danseuses se sont envolées, la solitude a envahi l'espace où couraient les sons des instruments, le babil des lèvres souriantes, les rêveries légères et les tendres pensées; les lustres seuls sont

restés et versent une lumière devenue lugubre sur les banquettes inoccupées que recouvraient les robes de gaze. Toutefois ce site, dépouillé du charme que son premier aspect m'avait offert, me plaisait encore : j'y retrouvais plus d'un souvenir qui, malgré son aride éclat, ne l'avait pas abandonné. Je sentais d'ailleurs que Tisi-Sekkat est un de ces lieux à la physionomie changeante comme celle des êtres humains, qu'il ne faut point juger en une heure.

A cette mobilité de tous les sites africains, où les jeux du soleil multiplient les phases les plus diverses, cette région de montagnes joint une mobilité particulière. Pendant les huit jours que j'y ai passés, j'y ai vu se succéder constamment une clarté offensante qui effarouchait les fantômes du cœur, et une lumière voilée qui ramenait la bande des rêves. Quelquefois les nuages s'amoncelaient sur ce plateau et semblaient en déborder comme d'une coupe. Jamais contrée n'a été hantée par de plus romantiques orages; le tonnerre, répété par d'innombrables échos, portait aux oreilles un bruit prolongé et mystérieux comme celui de quelque chute surhumaine d'un dieu précipité du ciel et roulant d'abîme en abîme jusqu'au fond de la terre. Les éclairs, en déchirant les nuées, découvraient d'incroyables spectacles. Ce chaos de montagnes, un moment caché

à notre vue, se remontrait au milieu de la pompe des tempêtes, dans une éclatante horreur, et la nuit, quand par un ciel transparent la lune se levait sur cet amas de cimes désordonnées qui semblaient s'élancer vers elle, de quelle vie étrange et inconnue on sentait toute cette nature remplie! C'est sous de pareils cieux qu'on ne peut pas s'écrier : « Le monde est vide! » J'ai vu une fois à minuit entre des rochers, près d'une fontaine, mon cheval, qui avait senti la présence d'un lion, s'arrêter et me dire par tout le tremblement de son corps : « Il est là. » Ainsi fait notre âme à certaines heures, devant certains aspects; elle aussi suspend tout mouvement, et s'arrête haletante, éperdue. Ne lui dites point : « Il n'est pas là; » elle vous répondra en aspirant le redoutable souffle de l'existence qu'elle vient de sentir.

Quoique à Tisi-Sekkat je me sois complu dans bien des rêveries, je n'ai pas assurément consacré tout le temps que j'ai passé en ce lieu à la vie contemplative. Ainsi le 22 mai fut encore une journée de poudre. Le gouverneur me permit d'accompagner le général Bosquet, qui allait achever la soumission d'une grande tribu, les Beni-Tisi, et me voilà pénétrant de nouveau dans la gorge où le jour de notre arrivée s'étaient lancés nos tirailleurs. Il s'agissait cette fois d'opérer méthodi-

quement dans le pays que nos soldats avaient envahi du premier coup. Le général Bosquet avait divisé ses troupes en deux colonnes, qui devaient, après avoir longé deux lignes parallèles de crêtes, se rejoindre à l'extrémité de la vallée, où les Beni-Tisi avaient la plus grande partie de leurs oliviers et de leurs maisons. A l'heure dite et au point désigné, les deux colonnes firent leur jonction. Cette journée m'a montré à quel degré de perfection des officiers intelligents peuvent amener une guerre qu'ils pratiquent depuis longtemps. Nos ennemis, toujours dominés, essayèrent en vain de se défendre. Nos balles les atteignaient de tous les côtés; s'ils essayaient de se porter en avant, leurs *gourbis* brûlaient derrière eux. Les accidents de leur terrain, éclairés par nos tirailleurs, ne leur offraient que des asiles funestes. Soixante Kabyles, embusqués dans un ravin, furent tués par les zouaves du colonel Vinoy. Les troupes étaient sorties du camp à midi; à cinq heures, le mouvement de retraite commença. Les sentiers que nous avions parcourus dans la matinée offraient le soir des traces irrécusables de notre passage. Aussi le lendemain les soumissions arrivaient au camp, empressées et nombreuses. Les peuples primitifs disent à ceux qui veulent les soumettre : « Montrez-nous qui vous êtes. » Ils se prosternent avec une sorte de sentiment religieux

devant la force qui s'est manifestée à eux par des signes certains. Je crois qu'en cela du reste ils ressemblent à la race humaine tout entière. Un Dieu seul peut fonder sa domination en refusant à ceux qui veulent le tenter toute marque visible de sa grandeur. Cette hauteur divine n'est point permise à la puissance terrestre.

Le 30 au matin, j'eus un des plaisirs les plus rares de ce monde, c'est-à-dire un réveil plein de charme. Nous étions arrivés la veille dans un lieu où l'on devait faire séjour. Aussi j'avais laissé passer au-dessus de mon sommeil les allègres accents de la diane. Vers sept heures, mon spahi soulève un des pans de ma tente, et je vois, en ouvrant mes yeux au jour, un paysage paré d'un attrait de soudaineté, d'un éclat imprévu, comme la décoration que découvre brusquement le rideau d'un théâtre. Semblable au dormeur éveillé, je me trouve, sans quitter mon lit, sur une scène pleine de mouvement et de lumière : autour de moi, toute la vie du camp, — les cavaliers qui conversent avec leurs chevaux en les étrillant, les fantassins qui s'en vont, le bâton à la main, fureter partout où l'on peut s'avancer sous la protection des grand'gardes, les officiers qui fument sur le seuil de leur logis, enfin l'activité et les loisirs d'une armée en campagne; à l'horizon, des montagnes qui portent encore les couleurs galantes de l'aurore, qui sont nuan-

cées de rose, de lilas et de vert tendre. Je me rappelle, je ne sais trop pourquoi, Xavier de Maistre, car mon voyage ne ressemble guère au *Voyage autour de ma chambre;* mais j'éprouve une sorte de rêverie béate, et, avec une compassion mêlée d'une joie un peu égoïste, je plains tous ceux qui n'ont pas approché leurs lèvres de la coupe où je bois à longs traits.

Le pays où je suis, qui se nomme, je crois, Bou-Leaf, est rempli de discrets agréments. Il n'a pas la sombre majesté de Tisi-Sekkat. Ce n'est pas une salle mystérieuse pour le sabbat des vents, de la foudre et des nuages ; c'est une contrée humaine. On y voit çà et là quelques arbres d'une taille gracieuse et d'un feuillage arrondi qui lui donnent une fraîcheur normande, et, tout en retrouvant une lointaine image de la patrie, on peut se dire avec une volupté secrète qu'on est perdu au sein d'une solitude profonde. On sait que l'on n'entendra point parler de tout ce qui donne au cœur des émotions presque douloureuses, et à l'esprit d'indicibles irritations. Dans la vie des courses au grand air, à travers les régions inconnues, l'intelligence se reprend aux choses simples. On s'entretient de la chasse, des chevaux, du temps que l'on désire ou que l'on redoute : quand par hasard la pensée veut s'élever de terre, elle gagne tout naturellement des régions hautes et sereines,

où elle plane sans effort et d'où elle retombe sans douleur.

J'ai fait, aux environs de Bou-Leaf, une promenade dont je veux dire quelques mots. Il s'agissait d'aller reconnaître la route que nous devions parcourir le lendemain. Vers trois heures, nous montons à cheval et nous nous engageons dans une vallée d'un aspect plus sauvage que notre bivouac, mais où est répandu partout cependant un air de tristesse et de douceur. Une senteur enivrante nous arrive : c'est le parfum d'un bois d'orangers que l'on ne voit pas, et dont pourtant on ne peut nier la présence. Il semble que la nature, dont nous trahissons les secrets, dont nous violons l'asile, s'enfuie en nous jetant son bouquet. Un de mes compagnons me montre des rochers où Gélimer, dit-il, a cherché un refuge, après avoir été battu par les Romains. « C'est du reste, ajoute-t-il, un fait que tous les savants n'admettent pas. » Je sais à peine ce qu'était Gélimer ; je sais seulement que le pays qui est sous mes yeux serait une merveilleuse retraite pour une irréparable infortune, et qu'il s'accommode on ne peut mieux d'un mélancolique souvenir. Si l'on ne m'avait point parlé de Gélimer, j'aurais songé au roi Lear. C'est bien en de semblables lieux qu'ont dû être versées ces larmes dont Snakspeare a fait des joyaux immortels. On dirait

que là un cœur s'est brisé comme un vase d'encens, laissant à tout un paysage le parfum d'une impérissable douleur.

Le 31 mai, nous quittons Bou-Leaf. A l'entrée de la route que nous devions suivre s'élevait une montagne qu'il était impossible de tourner. Depuis vingt-quatre heures, le génie pratiquait un chemin qu'aucun effort humain ne pouvait empêcher d'être âpre, étroit et suspendu sur des abîmes. C'est ce sentier que prend notre armée. Le général Bosquet s'était établi au passage le plus difficile. Debout sur un quartier de rocher, il dirigeait le convoi, dont le défilé dura presque autant que le jour. « Va, Marie, s'écriait le soir un homme du train en s'adressant à sa mule, tu peux dire qu'il y a eu un bon Dieu pour toi aujourd'hui. » Il y a deux noms que portent invariablement toutes les mules, ce sont les noms de Marie et de Jeanne. Les soldats semblent prendre plaisir à prononcer ces mots qui leur rappellent sans doute la terre natale et les tendresses du village. Le fait est que la Marie dont il était question avait couru de grands dangers : elle avait roulé quelques instants sur le flanc de la montagne ; je ne sais quel accident de terrain l'avait retenue et lui avait permis de se relever. Elle avait repris sa marche adroite et patiente avec ce doux regard que j'ai rencontré chez toutes les mules

africaines. Je ne vois point pourquoi la Providence ne se serait pas intéressée à cette humble et utile créature. Oui, Marie, je crois qu'il y a un bon Dieu pour toi : si tu te mettais à parler comme l'ânesse de la Bible, tu pourrais le dire suivant l'expression de ton guide, de ton guide qui te doit une profonde reconnaissance; car tu as mieux fait que de porter son bidon et sa gamelle, tu lui as inspiré une parole touchante et une bonne pensée.

Après cette difficile ascension, nous descendons une rampe boisée, qui côtoie des précipices verdoyants d'où s'échappe par instants un murmure de ruisseau. Tout à coup, à travers les arbres, nous sentons une brise singulière qui nous porte une fraîcheur dont nous sommes étonnés et ravis. J'entends à quelques pas de moi une voix qui crie : « C'est la mer ! » et bientôt j'aperçois de grands espaces d'un bleu changeant. La Méditerranée est devant nous. Je ne sais pas si la France elle-même, s'offrant à moi tout à coup, m'aurait plus charmé que cette apparition. La mer est, comme le ciel, une patrie universelle où toutes les âmes aspirent des souffles qu'elles connaissent, où toutes les rêveries retrouvent des chemins qu'elles ont parcourus. Puis, au sortir des montagnes kabyles, cette région aimée des poëtes semble nous

rendre la grâce attique ; elle nous rappelle mille tendres souvenirs, elle nous dit mille noms chéris. Notre bivouac est près de la plage ; il s'appelle *Sidi-Rhean*, ce qui veut dire, je crois, « le seigneur des myrtes. » Ainsi s'appelait un marabout qui a son tombeau entre les montagnes et les vagues. Ce lieu est peuplé de myrtes en effet, qui se mêlent à des lauriers-roses, à des orangers et à des grenadiers. Des eaux vives sillonnent cette terre ombragée. Quoique la nuit soit encore loin de nous, le ciel est voilé. Le paysage me semble gagner à la lumière attendrie où se noient tous ses contours ; il a quelque chose en même temps de païen et de mystique. Presque toujours les lieux évoquent pour moi un souvenir humain. C'est à Fénelon que me fait songer cette belle et rêveuse campagne. — Ainsi se confondent les grâces de deux mondes dans les pages où ce divin esprit a laissé sa plus vive empreinte. Je croyais avoir trouvé à Sidi-Rhean le pays que tous les voyageurs attendent, et attendent en vain bien souvent, pour dire : « Voilà ce que je cherchais ! » Mais je devais voir l'Oued-Agrioun.

L'Oued-Agrioun est une sorte de fleuve qui se jette dans la Méditerranée. C'est sur ses rives que nous allons camper au sortir de Sidi-Rhean. On peut dire que notre nouveau bivouac nous offre tout ce que peuvent souhaiter les yeux. D'un côté la mer nous apparaît

entre deux collines, de l'autre s'étend devant nous une vallée qui est une véritable Tempé. C'est bien un de ces paysages qu'évoquait Poussin dans les grandioses rêveries de son pinceau. A travers des prairies d'un vert sombre coule une onde que bordent des touffes de lauriers-roses, et qu'ombragent çà et là quelques bouquets d'arbres à l'opaque feuillée. Le sol présente partout des effets semblables à ceux que l'art produit à grand'peine dans nos parcs. Des rochers couverts d'une végétation épaisse forment des grottes où l'imagination place des scènes tendres et merveilleuses. Des orangers, des citronniers et des myrtes composent des bosquets où l'Albane pourrait loger tous ses Amours. De distance en distance, des chênes déploient la pompe de leur grande taille et de leur opulente chevelure. Parfois quelques trembles, qui ressemblent à d'ascétiques rêveurs égarés dans des régions voluptueuses, élèvent au-dessus des plantes odorantes leur front pâle et élancé. Le regard va se perdre à l'horizon sur une chaîne de hauteurs boisées qui ont une douceur de colline et une majesté de montagne. Je ne sais pas comment est la véritable Grèce ; mais ce pays-là est à coup sûr la Grèce de nos esprits, la Grèce des poëtes. De pareils lieux inspirent, suivant moi, comme toutes les apparitions dans notre vie de la félicité humaine, une sorte de tristesse qui est

bien loin d'être amère toutefois. S'ils ne ressemblent pas à la couche des déesses antiques, s'ils ne rendent pas immortel celui qui les a aimés, — qu'ils ont aimé, on pourrait presque le dire, tant ils exhalent de vivante tendresse, — ils lui permettent du moins de laisser à sa tombe cette épitaphe où les regrets terrestres ont trouvé la plus touchante de leurs expressions : « Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie. »

C'est au camp de l'Oued-Agrioun que nous rejoignirent deux visiteurs qui furent les bienvenus : le prieur de la Trappe, le révérend père Régis, et le peintre ordinaire de l'armée française, Horace Vernet. Le moine et l'artiste arrivaient de compagnie, couchant sous la même tente, ayant une mule et un cheval à eux deux. Je vis avec plaisir ces hôtes nouveaux de notre bivouac. Le père Régis me rappelait ce couvent de Staouéli que j'ai voulu visiter aux premiers jours de mon arrivée en Afrique, ce mystérieux réservoir de pieuses tristesses dont je désirais sonder les profondeurs. Horace Vernet évoquait pour moi un ordre de souvenirs bien différents, mais qui me remuaient aussi : je songeais, en le voyant, qu'à cette heure même où nous cheminions dans la Kabylie, Paris goûtait ses jouissances intellectuelles de tous les ans, regardait, jugeait, louait, blâmait et oubliait les pensées humaines, devenues dessin et couleur,

que lui offraient des artistes tremblants. Puis, qu'il vienne de Paris ou de Pékin, Horace Vernet est un hôte que je serai toujours heureux d'accueillir, surtout sous la tente où depuis longtemps sa place est marquée. Lui aussi, il a fait de la peinture sacrée, car le souffle du drapeau a passé devant sa face. S'il n'a pas été soulevé du sol par la prière, il a été enlevé de terre plus d'une fois par la trompette et par le tambour. Il a peint des batteries prises, des villes forcées, des tirailleurs sabrés. Il a saisi la furie française et l'a jetée sur la toile. Ses tableaux attestent que de notre temps il existe, tout comme avant nous, une espèce de soldats leste, hardie, résolue, qui accomplit en se jouant les plus austères devoirs du patriotisme et de l'honneur.

Vernet arriva au moment où s'opérait un mouvement qui fut pour chacun de nous une vraie fête : la jonction des deux corps d'armée qui s'étaient séparés aux débuts de l'expédition. Un soir, nous apprenons que le général Mac-Mahon est campé à quelques lieues de nous. Le gouverneur fait tirer un coup de canon, et nous entendons, à travers les montagnes, un canon ami qui nous répond. Le lendemain, c'était le 4 juin, le camp de Sétif était reformé sur l'Oued-Agrioun. Les troupes du général Mac-Mahon avaient, comme les nôtres, triomphé

de tous les obstacles qu'elles avaient rencontrés; elles avaient eu de vifs engagements et de pénibles marches. Officiers et soldats disaient qu'ils n'avaient jamais parcouru sentiers plus âpres, plus étroits, plus brisés par toutes les natures d'accidents. On peut s'imaginer l'effet que produisaient l'Oued-Agrioun et ses rives parfumées sur des gens qui sortaient de ce labyrinthe insensé de montagnes. Pendant quelques heures, ce ne fut au camp que réjouissances. Chaque soldat de notre colonne cherchait dans la colonne qui arrivait un hôte qu'il festoyait de son mieux. Un ravitaillement récent avait permis aux cantines de se garnir. Aussi aurait-on pu craindre un moment que Bacchus ne se déchaînât dans ce beau paysage arcadien; mais nous étions heureusement dans une nature en état de siége. La discipline, qui ne perd jamais ses droits là où nos soldats sont rassemblés, fit régner l'ordre sous l'ombrage des myrtes et des lauriers-roses. Le soir, après la retraite, aucun écho ne répétait les accents d'une voix avinée.

Le 5 juin, le gouverneur voulut que ce camp, où se trouvait réunie l'armée expéditionnaire, fût le théâtre d'une solennité qui devait terminer une partie de la campagne. Il fit venir devant sa tente les chefs de toutes les tribus des Babors; là, après leur avoir adressé des paroles dignes, énergiques et simples, il leur donna

le bernous d'investiture. Cette cérémonie eut un caractère d'une incontestable grandeur. Je ne suis certes pas porté à m'exagérer l'éclat des fêtes; je crois que les hommes, lorsqu'ils veulent, par des cérémonies extérieures, glorifier eux-mêmes leurs œuvres, les fins humaines de leur vie, se trouvent réduits d'ordinaire à une visible impuissance, qui est le châtiment de leur orgueil; mais cette fois maintes circonstances se réunissaient pour empêcher cet effet habituel de se produire. Un pays d'un aspect nouveau et d'une beauté incomparable, un ciel lumineux et doux, des hommes aux poses et aux costumes exempts de toute apparence vulgaire, voilà ce qu'offrait le camp de l'Oued-Agrioun. Les chefs kabyles formaient un grand cercle autour du gouverneur, entre deux haies de soldats sous les armes. Chacun d'eux était appelé tour à tour et recevait le bernous, double signe de son autorité et de sa soumission. Il jurait fidélité à la France, puis retournait à sa place, paré de son manteau écarlate, avec cette dignité des sauvages que rien n'embarrasse, rien n'étonne, qui prennent tous les accidents de leur existence comme nous prenons les caprices du sommeil. Ces gens-là, je le veux bien, sont inférieurs aux habitants des villes; mais on ne peut nier qu'ils ne participent à cette splendeur mystérieuse que Dieu

donne aux arbres, aux plantes, à tout ce qui vit sous le regard du ciel.

Le 5 juin était un dimanche. Quand l'investiture fut terminée, le gouverneur, après avoir congédié les Arabes, se dirigea vers un endroit du camp où l'on avait élevé un autel. On célébra le sacrifice de la messe. Le père Régis officiait. Il avait placé derrière le tabernacle une croix dont toutes les imaginations furent frappées. C'étaient deux branches d'arbre à peine dépouillées de leurs feuilles, et noueuses, tordues, sauvages. Cette croix rappelait la Trappe, ses agrestes solitudes et son âpre piété. Il y avait, dans ce bois étrangement contourné qui se détachait sur un ciel d'un bleu ardent, une sorte de violence mystique comme celle d'une âme qui se tord dans le brasier de la prière. Je ne suis pas très-partisan des messes en plein air, d'abord parce que cela me fait involontairement penser à de fades descriptions dont mon enfance a été ennuyée, puis parce que j'ai en horreur cette opinion philosophique, que la nature est le seul temple qui convienne à l'Être suprême. Jamais la religion ne murmure à mes oreilles de plus frémissantes paroles que sous la voûte des églises ; le souffle divin, quand il s'enferme dans une habitation terrestre, y produit une atmosphère où les âmes se sentent soule-

vées. Toutefois j'assistai avec joie à la messe du père Régis ; j'étais heureux que la prière eût sa place dans une journée qui, sans elle, n'aurait été consacrée qu'à la gloire humaine; car « la gloire humaine, dit un saint livre, est toujours accompagnée de tristesse. »

Au sortir de l'Oued-Agrioun, nous allâmes passer huit jours dans un lieu qu'on appelle Ziama. C'est une région montagneuse qui s'étend au bord de la mer. Dans la partie la plus voisine de la grève, on retrouve les ruines fort apparentes d'une ville romaine. Si l'un des groupes de maisons que nous répandons à travers l'Afrique venait à être détruit maintenant par quelque action violente soit de la nature, soit des hommes, il n'en resterait dans bien peu d'années que d'informes décombres, des tuiles, du bois, des plâtres; le souffle d'un seul siècle suffirait pour balayer cette poussière. Les Romains semblaient songer à autre chose qu'à se construire des abris. Comme toutes les nations antiques, ils voulaient laisser après eux sur cette terre, l'unique domaine de leur vie, des fantômes de pierre et de marbre. La cité dont j'ai visité les débris était assurément une ville bien obscure, où ne vivaient que des Romains ignorés de Rome; eh bien! son existence est attestée par des portiques qui ont de la grâce et de la majesté. La nature en a pour longtemps encore avant

de dévorer ces ruines avec lesquelles aujourd'hui elle semble prendre plaisir à se jouer. Des liserons s'enroulent autour de sombres arcades, et de pâles bluets se serrent contre des colonnes brisées. Je me suis arrêté près d'un sépulcre rempli d'une eau où des oiseaux se désaltéraient. J'ai retrouvé sur cette tombe des sculptures qui continuent, malgré les altérations qu'elles ont subies, à rendre la pensée qu'on leur a confiée autrefois : elles représentent un lit nuptial que la mort a rendu solitaire. D'un côté de cette couche est un groupe de pleureuses, de l'autre une figure qui doit être celle d'un funèbre génie tenant un flambeau renversé. Pendant une bien longue suite d'années, ce langage séculaire d'une joie et d'une douleur d'un jour n'a été recueilli par personne. Je crois que les Kabyles ont peu de souci des ruines ; toutefois ils ne les persécutent point : comme les liserons, ils se suspendent à leurs faîtes. J'ai vu accroupis sur une sorte d'aqueduc des pâtres long-vêtus qui tantôt abaissaient leurs yeux vers leurs troupeaux, tantôt dirigeaient devant eux à travers l'espace leur regard aux muettes et insondables profondeurs.

Le ciel, qui, au camp de l'Oued-Agrioun, avait un moment revêtu sa plus éclatante parure, se couvrit à Ziama d'une effroyable obscurité, et une de ces pluies

africaines dont j'ai parlé déjà nous emprisonna dans nos tentes. Je me rappelle sans déplaisir ces instants de captivité. Tandis que les eaux du ciel martelaient la toile qui me servait d'abri, je m'abandonnais à ces complets loisirs, malheureusement trop rares dans notre vie, où se trouvent réunis tous les repos. Je vis presque avec chagrin la renaissance du beau temps; je me trouvais bien dans ma tombe; j'aurais dit volontiers avec un personnage de Shakspeare : « Par pitié, ne m'étendez pas de nouveau sur la roue de la vie. »

Pourtant notre départ de Ziama fut marqué, pour moi, par un spectacle d'une vive et originale beauté : ce fut un lever du soleil au bord de la mer, dans les plus étranges conditions. Tandis que la nature de droite était toute chrétienne, celle de gauche était toute païenne. A droite, ce sont des montagnes ascétiques, des profils de granit effilés, des élévations solitaires qui semblent attendre des demeures d'anachorète. Au-dessus d'une de ces hauteurs s'élevait en ligne directe, d'une correction inflexible, une étoile isolée qui rappelait l'hostie soulevée par un miracle au-dessus du calice. A gauche, c'est la Méditerranée qui regarde l'aurore de l'ancien monde, prête à jeter son sourire aux humains. On sent que l'aimable déesse est à demi sortie de la couche où dort son vieil époux. Comme des draperies qu'elle n'a

pas fixées encore sur ses membres charmants, des voiles teints de rose, de safran et de pourpre flottent à l'horizon. Tout à fait au-dessus des flots, dans une région qu'envahit déjà la lumière, tremblent des étoiles prêtes à s'évanouir, qui ressemblent à des danseuses surprises dans une salle de fête par la clarté du jour. D'un côté je lis l'Évangile, et de l'autre je lis Homère.

Du reste, l'Afrique nous offre les beautés de toutes les contrées et de tous les livres. Ainsi le 11 juin nous traversons une forêt où auraient pu se perdre Chactas et Atala. J'aperçois ces lianes mystérieuses qui éveillent, en se pendant aux rameaux vigoureux des chênes dont elles semblent aspirer la vie, des idées d'impérieuses et sensuelles amours. Nous pénétrons dans un vrai chaos de verdure. Tout à coup le sol se rétrécit sous nos pieds; peu à peu il devient un sentier qui, d'un côté, est dominé par des rochers couverts d'une inextricable végétation, et qui, de l'autre, domine un ravin où les eaux d'un torrent coulent entre des troncs d'arbres et des bruyères.

C'est à travers ces aspects changeants que nous arrivons aux lieux où l'expédition doit finir, dans le pays des deux tribus qui ne sont point venues se soumettre encore, les Beni-Affeur et les Beni-Zdeur. Nous avions rêvé dans ces contrées des combats que nous ne trou-

vons point. La décision de notre marche, la promptitude de nos succès, ont jeté le découragement chez les Kabyles. Beni-Affeur et Beni-Zdeur accourent à notre camp; tous ont compris qu'il n'y avait pas à lutter contre des gens qui tombaient sur eux des sommets mêmes de leurs montagnes. On reçoit leurs moutons, leurs bœufs, leurs poules, et on leur accorde l'*aman;* mais on veut que leur pays conserve une trace ineffaçable de notre passage. Sur un ordre du gouverneur, nos bataillons quittent le fusil, prennent la pioche, et entreprennent avec un incroyable élan une œuvre immense qui est accomplie en quelques jours. A travers une véritable confusion de bois, de rochers et de montagnes, ils pratiquent une route où des voitures pourraient s'engager. Je n'oublierai jamais ce qu'ont été nos soldats dans cette tâche, qui exigeait d'eux la plus difficile espèce de dévouement. Je ne veux insulter à aucun temps, à aucune pensée, à aucun homme, car je désire qu'on respire dans ces pages une seule passion; mais je n'ai pu m'empêcher pourtant, à l'aspect de ces travailleurs, de songer aux travailleurs d'une si différente espèce que j'ai vus à une époque récente. Ce travail qui mérite vraiment d'être glorifié, ce travail que depuis bien longtemps la religion elle-même a élevé à la dignité de la prière, je l'avais enfin sous les yeux : il m'apparaissait avec ses

purifiantes ardeurs, avec son courage sacré, avec sa patience bénie.

Le jour où la route qui relie maintenant Constantine à Djigelli fut praticable, le gouverneur voulut juger par lui-même de cette voie presque en même temps ébauchée et finie. Zouaves, chasseurs à pied, soldats de tous les régiments, se tenaient sur son passage, la pioche à la main, la tête découverte, offrant avec insouciance au soleil leurs fronts où ruisselait la sueur. Sur cette longue ligne où résonnait l'accent du clairon, on rencontrait un même entrain, une même gaieté, un même sourire. Pas un visage où ne fût empreinte une joyeuse résignation. Il y avait dans cette singulière revue d'une armée victorieuse du sol, tenant à ses pieds, sous les instruments de son travail, son ennemi dompté et transfiguré, un entraînement qu'il était impossible de ne pas subir. A l'entrée d'un pont élégant et hardi qui faisait passer la route au-dessus d'un torrent, le gouverneur tendit tout à coup la main aux deux officiers du génie qui avaient eu dans ces travaux la plus grande part. Toute une chaîne humaine sentit l'émotion électrique de ce mouvement.

Quelques jours après cet épisode, nous nous embarquions à Djigelli. Le 1er juillet, nous entrions dans le port d'Alger. Heureusement nous n'avons pas dit de

longs adieux aux bois, aux rochers, aux montagnes, au sommeil de la tente, au réveil des clairons, à la recherche des coups de fusil. Quand on a connu la vie de l'expédition, c'est avec une étrange tristesse qu'on la quitte. On se demande comment on pourra remplacer tant de biens dont on aurait cru la réunion impossible : — une activité sans inquiétude, une oisiveté sans remords, des élans passionnés, des espérances placides, de pieux souvenirs et de philosophiques oublis. On rentre avec angoisse dans un monde qu'on n'était pas sûr de n'avoir point abandonné pour toujours. N'exagérons rien cependant, car si la vérité doit être quelque part, c'est ici. Il y a des jouissances qu'au sortir de toute campagne on retrouve avec une profonde émotion. La tente ne fait pas oublier le foyer, la nature ne fait pas oublier la patrie, et tous les cœurs où se glisse encore, suivant l'expression d'un grand poëte, *le seul rayon dont s'illumine la vie* savent ce que ne fait pas oublier le danger.

LA BONNE FORTUNE

DE BEN-AFROUN.

« On devra sans cesse médire les uns des autres, et si l'on admet un étranger dans la société, on dira publiquement tout ce qu'on peut avoir appris de ses péchés, sans être retenu par aucune considération. » Ainsi parle Machiavel dans son *Règlement pour une société de plaisir*, article IV, si j'ai bonne mémoire. Quelques personnes, réunies récemment dans une ville où l'on prend des eaux que je crois fort peu salutaires, suivaient avec conscience cette prescription du mora-

liste florentin. L'objet de leurs discours était la duchesse Thécla de Glenworth, qui venait d'apparaître la veille, après une absence de sept années, aussi belle qu'aux jours de ses triomphes les plus éclatants. Quelqu'un qui possède, comme dit encore Machiavel, une certaine expérience des hommes et des femmes écouta ces propos silencieusement, se retira, et, pris entre minuit et une heure par une de ces insomnies qu'on ne sait comment combattre, s'imagina d'écrire sur ce qu'il avait entendu. Voici l'œuvre de cette nuit inquiète amenée par une soirée médisante. Ou je me trompe, ou il y a là quelque chose qu'on ne trouverait point dans un récit composé avec des préoccupations littéraires. L'homme à l'insomnie avait connu la duchesse Thécla et n'en parlait qu'à lui-même ; il ressemblait à Hoffmann écrivant sur don Juan après avoir entendu d'une chambre d'auberge les mélodies de Mozart. Les sons qui avaient frappé ses oreilles avaient mis en branle tous les grelots de son imagination. Au moment où le silence venait de s'établir autour de lui, il élevait la voix à son tour ; il continuait ou reprenait, pour mieux dire, un thème abandonné ; seulement, si le motif était le même, quelle différence dans les variations !

Je pouvais donner également sur lady Glenworth ou la conversation du soir, ou le monologue de la nuit.

J'ai préféré le monologue, parce qu'il me semblait plus vrai, plus élevé, plus saisissant; la médisance y était devenue observation, la calomnie en était absente, la tristesse s'y montrait parfois, et cette verve de la solitude, que ne remplace aucune excitation mondaine, y jetait souvent d'étranges clartés. Qu'on le lise du reste, et qu'on le juge. Je ne change rien au désordre nocturne dans lequel cette très-réelle songerie s'est échappée d'une cervelle enfiévrée.

I

J'ai retrouvé lady Glenworth avant-hier presque aussi belle qu'il y a sept ans. Dieu sait pourtant quel âge elle peut avoir; mais je ne veux pas m'attrister par des calculs qui me prouveraient à moi-même que je suis l'aîné de Chérubin à coup sûr, de Werther encore sans aucun doute, et peut-être bien de Lovelace. C'est

toujours la même Thécla. J'ai reconnu ces cheveux d'un blond vénitien aux teintes chaudes, aux tresses abondantes et lourdes qui font songer du soleil et de l'onde; j'ai revu ces yeux noirs où brille continuellement un regard que l'on a comparé tantôt à la lampe de Faust, tantôt à une étoile amoureuse, ces yeux remplis d'un mystère si inquiétant et si irritant. Oui, le temps l'a vraiment épargnée, et c'est peut-être pour cela qu'il y a quelques heures elles l'ont traitée si durement. Le fait est que malheureusement tout était fondé dans ce qu'elles disaient avec tant de moquerie emportée. L'âme muette qui les écoutait le savait. Oh! cette dernière histoire surtout! Du reste, comme on l'a mal racontée!... Tout le monde riait... tout le monde n'a point ri quand elle s'est passée. La comédie est fausse comme la tragédie. Tout ce qui vit appartient moitié à la tristesse, moitié à la gaieté, comme cette terre appartient moitié à la nuit, moitié au jour.

Je ne me représente pas trop ce que Thécla pouvait être quand elle épousa le duc de Glenworth. Il y a des femmes qu'on ne se représente jamais jeunes filles. Elle m'a dit souvent qu'avant son mariage elle avait lu Goethe, Byron, Jean-Jacques, et composé une élégie sur Françoise de Rimini. Elle n'avait jamais connu sa mère, et son père, le vieux comte de Mac-Breane, était

un respectable fou. Il l'avait gâtée autant qu'on puisse gâter ici-bas une créature du bon Dieu. Si elle avait envie d'un fruit mortel, il était le premier à le cueillir pour elle. Cependant elle m'a assuré, et je le crois, qu'il n'y avait pas eu dans sa vie, à l'époque où elle s'est mariée, le moindre attachement romanesque. Chez elle, l'incendie avait commencé par le cerveau, si l'on peut appeler incendie la flamme mystérieuse qui dévore cette froide nature sans l'échauffer.

Le duc de Glenworth alla se faire tuer aux Indes l'année même où elle l'épousa. Il était beau, comme le sont les Anglais quand ils se sont emparés en naissant de la beauté, et il ne vécut avec elle que trois mois. Eh bien! il ne lui laissa pas un seul souvenir de tendresse. Il l'avait froissée dans son orgueil, et l'orgueil était le souverain maître de cette fille du serpent. Thécla prit son mari en suprême dédain, parce que son mari ne lui sembla point avoir pour elle une superstitieuse adoration. Elle méprisait, avec une singulière candeur, tous ceux qui ne la regardaient pas comme une sorte de personnage surhumain, qui n'instituaient pas en son honneur, aussitôt qu'ils l'avaient vue, une religion à part formée d'amour et d'admiration. Glenworth lui parut le plus brutal et le plus inintelligent des hommes, parce qu'il s'était imaginé de la traiter tout

simplement comme sa femme. Je ne saurais dire quelle expression prenaient ses lèvres lorsqu'elle parlait de lui. — Le duc de Glenworth, m'a-t-elle dit une fois, n'a pas même été une apparition dans ma vie. — Ainsi le mariage ne fut pour elle que le néant.

Elle était veuve depuis deux ans quand elle vint en France. Elle reçut à Paris un de ces accueils qu'on ne peut trouver que là. Je crois que Voltaire, après la tragédie d'*Irène*, ne fut pas plus choyé qu'elle. On disait que c'était une incarnation de l'esprit, une révélation de la beauté. Elle prolongea les jours d'un ministère en enlevant pendant trois mois aux chefs des oppositions fashionables, l'attention des salons. On se demandait toutefois quel serait le possesseur de ce trésor, car un trésor ne peut pas rester sans possesseur : c'est une loi sociale. Thécla ne tarda pas à faire un choix, comme on dit, et ce choix eut l'approbation universelle. Moi-même, une fois dans ma vie, je partageai presque l'opinion du monde.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, le prince Olivier de Trènes, celui qui a été récemment égorgé dans une émeute autrichienne. Olivier possédait à juste titre cette réputation d'élégance qui, de nos jours, est d'ordinaire un bien usurpé, et usurpé singulièrement. Légitimiste par mainte raison, il pensait que des sentiments che-

valeresques doivent se montrer par un peu de chevalerie ; il avait offert à sa foi politique autre chose que des attitudes, des paroles et de l'encre : il avait fait en Espagne la dernière et admirable campagne de Zumalacarregui. Au sortir de l'armée carliste, il avait pris du service en Autriche, et, depuis quelques années, tantôt à Vienne, tantôt à Paris, il se livrait à l'immortel passe-temps que chacun sait. Il racontait sur tous les tons, aux filles d'Ève, la vieille histoire que le serpent a commencée. Toutefois ce n'était ni un chevalier de Valmont, ni ce fatal personnage dont l'imagination moderne a fait un ardent et désespéré penseur. Il ne demandait point aux femmes des jouissances de vanité, encore moins des satisfactions philosophiques ; dans l'amour, il ne cherchait que l'amour, et cela suffisait à l'occuper.

Je n'oserai nier pourtant que, dans cette recherche, son cœur ne se fût un peu usé. Nul n'a su mieux que moi quel feu renfermait son âme ; mais ce feu couvait sous des cendres tièdes qu'il se plaisait, je crois, à ne pas trop déranger. Aussi sa liaison avec Thécla fut-elle ce qu'elle devait être. Il se passa entre ces deux représentants des splendeurs mondaines un drame qui se joue assez souvent entre dignitaires de cette espèce : chacun des deux amants attendit que l'autre se mît à l'adorer. Lady Glenworth avait une qualité qu'on lui a

refusée souvent, parce qu'elle la cachait d'habitude sous une excentricité pompeuse. Par instants jaillissait tout à coup de son intelligence, quand certains mots ou certaines situations la frappaient, de l'esprit, de véritable esprit, comme celui d'Hamilton. Un beau jour, elle se mit à rire en regardant Olivier, et dit tout haut ce que tous deux s'étaient dit tout bas. Olivier rit à son tour, et de cette commune gaieté naquit entre eux un sentiment nouveau qui n'était point l'amour, comme bien on pense, ni assurément non plus l'amitié.

C'était une sorte de familiarité moqueuse, une confiance mêlée d'ironie, une intimité à récréer sous la pierre du sépulcre les mânes de M. de La Rochefoucauld. Si Olivier se fût borné à ne pas l'adorer, Thécla aurait eu pour lui, comme pour son mari, un indicible dédain, et voilà tout; mais il avait eu la prétention d'être adoré d'elle : cela lui semblait une étrangeté qui méritait à jamais une place dans ses souvenirs. Toutes les fois qu'elle le voyait, elle le regardait comme un objet digne d'une particulière curiosité. Trènes étudiait avec plaisir, de son côté, cet égoïsme naïf, cette vanité sans mesure, cette fantaisie sans frein. Il l'appelait sans cesse Fausta, Mephistophela, dona Giovanna, quelquefois Sémiramis et Cléopâtre. « Vous vouliez donc, lui disait-il un jour, avaler mon pauvre cœur comme une

perle précieuse? — Si votre cœur a jamais été une perle, répondit-elle en riant, il y a longtemps qu'il s'est dissous dans du vinaigre, comme le joyau dont vous parlez, et c'est du vinaigre seulement que j'ai gardé le goût. »

Voilà quel était à peu près le ton de leurs causeries. Du reste obéissant tous deux à cet instinct qui fait qu'on aime mieux se regarder dans les miroirs où l'on se voit en laid que de ne pas se regarder du tout, ils ne passaient jamais une semaine sans se réunir; dans le monde, ils se recherchaient, et, la veille même du jour où commença l'aventure que je veux raconter, ils s'étaient isolés dans le coin d'un salon, pour se livrer à un entretien qui paraissait fort animé. Ils étaient chez la vieille marquise d'Escaïeul, qui avait fait cet hiver-là un énergique effort pour rajeunir sa société. Au grand scandale de quatre ou cinq vieillards, surnommés les juges d'Israël, qui passaient toutes leurs soirées chez elle depuis quinze années, occupés à faire comparaître tous les rois et tous les peuples devant la plus solennelle des tables de thé, elle avait introduit dans son salon un élément turbulent et nouveau. Elle avait convié le monde actif, le monde vivant, le monde *mondainant*, comme dirait Rabelais. Elle avait appelé ces étrangères à grand fracas qui passent comme les frégates à vapeur, lançant

autour d'elles la fumée et traçant des sillons vite effacés, mais longs et brillants ; elle avait rassemblé les hommes qui font courir, les femmes qui parient, et pourquoi cela? Je crois, moi, tout simplement parce que les âmes féminines ne vieillissent pas, parce que les douairières découvrent tout à coup qu'elles éprouvent près de leurs contemporains un prodigieux ennui. Ce qu'elle se disait elle, c'est qu'elle voulait distraire son fils Valentin d'Escaïeul d'une grande passion.

Or Valentin, à cette époque, avait déjà bien près de quarante ans, et il était, ou du moins il semblait tel qu'on l'avait toujours connu. Né après la mort de son père, il paraissait, comme les petits sauvages, avoir aspiré au berceau une âme domestique. C'était le vieux marquis d'Escaïeul revenu tout entier dans cette vie, avec ses cors à l'esprit, comme disait mon pauvre ami B..., qui l'obligeaient à marcher si lourdement, en employant des précautions si fastidieuses, à travers toutes les conversations. Il s'occupait toute la journée d'archéologie, et le soir il racontait ses découvertes du matin. On aurait juré que ce pauvre garçon devait être à l'abri de toutes les passions violentes : eh bien! l'on aurait fait un faux serment. Il avait été atteint dans son cabinet, comme Hippolyte dans ses forêts. Vénus s'était attachée à cette proie singulière, ainsi

que le constatait précisément l'entretien d'Olivier et de Thécla.

— Je sais bien, disait le prince de Trènes à cette impitoyable femme, que Richelieu voulut mettre une bourgeoise à mal, que don Juan tint à honneur d'avoir une religieuse sur sa liste ; mais, en vérité, ces illustres exemples ne peuvent pas vous excuser, et ce malheureux Valentin méritait de ne jamais sentir votre griffe. Du reste, torturez-le tant que vous voudrez, puisque vous avez eu ce bizarre caprice, cela m'est fort indifférent, après tout ; — mais il en est un autre...

— J'arriverai tout à l'heure, répondit-elle, à celui qui excite votre intérêt ; puisque vous avez nommé Valentin, il faut que vous subissiez ce que je veux vous dire à son sujet. Il a cette qualité dont vos hommes politiques reprochent l'absence à votre nation, car vous êtes Français, après tout, quoique vous serviez en Autriche : il a le respect. — Et comme Olivier souriait : — Oh ! fit-elle, épargnez-vous, je vous prie, quelque plaisanterie de mauvais ton et de mauvais goût, vous savez de quel respect je veux parler. Il a pour tout ce que je dis et pour tout ce que je fais une admiration sans réserve ; il s'incline devant ce que sa raison ne comprend point dans ma nature. Quand je suis sé-

vère, il ne blasphème pas ; quand je suis clémente, il se confond en actions de grâces...

— Bref, interrompit Olivier, il vous traite comme les prophètes traitaient Jéhovah ; mais votre esprit ne l'inspire guère.

— Ah ! vous y voilà, reprit-elle. Il n'a point d'esprit, n'est-ce pas ? Vous autres Français, vous croyez avoir tout dit sur le malheureux que vous voulez perdre, quand vous avez lancé contre lui cette terrible accusation. Eh bien ! vous n'êtes pas assez intelligents, messieurs les hommes spirituels, pour comprendre que cette qualité dont vous faites tant de cas est précisément ce qui vous nuit le plus auprès de ces belles étrangères dont vous faites tant de cas aussi. Votre esprit n'est qu'un mélange d'égoïsme et de moquerie ; rien de plus fatigant que de sentir sous chaque phrase qu'amène la conversation votre pensée toujours en embuscade pour saisir la double occasion de se produire avec éclat et de jouer quelque mauvais tour à la pensée d'autrui. Aussi, quand nous rencontrons au milieu de vous quelque âme sérieuse et simple, semblant ignorer ou mépriser les jeux brillants et perfides dont vous êtes épris, nous sentons sur-le-champ une attraction et...

— Et voilà pourquoi, dit le prince de Trènes, vous

daignez faire le malheur de Valentin. Je ne veux rien objecter, chère lady, à votre goût pour la simplicité; seulement, ce goût n'aurait-il point dû vous porter à ne torturer qu'un cœur à la fois?

— Je vous jure, fit lady Glenworth, que je n'ai usé d'aucune coquetterie vis-à-vis de votre ami. Je ne songeais pas à lui. Il m'a aimée d'une passion dont la sincérité et la violence m'ont touchée, mais qu'assurément je n'ai point provoquée. Maintenant que puis-je faire, après tout? Son amour lui donne-t-il un droit sur ma personne? Faut-il que je m'ensevelisse avec lui dans la solitude? En vérité, vous êtes étrange, et je vous mettrais presque au défi d'expliquer clairement ce que vous me demandez.

— Je vous demande, dit alors Olivier d'un ton qui devint sérieux, de ne pas le confondre avec tous ceux que leur mauvais sort pousse vers vous. Écoutez, Thécla : l'œil distrait, la main indifférente, vous jetez tous les soirs vos filets dans l'océan qui se brise à vos pieds, sans vous inquiéter des poissons que vous prendrez. Quand vous retirez, comme cela vous arrive d'habitude, toute une collection de goujons, quand vous avez une provision de Valentins, faites-les frire, accommodez-les comme vous voudrez, je vous les abandonne; mais vous connaissez la ballade allemande, les flots renfer-

ment de merveilleux secrets : vous pouvez ressembler à ce pêcheur qui prit une sirène. Eh bien ! je vous en supplie, quand vous aurez arraché à ses fraîches retraites quelque créature mystérieuse, ne la mettez point avec vos poissons, rendez-lui sur-le-champ sa liberté, ou faites-lui une captivité qu'elle bénisse. Ne traitez point un être divin comme la gent muette et porte-écaille, ne confondez pas avec M. d'Escaïeul...

— Tenez, interrompit-elle, je crois que vous me le rendrez odieux. Malgré votre comparaison germanique, ce n'est pas plus un être divin que M. d'Escaïeul n'est un goujon. C'est un homme tout simplement qui m'aime beaucoup, j'en conviens, car je veux vous prouver que je suis juste, mais qui est emporté, violent, rempli d'insupportables exigences. Le voilà qui nous regarde là-bas d'un air furieux, et je suis persuadée qu'il songe à vous égorger vous-même, qui prenez si chaudement sa cause, parce que vous me parlez depuis trop longtemps. Et puis que voulez-vous? ajouta-t-elle en élevant au ciel un regard tout chargé d'orageuse tristesse, je sais bien que je n'ai pas été mise ici-bas pour donner à qui que ce soit le bonheur. Il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Tra la la, murmura Olivier sur un air connu de don Juan. Ah ! Thécla, s'écria-t-il, Dieu vous punira.

Il inventera pour votre orgueil quelque châtiment effroyable. Il vengera mon pauvre Mendoce.

II

Je viens donc d'écrire ce nom qui me rappelle tant de souvenirs que je désirais ne pas réveiller. Quelques personnes l'appelaient alors Mendoce, parce qu'il se nommait ainsi dans l'armée carliste, où il s'était battu de son mieux. C'était le nom que lui donnaient toujours Thécla et Olivier, je ne veux pas lui en donner d'autre aujourd'hui. C'est du reste le personnage de cette histoire dont assurément je veux le moins parler, et dont, sans aucun doute, je vais parler le plus. Il avait à peine alors vingt-cinq ans ; son âme était pleine d'une expérience chèrement achetée et d'ignorances incroyables. Jusqu'au jour où il était parti pour l'Espagne, il n'avait point quitté sa mère, qui était une brigande comme Mme de La Rochejaquelein. Il avait été élevé dans une

fière et modeste habitation, moitié château, moitié ferme, où les balles des bleus avaient pénétré. Là il n'avait rien appris du monde dans lequel il devait vivre. En Espagne, la guerre lui avait révélé toute une partie de la vie ; mais, s'il était initié à quelques grands mystères, il ignorait tous les petits secrets. Il savait comment on tue un homme, il ne savait pas comment on trompe une femme, et surtout comment une femme vous trompe.

Il avait connu à l'armée de don Carlos le prince de Trènes, et s'était pris pour lui d'une vive affection. Olivier, de son côté, l'aimait sincèrement. Ils avaient passé ensemble plus d'une nuit de bivouac dans ces causeries démesurées où les âmes, semblables à des alcyons, errent à travers des mers immenses, se suspendant tantôt à une vague, tantôt à une autre. Puis ils s'étaient baignés en même temps dans le péril et dans la rêverie. Ils s'étaient vus complétement, et ils avaient découvert que le hasard avait mis entre eux de singulières ressemblances.

— Mendoce, disait quelquefois Olivier à Thécla, me représente un âge de ma vie, mon âge héroïque ; j'étais ainsi avant d'avoir dit de ces mots et versé de ces pleurs qui font sortir de nous des vertus ; j'étais ainsi avant qu'une science cruelle eût cloué à mes

lèvres, comme une chauve-souris à la porte d'une taverne, cet oiseau des ténèbres : l'ironie.

— Je vous crois, répondit-elle, et c'est pour cela que je n'aimerai jamais votre Mendoce. Je sens avec horreur dès aujourd'hui, sous les emportements de sa jeunesse, sous les violences de son amour, l'esprit qui maintenant vous domine. Je découvre toujours au fond de ses yeux, qu'ils attachent sur moi des regards tendres, irrités ou douloureux, quelque chose d'investigateur. Il y a en lui un personnage silencieux qui ne disparaît à aucune heure. Un jour, ce personnage parlera.

Elle avait raison, car ce personnage parle aujourd'hui ; mais en vérité, à cette époque, c'était bien sans s'en douter que Mendoce la jugeait. Il l'avait aimée aussitôt qu'il l'avait vue : voici en quelques mots comment ce malheur était arrivé. Un soir, Olivier l'avait conduit chez la duchesse de Glenworth. — Je vous amène, avait-il dit à Thécla, un de mes amis qui est resté en Espagne plus longtemps que moi. Le capitaine Mendoce n'a pas voulu quitter la montagne tant qu'un buisson y a caché un fusil. Il a fait ces campagnes désespérées de Cabrera qui doteront notre siècle d'une belle et sanglante poésie. Vous qui aimez, madame, tout ce qui est hardi et étrange, vous vous intéresserez à cette existence que je ne m'attendais

guère à voir traverser un jour votre salon. — Thécla en effet aimait le bizarre ; en véritable Anglaise, elle ne rencontrait jamais un lion sans lui offrir immédiatement une cage. Elle avait tourné ses yeux vers Mendoce, et Mendoce avait laissé son âme partir sur le doux regard qu'elle lui avait jeté.

Le soir même, en sortant de chez la duchesse, Olivier avait dit à son ami :

— Écoute, tu es en ce moment au seuil d'un véritable jardin d'Armide. Si tu peux entrer dans cette demeure enchantée, comme il convient à un homme formé par la guerre, je ne veux point te retenir. Ces ravissantes hôtelleries sont des séjours où les jeunes gens n'ont qu'à gagner, quand ils les prennent pour ce qu'elles sont ; mais si l'illusion est restée la maîtresse de ta vie, ne revois jamais lady Glenworth : cette femme serait pour toi une source de tortures. Si tu as encore de la jeune fille, redoute-la : c'est un vampire.

Quoiqu'il ne fût guère porté à la dissimulation alors, Mendoce ne dit point la vérité ce soir-là.

— Mon cher Olivier, répondit-il, j'ai maintenant le cœur qui convient à mon visage brun et à mes longues moustaches. Je ne suis plus ce que tu m'as connu. Je ne crains pas d'être la victime des vampires, je craindrais plutôt de devenir un vampire moi-même.

Un mois après cet entretien, le lendemain du jour où Thécla avait eu avec Olivier la conversation que j'ai écrite tout à l'heure, Mendoce était chez son ami. Il disait d'une voix où l'on sentait des sanglots près de faire irruption :

—Je ne puis plus vivre ainsi, je l'aime jusqu'à la folie, jusqu'à la mort; toi, le seul être qui me porte quelque intérêt en ce monde, toi, mon compagnon, mon frère d'armes, comme on dit, j'ai envie de te tuer par instants, quand je pense à ce que tu m'as raconté. Je sais que je suis pour elle ce qu'il y a de plus misérable, de plus vain, de plus désespérément ingrat, un jouet qui ne l'amuse plus, et je ne puis pas m'arracher de sa vie, où je n'ai pas de place. Je demande à Dieu un de ces miracles impossibles que rêvent les douleurs insensées. Je le supplie de transformer cette âme. Si tu savais ce que me fait souffrir cette nature froidement désordonnée...

— Et systématiquement capricieuse, dit Olivier. Je me l'imagine, mon ami, et tu me fais grand'pitié; mais tu guériras, j'en suis sûr. Allons ce soir chez elle; j'ai rencontré ce matin M. d'Escaïeul, et je crois, sur quelques mots qu'il m'a dits, qu'un incident nouveau va se produire dans la vie de Thécla : on n'éprouve plus la douleur au delà d'une certaine mesure; tu le sais, toi qui as vu opérer des blessés...

— Oui, parce qu'on rencontre la défaillance ou la mort. Cette femme-là tuera mon cœur.

— Eh bien! dit Olivier, périsse ce que tu appelles ton cœur plutôt que tout le reste de ton âme!

Et il se rendit avec son ami chez la duchesse de Glenworth.

III

Thécla était seule quand ils entrèrent. Elle était assise dans un grand fauteuil, auprès d'une table toute chargée d'albums et de keepsakes; elle dessinait avec beaucoup d'attention une tête de martyr, d'après un dessin de Ribera placé devant elle dans la clarté d'une lampe. Cette tête, toute marquée de stigmates sanglants, où la douleur se montrait dans son appareil le plus sinistre, ne semblait éveiller en son esprit que des pensées d'un ordre fort calme.

— Trouvez-vous que je réussisse? dit-elle à Trènes en lui tendant la main sans détacher le regard de son dessin.

— Chère lady, répondit Olivier, vous me faites l'effet d'Hérodiade avec cette tête devant vous que vous contemplez de l'œil le plus indifférent. Oui, je trouve que vous avez parfaitement réussi; voilà des gouttes de sang qui me paraissent venues à merveille. Vous vous êtes donc décidée à rester ce soir chez vous? Je croyais que vous comptiez aller au bal chez votre ambassadeur?

— Je comptais en effet sortir ce soir; mais M. d'Escaïeul m'a demandé la permission de m'amener un de ses amis que j'ai grande envie de voir.

— Quel est donc cet homme assez heureux pour vous inspirer de la curiosité? dit impétueusement Mendoce. Probablement, ajouta-t-il avec une voix qu'il désirait rendre ironique, quelque savant qui a découvert une médaille nouvelle.

— Non, fit-elle d'un air distrait, ce n'est pas un savant, c'est un guerrier qui a conquis en Afrique une très-éclatante renommée. Il s'appelle Ben-Afroun.

— C'est la première fois, repartit Mendoce, que j'entends ce nom.

— Il est plus connu cependant que beaucoup de noms

des bulletins espagnols, répliqua-t-elle avec cette méchanceté bizarre, imprévue et implacable qui se trouve parfois tout à coup sur la langue des femmes.

Mendoce sentit des larmes monter dans ses yeux. Par un rapide mouvement d'esprit, il repassa dans sa mémoire toute une série de souffrances obscures et sacrées que venait d'outrager ce mot sans excuse : « O ma mère! dit-il en lui-même, comme on me traite! » car il venait de songer aussi, en cet instant d'angoisse et de détresse, à sa mère, qui était morte il y avait deux ans. Toutes les douleurs sont unies entre elles ; la chaîne entière s'agite quand on ébranle un de ses anneaux.

Olivier jeta sur Thécla un regard qui vint tomber comme une flèche sur un bouclier d'airain. Peut-être allait-il dire quelque parole qu'il eût regrettée, quand M. d'Escaïeul entra.

Valentin était suivi d'un grand homme en bernous café au lait, qui était le guerrier attendu. J'ai été frappé sans cesse, depuis que je parcours le monde, des ressemblances que les figures ont entre elles dans toutes les contrées. J'ai vu en Kabylie, j'ai vu au désert, le bourgeois français, le philistin allemand, l'homme qui est né pour la vie pacifique, les idées lentes et rares, les digestions souriantes, et qui, faute d'un bon carrosse ou d'un fauteuil à la Voltaire, s'accommode de son

mieux sur le dos d'un âne ou dans le creux d'un rocher. Nous appartenons tous à la même famille, on ne peut pas le nier; les mêmes vertus et les mêmes vices amènent les mêmes expressions sur des visages qui ne se verront jamais. Ben-Afroun, quoiqu'il ne fût pas *khodja* dans son pays, avait un air qui se rencontre assez fréquemment chez les Arabes, celui d'un tabellion fort rusé. Ses petits yeux, séparés par un nez long et recourbé, semblaient deux guichets auxquels se montrait continuellement un esprit alerte et curieux. On ne peut pas dire toutefois qu'il fût précisément laid. Il avait une barbe assez bien plantée, ces dents d'une blancheur d'ivoire qu'on ne trouve qu'en Orient, une grande taille, de la santé et de la jeunesse; enfin il portait avec aisance un costume qui a une incontestable dignité.

M. d'Escaïeul semblait tout fier de son rôle de cornac. Le bon Valentin avait fait en Algérie un voyage scientifique de six semaines qu'il se plaisait à raconter. Il était persuadé que quelques excursions autour d'Alger, de Constantine et d'Oran lui avaient livré tous les secrets de l'Afrique. Il se proposait d'écrire un livre sur ce pays, qu'on ne connaissait pas, disait-il. Ben-Afroun, chez lequel il avait reçu l'hospitalité, venait de lui être adressé par un officier des bureaux arabes. Il saisissait

toutes les occasions de produire ce vivant témoignage de ses instructives pérégrinations.

Il prit Ben-Afroun par la main, et le conduisant à la duchesse de Glenworth, qui se leva comme si elle eût reçu un prince du sang :

— Je vous présente, dit-il, milady, mon ami Ben-Afroun, qui appartient à une des plus grandes familles de l'Afrique, et qui exerce chez les Beni-Hadidi, dans le Tell algérien, un commandement important. Ben-Afroun est devenu le loyal serviteur de la France, dont il a été un des plus redoutables ennemis. Il a appris notre langue, comme vous allez pouvoir en juger.

Sur ces derniers mots, qui semblaient la fin d'une tirade apprise par cœur, Ben-Afroun prit la parole :

— Madame, dit-il, je voudrais vous parler ; mais vous m'avez donné deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur, et me voilà privé de voix.

— Pourtant, fit Olivier, ce que dit là M. Ben-Afroun n'est pas tout à fait d'un muet.

— Ce n'est point surtout d'un sot, répliqua sèchement la duchesse. Je trouve, ajouta-t-elle, cette image des deux coups de poignard ravissante. Il n'y a vraiment que les Orientaux pour avoir dans leur langage habituel une semblable poésie.

— On ne peut nier, dit M. d'Escaïeul, que ce soit une

race merveilleusement douée. Leur genre de vie, la beauté de leur ciel, l'aspect majestueux de leur pays, ne sont peut-être pas des conditions étrangères à cette richesse d'imagination. Du reste, madame, Ben-Afroun est aussi distingué comme poëte que comme guerrier. Il a fait de très-remarquables vers.

La duchesse ouvrit son album, et Ben-Afroun, qui semblait s'être préparé à cette épreuve, écrivit en arabe sur une page blanche ces mots qu'il traduisit ensuite immédiatement en français :

« Le guerrier croit que le bonheur est sur le dos des chevaux, le marabout croit qu'il est dans les pages des livres. Depuis que j'ai vu celle dont les yeux sont noirs comme la plume de l'autruche et dont la peau est blanche comme le lait de la chamelle, j'ai reconnu que les guerriers et les marabouts se trompaient ; je sais où est le bonheur. »

Lady Glenworth eut pour ces vers les sentiments des femmes savantes pour le sonnet de Trissotin. J'ai pu souvent étudier, depuis cette soirée, l'effet des compliments sur les Arabes. Ben-Afroun savourait l'une après l'autre toutes les jouissances de la vanité. Il se livrait à ces rodomontades africaines qui dépassent, et de beaucoup, les rodomontades castillanes. Valentin, qui ne comprenait jamais rien à ce que sentait et méditait

Thécla, semblait ravi des succès de son ami; Mendoce était envahi par une tristesse mêlée de colère.

— J'ai envie, dit-il tout bas à Olivier, de couper la tête à ce faquin qui ne parle que de têtes coupées. Je vais avoir quelque horrible chagrin. Il se passe ici quelque chose de terrible et de grotesque.

— Partons, dit Olivier, et du courage; le grotesque écrasera le terrible.

IV

Olivier a-t-il dit vrai? Je n'en sais rien. Est-ce le grotesque qui a vaincu? En vérité j'ai regret d'avoir commencé cette histoire que j'ai presque envie de ne pas poursuivre. Ben-Afroun était devenu, au bout de quelques semaines, l'hôte permanent de la duchesse de Glenworth. Matin et soir, on le trouvait installé auprès d'elle dans cette attitude de majestueuse paresse qui

n'appartient qu'aux disciples du prophète. Il avait l'air de vous dire : « C'est ici que j'ai dressé ma tente et que je vais dorénavant contempler la fuite de mes jours. » Ce que Mendoce n'avait jamais pu obtenir avec la suprême énergie de son amour, il l'avait obtenu, lui, tout de suite et comme sans effort. Il avait fait bannir par Thécla son introducteur, ce pauvre M. d'Escaïeul, comme Grimm fit bannir Jean-Jacques par Mme d'Epinay. La manière dont il s'y prit fut même, je ne puis le nier, une ruse assez plaisante dont personne assurément n'aurait cru un Arabe capable.

Thécla peignait et faisait des vers. Elle aurait été une sœur trop effrayante de don Juan, si un petit bout de bas bleu n'eût point passé sous sa robe. Sa peinture et ses vers la mettaient au rang des mortels les plus simples. C'est un phénomène qui n'est point rare qu'une intelligence d'un aspect saisissant, étrange et grandiose, produisant, quand elle s'imagine de créer, des œuvres d'une prodigieuse insignifiance. Thécla présentait ce phénomène. Ses vers ressemblaient à ce que les *lakistes* ont jamais composé de plus fade ; quant à ses peintures, on ne peut pas trop dire ce qu'elles rappelaient. C'étaient, surtout lorsqu'elle s'abandonnait à elle-même, les essais d'un écolier naïf, prêtant à tous les êtres créés, hommes, animaux et plantes, les formes de sa pensée

enfantine. Son amour-propre jetait pour ses yeux, sur tout ce qui venait d'elle, ce magique éclat qu'un enchantement jetait pour les regards de tout un public sur le bossu du conte d'Hoffmann, sur le petit Zacharie dit Cinabre. On la trouvait dans d'heureuses extases relisant ce qu'elle venait d'écrire et contemplant ce qu'elle venait de tracer. Malheur à ceux qui n'entraient pas dans ses admirations ! C'est ce que comprit Ben-Afroun.

Un soir il lui dit :

— Ceux qui ne savent pas distinguer le beau sont aussi malheureux que ceux qui ne savent pas distinguer le bien ; c'est un proverbe de mon pays. M. d'Escaïeul est malheureux.

Et comme Thécla lui demandait pourquoi :

— C'est parce qu'il nie les miracles de vos doigts et de votre bouche. Moi qui connais à peine votre langue, lorsque vous lisez des vers, je sens une harmonie semblable à celle des flûtes et des tambours qui célèbrent une fête nuptiale ; quand je vois une de ces images du monde vivant que vous faites en quelques heures, je prie Dieu de ne point vous punir ; je crains qu'il ne s'irrite de la lutte que vous engagez contre lui. Tandis que je pense ainsi, M. d'Escaïeul pense des choses qui ne sont pas d'un homme droit dans ses jugements. Il m'a dit que votre poésie imprimait aux lèvres ces mou-

vements qui annoncent l'ennui, et que votre peinture excitait l'âme à la raillerie en offrant aux yeux la création contrefaite.

— Ah! fit Thécla, M. d'Escaïeul trouve, en un mot, que ma peinture fait rire et que ma poésie fait bâiller?

— Et, pour parler comme Virgile, *elle sentit au plus profond de son cœur l'injure de la forme méprisée*. Elle jura une haine de Junon à ce pauvre Valentin.

Je suis bien convaincu que cet honnête garçon n'avait alors proféré rien de semblable aux paroles que lui prêtait Ben-Afroun. Depuis, un long séjour en Afrique m'a appris qu'un des procédés habituels à la fourberie arabe est l'invention d'un propos injurieux qu'on livre comme une confidence à celui qu'il doit offenser. La ruse même dont il s'agit, malgré ce qu'elle a de singulièrement civilisé, ne peut étonner quiconque a vécu sous ces tentes où l'on trouve souvent une finesse à déjouer tous les diplomates européens.

Ben-Afroun avait voulu essayer aussi sa puissance contre Mendoce; mais je crois que cette âme silencieuse, où il sentait le feu d'un sombre courroux, l'effrayait un peu. Plus d'une fois, devant la duchesse, il joua un rôle qui dut le blesser vivement dans sa vanité guerrière. Mendoce, quand il avait le bonheur de le prendre en flagrant délit d'épopée fabuleuse, le traitait d'Espagnol à

Maure. Il le pourchassait impitoyablement dans le pays du mensonge jusqu'à ce qu'il l'eût ramené, l'épée dans les reins, au sentier de la vérité. Malheureusement ces victoires du chrétien sur le musulman étaient des triomphes stériles. Ben-Afroun, lorsqu'il était seul avec Thécla, réparait tous les échecs que lui avait fait essuyer son rival. Il avait pour lui d'abord la puissance de la nouveauté, et puis une force plus durable, celle de la flatterie, de cette flatterie africaine, épicée comme la cuisine d'un *bach-aga*, qui seule pouvait convenir dès lors au palais blasé de lady Glenworth.

Il arriva donc que cet odieux Bédouin devint peu à peu pour Thécla *le Corsaire*, *le Dernier des Abencerrages*, que sais-je? l'homme poétique par excellence. La duchesse écrasait avec son sauvage tous les honnêtes gens de sa société.

— Je ne puis me lasser, disait-elle, de contempler ces vêtements flottants qui sont une évocation des âges bibliques. Quelle majesté, quelle noblesse dans ce costume! Vous autres, avec vos habits étriqués, vous ressemblez à des êtres condamnés par un mauvais génie à vivre sous des formes grotesques.

Olivier prenait plaisamment ces gracieusetés, qui faisaient pâlir Mendoce de colère.

— Ma chère duchesse, lui disait-il, je ne me présen-

terai plus chez vous qu'en Bajazet, en Malek-Adel, en Orosmane ; je laisserai mon habit à votre porte, et j'entrerai dans votre salon en robe de chambre, car figurez-vous qu'au coin de mon feu je suis vêtu encore plus splendidement que Ben-Afroun.

Elle répondait à ces folies par un regard plein d'une ironie olympienne et par cette phrase, qui revenait sans cesse sur sa bouche :

— Les Français n'ont jamais rien compris à la dignité humaine.

Un beau jour, elle imagina de peindre Ben-Afroun. Mendoce n'oubliera jamais ce portrait, qui lui a sauvé la vie. De quelle manière? c'est ce que je vais raconter. Un matin il était venu chez elle : on lui dit qu'elle était sortie, et sortie avec son Arabe, qu'elle avait conduit au bois de Boulogne. Il pensa que peut-être elle allait rentrer, et voulut se livrer à la douloureuse fantaisie de l'attendre. Il pénétra dans le salon où d'habitude elle se tenait, et s'assit sur le fauteuil où elle était toujours assise. Tout à coup, dans ces lieux qui lui rappelaient tant de vifs et irritants souvenirs, il fut saisi au cœur d'une de ces douleurs ardentes, soudaines, sans merci, qui sont, dans l'orage des passions, l'atteinte imprévue des foudres invisibles. Un de ces poignards élégants, qui ont leur place entre les objets d'art, était près de

lui, sur la table où Thécla mettait ses albums et ses fleurs. Il se leva pour saisir cette arme, que la Mort elle-même semblait, en cet instant, lui tendre par un mouvement de pitié. Au moment où sa main s'allongeait vers l'instrument de sa délivrance, son regard tomba sur un portrait.

C'était Ben-Afroun, tel assurément que pouvait seul le reproduire le pinceau de Thécla. Ces personnages naïvement rébarbatifs qu'une ruse, à laquelle les oiseaux du ciel se laissent toujours prendre, place dans les cerisiers, donneraient une juste idée de ce qu'était l'image du guerrier africain. Il y avait un bras surtout qui eût forcé n'importe quel esprit à l'étonnement : c'était un bâton d'une longueur démesurée, terminé par une pomme qui représentait une main d'où sortait une pipe. Involontairement, Mendoce s'arrêta et demeura en contemplation devant cette singulière effigie. Au bout d'un instant, au lieu du poignard qu'il avait déjà presque saisi, il prit son chapeau et sortit. Quand il fut dehors, il ne voulut pas s'avouer ce qui s'était passé dans sa cervelle ; il se l'est avoué depuis, et le voici.

Ce n'est jamais vainement que le ridicule fait des apparitions dans notre vie. On ne peut pas se tuer devant le portrait d'un rival représenté comme l'était Ben-Afroun, surtout quand ce portrait est l'œuvre de

la bien-aimée. Dans le triste roman que ma mémoire me raconte, cette histoire aurait pu faire un chapitre intitulé : « Comment un bras trop long dans la portraiture d'un Sarrasin empêcha le seigneur Mendoce de se tuer. » Mendoce, du reste, s'il échappa au suicide, y échappa défait et navré. Le mélange des sentiments qui l'oppressaient formait le plus triste, le plus misérable état où puisse se trouver une âme humaine. Si jamais j'inventais, je ne voudrais pas, à coup sûr, peindre ces complications, véritable écheveau de la fée Carabosse, que nous jette, avec un cruel sourire, la réalité.

V

Peu de temps après cette scène, Olivier se rendit un soir chez la duchesse, qu'il trouva seule et en disposition mélancolique. Thécla ne dessinait pas, n'écrivait

pas, ne lisait pas; elle était étendue sur une de ces chaises inventées pour les corps paresseux qu'habitent des âmes songeuses, et regardait alternativement ce que le logis renferme de plus pensif : un foyer où les flammes se livraient à leurs danses mystérieuses, une pendule qui faisait la triste besogne de toutes les machines destinées à constater le décès des heures. Olivier s'assit en face d'elle avec la solennité d'un médecin qui va prononcer une sentence. Il attacha sur ce beau visage, où se montrait la pâleur des incurables ennuis, un regard qui eut presque de la pitié, puis il débita le discours que voici :

— Ma chère duchesse, le monde est irrité contre vous. Ne m'interrompez pas pour me dire que c'est un dieu dont vous n'avez pas de souci. Qui n'appartient ni au cloître, ni à la tombe, ni à l'amour, appartient fatalement au monde, qu'on peut appeler la grande incarnation de toutes nos vanités. Quand le monde, dont les plus aveugles, les plus injustes colères ont tant de puissance, est juste par hasard dans son courroux, il est armé d'une autorité invincible. Je suis forcé de vous le dire, je le trouve juste aujourd'hui. Il ne veut pas qu'un de ses joyaux les plus précieux devienne le trophée d'un sauvage. Il vous crie : « Ne vous avais-je pas donné assez de liberté? Je vous ai permis de cueillir tous les

fruits qui sont dans mon jardin, même ceux que le serpent recommande; pourquoi allez-vous chercher des fruits d'un aspect inconnu et d'un goût détestable dans des jardins étrangers? »

— Voilà de fort belles paroles, fit Thécla; mais, si je traite avec une égale indifférence le maître tout-puissant dont elles émanent et l'éloquent messager qui me les répète, que m'arrivera-t-il?

— Il vous arrivera, repartit Olivier, que vous serez sous le coup d'un interdit dont certainement vous souffrirez. Votre personne sera proscrite, votre maison abandonnée. On inventera contre vous mille persécutions ingénieuses, qui atteindront votre orgueil jusqu'en ses plus secrets asiles, en ses plus inaccessibles forteresses. Je sais fort bien que vous prendriez plaisir à encourir un de ces grands et poétiques anathèmes qui donnent à ceux qu'ils atteignent une majesté fatale; mais telle ne sera pas la réprobation dont vous serez frappée. On vous ensevelira dans l'oubli comme dans une tombe; seulement votre repos sera troublé de temps en temps par un imperceptible essaim de quolibets semblables à des vers qui viendront vous ronger dans les ténèbres. Je vous en supplie, évitez ces tourments; maintenant, je crois, vous le pouvez encore. La tempête que vous avez déchaînée contre vous est formidable, mais elle est à

son début. On appelle la guerre que l'on se dispose à vous faire la croisade contre Ben-Afroun. Chaque jour, de nouveaux croisés s'engagent. C'est la vieille marquise d'Escaïeul qui a joué le rôle de Pierre l'Ermite; son fils lui-même, que vous avez si durement traité, est sur le point de se laisser entraîner. Ceci est une funeste circonstance, car le spectacle d'un homme ouvertement soulevé contre une femme pour qui il a professé une certaine espèce d'affection est tout ce qu'il y a de plus insolite parmi nous, vous le savez, surtout quand cet homme a l'humeur débonnaire et l'honnête renommée de Valentin. Réfléchissez, chère duchesse, songez à la lutte qui vous menace et surtout à celui pour qui vous la soutiendriez.

— Olivier, dit Thécla en se levant tout à coup et en s'appuyant sur sa cheminée dans une attitude fière et rêveuse, je vais vous dire quelque chose que vous allez accueillir avec le plus sceptique de vos sourires et un déluge de paroles moqueuses : je crois que j'aime Ben-Afroun.

— Voilà un *je crois*, s'écria le prince de Trènes, qui est d'une merveilleuse réserve, d'une admirable prudence. « J'aime Ben-Afroun » eût été un mot beaucoup plus saisissant; mais, malgré votre intrépidité, Thécla, vous n'avez pas osé me jeter cette parole. Eh bien ! ma-

dame, je ne vous dirai pas : Je crois ; je vous dirai : Je suis sûr que vous n'aimez pas Ben-Afroun.

Alors de cette voix grave, recueillie, profonde, que l'on prend pour faire sur soi-même de complaisantes révélations.

— Vous savez bien en effet, dit-elle, que je ne puis pas aimer comme aiment d'habitude les êtres faits de chair et de sang ; seulement je puis éprouver parfois, et c'est alors ce que je nomme l'amour, une sorte de pitié tendre, profonde, infinie, pour ceux qui sont poussés vers moi par un sentiment vrai, simple et passionné. C'est ce sentiment que j'ai découvert chez Ben-Afroun. Il me disait encore hier : « J'aurais appelé insensé celui qui m'aurait prédit que je me mettrais à genoux devant vous ; mais vous n'êtes pas une femme, Thécla : vous n'êtes même pas une houri ; j'ai peur, par instants, que vous ne soyez un de ces esprits auxquels Dieu permet de prendre une enveloppe mortelle, et qui nous quittent tout à coup après avoir brûlé notre vie en la traversant. Souvent, quand je suis auprès de vous, il me semble que je suis dans une mosquée à l'entrée de la nuit. J'éprouve en même temps de la joie et de l'épouvante ; ces nouveautés que vous avez fait connaître à mon cœur sont devenues une nourriture dont je ne pourrais plus me passer : je mourrais, si on enlevait à

mes lèvres ce pain du mystère. Comment ferai-je pour retourner dans mon pays? » Et j'ai vu des larmes dans ses yeux. Eh bien! pendant qu'il parlait ainsi, il se passait en moi quelque chose que je ne saurais décrire. Je sentis une sorte de plaisir mêlé certainement de tristesse, car c'était un plaisir que je goûtais de ces hauteurs solitaires où ma pensée est condamnée à vivre; c'était...

— C'était, interrompit Olivier, un sentiment bien connu, chère duchesse, quoi que vous en disiez; c'était, pour passer du romantique au classique, le sentiment de maître Corbeau que vous goûtiez du haut de votre arbre, tandis que maître Renard vous débitait sa harangue. Moi aussi, j'ai fait une découverte, digne de M. de La Palisse, il est vrai : c'est que la flatterie est une magicienne qui opère des prodiges à la Circé sur les plus nobles, les plus intelligentes créatures où puisse se refléter l'image de Dieu. Pendant un instant, vous avez été corbeau et vous vous êtes conduite en corbeau. Personne, voyez-vous, n'échappe aux lois de la nature humaine. Quand l'amour est outragé, il dit à la vanité : « Venge-moi! » et la vanité le venge. Si Mendoce était encore ici, sous votre empire, attendant la mort ou le salut de vous, il y a quelque chose que je vous aurais caché; mais Mendoce est parti

hier dans un si triste et si misérable état, que vous-même, l'auteur de sa souffrance, vous auriez vainement essayé de le guérir. Il a été à la poursuite des destinées violentes, et s'il rencontre ce qu'il cherche, votre souvenir troublera pour lui-même la paix de la dernière heure. Je serai donc sans miséricorde, et je vous lirai une lettre qui malheureusement est isolée, car, s'il en eût été autrement, l'œuvre de Montesquieu eût été dépassée de toute la distance qu'il y a entre la fiction et la vérité. Nous aurions eu des *Lettres arabes*, qui, à en juger par celle-ci, auraient, je crois, été piquantes.

« Ben-Afroun, cheik des Beni-Hadidi, au Capitaine Fontevelle, commandant le cercle d'Aïn-Torrah.

» Je suis heureux de vous apprendre que jusqu'à présent Dieu semble avoir béni le voyage de votre serviteur. Ce qui m'appelait en France, vous le savez, c'était le désir de voir mon commandement affermi et agrandi. Dans quelques jours, je l'espère, j'aurai atteint mon but, et les Beni-Itoun seront forcés de m'obéir comme les Beni-Hadidi. Le plus puissant de tous les vizirs à qui le sultan des Français confie son autorité s'est déclaré hautement en ma faveur. Ce n'est pas un

homme de poudre, c'est plutôt, je crois, un *taleb*. Dieu ne lui a point donné la beauté : il serait risible sur un cheval, plus risible encore sur un chameau ; mais, tel qu'il est, ce vizir, comme la plupart des hommes de son pays, recherche l'approbation des femmes, et c'est là ce qui m'a donné son appui. Soyez attentif à ce que je vais vous raconter.

» On m'a prévenu qu'en France les femmes disposaient de la pluie, du soleil et du vent. — Si vous voulez réussir, m'a dit un Français qui m'a semblé un homme sain dans ses jugements, il faut vous rendre favorable une de ces divinités qui dirigent toutes nos pensées et toutes nos actions : quand vous aurez une femme derrière vous, jetez-vous hardiment dans la mêlée ; jusque-là tenez-vous à l'écart, car vous lutteriez peut-être contre des gens que des femmes protégeraient, et vous seriez vaincu infailliblement. — Alors j'ai formé le projet de chercher un indispensable soutien, et le hasard m'a servi merveilleusement. Votre ami d'Escaïeul m'a conduit chez la duchesse de Glenworth, qui est ce qu'on appelle en France une lionne, c'est-à-dire une créature puissante, qu'on redoute, qu'on flatte et qu'on admire. On me prévint que justement le grand vizir désirait plaire à cette lionne.

» Mais comment allais-je lui plaire moi-même? C'est

ce que je me demandais. Le Français que j'avais interrogé déjà vint encore à mon secours. « Quel charme emploient, dit-il, ceux d'entre vous qui veulent se faire obéir du sultan? » Je lui répondis : « La flatterie. — — Eh bien ! reprit-il, vous savez de quel philtre vous devez vous servir. » Je compris tout de suite la duchesse de Glenworth. Elle a la fierté du *djouad*, la gravité du marabout, la vanité du *taleb;* c'est pourtant une femme après tout, quoiqu'une femme assurément fort dissemblable de toutes celles que nous voyons dans notre pays. Sous les majestueuses apparences qui la recouvrent, on trouve cette substance fragile et légère, destinée à périr tout entière, dont Dieu a pétri la femme.

» Aussi, je fis d'abord agir sur elle tout simplement ce qui réussit chez toutes les femmes dans toutes les contrées. Je louai sa grâce, sa beauté, et je lui racontai ces histoires de guerre dont les êtres qui ne doivent pas quitter la tente se montrent toujours avides. Puis, quand je la connus mieux, je lui fis boire un breuvage plus compliqué. Je m'aperçus que ce qu'elle désirait surtout, c'était qu'on la regardât comme une créature dissemblable de toutes celles que Dieu a créées. Elle veut être parmi les femmes ce que le cheval Borak est parmi les chevaux; je la servis suivant son goût. Je lui

dis que je n'avais vu encore ni dans la vie, ni dans le rêve, personne qui lui ressemblât. Je la comparais tantôt à un esprit de la lumière par l'éclat qu'elle répandait autour d'elle, tantôt à un esprit des ténèbres par la crainte qui l'accompagnait. Je vis que cette dernière comparaison surtout la flattait. On m'a dit qu'en Europe le désir de ressembler à l'esprit du mal était une manie assez répandue, surtout parmi les gens qui cherchent à récréer le public par des compositions rimées, ou écrites dans le mode habituel du discours.

» Or la duchesse de Glenworth est ce qu'on appelle un bas-bleu, mot que je ne pourrais pas expliquer, mais qui signifie une femme à qui Dieu a donné le désir et refusé le pouvoir d'imiter soit les poëtes, soit les savants. En apprenant que la duchesse était un bas-bleu, je me suis réjoui, car je me suis rappelé le proverbe : Quand tu rencontres un personnage puissant sur un âne, dis-lui : « Oh! monseigneur, sur quel beau cheval vous voilà! » Toutes les fois qu'elle me récitait ce qu'elle avait médité dans son esprit, je m'écriais : « J'ai peur de blasphémer, et cependant, il faut que je vous l'avoue, je ne sais pas si j'admire les paroles du prophète lui-même autant que vos paroles. » Ainsi je faisais, chaque jour, de nouveaux progrès dans son cœur.

» Dans son aveuglement sur elle, il lui arrivait sans cesse d'admirer, quand c'était sorti de ses mains, non seulement ce que la raison, mais ce que les yeux mêmes condamnaient. Quelquefois elle cherchait à rendre sur du papier, avec des crayons et des couleurs, les objets qui l'entouraient. Ses efforts étaient toujours stériles. Un jour c'est moi-même qu'elle voulut peindre, et je ne saurais dire à quoi mon image ressemblait. Le dernier de mes esclaves aurait dit : « Ceci n'a jamais été notre maître ; ce n'est même point son haïk, ni son bernous, ni sa pipe. » Eh bien ! elle était persuadée qu'elle avait créé, comme Dieu, une personne vivante, et elle me croyait quand je lui disais : « Voilà bien le fils de ma mère ! où donc avez-vous pris cet art merveilleux de mettre un second Ben-Afroun dans ce monde ? »

» Enfin, le ciel m'a secondé ; j'ai atteint ce que je poursuivais. Dans quelques jours, le vizir, qui veut être agréable aux femmes, m'aura fait accorder ce que je désire. Les Beni-Itoun seront forcés de baiser ma main et de tenir mon étrier. Alors je retournerai vers vous, et j'irai raconter sous la tente comment un enfant de l'Afrique a su s'emparer d'une fille de l'Europe. Mon récit réjouira mes compagnons pendant qu'ils boiront le café; peut-être quelques-uns d'entre eux

douteront de mes paroles et me diront : « Dieu ne peut pas avoir fait une créature aussi crédule que celle dont tu nous parles ; » mais je leur répondrai : « Vous ne pensez pas comme il faut, vous oubliez ce proverbe qui sera toujours vrai dans tous les pays et dans tous les temps : Quoique l'autruche mange le bois, le cuivre, le fer, ce n'est pas elle qui dévore tout ; c'est la vanité. »

Quand Olivier eut fini sa lecture, il dit à lady Glenworth :

— Je tiens cette lettre de M. de Fontevelle, qui est arrivé hier à Paris, et qui m'a appris que ce matin même Ben-Afroun avait, grâce à vous, obtenu ce qu'il souhaitait. Ce que je viens de vous lire est une traduction (car je ne sais pas l'arabe) dont je crains bien de ne pas avoir le seul exemplaire. Cependant je suis à vos ordres, et, si vous le voulez, je m'emploierai pour que les confidences de Ben-Afroun ne courent point tout Paris.

Théda garda un moment le silence. Elle était pâle ; elle subissait un genre de supplice qu'elle n'avait jamais prévu. Imaginez-vous don Juan devant une vision bien autrement terrible que celle de ses victimes, devant l'apparition vengeresse du ridicule lui montrant le seul Tartare où il eût craint de tomber ! Toutefois elle ne s'avoua point vaincue : elle releva la tête, qu'elle avait involontairement baissée.

— Faites ce que vous voudrez, dit-elle ; quant à moi, je vais voyager. J'irai au loin, car je sens ce qu'exprimait dans sa jeunesse un grand homme de votre pays : « Cette vieille Europe m'ennuie. »

Olivier fut sur le point de s'écrier : « Je ne pense point pourtant que vous alliez en Afrique ; » mais il se tut, et fit bien.

Ici s'arrête le récit que ne recommencerait pas assurément celui qui l'a écrit dans une heure de fièvre. Thécla en effet a voyagé, Dieu sait où ; elle est revenue, Dieu sait pourquoi. Ses traits n'ont point changé, et je crois que son âme est toujours la même. J'ai dit qu'Olivier avait été tué. Ben-Afroun commande les Beni-Hadidi et les Beni-Itoun. Il a une admirable maison d'hôtes. On mange chez lui un couscoussou renommé, qui est souvent accompagné de nombreuses bouteilles de vin de Champagne, car c'est de tous les chefs arabes celui qui comprend le mieux notre civilisation. Qu'importe ce qu'est devenu Mendoce ? Ce n'était pas de lui qu'il s'agissait. Je dirai tout simplement qu'il a perdu son cœur depuis sept années, ce qui est un accident beaucoup plus fréquent, mais de résultats heureusement beaucoup moins graves dans la vie usuelle que la mé-

saventure du célèbre Pierre Schlemil. Quand on a perdu son ombre, on ne peut pas entrer dans une auberge sans étonner tout le monde ; quand on a perdu son cœur, on peut, sans étonner personne, se présenter dans tous les salons.

UN

PORTRAIT DE SOUVENIR

I

Il y a de ces portraits qu'on ne veut point montrer à tout venant, et que soi-même on se réserve de ne contempler qu'à certaines heures. C'est un de ces portraits-là que je me suis plu à faire en des moments qui sont passés, j'en suis heureux, car l'ombre qui posait devant moi m'a quelquefois fait mal en me regardant avec son regard de l'autre monde, et bien souvent j'ai eu envie de la congédier. Maintenant, si

je pouvais mettre cette étude telle qu'elle est dans un de ces cadres que vous connaissez, qui ont une petite porte dont on a la clef, je le ferais volontiers quoique je n'aime pas beaucoup ces machines d'une sentimentalité un peu prétentieuse. Malheureusement c'est impossible. Excepté les ouvrages inédits dont je ne comprends pas trop le but, les ouvrages de l'esprit appartiennent à tous. Je prie seulement ceux qui ne seront pas en disposition rêveuse de ne pas lire ces lignes, et je suis convaincu qu'ils m'accorderont cette faveur.

Il y a deux ans ou il y a dix ans, peu importe, un officier d'état-major vint rejoindre un régiment de ligne, le 60e ou le 70e, si vous voulez, qui était en garnison à Alger. Cet officier était le vicomte Thierry de Pérenne. Une série de circonstances, qu'il est inutile de raconter, avait empêché Thierry de faire, dans les délais habituels, les deux années d'infanterie qu'on impose aux officiers d'état-major. Ce n'était pas un adolescent à coup sûr, surtout si l'on examinait en lui l'homme intérieur. Il avait vécu beaucoup à Paris, un peu à Vienne, un peu à Saint-Pétersbourg, un peu à Berlin. Aux premières années de ses voyages, quand il changeait de lieu, il disait la chanson de Byron : « Vierge d'Athènes, je te quitte; rends-moi mon cœur, rends-le-moi vite. » Puis il s'était habitué à ne plus même

redemander ce cœur qu'il avait égaré il ne savait pas trop où. Il avait imaginé, pour obvier à cet accident, une opération empruntée aux méthodes chirurgicales. Il s'était fait, avec un esprit qui ne manquait pas d'étendue, une manière de cœur semblable à ces sortes de nez qui se fabriquent avec la peau du front. Il ne faut donc point s'étonner si ce cœur-là n'était pas très-développé.

Du reste, on le trouvait généralement aimable, et peut-être ai-je tort de médire de lui. Certainement il n'était pas méchant. Il appartenait simplement à une génération qui n'est pas près de mourir, quoique beaucoup de gens aient entrepris contre elle une guerre à outrance. Il était de cette religion fondée sur un amour profond de nous-mêmes, qui ne manque pas de grandeur après tout, puisqu'elle a inspiré à Mozart ses accents les plus émouvants. On aura beau dire, l'égoïsme est le lot de notre siècle, c'est un fait qu'il faut reconnaître ; seulement ceux qui sont les esclaves de la rente, des cotons, que sais-je ? se montrent ordinairement très-durs pour ceux qui servent les caprices de leur âme. Je ne puis trouver qu'ils aient raison. Pour en revenir à Thierry, ce n'est pas en tout cas maintenant que je devrais l'accuser, car je veux précisément raconter une histoire où il n'a pas joué certainement le

rôle d'un homme pour qui la sensibilité est chose étrange, ridicule et inconnue.

Il arriva en Afrique au printemps; il venait de passer à Paris un long et fatigant hiver. Pourtant il avait quitté avec quelque regret madame de Hautcastel. N'est-ce pas ainsi que le vicomte de Maistre appelle la charmante personne dont les traits reproduits au pastel sont en face de son lit? Donnons donc ce nom à celle dont cette année-là l'âme de M. de Pérenne portait l'effigie.

Au premier aspect, Alger lui parut triste; il n'y avait pas d'expédition dans l'air, et il crut avoir tout simplement à supporter une garnison semblable à toutes celles où le sort vous envoie habituellement. Cependant, comme ce n'était pas un homme ordinaire, comme il avait au contraire un esprit intelligent de tout ce qu'il pouvait embrasser, il comprit bientôt que le pays où il vivait était une de ces régions animées dont il faut subir à toute force l'influence; il reconnut cette incontestable vérité, que le ciel d'Afrique est une puissance comme l'opium, le hachich et l'absinthe. Une de ses théories favorites, c'est qu'il faut bien se garder de combattre jamais un entraînement. Il s'abandonna donc sans réserve à une sorte d'excitation nerveuse qui le rendait tantôt gai, tantôt triste, tantôt

insouciant, tantôt inquiet, mais toujours porté à être amoureux, — car c'est bien à cela qu'il en faut venir à toute époque, en toutes circonstances, en tout pays, tant qu'on veut chercher à comprendre pourquoi l'on vit et ne pas le demander à Dieu. Lamartine et le prince de Ligne l'ont dit; ces deux esprits fort différents se sont accordés sur ce point. Quand il fut décidé à être amoureux ou du moins à s'occuper d'amour, Thierry n'eut pas à hésiter longtemps sur la femme qu'il mettrait dans sa vie. Quoique aux environs de la Casbah, où il était allé se loger, toutes les terrasses, le soir, soient chargées de Mauresques qui offrent un spectacle assez attrayant, il n'eut pas un seul moment la pensée de s'éprendre, même du goût le plus passager, pour l'une de ces créatures. Il n'était pas de ceux qui confondent là nouveauté avec la bizarrerie; il savait que les âmes sur qui la civilisation a passé sont les pays où il y a le plus de découvertes à faire. Maintenant venait ce qui s'appelle peut-être à Alger le monde, tout comme à Paris. Pérenne avait une trop réelle distinction pour frapper d'un sot dédain une société qu'il était disposé au contraire à tenir dans une estime parfaite; seulement il se sentait trop vieux pour se familiariser avec des habitudes qu'il ne connaissait pas; il ne se représentait point dans une certaine espèce d'in-

térieurs. Restait une seule personne qui pût se mêler à ses destinées.

Je vais donc en parler. Le sort en est jeté, comme on dit toutes les fois qu'on se décide à franchir, pour entrer dans les contrées périlleuses, un de ces Rubicons que défendent les majestueuses ou attendrissantes apparitions. Je vais en parler; je vais demander à la mort, qui a tant de siècles pour la garder, de me la rendre un instant. A la lueur du souvenir, j'essaierai de peindre ses traits qu'une si douce et si charmante lumière a éclairés. Elle a son tombeau près de la mer comme Graziella; elle est couchée dans ce joli cimetière de Saint-Eugène, qui a pour bercer ses éternels dormeurs les murmures de la Méditerranée; elle s'appelait Anne-Thérèse-Gertrude de Pérenne, ainsi que l'apprend sa tombe; elle était mariée à Claude-François, baron de Gérion, colonel du régiment où Thierry devait passer deux ans. Je crois qu'elle n'avait pas encore vingt-six ans quand elle est morte. Je n'aime pas d'habitude à faire des portraits de femme trop complets; mais aujourd'hui je veux dire tout ce que je sais d'elle; je ne veux rien repousser de ce que ma mémoire me représente; je veux reprendre de cette chère morte tout ce qu'on peut reprendre à un cercueil. Elle semblait une de ces élégantes et saintes filles de condition

dont nous entretenait récemment un philosophe initié aux plus intéressants mystères de l'histoire. Elle avait l'air d'une de ces épouses que Dieu au XVIIe siècle se choisissait dans les meilleures maisons; elle était si élancée et si mince, que sa taille, sans être élevée, avait toute la dignité des hautes statures. Ses cheveux étaient de ce blond à l'éclat voilé que l'on appelle le blond cendré. C'était une de ces chevelures où la bouche voudrait se poser, non point pour y jeter ces âpres baisers que célèbrent les chansons d'amour, mais pour y aspirer une de ces joies qui donnent l'idée d'une étrange clarté à l'esprit, l'impression d'une fraîcheur surnaturelle au cœur. Ses yeux avaient ce mystère des regards où Dieu a mis la beauté; ils renfermaient toute sorte de secrets qu'elle ne connaissait pas. Malgré mon intention de tout dire, je ne parlerai point de ses lèvres; maintenant encore je vois trop le sourire qui les animait. Jamais une vulgarité ne l'a effleurée. Elle avait une grâce exquise, et l'on sentait cependant qu'elle n'avait point vécu là où on est réputé apprendre toutes les élégances. Gertrude était restée jusqu'au jour de son mariage dans une profonde solitude; elle n'avait point quitté le château de Pérenne, qui appartenait au marquis de Pérenne, l'oncle de Thierry. « Rapides générations de fleurs! » s'écrie quelque part M. de Cha-

teaubriant en parlant des femmes qu'il a vues tour à tour passer à la clarté des lustres ; on aurait pu appliquer ce jolit mot aux trois générations féminines qui habitaient Pérenne il y a quinze ans. Gertrude avait été élevée par une adorable grand'mère et par une mère ravissante. Elle avait appris à lire dans Mme de Sévigné. Le vrai monde n'était pas venu lui gâter le monde idéal où son enfance s'était développée. Son père n'avait pour tout bien qu'une terre assez vaste, mais d'un médiocre revenu. Attaché à la cause qui succomba en 1830, il ne connaissait personne dans la petite ville, toute peuplée de fonctionnaires, près de laquelle il demeurait. Il ne savait trop quel mari donner à sa fille, quand un de ses neveux, François de Gérion, eut la pensée, en revenant d'une campagne africaine, d'aller s'établir chez lui.

Gérion était tout à fait ce qu'on peut appeler un honnête homme. Il s'était vaillamment conduit dans mainte occasion. Sa physionomie était ouverte et martiale. Il dissertait volontiers sur toute chose ; seulement il n'appartenait pas à ce pays que je ne sais comment définir, où l'on parle une langue qui semble faite avec des mots connus de tous, et qui pourtant renferme de merveilleux secrets. Malheureusement il eut la pensée de vouloir se choisir une femme dans ce pays-là. Il se dé-

cida par des raisonnements respectables, et qui lui semblaient d'un bon sens triomphant, à demander la main de sa cousine. Elle avait une dot des plus médiocres, pensait-il, mais elle avait une grande simplicité de goûts. Pour les hommes tels que Gérion, avoir des goûts simples, c'est ne pas aimer les parures et les fêtes. Des besoins d'esprit multiples, compliqués, infinis, ne détruisent en aucune manière pour eux la simplicité dont ils font un des éléments de leur bonheur. Sa femme garderait volontiers le logis ; voilà tout ce qui le frappait. Le logis serait-il pour elle une cellule bienheureuse qui chaque jour lui offrirait de nouveaux trésors de paix, ou une geôle qui lui inspirerait des tristesses sans nom, de mortelles inquiétudes ? — C'étaient des questions qu'il ne se posait pas. Le marquis de Pérenne fut convaincu qu'il avait trouvé le mari pour qui sa fille avait été créée. Gertrude, d'ailleurs, depuis un an, était bien seule. Les deux femmes qui l'avaient élevée avaient tour à tour disparu de ce monde. Un jour, Gérion rejoignit son régiment, emmenant avec lui une créature qui certainement était à elle seule un monde divin où la plus délicate des âmes se serait perdue avec délices. Par malheur, entre ce monde et lui, les moyens de communication n'existaient guère plus qu'entre notre planète et la lune, ce qu'il ne savait même pas.

Cependant telle est la puissance de la jeunesse, de la nature, de Vénus Astarté, comme dirait Heine, que ce mariage, tel qu'il était, eut, comme tant d'autres, sa saison printanière. Quand cette rapide saison fut passée, Gertrude s'aperçut qu'il y avait dans sa vie cette immense tristesse que le livre divin, consacré à toutes les tristesses humaines, a si bien peinte. Elle veillait auprès de quelqu'un qui dormait; elle ne se découragea pas. C'était une honnête femme; elle combattit la réalité avec toutes les vertueuses chimères dont les honnêtes femmes en pareil cas convoquent le ban et l'arrière-ban. Elle aimerait son mari comme un enfant, elle aurait pour lui une patiente et attentive tendresse où elle trouverait une source de joies austères, participant à l'essence sacrée du devoir et du sacrifice. Ses pieux désirs, je suis forcé de le dire, n'eurent pas le succès qu'ils méritaient. Elle fut contrainte, pour remplir ces espaces sans bornes que Dieu a mis ici-bas dans quelques âmes, à donner aux hôtes sacrés de son cœur toute une bande de profanes et dangereux compagnons. Elle avait appris l'anglais; elle lut Byron, qu'on avait écarté de sa jeunesse, et elle s'éprit de Lara, elle s'attendrit sur Manfred, tout comme si on n'avait pas prouvé que c'étaient là des créations malsaines d'une intelligence perverse. De sa maison algérienne,

elle apercevait cette mer unie par des liens si mystérieux à l'esprit dont *le Corsaire* est né. Combien de songes l'ont visitée dans cette maison aujourd'hui déserte! J'ai dit tout à l'heure que ce récit s'adressait aux gens qui se sentaient en disposition triste, j'aurais dû dire qu'il s'adressait aussi à ces éternels *recommenceurs*, pour prendre à Mme de Sévigné un de ses mots, que les redites de la passion ne lassent jamais; il s'agit ici d'une histoire intéressante seulement pour ceux qui, en cherchant un peu, en trouveraient une semblable dans leurs souvenirs. Gertrude était la femme que tous nous avons entrevue ou cru entrevoir, aimée ou cru aimer. Gertrude a, comme Ellénore, une heure de notre vie qui lui appartient.

Elle était donc assaillie par cette poésie que bien des gens voudraient chasser de la vie, et qui en effet, j'en conviens, y produit souvent de violents orages, mais des orages que pour ma part je regretterais, car lorsque ces tempêtes fondent sur certaines âmes, elles arrachent à toutes les pensées qu'elles y ébranlent des parfums semblables à ceux qu'un ouragan d'été arrache aux arbres en fleurs d'un jardin. Quelquefois elle était prise tout à coup à son piano par des accès de larmes. Elle s'abandonnait avec délices à ces pleurs qu'Ariel essuie de ses cheveux d'or; seulement à cette tristesse en-

chantée succédait une autre tristesse sans consolation et sans douceur, — le profond ennui de la vie, qu'elle sentait, je crois, comme personne ne l'a senti. Sa prière de chaque heure était celle du saint roi David : « O mon Dieu, délivrez-moi des nécessités de la vie ! » Gérion se félicitait de plus en plus des goûts simples de sa compagne, parce que Gertrude ne voulait ni faire ni recevoir une visite. Il ne savait pas qu'il entrait dans son logis plus de cavaliers que chez Marion Delorme. Et quels cavaliers que ceux qui du matin au soir entouraient sa femme ! Il ne s'apercevait pas que Faust apportait tous les jours à cette Marguerite une nouvelle parure de diamants.

Cependant Gertrude ne rompait avec aucune de ses honnêtes illusions; elle continuait à vouloir faire du devoir conjugal le but suprême de son existence. Plus d'une fois elle essaya d'attirer son mari dans le mouvement de ses pensées ; elle aurait eu tant de joie à parcourir avec lui le beau jardin où elle s'avançait isolée et tremblante ! Ses efforts ne furent pas heureux. Quand le soir elle lisait à François un de ses auteurs favoris, ce brave garçon ne montrait ni impatience ni dédain ; il soutenait même souvent contre le sommeil des luttes héroïques et finissant par la victoire. Alors il attachait sur elle un regard où rayonnait une candide satisfac-

tion. Malheureusement, après ce regard, venaient des réflexions à sécher toutes les larmes, à éteindre toutes les flammes de l'enthousiasme. Elle fermait avec douleur le livre dont elle avait attendu un miracle, et, par ses yeux levés au ciel, en appelait à Dieu de son abandon. Il se levait, l'embrassait sur le front, et une journée était finie, — une de ces journées qui nous sont données en si petit nombre par une main si mystérieusement avare pour chercher ce bien que nous ignorons et connaissons à la fois, la part de bonheur attribuée à la terre, que le ciel même ne nous rendra pas.

L'arrivée de Thierry ne fut pas tout d'abord un grand événement dans l'existence de Gertrude. Pérenne, au premier aspect, plut médiocrement à sa cousine. Il inspirait rarement du reste de soudaines sympathies. Ses traits étaient assez réguliers, mais ce qu'ils pouvaient avoir de charme était d'habitude caché sous une expression de fatigue un peu dédaigneuse. On sentait qu'il se promenait dans la vie comme un masque dans une fête de carnaval, n'ayant pas plus envie de montrer son visage que de voir celui de ses voisins. Seulement, quand il arrivait tout à coup à ce maussade convive de la grande réunion humaine d'être touché par une voix, un regard, je ne sais quoi qui le faisait frissonner, —

quand, pris par le désir de voir et d'être vu, de parler et d'écouter, il se démasquait et suppliait le domino qu'il avait conduit dans quelque endroit isolé de renoncer aussi à son masque, il avait un singulier entraînement, une bizarre éloquence ; on le quittait rarement sans émotion. Celles qu'il avait priées étaient pour longtemps poursuivies par l'accent ardent de sa prière.

Ce fut un soir, en se promenant à cheval, que Pérenne prit le parti d'essayer son pouvoir sur Gertrude. On était dans les derniers jours de juillet. Depuis près de trois mois, il voyait Mme de Gérion chaque semaine sans qu'il en résultât aucun trouble pour elle ni pour lui. Il pensa qu'un pareil état de choses avait duré trop longtemps. Il se promenait précisément, quand ces réflexions lui vinrent, du côté de Saint-Eugène. Il errait sur le bord de la mer, s'arrêtant à chaque instant pour forcer son cheval effrayé à attendre les vagues et à recevoir en plein poitrail leur écume. Tout à coup il partit au galop et se dirigea vers la maison de Gertrude.

C'était une maison mauresque, située sur une colline comme presque toutes les villas algériennes. Cette demeure, qui avait appartenu sous la régence à un renégat célèbre, interrogeait autrefois la campagne par

d'étroites ouvertures. Le goût français avait altéré sa physionomie primitive. Maintenant de larges fenêtres et un balcon espagnol décoraient sa façade. Ainsi arrangé, cet ancien nid de pirates n'en était pas moins resté charmant. Ses murailles blanches se dessinaient sur un groupe d'arbres élancés et d'une sombre verdure. Derrière cette noire feuillée qui ressemblait à un fantôme près d'une fiancée, la colline développait une verte pelouse dominée par les flancs rouges et déchirés d'une haute montagne. On arrivait à cette maison par un chemin qu'on appelait le *chemin du Corsaire*. C'était un sentier où les plantes africaines se mêlaient aux arbres de nos pays; d'immenses cactus déroulaient leurs feuilles étranges entre des ormes et des chênes. Que de fois Gertrude a suivi cette tortueuse allée avec un battement de cœur dont elle ne se rendait pas compte! Il lui semblait qu'elle allait voir à un détour de cette route, sous ce grand arbre, dans cette clairière, quelque objet nouveau, quelque forme inconnue. Tant qu'on n'a rompu ni avec l'imagination ni avec la jeunesse, on garde la secrète espérance d'un visible enchantement qui sortira un jour pour nous de la nature; on ne peut pas croire que sur cette scène où règne une si émouvante attente, rien ne se produira. Il faut bien pourtant qu'on se résigne à cette tristesse : arbres,

ruisseaux, gazons, tout cela renferme une seule chose, la divine aumône que notre âme y laisse tomber.

Pérenne dit à son cousin qu'il venait lui demander à dîner. Il regarda Gertrude à table comme il ne l'avait pas regardée encore; elle prenait pour lui un intérêt nouveau. Il inspectait le pays où il allait immédiatement pousser une vigoureuse reconnaissance. Après le dîner, on se rendit au salon. Du divan qui était au fond de cette pièce, on apercevait, quand la fenêtre était ouverte, une immense étendue de mer. Thierry s'assit aux côtés de Gertrude, et, pendant que Gérion fumait une quantité illimitée de cigares, il se mit à lui parler dans une langue qu'il employait pour la première fois avec elle. Jusqu'alors il ne lui avait rien dit que quelques mots insignifiants prononcés d'une bouche paresseuse; il lui parla d'une voix sensible et sérieuse dont elle se sentit tout étonnée. Il prit pour son entrée en matière la promenade même qu'il venait de faire il y avait quelques heures : tant de choses peuvent se passer en nous dans une promenade! Il lui raconta ce qu'il avait pensé de la mer, du ciel, que sais-je? Tout ce que je puis dire, c'est qu'il montra une intelligence, qu'il avait jusqu'alors cachée, des grandeurs émouvantes de ce monde. Il n'eut pas besoin de parler d'amour; il savait que s'exprimer comme il le faisait, c'était en parler.

L'amour est sous tous les sentiments qui nous touchent, sous toutes les pensées qui nous remuent : c'est là sa puissance suprême, c'est là son miracle éternel. Gertrude, sans s'en rendre compte à coup sûr, soupçonna bien comme un aveu dans les paroles de Thierry, car tout à coup elle se leva brusquement, quoiqu'il ne lui eût parlé que de la Méditerranée et de l'Afrique. Elle alla se pendre au bras de son mari, qui était debout sur le balcon.

— Ma chère amie, dit Gérion, je rentre et vous engage à en faire autant, car il y a dans l'air en ce moment un effroyable sirocco.

Gertrude laissa son mari la quitter, et s'accouda sur le balcon. Tout à coup elle sentit quelqu'un derrière elle et entendit une voix qui lui disait : — Rentrez, ma cousine ; je vous ai devinée : vous craignez des paroles d'amour. Cette mer, ce ciel et jusqu'à ce souffle brûlant qu'on vous conseille d'éviter ont une bien autre éloquence que la mienne ; ils sont plus dangereux que moi.

II

Ce soir-là même, quand Pérenne fut rentré chez lui, il se déshabilla, s'enfonça dans un grand fauteuil, alluma une chibouque, et examina nettement sa situation. — Cette vieille carte du Tendre, se dit-il, dont on s'est moqué si souvent, n'est point pourtant chose si sotte. Je serai forcé de passer par *Amitié* et même d'y faire peut-être un assez long séjour. — Là-dessus il appuya son front sur sa main et traça rapidement son plan. Il n'eut pas cette vulgaire idée de s'en aller trouver Gertrude un beau matin pour lui dire : Donnez-moi votre amitié, je me contenterai de cette miette du divin banquet auquel je ne puis pas prétendre. Il avait un souverain mépris pour ce vieil artifice, qui cependant est encore en usage et réussit habituellement. Il pensa qu'il se ferait l'ami de sa cousine sans l'en pré-

venir; il réserverait son éloquence pour les grandes exigences, pour les occasions décisives. Voici quel fut à peu près le calcul qui résuma ses méditations. Il était au mois d'août, il devait retourner en France vers le mois de janvier; il l'avait juré à Mme de Hautcastel. C'était à peu près quatre mois d'Afrique qu'il fallait à toute force occuper. L'amitié lui prendrait bien trois semaines; puis pendant un mois peut-être il serait obligé de sacrifier à ce triste amour pâle, maigre, décharné, phthisique, sur qui M. de Lamartine lui-même a jeté vainement le divin manteau de sa poésie. Enfin il lui resterait deux mois et plus pour le véritable amour, pour l'idéal et ardent époux de Psyché, pour le dieu fait de chair splendide et d'immortelle pensée, qui donne et demande esprit et sang, tout ce qui est le mystère de notre vie.

En songeant à cette dernière phase de sa campagne, il s'animait, car ne croyez pas qu'il n'y eût rien en lui, parce qu'il calculait ainsi d'avance un genre d'action où l'on est censé ne devoir apporter que de l'entraînement. Il était, mon Dieu, ce que sont presque tous les hommes, moitié bon, moitié mauvais, moitié vrai, moitié faux, mettant sur ses traits un masque de théâtre, et sous ce masque répandant bien souvent de vraies larmes. Pourtant son heure n'était pas encore venue,

cette heure divine où l'on doit aimer, cette étoile qui nous regarde et nous dit : Voici que ton seigneur est né. Mais cette heure-là devait venir; elle était proche, la lumineuse messagère éclairait déjà son horizon.

Pendant qu'il sentait et pensait ainsi, qu'est-ce qui se passait en Gertrude? Elle était agitée et triste, d'une tristesse qui toutefois ne lui déplaisait pas trop; elle comprenait qu'il y avait depuis quelques instants dans sa vie un de ces dangers que les femmes aiment à braver, que cet orage arrêté sur la demeure de Charlotte le soir où Werther lut Ossian était près de planer sur sa maison. Cependant elle se reprocha de s'être montrée trop effarouchée aux premières paroles dont elle avait cru saisir le sens, elle avait donné par ses marques imprudentes de peur un avantage à Thierry, puisqu'elle lui avait permis de lui dire : Je vous ai devinée. Maintenant elle essaierait de le revoir avec calme, et sérieusement qu'avait-elle à craindre? Il ne lui avait jamais plu, elle ne s'était jamais occupée de lui. Elle ne réfléchissait pas que le Thierry qui lui avait été si indifférent, c'était celui qui jusqu'alors semblait à peine l'avoir vue. Depuis un moment, elle connaissait un autre Thierry, dont elle était obligée déjà de s'inquiéter.

Un vendredi, à trois heures, Pérenne monta à cheval

et se rendit chez Mme de Gérion. Quand il entra dans le chemin du Corsaire, le passage de l'ardente lumière où il avait marché jusqu'alors à un jour mystérieux de bois sacré lui causa une vive impression. Son esprit s'engagea brusquement dans des idées qui ne lui étaient pas familières. Il se demanda si ce qu'il allait faire était bien. Il ressemblait à ces conquérants qui, tout à coup, au moment d'une grande bataille, sentent une pensée humaine se lever comme une apparition au fond de leur cerveau. Il eut presque envie de revenir sur ses pas, mais il sourit. — Sais-je, pensa-t-il, si c'est le bonheur ou le malheur que je lui porte? L'avenir me le dira. Ce qu'à présent mon cœur et ma raison me disent, c'est que je suis dans la vie pour vivre. — Et il continua sa route. Néanmoins il était un peu ému quand il entra; elle aussi avait une émotion qui était même assez visible. Il y avait maintenant quelque chose entre eux, ils le comprenaient. Ils n'étaient plus ces mondes isolés que nous sommes si souvent les uns pour les autres. Ils devaient s'attirer ou se repousser, se confondre ou se briser peut-être; mais il ne dépendait plus d'eux de se côtoyer indifférents et solitaires dans la nuit où Dieu nous a jetés.

Ce fut Thierry, comme on se l'imagine, qui se remit le plus vite. Il commença sur-le-champ à suivre le plan

qu'il s'était tracé. Il chercha tout simplement à occuper Gertrude, à la distraire, à entrer dans ses loisirs sans faire apparaître dans ses discours, même à l'horizon le plus lointain, une pensée d'amour. Gertrude était une musicienne d'un très-rare et singulier talent. Elle promenait sur son piano ces mains magnétiques des grands maîtres qui envoient un fluide tout-puissant de l'instrument qu'ils font parler aux âmes qu'ils fascinent ; sur la prière de Thierry, elle joua une de ses plus émouvantes mélodies. Pérenne affecta de se montrer fort calme, ou du moins fort contenu. Il lui fit quelques observations sur son jeu d'un ton enjoué et cordial ; il aspirait à la bonhomie, et il l'atteignait comme tout ce qu'il voulait atteindre. Aussi, quand il fut parti, Gertrude eut-elle un vrai regret de ses défiances de la veille. Elle pensa que son cousin allait être tout simplement pour elle un aimable compagnon qu'elle regrettait d'avoir méconnu.

— Ce que j'aime surtout en lui, dit-elle, c'est une franchise qui se laisse voir dans toutes ses attitudes ; je suis persuadée que je ne lui plais pas beaucoup, et il ne cherche pas à me faire croire que je lui plais. Qu'il reste ce qu'il a été tout à l'heure, et je le verrai tant qu'il voudra.

Pérenne se disait de son côté : « Voici la gazelle ap-

privoisée. En vérité, quand je ferai feu, ce sera un assassinat. »

Et il déploya toute cette patiente adresse que nous donne en entreprise amoureuse la parfaite liberté de cœur. Bien loin de se poser en soupirant, il prit vis-à-vis d'elle un rôle qui lui était cent fois plus facile, celui d'un homme fatigué de la galanterie sous toutes ses formes, qui est heureux de se reposer auprès d'une femme dont il n'est pas épris. Elle ne s'imaginait pas, lui disait-il avec un accent pénétrant de vérité, combien il était las de toute une espèce de jeux. Seulement il en était venu à lui parler sans cesse de ce métier qu'il ne voulait plus faire, et il accoutumait ainsi un esprit pur, de chastes oreilles à tout ce qui faisait le fond de sa vie malsaine et blasée. Elle lisait ce mauvais livre avec une ardente curiosité. Je ne puis résister au désir de résumer en quelques mots un des chapitres qui l'intéressa le plus. Ce récit sera trop court pour être un hors-d'œuvre. Il en serait un d'ailleurs, qu'importe? il s'agit ici de réalité et non point d'art.

— Si j'écrivais des nouvelles, lui dit-il un jour, j'en aurais voulu composer avec une histoire de ma jeunesse que j'aurais appelée *les Adieux de lady Renwood*. — Si vous aviez vécu autre part qu'à Pérenne, vous sauriez ce que c'était que lady Renwood; elle avait un

talent qui lui aurait permis d'être une des cantatrices les plus applaudies de notre temps. La Malibran seule a soupçonné le génie harmonieux qui vivait dans sa poitrine et venait s'ébattre sur sa bouche ; sa voix était un véritable luth. La première fois que je l'ai entendue parler, il me semble que c'était hier, elle était derrière moi, en toilette de bal, appuyée sur une cheminée. Je me retournai ; je croyais avoir effleuré la corde de quelque instrument surhumain qui frémissait à mes côtés. Elle avait une irréprochable beauté et une âme douce, bonne, spirituelle, gracieuse, digne d'habiter le beau corps où le ciel l'avait placée. On aurait fait facilement une liste plus longue que celle de don Juan de tous les hommes qui s'étaient épris d'elle, et, je dois le dire, une liste assez longue aussi de ceux qu'elle n'avait pas laissés souffrir. Quand je la connus, son humeur clémente durait encore, et j'en profitai. Malheureusement, à cette époque, la jeunesse avait pris congé d'elle, sans brusquerie cependant, sans dureté, comme un beau jour se sépare d'une campagne embaumée, en laissant s'attarder sur la cime des arbres quelques-uns de ses plus doux rayons. J'ai donc tort, en vérité, de dire malheureusement. Je ne sais pas si dans l'aimable histoire de ce cœur je voudrais changer la date de mon règne. Certainement elle me fit connaître un bonheur

qu'elle n'avait donné à personne avant moi. Ceux que nous aimons sont toujours un peu les créations de notre tendresse. Je fus le dernier né de son amour, et de là cette adorable bonté dont je vais vous donner la preuve.

Par un hasard singulier, tandis qu'un grand nombre de ses aventures les plus éphémères avaient occupé le public, nos sérieuses et longues amours, — je l'ai aimée pendant deux années, — étaient restées secrètes. Je l'avais connue en Italie, où nous nous étions promenés comme Oswald et Corinne, fuyant les hommes, n'associant au bonheur dont toute notre vie était éclairée que les merveilles de la nature et de l'art. Un jour il arriva que je l'aimai moins, et elle s'en aperçut. Nous étions au bord d'un lac, dans une maison où un soir nous étions arrivés tous deux l'âme remplie d'une joie qui nous semblait immortelle. Il y avait de cela un mois, et l'un de nous avait immolé malgré lui aux dieux ingrats et légers. Je voulus vainement lui cacher une inconstance dont j'étais moi-même navré ; elle me dit ce que jamais je n'aurais pu dire, avec un sourire qui aurait ranimé mon culte pour elle, si la plus morte de toutes les choses n'était point une religion expirée. Le lendemain, en me réveillant, j'appris, par un billet que l'on me remit dans mon lit, qu'elle m'avait quitté. — « Notre séparation, me disait-elle, est maintenant

accomplie ; seulement je ne vous ai pas fait mes adieux, cher enfant, et je vous les ferai. Je serai à Paris au mois de janvier, venez m'y rejoindre ; puis ma vie finira, et la vôtre commencera ; mais mon couchant et votre aurore se seront un instant éclairés des mêmes feux. » Un moment je voulus la suivre ; je rejetai cette pensée : je ne savais point où elle avait dirigé sa course. D'ailleurs elle m'avait deviné : mon amour était devenu poussière ; pourquoi aller jeter à ses pieds cette cendre qu'elle avait eu raison de quitter ? Je me résignai. Je passai en Italie un triste automne ; puis, au temps qu'elle m'avait indiqué, j'allai à Paris. Je la trouvai là dans l'appareil des jours les plus splendides de sa vie. Elle avait fait décorer, avec un luxe qui était le sujet de tous les entretiens, une sorte de palais bâti par un millionnaire américain que cette construction avait ruiné. Elle me fit un tendre accueil qui ne put avoir rien d'intime toutefois ; son salon ne fut pas vide un instant ; le soir elle avait du monde, et allait ensuite à trois grands bals. « Venez me voir demain, me dit-elle, et vers minuit je vous parlerai. » C'était un singulier jour et une singulière heure pour un rendez-vous, car le lendemain elle donnait une fête dont depuis un mois tout Paris était occupé.

J'étais habitué à lui obéir : je fis sa volonté. Le len-

demain soir à onze heures j'entrai chez elle. Le luxe, auquel je suis tout à fait insensible maintenant, ne m'a jamais beaucoup touché. Cependant plusieurs fois, quand j'étais jeune, une profusion de fleurs et de lumières a exercé une certaine action sur mes nerfs, et en montant un large escalier garni de plantes exotiques comme le chemin du Corsaire, je sentais une sorte d'ébranlement qui me préparait à des émotions vives et profondes. La fête de lady Renwood était tout ce qu'une fête peut être : elle n'avait oublié aucun de ces secours empruntés à la matière que la religion elle-même ne dédaigne pas, puisqu'elle associe à ses prières l'or, les parfums et les harmonies ; mais au milieu de ces enchantements, la véritable magie c'était elle, dans tout l'éclat de sa grâce, de sa jeunesse, des charmes innombrables et mystérieux dont l'avait douée la troupe des fées, — elle à vingt ans. Chez tous ceux qui la regardaient, c'était un même élan d'admiration, c'était pour moi une impression unique ; je sentais comme la joie en même temps heureuse et effrayée d'une chère apparition.

Avec un art dont un goût comme le sien, pour mieux dire une âme comme la sienne pouvait seule avoir le secret, elle avait pour quelques heures reconquis sur le temps toute sa beauté. J'ai su depuis tout ce qu'elle

avait développé de combinaisons, de calculs, d'efforts, dont l'ingénieuse hardiesse m'a presque arraché des larmes d'admiration. Depuis les fleurs, les diamants, les dentelles qui composaient sa parure, jusqu'aux tentures de ses salons, jusqu'aux clartés de chacun de ses lustres, tout avait été disposé, avec une science dont l'esprit d'aucun homme ne serait capable, pour me ménager la vision qui me faisait tressaillir. Je crois aussi que son amour avait attendri quelque puissance divine, car il y avait dans ses yeux, sur ses lèvres, ce que ne peut nous donner aucun artifice, une de ces expressions qui sont des présents du ciel à nos traits. Quand elle m'aperçut, elle s'avança vers moi, elle prit mon bras et me déclara qu'elle ne voulait plus me quitter. Pendant une heure, elle me promena ainsi, montrant à tous par ses regards, par son sourire, par son visage penché sur le mien, par sa voix résonnant sans cesse à mon oreille, qu'elle était, au milieu de sa fête, perdue dans une rêverie d'amour. Moi-même j'étais tellement abîmé dans un songe qui à chaque instant me semblait devoir s'évanouir, qu'aucune joie de vanité, je le dis en toute franchise, n'arrivait jusqu'à mon cœur. Elle encourageait cette visible extase qui secondait sa pensée. Quand ce que nous éprouvions tous deux ne fut plus un secret pour personne, elle me

conduisit dans un boudoir qu'éclairait une seule lampe, et où le son des instruments arrivait affaibli comme une musique de sphères lointaines. Là, elle me dit : « Thierry, mon cher Thierry, je vous fais mes adieux ; partez. J'ai voulu vous laisser un souvenir qui rayonnât en vous, même alors que sur mon image bien d'autres images auraient passé. Puis j'ai mis ma vanité, mon enfant, une bien tendre vanité, à vous léguer un de ces succès qui flattent l'amour-propre des hommes. Je vous fais entrer en vainqueur dans ce monde que je quitte. Toutes les femmes désireront plaire à l'amant de lady Renwood. Je ne sais pas trop si ce que j'ai fait est bien ou mal, vous rendra heureux ou malheureux ; je sais seulement que c'est un amour profond qui m'a inspirée. Je désire qu'on admire mon Thierry comme je l'ai admiré ; je ne crains pas qu'on l'aime comme je l'ai aimé. » Et je vis étinceler ses larmes, qu'elle retenait avec un héroïque effort, la pauvre femme, par une raison que j'ai comprise depuis, par une raison dont certains souriraient à coup sûr, et qui, moi, m'attendrit si fort que je ne veux même point l'indiquer.

Gertrude aussi fut attendrie ; Thierry le vit, et il continua, encouragé par un regard qui se posait humide et brillant sur lui :

— Je pris sa main, je ne voulais pas m'éloigner ; je

lui jurais que ma passion pour elle était dans toute sa force, que j'allais mourir à ses pieds. — Partez, reprit-elle avec une voix qui ne me permit pas de lui résister; c'est une grâce que je vous demande, vous le comprenez bien; c'est le seul moyen d'adoucir une douleur dont je n'ai point voulu vous parler. Encore une fois, partez.

Je m'éloignai. Sur le seuil de ce boudoir où je ne devais plus rentrer, je me retournai pour la voir encore. Elle était debout et me suivait du regard. Il me sembla que je prenais congé d'un de ces chers fantômes qui accompagnent nos premiers pas en ce monde, d'un de ces hôtes divins de notre jeunesse, d'un de ces spectres de notre aurore, qui nous quittent quand viennent les ingrates chaleurs, les tristes et pesantes clartés. Je traversai ces pièces, maintenant désertes pour moi, où je venais d'errer avec elle, et je me trouvai seul avec ma liberté, compagne que je croyais aimer il y avait quelques heures, et qui en ce moment m'accablait. C'est une société que du reste je n'ai jamais su garder. Sa prédiction s'est accomplie. On m'a dit que l'on m'aimait; j'ai dit, j'ai juré que j'aimais aussi, tout cela souvent, quelquefois dans les mêmes termes, quelquefois dans des termes variés. Aujourd'hui j'ai pour toutes ces paroles, où rien de moi ne vit plus, une horreur que

je ne puis rendre; j'espère bien en avoir fini avec ce passe-temps, qui, malgré sa monotonie, a produit sur moi son effet ordinaire en me rendant tous les autres passe-temps impossibles. Pour qu'un jour encore la pensée me vînt de jeter certains mots dans l'oreille d'une femme, il faudrait, ce que je ne prévois pas, ma cousine, un miracle au fond de moi, une baguette fendant les rochers et en tirant des sources vives. Cette baguette-là est perdue, n'est-ce pas? — Et il se mit à sourire; seulement, tandis que sa bouche souriait, une tristesse profonde, comme l'ombre d'une épaisse nuit, envahissait ses yeux.

Il se leva brusquement. — Je vais, dit-il, remonter à cheval, je ferai un temps de galop, l'air et les vagues me débarrasseront de mes diables bleus. — En s'en allant, il prit les doigts de Gertrude, que, pour la première fois, il effleura de ses lèvres. Quand elle fut seule, Mme de Gérion songea de cette belle lady Renwood et de sa singulière fantaisie, de cette scène bizarrement triste et tendre qu'on venait de lui raconter : il lui semblait que l'air de sa chambre était rempli par un parfum d'une espèce inconnue, qu'on avait placé quelque part auprès d'elle un bouquet qui lui faisait mal et qu'elle ne voulait pas jeter.

III

Ce que Pérenne avait prévu arriva. Gertrude s'ennuyait quand elle ne voyait pas celui qui l'aidait à porter le fardeau de ses journées. Elle attendait avec impatience cet hôte de sa solitude, qui n'était ni un amant, ni un ami, mais un personnage innommé, une sorte d'esprit familier venant se jouer dans toutes ses pensées, comme Trilby dans la robe et dans les cheveux de Jenny. L'instant vint où Pérenne sentit qu'il pouvait prononcer le mot que sa bouche avait si soigneusement retenu. Gérion avait engagé sa femme à visiter à cheval les environs d'Alger. D'habitude il l'accompagnait. Un jour, il voulut que Gertrude sortît seule avec son cousin.

— Seulement, comme je n'entends pas que les médisants s'exercent sur vous, lui dit-il en souriant, n'allez

pas sur les grandes routes. — Et se tournant vers Pérenne : — Vous voyez, ajouta-t-il, que je suis confiant. Je devrais être jaloux pourtant, si je songeais à votre mauvaise renommée ; mais... — Il s'arrêta avec un sourire qui voulait dire : Mais je serais prodigieusement ridicule, si je m'imaginais que, présent ou absent, je ne suis pas adoré par ma femme, par ma propre femme, la femme que j'ai pardieu bien épousée.

On était en septembre, et vraiment ce jour-là il se passait quelque chose d'étrange dans le ciel. L'Afrique ne se baigne pas toujours dans une lumière bleue et ardente ; il y a des heures où son horizon s'obscurcit, et alors elle est ravissante. C'est la Vénus antique mordue au cœur tout à coup par la mélancolie moderne ; c'est l'âme de René, c'est l'âme de Manfred, rayonnant sous le masque divin, sous la beauté immortelle de Mercure ou de Bacchus. Des nuages mélancoliques s'affaissaient sur les montagnes ; la mer et le feuillage semblaient assombris comme un regard où s'amoncèlent d'immenses tristesses.

— Gertrude, dit Pérenne à sa cousine, dites-moi, je vous en prie, ce que vous sentez. Quant à moi, je souffre et crains de ne plus souffrir. Il se passe dans ce moment-ci au fond de moi un mystère douloureux que je suis obligé de vous révéler, car tout ce qui m'en-

toure m'arrache mon secret. C'est mon âme qui me quitte et qui se donne à vous. Gertrude, je vous aime comme je n'avais pas encore aimé. Je vous en supplie, — si Dieu permet cette horrible chose, que ce qui me bouleverse ne vous effleure même pas, — au moins, par pitié, pas une parole de reproche, pas un regard cruel ; ne me regardez pas et restez muette ; ne faites pas rentrer dans mon cœur, qu'il déchirerait, le cri de passion qui s'adresse à vous.

Elle ne dit pas un mot, mais elle le regarda, et son regard fut sans dureté. Lui, se penchant alors vers elle, saisit le bout de son voile, qui flottait, et pressa le léger tissu de ses lèvres ; puis, comme si un même tourbillon les eût emportés, tous deux partirent au galop.

Quand leurs chevaux reprirent le pas, Thierry ne commit pas la faute de recommencer un aveu d'amour. Il parla de ce qui l'entourait, il débita les mille propos que nous suggère l'esprit capricieux des longs entretiens. Il ne dit pas un mot de la passion qu'à l'instant même il venait de révéler brusquement. Il voulait que le céleste abîme qu'un éclair avait montré tout à coup reprît son mystère : il savait que les apparitions, pour conserver tout leur éclat, ont besoin d'être de courte durée ; mais le sentiment qu'il semblait taire animait

jusqu'aux plus insignifiantes de ses paroles ; la vie surhumaine que l'amour jette dans notre langage était dans chacun de ses mots ; elle était bien plus encore, cette divine existence, dans le silence qu'on gardait auprès de lui, dans l'attention émue qu'on lui prêtait. C'était Gertrude qui sentait vraiment une révolution tout entière s'accomplir dans ses destinées. Le monde lui apparaissait comme il dut apparaître à Ève lorsqu'elle eut goûté au fruit d'où la Volupté et la Mort sortirent en se tenant enlacées. Elle était en même temps pleine d'effroi, parce qu'elle comprenait qu'une vertu la quittait, qu'une colère la menaçait, — et tout embrasée d'allégresse, parce qu'elle saluait au fond de son cœur les tressaillements d'un dieu inconnu.

Thierry la conduisit jusqu'à la porte de sa demeure. Là, il mit pied à terre pour l'aider à descendre de cheval, et tandis qu'elle s'appuyait rapidement sur lui :

— Dites-moi, murmura-t-il avec l'accent brûlant de la prière, dites-moi, je vous en supplie, que je ne vous ai pas déplu !

— Non, répondit-elle, vous m'avez fait le mal de cet air que je n'ai pas pu continuer hier, parce que des larmes m'ont arrêtée, voilà tout.

Et elle s'élança sous le portique de la maison mauresque, où elle disparut.

— Voulez-vous dîner avec nous, Thierry? cria Gérion, qui était à son balcon dans une robe de chambre orientale, tenant comme un sceptre une longue pipe. Et comme Thierry lui répondait par un refus : — Ah! reprit-il, je ne vous demande pas pourquoi vous êtes si pressé de retourner à votre logis; il y a là-dessous quelque secret de célibataire. Heureusement cela ne me regarde pas.

Pérenne s'éloigna en faisant prendre à son cheval une allure désordonnée. Il voulait laisser Gertrude à elle-même, et puis, par-dessus tout, il éprouvait un invincible besoin de solitude. Il emportait avec lui un trésor qu'il voulait contempler loin de tous les regards, le noble, le pur, le charmant amour qu'il venait de ravir : — Car elle m'aime, se disait-il, j'en suis sûr. Et moi, suis-je amoureux d'elle? Pas encore, se répondait-il, mais à coup sûr je l'aimerai. — Pérenne ressemblait à ces pécheurs qui comptent toujours sur les secours de la grâce. Il avait raison du reste : la grâce devait en effet le toucher.

Tandis qu'il sentait et raisonnait ainsi, Gertrude éprouvait déjà de cruelles angoisses. Il lui semblait qu'un changement s'était opéré en elle; la vue de son mari lui inspirait toute sorte d'émotions pénibles et confuses. Après le dîner, elle prit un livre, et Gérion,

de son côté, s'empara d'un journal qui, au bout d'un instant, sembla le captiver. Il avait une belle tête, après tout, où l'intelligence ne résidait pas, il est vrai, mais qui s'en passait fort résolument. Gertrude vint par hasard à le regarder au moment même où la lumière de la lampe donnait à ses traits, qu'elle éclairait vigoureusement, un caractère particulier de dignité et d'énergie. Elle eut comme un mouvement de peur; puis, en continuant à le contempler, elle aperçut sur une de ses tempes une mèche de cheveux blancs qui, pour la première fois, attirait son attention. Alors elle eut l'apparition de toute une vie où s'étaient succédé des dangers, des fatigues, des souffrances, — où les bonnes journées avaient été rares, où la vieillesse paraissait déjà, que la mort peut-être terminerait bientôt, et elle fut prise par un attendrissement profond. Elle eut envie de se jeter à ses genoux, de répandre sur ses mains les larmes dont elle était oppressée, de lui révéler son cœur. Elle s'arrêta : les esprits exaltés se défient avec raison des esprits positifs, ils craignent qu'on ne traite de mouvements romanesques les élans les plus sacrés. De là, en des heures de crises suprêmes, tant d'expansions salutaires qui sont comprimées, et le silence, le silence fatal qui triomphe. Elle n'étouffa pas en elle toutefois le transport dont elle contint l'expres-

sion. Elle prit le ferme propos, la résolution sincère d'agir comme elle l'aurait fait après une effusion dont la joie consolatrice ne lui était pas permise. Attachant sur son mari, puis levant au ciel un regard rayonnant d'héroïsme, elle offrit à Dieu un sacrifice que, dans sa crédulité enthousiaste, elle croyait accompli déjà. Elle ne savait pas que la victime qu'elle voulait immoler, alors qu'on la croit abattue, se relève, audacieuse et triomphante, défiant la créature humaine qui la livre et l'être divin qui la demande, ébranlant et détruisant l'autel que son trépas devait consacrer.

IV

Le lendemain dans la journée, Thierry se rendit chez sa cousine. Le soir, en la quittant, il aurait pu dire comme Jean-Jacques : J'ai été éloquent. Il avait

livré une terrible bataille qu'il avait gagnée. Au premier coup d'œil, il avait reconnu qu'il s'agissait d'une lutte à outrance, qu'il allait avoir à soutenir des efforts désespérés. Gertrude lui avait fait un accueil glacial. Quelques instants, un de ces silences qui précèdent tous les combats avait régné entre eux, puis Thierry avait commencé. Cette fois, il sentait que l'heure des temporisations était passée, que l'attaque devait être brusque et décisive. Il avait attaché sur Mme de Gérion un regard suppliant.

— Hier, lui dit-il, j'en suis sûr, vous m'aimiez; je l'ai senti, toute mon âme me le disait. Aujourd'hui vous me punissez de la joie que vous m'avez donnée; vous voulez me reprendre mon bonheur, mon pauvre bonheur soumis, tremblant, craintif, qui vous demande merci. Gertrude, ce n'est pas bien, vous jouez avec ma vie. Et encore si c'était de ma vie seulement qu'il s'agît! mais c'est quelque chose d'immortel que vous voulez détruire, et un bien qui n'est pas à moi, qui est à nous deux : c'est ce rêve, sans lequel nos jours ne seraient qu'un sommeil accablant, c'est ce rêve qui commence en ce monde, mais qui finit autre part, un instinct nous le dit, que vous voulez faire évanouir! Gertrude, de la pitié pour notre songe! de la pitié pour nous deux!

Une fatalité heureuse ou funeste voulut qu'elle répondît à ces derniers mots; au lieu de combattre l'amant, ce fut à l'amour même qu'elle s'attaqua. Je le dis en passant à celles qui veulent rester épouses du devoir, filles des solitudes : elle eut tort. On peut lutter contre un homme, on ne lutte point contre un dieu. A la milice impétueuse, aguerrie, invincible des arguments passionnés, elle opposa d'antiques remparts dont le destin a toujours été d'être enlevés. — Une femme qui avait aimé était à jamais malheureuse; le bonheur était dans le calme, dans la règle, dans la vie simplement prise et courageusement supportée. Que devenaient d'ailleurs toutes ces affections romanesques avec leurs prétentions à une éternelle durée? Est-ce que les cœurs ne sont point pavés des tombeaux de ces immortelles?...

Même quand aucun sentiment sérieux ne le soutenait, Thierry possédait toute sorte de réponses triomphantes à ces questions. Qu'était-ce donc maintenant qu'il aimait? car, en vérité, je crois, je suis convaincu que dès lors il était touché, et je regrette les paroles, que j'ai atténuées tout de suite pourtant, sur le défaut de son cœur. C'est qu'il se jugeait sévèrement lui-même; c'est que, pareil à beaucoup d'hommes de son temps, il trouvait une sorte de plaisir à se condamner,

à se réprouver, à se faire un peu soldat du ténébreux patriarche de toutes les insurrections. Quand à force de mots brûlants, qu'accompagnèrent quelquefois des larmes sincères, il eut tiré d'elle, non plus un muet consentement, mais une réponse, une vraie réponse aux aveux de sa tendresse; quand elle se fut écriée : — Je sens bien que je serai forcée de vous aimer! — il fut pris d'une joie immense. Molière l'a bien dit, et ce n'est pas nous qui le lui avons fait dire depuis Hoffmann, depuis Byron, depuis Mozart : le grand enivrement des conquêtes n'appartient pas qu'aux preneurs de villes; don Juan a eu une aussi vaste ambition qu'Alexandre.

Pendant un mois tout entier, il se tint vis-à-vis d'elle dans cette réserve qu'il avait d'avance acceptée. Elle l'aimait, elle le lui disait, et elle attestait le ciel que jamais elle ne laisserait tomber une seule plume de ce qui lui semblait ses ailes. Il l'écoutait en silence, sachant que toutes les heures s'enchaînent, et que partant les heures couronnées de roses blanches avaient déjà derrière elles l'heure à la couronne de roses rouges. L'impatience le prit cependant, et il résolut de hâter une marche trop lente. Un jour où, comme d'habitude, elle repoussait tout élément terrestre de leurs amours, il lui répondit :

— Soit ; nos amours seront tout à fait célestes en effet, car je me meurs.

Ce jour-là il entrait dans la seconde phase de sa campagne.

Ce fut en septembre qu'il lui parla ainsi, un soir où il était seul avec elle sur le balcon de cette maison mauresque où ils s'étaient connus. Devant eux, la mer et le ciel semblaient se confondre pour former une sorte de sanctuaire teint de la même couleur, animé de la même clarté, telle que doit l'être, je l'imagine, dans la baie napolitaine, la fameuse grotte d'azur.

— Croyez-vous, vraiment, lui dit-il, que ce soit à cette heure, auprès de vous, devant ces merveilles, sous ce regard de Dieu qui se fait visible, qu'une pensée impure puisse naître dans mon cœur ? — Et comme d'habitude il remua ciel, terre et ondes pour lui démontrer que son amour était un droit, ses désirs une loi, lui un souverain légitime, et ce pauvre Gérion un usurpateur. Quoiqu'il parlât avec une singulière chaleur, et qu'au point de vue des amoureux il dît des choses fort plausibles, il faillit se perdre. Gertrude fut effrayée à la lumière de la torche ardente que l'on agitait devant elle : la périlleuse région où elle s'était engagée lui apparut ; puis, ce ne fut pas seulement de l'effroi qu'elle ressentit, ce fut une sincère douleur.

Elle ressemblait, c'est une comparaison bizarre peut-être, mais si juste, que je ne veux pas la repousser, à ces amants rêveurs de la liberté qui, tout à coup, voient la mort de leurs songes : la plus aimée de ses chimères était là, gisante à ses pieds. Elle quitta le balcon, s'enfuit au fond de son salon, se jeta sur un canapé, et ensevelit sa tête dans ses mains. Thierry s'assit auprès d'elle ; il la regardait avec un étonnement inquiet quand il l'entendit sangloter.

— Gertrude, lui dit-il en essayant de lui prendre une main qu'elle appuyait sur ses yeux ; Gertrude, qu'avez-vous ? que pensez-vous ?

— Oh ! disait-elle, je suis punie ; mon amour, l'amour qui me rendait heureuse, l'amour avec lequel je voulais vivre et mourir, il l'a tué.

Son désespoir était si vrai, que Thierry sentit dans ses yeux une larme, et dans son cœur quelque chose qui ressemblait à un regret. — Voici donc, se dit-il, ce que c'est qu'une honnête femme ? En vérité, cela pourrait donner à réfléchir. — Puis il pensa, eut-il tort ou raison ? que dans une entreprise on ne devait pas se laisser arrêter, qu'il faut dans la forêt enchantée combattre la nymphe qui pleure aussi bien que le dragon qui jette des flammes.

— Non, Gertrude, murmura-t-il à son oreille. Ce

n'est pas un amour qui meurt, c'est un amour qui naît au contraire, et qui naît dans les larmes comme tout ce qui est humain.

— Oh! dit-elle, il n'y avait rien d'humain dans ce que je pleure.

Une semaine après cette soirée, par un de ces orages qui agissent si étrangement sur notre cerveau et sur nos nerfs, Gertrude et Thierry étaient encore sur le balcon où tant de fois ils étaient venus, obéissant à l'inquiet souci que tous les amoureux ont de la campagne et du ciel. Il faisait nuit, et toutes les étoiles avaient depuis longtemps sombré dans un océan de nuages; quelques éclairs, qui, par instants, jaillissaient des ténèbres, montraient les deux amants unis l'un à l'autre comme deux ombres destinées à être emportées éternellement par le même souffle dans le pays des visions.

— Non, lui disait Thierry, je ne puis croire que notre amour soit réprouvé, qu'il y ait une malédiction sur notre bonheur; mais, en vérité, si cela était, s'il y avait quelque part contre nous une grande et mystérieuse colère attendant l'heure de nous frapper, ce que nous sentons n'en serait pas moins un bien, le seul bien dont l'âme humaine ait ici-bas la vive intelligence, l'irrésistible désir, la nette, la lumineuse pensée. Pour-

quoi te le cacher? cette tempête a pour moi une sorte d'attrait, par cela même qu'elle est une image de ce courroux que toute joie terrestre semble éveiller dans un monde inconnu. Oui, j'aime cet orage; oui, j'aime cette foudre qui ne sert qu'à illuminer ta beauté. Qu'elle nous atteigne, du reste, cette belle et sinistre flamme : elle viendra trop tard pour frapper l'œuvre immortelle de nos deux cœurs. Rien ne peut faire que nous ne nous soyons pas aimés. Qu'un Dieu irrité renverse maintenant, s'il le veut, la coupe où ont trempé nos lèvres, il ne détruira pas notre ivresse, elle s'élèvera jusqu'à lui de la poussière où roulera le vase brisé.

— Je vous en supplie, lui répondit-elle, ne blasphémez pas, vous m'effrayez. Dieu peut tout contre toute chose ; ce que vous dites là, un jour peut-être vous ne le penserez plus, parce qu'il ne voudra plus que vous le pensiez. Quoi qu'il en soit, vous m'avez fait mal. Je crois déjà me sentir atteinte par celui que vous défiez. — Ainsi ils parlaient, je raconte. Si on me demande pourquoi ces paroles, c'est parce qu'ils les ont échangées.

La péripétie de cette très-simple histoire, de cette histoire plus simple en vérité que le récit même de mistress Inchbald, ce fut le retour de Gérion, car je dois dire ici que Gérion avait eu la pensée d'aller passer deux mois en France. Ce pauvre Gérion, je n'ai guère parlé de lui. Cela tient à toute sorte de motifs respectables et à un motif tout-puissant : ce dernier est que je trouvais à m'occuper de sa personne un invincible ennui. J'aurais pu dire cependant beaucoup de choses à son sujet. Sa femme avait soutenu pour lui des luttes héroïques contre Thierry. Pendant tout le temps où elle avait affirmé qu'elle l'aimait avec ces airs sérieux, ces mines solennelles, ce ton grave et pénétré que les femmes prennent quand elles vous parlent de leur amour pour leur mari, elle avait fait à chaque instant, de son cœur, de son esprit, de tout son être, la plus courageuse apologie.

— Vous êtes injuste pour lui, répétait-elle sans cesse à Pérenne, vous ne savez pas tout ce qu'il a d'intelligence sérieuse et de vraie sensibibilité. Si par hasard dans la conversation il échappait à Gérion, devant Thierry, quelques paroles où se montrait une apparence un peu lumineuse de pensée, elle attachait sur son cousin un regard triomphant, qui voulait dire : Eh bien! n'avais-je pas raison? Ce regard-là avait

même parfois quelque chose de si candide, de si honnête, de si sincère dans sa vertueuse satisfaction, que Thierry faillit en être attendri.

Enfin, en dépit de ces touchants efforts, Gérion avait succombé, il était parti, il revenait, et maintenant Gertrude, à la pensée de le revoir, éprouvait une terreur indicible. — Quand il arrivera, avait-elle dit souvent, je ne sais pas ce que je deviendrai. — Elle était de ces femmes qui, du jour où le baiser d'un amant a tremblé au bout de leurs doigts, dans les anneaux de leurs cheveux, ne peuvent plus offrir un front intrépide à la bouche de leur mari. — Qu'allait-elle donc faire à présent que toute sa personne, que toute sa vie avaient changé de maître? Je n'ose pas trop dire ce qui se passait chez Thierry; il ne se fût pas précisément conduit comme Voltaire vis-à-vis le marquis du Châtelet le soir où il s'agissait de sauver l'honneur d'Uranie, mais il n'avait pas toutes les délicatesses de sa maîtresse. Il était homme, et il avait vécu, comme on dit, ce qui exprime tant de choses. Il y avait dix années, dix années! que, dans une situation semblable, il avait failli tuer un trouble-bonheur et se tuer lui-même; il ne songeait plus maintenant à tuer personne. Il avait pris ce parti qu'on finit par prendre lorsqu'on est engagé depuis longtemps dans le pays des aventures, le parti

de chercher un refuge dans une certaine insouciance aux heures où les complications menacent de devenir trop pénibles et trop nombreuses. Et cependant, je le répéterai encore, malgré ce que tout à l'heure je vais être forcé d'apprendre, il l'a aimée.

Gérion arriva un soir, au tomber de la nuit ; il trouva chez lui Thierry, qui se leva et lui tendit la main de l'air le plus naturel du monde. Pérenne, puisque je ne veux rien cacher, rien altérer dans cette analyse, n'éprouva pas une grande émotion.—J'aurais cru, pensa-t-il, que ce retour m'aurait fait plus de mal. Décidément il y a de jeunes souffrances que je ne suis plus destiné à sentir. — Il s'opéra chez Gertrude une transformation effrayante : ses joues, habituellement de la couleur des roses blanches, devinrent d'une pâleur d'hostie. Elle fit un effort pour marcher au-devant de son mari ; puis, à l'instant où Gérion étendait les bras vers elle et approchait la bouche de son front, elle eut une défaillance, une vraie défaillance : la mort semblait la prendre en pitié et jeter son voile sur elle.

— Gertrude? ma femme! ma chère femme! s'écria Gérion, qu'as-tu? réponds-moi.

C'était la première fois que Pérenne entendait Gérion tutoyer sa femme. Il éprouva, lui qui tout à l'heure n'avait rien senti, un brusque et douloureux tressaille-

ment; puis la vue de Gertrude évanouie le jeta dans un trouble qu'il n'avait pas encore connu. — Je suis de trop ici, dit-il à son cousin; je vous quitte, je reviendrai demain savoir de ses nouvelles. Depuis quelques jours, sa santé m'inquiétait; mais j'espère, je suis sûr pourtant, que c'est un malaise passager : ce serait trop affreux s'il en était autrement. Soignez-la, empêchez surtout, quand elle reviendra à elle, qu'elle ne parle, qu'elle ne s'exalte, car c'est une imagination exaltée, voyez-vous... Les femmes... Et il s'enfuit.

« Les femmes, pensa-t-il quand il fut dehors, regagnant la ville au galop, ne se ressemblent guère; voici la première fois que j'en rencontre une qui prenne aussi sérieusement la vertu; si j'avais su ce qu'elle devait souffrir, je l'aurais laissée à son ange gardien. » Puis il se dit : « Après tout, sais-je ce qui l'emporte du bonheur qu'elle goûtait il y a quelques jours, ou de sa souffrance d'aujourd'hui? » Malgré ce raisonnement, quand il fut rentré chez lui, il chercha vainement le repos. Pour remplir des heures dont le sommeil ne voulait pas, il prit le parti d'écrire; et comme ce n'était pas un homme bizarre, quoiqu'on lui ait reproché souvent une originalité trop vive, disait-on, comme ce n'était pas un homme bizarre précisément parce qu'il avait toutes les bizarreries de la nature hu-

maine, il écrivit à M[me] de Hautcastel, qu'il négligeait fort depuis longtemps. Sa lettre se ressentit, est-ce étonnant? des impressions sous lesquelles il était; la fièvre des tendres émotions y colorait chaque parole. Quand il eut fini cette épître, il s'endormit—en même temps las et soulagé. Le lendemain, il se rendit chez Gertrude. Elle ne pouvait pas le recevoir, elle avait eu du délire la nuit, et maintenant on craignait pour elle une de ces maladies violentes qui se produisent sans cesse sous le ciel d'Afrique. Gérion, qui lui donnait de ses nouvelles, le reconduisit jusqu'au seuil de sa maison. En lui disant adieu, il eut la pensée de lui demander un rapport sur une affaire de service. Thierry tira de sa poche et remit à son colonel la lettre qu'il avait écrite la nuit.

Le soir, Gertrude allait beaucoup mieux; tout péril semblait conjuré. Gérion, qui était à son chevet, la soignait avec une sollicitude touchante et dévouée; seulement, comme d'ordinaire, il avait peu de choses à lui dire : le médecin lui avait assuré qu'elle avait besoin avant tout d'être distraite. Tout à coup il sourit complaisamment, comme un homme à qui vient de s'offrir une pensée ingénieuse.

— Gertrude, lui dit-il, je vais être indiscret, mais le docteur veut que l'on vous amuse; il faut avant tout

que j'obéisse à son ordonnance : mon indiscrétion sera sur le compte de la faculté.—Après cet exorde en style enjoué, il s'arrêta un instant, puis reprit : — Devineriez-vous jamais ce que notre cousin Pérenne, qui est un franc étourdi, m'a remis ce matin à la place d'un rapport que je lui avais demandé sur la police des cantines? Non, vous ne le devinez pas. Eh bien! je vais vous le dire : une lettre d'amour, une lettre de *la Nouvelle Héloïse!* En vérité j'ai envie de vous lire cela.

Gertrude eut alors un regard dont Gérion ne pouvait pas comprendre l'expression : elle eut un instant la pensée, j'en suis convaincu, malgré ce qu'il y avait de bonhomie sur les traits de son mari, qu'elle était l'objet d'une raillerie, d'une provocation, d'une insulte; que Gérion avait surpris une lettre qui lui était adressée par Thierry, et qu'il allait la lui lire, afin de la torturer par son ironie avant de l'anéantir par son courroux. Cette idée avait éveillé en elle un ordre de sentiments qui ne lui était pas étranger, car aucune grandeur ne lui était étrangère. Dans cette âme où étaient agenouillés les saints repentirs, il se dressa un héroïque orgueil : elle eût accepté la colère, elle ne voulait point de la moquerie; elle relevait le défi, elle repoussait l'outrage.

— Donnez-moi cette lettre, dit-elle d'une voix brève, je la veux!

Gérion la lui donna, étonné, par un mouvement irréfléchi et rapide. Elle la lut d'un seul regard, comme on vide d'un seul trait une coupe empoisonnée. La première ligne révélait tout : elle venait de faire un effroyable échange de la douleur qui avait failli la tuer contre la douleur qui la tuait. Elle avait été la victime d'un faux, d'une trahison, d'un mensonge ; un voile se déchirait devant ses yeux, qui lui laissait voir quelque chose d'inexplicable et d'horrible. Ainsi elle pensait et devait penser, puisqu'elle n'avait pas assez vieilli en ce monde pour se consoler avec la triste aumône que nous jette l'expérience toutes les fois qu'elle nous vole un nouveau trésor dans notre cœur.

Le délire la reprit et ne la quitta plus. Thierry souhaita vainement de la revoir ; il apprit par Gérion, qui le lui raconta sans le comprendre, tout ce qui s'était passé. Il a éprouvé une vraie, une profonde douleur ; il s'est maudit, il a pleuré. Le portrait que j'ai essayé de tracer, il l'aura éternellement au fond de lui-même. Déjà plusieurs fois, en se sentant attiré vers ce qui avait été jusqu'à présent sa vie, il a regardé cette image et s'est arrêté. J'ignore s'il restera toujours sous le pouvoir de ce talisman ; que ce soit par d'autres ou par lui, il faudra bien que le décret de Dieu s'accomplisse : « La femme et toi, dit le Seigneur au serpent,

vous serez éternellement en lutte ; elle te mettra le pied sur la tête, et tu la mordras au talon. » Je m'intéresse à ce combat, je l'avoue, et je me sens tour à tour porté vers chacun de ces deux champions ; toutefois, j'en suis persuadé, c'est le serpent qui souffre le moins : il n'a jamais affaire qu'à un pied délicat et blessé, qui d'ailleurs, je crois, écraserait bien à regret la tête où est née la première pensée de séduction.

LE REPENTIR DE FIGARO

I

Quelques personnes m'ont demandé des nouvelles du capitaine Plenho. « Qu'est devenu, me disait-on, ce vaillant et modeste officier? » J'avoue que cette question m'a toujours touché. Si l'obscurité est une douce chose, c'est une chose si triste que l'oubli! J'ai bien peur toutefois que mon pauvre capitaine, malgré ses droits à garder une place dans tout cœur où a pénétré un moment sa parole, soit beaucoup plus mort que vivant chez ceux qu'il a quelques instants occupés. Aussi

avant de le laisser encore parler, je veux de nouveau dire quelques mots sur lui. L'âme de Plenho est toujours ce qu'elle était, un pays où la tendresse évangélique, la songerie un peu inquiète du poëte, et la résignation, même la gaieté militaire, vivent, je ne sais de quelle manière, dans un accord des plus singuliers. Plenho, j'en suis persuadé, est de tous les hommes celui qui a le moins de goût pour la vie; mais il la traite comme cette princesse dont parle Bossuet traita la mort, avec une inaltérable douceur. Il est impossible que sous un uniforme la douleur des René et des Manfred ne finisse point par se transformer. Cette hautaine et délicate tristesse est devenue toute méconnaissable dans ce cœur de soldat, au contact de la vie pratique, des devoirs simples, des rudes vertus et des vraies misères; si elle a perdu un peu de poésie, elle a pris quelque chose de bon et de familier. C'est un sentiment qui n'a plus cet égoïsme dont nous nous irritions, et cette superbe dont quelquefois nous avions grande envie de nous moquer. Ce n'est plus qu'une mélancolie qui, au besoin, se laisse dérider par la gaieté et molester par la foi.

Maintenant, à ceux qui se soucient encore de Plenho je vais offrir quelques pages écrites par la propre main du capitaine; car il est arrivé à Plenho d'écrire quel-

quefois. Ce n'est pourtant pas un lettré à coup sûr. Il lui manque le fonds même du caractère littéraire : l'amour pour ce qui est sorti de sa pensée. Et puis ni forme, ni plan ne l'inquiètent guère. « Si j'étais écrivain, » dit-il (c'est la seule parole égoïste que je lui aie entendu jamais prononcer), « je voudrais bien ennuyer les autres, mais du diable si je voudrais jamais m'ennuyer. » Plenho écrit donc tout simplement parce qu'une force extérieure le pousse à exprimer ce qu'il sent. Voici un chapitre tiré d'une tablette où s'inscrivent souvent sans ordre apparent les faits et les pensées qui mènent sa vie.

II

Je me rappellerai toujours Smendou sans horreur, et cependant c'est à coup sûr le plus affreux village de l'Afrique. Si jamais le mot de trou a pu s'appliquer à

un endroit habité par les hommes, c'est à Smendou. Au fond d'une de ces gorges qui entourent la ville forteresse de Constantine, je ne sais quelles mains de colons ou de soldats ont élevé un amas de huttes, moitié en planches, moitié en plâtre. Ces huttes sont emprisonnées dans une enceinte en terre grise. Tout cela porte le nom de Smendou. Là, aucun brin de verdure ne sort en aucune saison des fentes brûlées de la terre. L'hiver on y est enseveli sous des nuages plombés d'où tombent par instant des flots de neige. L'été, des montagnes ardentes et mornes y élèvent leurs cimes dépouillées dans un ciel de feu. Ciel et montagnes semblent y avoir la fièvre. Le fait est qu'en aucun lieu, je crois, l'air n'est plus malfaisant, plus hostile à toute vie, vie humaine ou vie de plantes. Par une matinée de juillet, j'arrivai avec ma compagnie à Smendou. Je devais à la fois commander mes hommes et administrer le village. Je ne suis pas étonné qu'en ses mauvais jours la France se soit adressée à l'armée d'Afrique pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires. En Afrique, l'officier est chargé de tout. Il rédige un jugement ou un acte de l'état-civil aussi prestement que le soldat fait une omelette. J'étais donc appelé à devenir l'unique autorité de Smendou.

Quelques-uns de ces êtres aux joues creuses, au re-

gard tantôt éteint, tantôt excité; quelques-uns de ces pauvres fantômes, en un mot, qui errent dans le pays des fièvres, vinrent à ma rencontre. On me montra une maison aussi basse, mais beaucoup plus longue que les autres, devant laquelle s'étendait un jardin étroit où cette plante mélancolique des grandes cours incultes de nos provinces, le tournesol, élevait au-dessus d'une palissade ses fleurs jaunes; c'était la maison du commandement. L'intérieur de ce séjour tenait ce que promettait le dehors. Mon palais comprenait deux chambres d'une égale grandeur; ces deux pièces avaient des murs enduits de chaux comme presque tous les murs d'Afrique. L'une contenait une table et quelques chaises: c'était la salle du conseil, la salle à manger, le salon; l'autre ne renfermait exactement rien : c'était ma chambre à coucher. Je fis dresser dans cet endroit désert ce lit militaire fait avec deux cantines où j'ai dormi mes plus rapides, mais mes plus doux et surtout mes plus honnêtes sommeils; j'installai aux pieds de mon lit deux pliants, et toute ma demeure fut meublée.

Le soir même de mon arrivée, j'envisageai mon sort avec une résignation mêlée d'une joie secrète. Pour ceux auxquels il veut bien révéler quelques-unes des grandeurs de cette vie, Dieu a revêtu de splendides et mystérieuses parures ce qui inspire aux natures vul-

gaires le plus de répugnance et d'effroi. Il a donné au noble péril des champs de bataille un diadème et un manteau de pourpre ; il décore d'ornements plus modestes, mais plus précieux encore peut-être, les austérités du cloître, les souffrances de l'hospice, les tristesses de la geôle, enfin les plus humbles et les plus obscures épreuves qu'accepte avec courage l'âme du chrétien. Je pris donc sur-le-champ en gré la situation nouvelle où je me trouvais. Je me rappelai cette parole de l'Imitation où rayonne avec tant de divin éclat l'idéal amour de la vie intérieure : « Que verriez-vous ailleurs qui ne soit pas là où vous êtes? » Je me dis qu'il y avait une existence à laquelle convenait merveilleusement Smendou; c'était de cette existence-là qu'il s'agissait de s'accommoder.

J'étais depuis quelques jours déjà dans un état d'esprit qui me plaisait. Mon temps s'écoulait dans cette monotonie, qui offre un charme singulier aux âmes inquiètes. Plus heureux que les solitaires, j'étais, par l'accomplissement de mes simples et paisibles devoirs, en contact avec ce qu'a de moins blessant la société humaine : la misère reconnaissante et soulagée. Je m'apercevais que déjà parmi les colons je rencontrais un peu de cet affectueux respect auquel m'a accoutumé le soldat. Mes moustaches et mon teint cuivré *trouvaient la bien-*

venue dans tous les yeux, tout comme les frais attraits de la jeune captive d'André Chénier. Je goûtais donc une sorte de bonheur; mais il me manquait quelque chose, toutefois: je suis forcé d'en convenir, j'ai besoin de trouver quelqu'un avec qui je puisse de temps en temps, comme on dit, échanger quelques idées.

Ce n'est certes pas que je sois un homme de conversation; ces sortes de tournois comme les aimait le dix-huitième siècle, où chacun épie le moment de faire briller sa lame émoussée, m'ont toujours inspiré une véritable horreur. Mais j'aime l'entretien simple, expansif et familier de deux êtres qui s'abordent en ce monde comme deux voyageurs en pays lointain, s'offrant mutuellement le secours de leurs cœurs, se faisant de leur mieux, tous les deux, les honneurs de leurs esprits. C'était cet entretien-là qui me manquait. Mon lieutenant était détaché dans un bureau arabe. Mon sous-lieutenant, ancien sergent, arrivé à l'épaulette après vingt citations à l'ordre de l'armée, pratiquait un silence musulman. D'une modestie aussi solidement trempée que sa bravoure, il n'aimait même pas à raconter les nombreuses occasions où son honnête nature s'était montrée dans ce qu'elle avait de grandeur. Quand nous avions fini de traiter ce qui avait rapport au service, il allumait une vieille pipe en terre,

contemporaine de la bataille d'Isly, et ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour livrer passage à des nuages de fumée. Eh bien! je n'en dus pas moins à l'estimable Riffaut, ainsi s'appelait mon silencieux compagnon, un des plus sincères et des plus instructifs plaisirs que mon intelligence ait jamais goûtés.

Un soir, mon sous-lieutenant, assis à côté de moi devant la porte de ma maison, ouvrit la bouche avant de bourrer sa seconde pipe, et je compris qu'il allait parler :

« Savez-vous, mon capitaine, me dit-il, qu'il y a ici un gaillard peu fortuné, mais qui a fièrement d'esprit. »

Riffaut, j'aime à le constater en passant, n'avait pour l'esprit aucun dédain. Il aurait lu volontiers, si pour lui ces œuvres de la pensée, qui ont mis le feu dans tant de cervelles, n'avaient pas eu toutes indistinctement, depuis Homère jusqu'à la théorie, les propriétés somnifères de l'opium.

« J'aimerais à lire, disait-il quelquefois, mais je ne sais pas à quoi cela tient, je n'ai pas plutôt mis la main sur un livre que mes yeux se ferment, que ma tête tombe et que mon nez prend une voix de basse-taille. »

La parole le tenait plus longtemps éveillé que la lec-

ture. Si lui-même ne rompait que rarement le vœu de silence qu'il semblait avoir fait, il tournait vers celui qui parlait deux petits yeux d'ours bien léché, et de temps en temps, quand ce qu'il entendait caressait agréablement son oreille, il laissait sortir de sa bouche un grognement approbateur. L'exclamation de Riffaut ne me jeta donc pas dans un trop grand étonnement. Je l'encourageai par un air attentif, et il continua ainsi :

—Par exemple, il est malheureux que ce soit un jésuite ; car cet homme-là, quoiqu'il ne porte pas la soutane, raisonne comme un vrai curé. Après cela il a ses jours, et s'il vous endort quelquefois avec un sermon, d'autres fois il vous réveille avec un couplet. Du reste, vous me direz que ce n'est pas étonnant, c'est un individu qu'on emploie à tout. Il est le sacristain de l'église qui est à deux lieues d'ici, et il donne à boire à Smendou ; il enterre les morts et rase les vivants ; il soigne les hommes et les bestiaux. Avec tous ces métiers, je ne crois pas qu'il devienne jamais un gros rentier. Il me fait l'effet d'un particulier qui n'aura pas complété sa masse quand il aura fini son temps. Mais il faut bien qu'il y en ait pour porter la besace. Autant vaut que ce soit Pierre que Paul qui montre sa peau par les trous de son pantalon.

Après cette réflexion pleine de sens, qui à elle seule réfute tous les arguments de la démocratie socialiste, le sous-lieutenant Riffaut s'arrêta étonné comme dut l'être Rossinante après son premier temps de galop. Je sentis ma curiosité excitée, et je demandai quel était ce personnage qui, à lui seul, jouait tant de rôles dans la comédie humaine. J'appris que le grand homme de Smendou, découvert par mon camarade Riffaut, se nommait Joseph Verdier, qu'il était en effet barbier, aubergiste, sacristain et fossoyeur. Cette dernière profession évoqua dans mon esprit l'ombre littéraire d'Yorick. Au bout de quelques jours, j'étais devenu l'ami, et le confident surtout, de Joseph Verdier.

III

Je n'appelai plus ce nouveau compagnon de ma vie, dès que j'eus pris avec lui quelque familiarité, que du nom de Figaro. Ce nom-là convenait merveilleusement

en effet au personnage dont je venais de rencontrer l'aventureuse et bizarre destinée. Figaro est un type, du reste, qui, depuis un siècle tantôt, représente une classe fort nombreuse. Beaumarchais était bien un poëte dans le sens prophétique donné par l'antiquité à ce mot, quand il traçait ce caractère qui devait dominer si malheureusement toutes nos modernes sociétés. Figaro, c'est ce génie de l'ambition, de l'intrigue et de la médiocrité dont toutes nos révolutions sont nées. La médiocrité est surtout ce que représente le pamphlétaire honni, le journaliste inconnu, le poëte bafoué qui rapporte dans la boutique où le renvoie chacune de ses défaites, une vanité pleine d'amertume s'exprimant par une insolente gaieté. Les révolutionnaires, il faut en convenir, ont quelquefois une singulière franchise. Ce Figaro qu'ils ont tant applaudi, dont ils ont fait un de leurs patrons, un de leurs pères conscrits, est certainement la plus indiscrète révélation de leur plus intime pensée. Étudiez un peu cet expansif barbier, et vous connaissez tous les grands hommes que la démocratie actuelle a voulu nous faire saluer, même monsieur de Robespierre. Robespierre aussi, pendant toute sa jeunesse, avait été en proie aux trois démons de l'envie, de la vanité et de l'impuissance. Le jour où il rendit hommage à l'Être suprême, ce fut à Figaro

qu'il emprunta sa culotte de couleur claire, son bouquet et sa veste à boutons dorés. Plus tard, n'est-ce pas Figaro encore que vous reconnaissez chez tel de ces hommes qui se promènent en habit brodé, l'épée au côté, sur un sol à peine déblayé des échafauds? Figaro a pris la défroque de son maître monsieur le comte Almaviva qu'il a fait guillotiner. Aussi commence-t-il à trouver que les pavés ne sont point faits pour barrer les rues, ni les réverbères pour être cassés; que le sort du Juif errant n'est pas pour un peuple la plus enviable des destinées, qu'en un mot, l'esprit révolutionnaire ferait bien de s'assoupir pendant quelque temps. Mais il y a une tribu de Figaros comme il y a une tribu d'Arlequins; et le Figaro sans honneur ni argent s'indigne contre le Figaro renté et empanaché. Il s'indigne même avec bien plus de violence encore que son aïeul, le héros de Beaumarchais. Ce patriarche des Figaros avait devant lui des grands seigneurs de véritable espèce qu'il ne pouvait dépouiller d'une certaine sorte de supériorité qu'en les dépouillant de leur vie. Le Figaro actuel est opprimé par son cousin. Ce n'est pas d'une autre peau qu'il a besoin, c'est tout simplement d'un autre habit. Et une conquête si facile, il ne la ferait pas! Voilà ce qui serait par trop irritant! Il en appelle à sa plume d'abord, et puis à son fusil! Il

commence par les lazzis et il finit par les balles ; mais ce qui a réussi à ses pères ne lui réussit plus, et le Figaro à parvenir, je le crois du moins, en a pour longtemps, comme dit le troupier, à marquer le pas derrière le Figaro parvenu. Aussi, cet hôte à la fois triste et consolateur que le malheur fait d'ordinaire asseoir à notre foyer, la vérité, commence à le visiter quelquefois. C'est ce que me prouva ma liaison avec Joseph Verdier.

Joseph avait pris l'habitude de venir chez moi tous les soirs ; tantôt nous restions assis sur le seuil de ma maison ; tantôt nous faisions quelques pas sur l'étroit préau qui représente la place publique de Smendou. Dans cette solitude absolue, dans cet éloignement de toutes les clameurs qui tiennent en défiance perpétuelle l'esprit aux grands foyers de la vie humaine, nos paroles et nos pensées se livraient à un abandon où je trouvais un certain charme.

Par une de ces soirées où les étoiles entretiennent avec notre cœur, presqu'à notre insu, une sorte de commerce mystérieux, mon compagnon m'avait raconté tous les faits importants de sa vie.

— Que de fois, disait-il, j'ai réfléchi sur la tristesse du pavé ! Il avait eu, en effet, une de ces Odyssées où le pavé joue le rôle de l'Océan. C'était à la rue qu'il avait

demandé ses émotions et ses aventures. Son père était un coiffeur célèbre du Palais-Royal, qui l'avait mis à je ne sais quel lycée et le destinait au rôle d'orateur. Mais Figaro père était mort un jour en faillite, au moment où Figaro fils ne savait encore que la moitié des secrets de Démosthènes et de Cicéron. Le pauvre Verdier eût pris volontiers le rasoir paternel pour se couper la gorge; il en fit un meilleur usage; il ouvrit, avec ce qu'il put sauver de son héritage, une modeste boutique de barbier dans une des rues du Marais. Ce fut là qu'il fut surpris un matin par la révolution de 1830. On imagine avec quelle ardeur il se fit le champion de la Charte. La borne qui était à côté de son échoppe lui parut une tribune élevée pour lui par la Providence. Il parla beaucoup et se battit un peu. Puis quand la Charte eut triomphé, quand les barricades eurent disparu, Verdier se trouva fort malheureux. Il sentit cet ennui plein d'amertume, ce fébrile désœuvrement que lèguent les révolutions à ceux qui les ont servies. Le fusil qui a vraiment défendu des causes sacrées, le fusil des batailles, n'a jamais engendré le dégoût d'un instrument de paix et de travail; mais le fusil des émeutes rend paresseuse toute main dans laquelle il a passé. Figaro avait pour toujours conçu le mépris de son rasoir.

Il se rappela le temps où il faisait parler, tantôt en mauvais latin, tantôt en français plus mauvais encore, tous les républicains illustres de l'antiquité. Il résolut de devenir écrivain. En ce temps-là, Paris voyait chaque jour quelque nouveau journal s'armer en guerre pour entreprendre une croisière contre la royauté; Verdier devint le rédacteur principal d'une de ces feuilles qui faillirent détruire à sa première heure le gouvernement de Juillet. Mais ce gouvernement avait devant lui un avenir de dix-huit ans. L'embarcation de Verdier fut coulée à fond par les boulets du jury. Alors il quitta Paris, et alla rédiger *le Patriote* de je ne sais quel département. Ce département fut ingrat. *Le Patriote* y mourut un beau matin, trahi en même temps par ses deux derniers abonnés, qui venaient de recevoir, l'un la croix, et l'autre un bureau de tabac. Verdier revint à Paris, rempli pour la politique d'un amer dédain; il se fit fabricant de vaudevilles. Pendant quelque temps son commerce sembla prospérer. Tout à coup la fortune lui devint adverse. La concurrence le ruina, et il trouva de nouveau que la France était engagée dans une mauvaise voie. Il reprit la plume du journaliste. Malheureusement, son talent, qui avait toujours été chose fragile, avait beaucoup souffert des orages de sa destinée. Puis en cueillant tour à tour les

lauriers de Benjamin Constant et les myrtes de Désaugiers, il avait été surpris par le temps. Ce sont nos esprits surtout, bien plus que nos corps qui jouissent de ce qu'on a nommé la beauté du diable. Cette beauté-là s'était pour toujours retirée du pauvre Verdier. Aussi n'était-il qu'un soldat fort obscur et fort mécontent du parti qu'il avait choisi, quand arriva l'étrange aventure de Février. Verdier crut un moment qu'il en avait fini avec les rigueurs du sort et les injustices de ses concitoyens. Il fut, dans le bureau d'un journal aujourd'hui disparu, un des pères de la république. Ce fut sa joie même qui le perdit. Son enthousiasme eut trop de violence. On l'avait enrôlé parmi ces missionnaires de nouvelle espèce, chargés de convertir la France au culte des Danton et des Robespierre. Les habitants d'une petite ville où il voulait faire de grands citoyens eurent tout à coup la pensée de le jeter dans une mare. Il eut la douleur de devoir son salut à un officier de gendarmerie dont la parole pacifique fut écoutée. Après cette fâcheuse aventure, le gouvernement provisoire le laissa dans l'oubli. Alors il demanda ce succès, qui le fuyait partout, au public dont les clubs privaient impitoyablement les théâtres du boulevard. Un club du quartier Popincourt, *les Enfants de la Terreur*, le choisit pour son président. Les *Enfants de*

la Terreur eurent la funeste pensée de décréter au mois de juin qu'ils se mêleraient de barricades. Verdier fut pris. Il eut beau déclarer que le fusil dont il était armé, et qu'il avait livré de bonne grâce, était resté entre ses mains une arme innocente, on l'emprisonna d'abord, et on le déporta ensuite. Il fut dirigé vers cette conquête de la Restauration qui devait être d'une si grande ressource à la République, vers l'Algérie.

Là le pauvre diable avait compris enfin la douloureuse vanité de sa vie; le soleil qui avait embrasé son corps avait calmé ses pensées. Sous ce ciel aux espaces mornes et démesurés, il sentit s'affaisser le vol de toutes ses chimères. Mais tandis que ces ailes d'Icare, que nous attachent l'ambition coupable et la fausse science, se détachaient de lui, les deux ailes dont parle l'Imitation, la droiture et la pureté, l'enlevaient doucement de la terre. Ce miracle était dû à quelques livres que lui avait prêtés un prêtre qui m'en voudrait de dire son nom, et à la solitude surtout, cette gehenne divine à la fois pleine d'épouvantes et de douceurs, dont tous les cœurs sortent attendris et tous les esprits domptés. Depuis quelque temps Verdier avait conquis le droit de choisir lui-même le lieu où devait se passer son expiation. Smendou l'avait attiré par son triste renom et son aspect désolé. Il m'a semblé, me disait-il parfois en

promenant sur cette aride nature son regard souriant, qu'ici la main de Dieu lui-même avait tracé en tête des dernières pages qu'il me reste à lire dans le livre de ma vie, ces paroles de mon auteur chéri, si pleines de frémissante espérance sous leur désespoir apparent : *De l'absence de toute consolation.*

IV

Imaginez-vous les *Confessions* de Jean-Jacques jaillissant comme des larmes d'un cœur contrit, au lieu de sortir d'une âme obscurcie par les plus épaisses fumées de l'orgueil, de quelles richesses se serait enflé le trésor que forment ici-bas en s'amoncelant d'âge en âge toutes les nobles pensées confiées à de nobles paroles ! Si un peu d'humilité se fût joint à tant de talent ; si sur ces couleurs que l'art a préparées avec tant d'ha-

bileté, tant de patience et d'amour, Dieu eût fait glisser un rayon, un seul rayon de sa lumière, de quel livre nous aurions été dotés! Nous ne devions pas jouir de cette merveille. L'œuvre de Rousseau, malgré ce charme bizarre tenant presque du sortilége dont on ne peut nier qu'elle soit douée, aura toujours quelque chose qui détruira en elle toute force véritable d'attraction. Sa magie ne lui donnera jamais cette puissance semblable à celle de la prière sur l'âme divine qu'exerce à son insu sur les cœurs où il pénètre tout verbe vraiment empreint de simplicité et de douceur. Eh bien! parfois en entendant Verdier me raconter les obscures vicissitudes de sa vie, il me semblait que c'était un Rousseau chrétien qui me faisait ses aveux. La parole, à l'instant même où elle s'échappe des lèvres, a toujours un prestige singulier. Plus tard, quand on la retrouve enfouie au fond de sa mémoire, ou gisante sur quelque page inerte, on ne comprend plus ce frémissement qu'elle vous causait. Aussi je ne prétends point que l'éloquence de mon pauvre Figaro, si jamais elle se dérobe à l'oubli, produise sur personne l'effet qu'elle a produit sur moi. Je crois que pourtant dans les propos sortis avec une si grande abondance d'ingénuité et de franchise d'une bouche qu'avait purifiée le charbon ardent de la douleur, une vertu a dû rester dont quelques-uns

seront émus. Voici donc ce que j'ai retenu des entretiens qui se passaient sous le ciel de Smendou.

— Il y a, me disait mon compagnon, un chapitre dans Labruyère où est vaincu, je crois, le génie de Tacite. J'avais déjà repassé dans ma mémoire le passage immortel sur Versailles.

— Je sais, interrompis-je, à quoi vous pensez. Oui, rien dans notre langue n'est plus éloquent que cette satire de l'idolâtrie qui s'était établie en France au temps des Bossuet et des Fénelon. Jamais superstition humaine n'a été plus sévèrement traitée que celle dont Louis XIV était devenu l'objet.

— Ainsi donc, nous sommes d'accord, reprit Verdier, sur la mâle beauté de ces pages. En les lisant, *l'enfant bien nourri doit transir et joindre les mains*, pour me servir des expressions de Montaigne. Mais, mon cher capitaine, que penseriez-vous d'un moraliste qui à la fin du dernier siècle, entre la destruction de la Bastille et la construction des échafauds, aurait dit à peu près ceci :

« On parle d'une région où est en mépris tout ce qui constitue une société. Le culte des ancêtres y est un sujet de raillerie ; le respect pour un chef y est imputé à crime, la religion y est regardée par ceux-ci comme un fléau et par ceux-là comme une folie. Là on décerne

le nom de sage à qui fait du blasphème un droit, et le titre de grand citoyen à qui fait de la révolte un devoir; les législateurs de ce pays se sont pris pour l'assassin et pour le voleur d'une indulgence qui parfois même semble mêlée d'admiration et de tendresse; ils cherchent un moyen de conserver le parricide à la lumière qu'il a souillée, mais il est une race de coupables contre lesquels ils méditent des rigueurs qu'ils appliqueront d'un cœur inexorable : cette race est celle de tous les hommes qu'ils soupçonnent de nourrir d'autres pensées que les leurs. Comme ces plantes bizarres qui poussent dans les champs où ne germe point le blé, les superstitions se produisent dans les âmes que Dieu ne féconde point. Aussi règne-t-il un culte étrange dans cette contrée. L'idole qu'on y encense n'est ni un animal, ni une plante, ni un morceau de bois, c'est un mot : cette idole s'appelle Liberté. Dans un hymne qui se chante aux grandes solennités, on est forcé de se mettre à genoux lorsque ce mot est prononcé. Il serait presque aussi dangereux de ne pas adorer la liberté que d'adorer Dieu. Le pays où ces faits ont été observés se nomme***; il est à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons. »

Mon cher capitaine, vous auriez trouvé ce passage, si vous l'aviez lu quelque part, beaucoup moins éloquent, mais beaucoup plus juste que celui de La-

bruyère. La haine de l'autorité a été la source de presque tous les malheurs de notre temps; et comme les peuples ne peuvent pas être menés par une passion négative, ce sentiment a produit la plus fausse, la plus perverse, la plus absurde des adorations : l'adoration de la liberté. La liberté, telle que l'ont entendue les politiques des geôles et des échafauds, n'est qu'un mot insensé et funeste : rien de plus; comprise avec plus de justesse, c'est un bien comme tous les biens de ce monde, qui ne peut être le but souverain d'aucune pensée. Cette chose, qu'on a voulu faire si grande, est, sans contredit, de toutes les choses humaines la plus impitoyablement limitée. La grandeur est l'attribut de la soumission, car la soumission seule est infinie comme la puissance dont nous dépendons tous. Il faut, du reste, rendre justice aux révolutionnaires des temps nouveaux, ils commençaient à trouver dans la religion de leurs ancêtres une hypocrisie dont ils tendaient à s'affranchir. Je le demande aux voyageurs de l'Icarie et aux hôtes des phalanstères, les chefs de notre moderne démocratie n'appelaient-ils pas de leurs vœux un jour où de la liberté devenue une dépouille rendue à la poussière se serait élancé hardiment le plaisir ? Oui, le plaisir, voilà le but qu'ils auraient été forcés de proclamer, ceux qui accomplissaient à travers

tant de sang et tant de larmes l'œuvre sinistre des révolutions. Voilà le secret que cachait cette philosophie, née des pédants et des courtisanes, qui devait être commentée tour à tour par la guillotine et par la barricade. Eh bien ! moi aussi, j'ai adoré l'idole inconnue, dont je sais aujourd'hui le vrai nom. Moi aussi, j'ai voulu que toute ma vie fût régie par la liberté. Je sais maintenant sur quelles ruines je suis obligé de pleurer.

V

Et mon malheureux Figaro me raconta comment il avait détruit tous les abris que Dieu nous accorde dans le cruel voyage qu'il nous impose. Il avait eu une femme, un enfant, une patrie, et il était seul dans ce pays où s'étaient rencontrés nos destins. C'était la même fausseté d'esprit qui lui avait enlevé tour à tour

chacun des trois grands biens terrestres. Il avait été mari, père, citoyen de la même manière; à la façon des pères, des citoyens, des maris que proposent à notre admiration toutes les œuvres de l'école libérale et philosophique, depuis les romans de Rousseau jusqu'aux chansons de Béranger. Ainsi, vis-à-vis de sa femme, point de funestes sottises qu'il n'eût consciencieusement entassées.

Pendant un séjour de province, que lui avait imposé sa vie de journaliste condottier, il avait trouvé une jeune fille d'une figure douce, d'un esprit cultivé et d'un cœur honnête. Cette aimable personne était née d'une pieuse créature livrée tout entière au soin de son salut, et d'un vieux jacobin mal repenti, qui comptait, pour lui pardonner quelques têtes coupées dans sa jeunesse, sur le *Dieu des bonnes gens*. L'ancien jacobin se prit d'affection pour Figaro, dont il était le lecteur sinon l'abonné; et un soir, au café *Helvétique*, où se réunissaient les patriotes de la ville, il lui offrit sa fille. Justement Verdier avait pensé, ce jour-là, qu'en se mariant il acquerrait certains avantages: ainsi, par exemple, qu'il passerait à l'état d'homme austère dans son parti, et pourrait se soustraire plus facilement aux duels d'habitude inoffensifs, mais fort ennuyeux du journalisme. Il accepta donc la

fille qu'on lui offrait, sans s'inquiéter, il faut lui rendre cette justice, de la dot qu'on ne pouvait pas lui offrir, et il se trouva le suprême arbitre d'une existence de dix-huit ans.

Dans le mariage comme dans tout le reste, la philosophie a produit ces deux écoles que représentent si merveilleusement Rousseau et Voltaire. De Voltaire procède le mari à la fois rempli de légèreté et de sagesse qui entretient des filles d'Opéra en se réservant le droit, dont il use discrètement, d'être l'ami et même le guide de sa femme. Ce mari accepte franchement dans toute son étendue ce qu'on appelle, à tort selon lui, le malheur conjugal. Il prétend que c'est le bonheur, au contraire. C'est pour la compagne de cet homme facile que Voltaire a écrit cette célèbre phrase : « Ses amis la chérissaient, son amant l'adorait, son mari la respectait. » Mais il n'est pas donné à tous d'être un mari de cette nature. Un pareil époux a besoin d'être un peu fermier général. La providence des philosophes mal rentés, Rousseau, a inventé un mari d'une autre espèce. Il a créé l'époux qui, tout en se gardant bien de demander à sa femme une exaltation conjugale aussi ridicule suivant lui que l'exaltation religieuse, exige d'elle cependant la vertu dans la mesure nécessaire à la conduite économique d'un ménage. Le

mari de Rousseau laisse à sa femme la liberté de l'aimer fort peu et même d'en aimer vivement un autre que lui; seulement il veut qu'en ce dernier cas, des sentiments, dont il sera le confident au besoin, ne dépassent point certaines limites. Le sage Volmar s'indignerait si Julie livrait à Saint-Preux autre chose que ses plus tendres pensées. Ce fut sur le sage Volmar que se modela Joseph Verdier.

Sa femme lui avait confié qu'elle avait eu une sorte d'amour d'enfance pour un jeune garçon du voisinage devenu étudiant parisien. Verdier, de retour à Paris, mit un véritable empressement à retrouver celui qui le premier avait fait battre un cœur dont il aurait pu être le seul maître. M. Antonin je ne sais quoi (je ne me rappelle que le prénom de ce monsieur) était aussi hardi que Verdier en politique, plus hardi encore en morale. Il appliquait à tous les maris, même à ceux de son parti, cette règle, qu'un homme armé d'une autorité injuste doit être combattu par tous les moyens. La confiance de Verdier ne le toucha point. Il usa largement de toutes les bévues qui se commettaient chaque jour à son profit. Ainsi, entre autres malencontreuses idées, Joseph avait voulu que sa femme devînt l'amie d'une Lélia dont il avait été le Stello il y avait dix ans. C'était chez le pauvre Verdier une véritable

manie, que l'amour de ces complications de cœur dont Jean-Jacques a légué le goût à ses adeptes. Il aurait eu besoin de Claude Anet pour être l'amant de Mme de Warens. Ces saintes délicatesses de l'âme, qu'il faudrait entourer de tant de respect, ce simple et droit instinct de l'affection pure qu'il est si dangereux de froisser, se révoltèrent chez Mme Verdier, quand l'ancienne maîtresse de son mari lui fut imposée pour compagne. Aux plaintes qu'elle essaya de faire entendre, aux larmes qu'elle versa, Joseph répondit par de solennelles dissertations sur la fausseté, le vide, le néant de toutes les conventions sociales. Une créature qu'il avait aimée devait être un objet, non pas de mépris et d'éloignement, mais d'affection pour sa femme. Cette Lélia d'ailleurs était une de ces natures auxquelles il ne faut pas appliquer les règles ordinaires du jugement. Ce qui chez d'autres aurait pu être faiblesse, était chez elle intrépidité d'esprit et charité sublime de cœur. La pauvre enfant sur qui tombaient toutes ces théories s'affligea d'abord, et puis prit résolument ensuite le parti de se consoler. M. Antonin lui démontra sans trop de peine qu'elle pouvait bien, elle aussi, s'élever à la dignité des Lélia. Quelle était, lui dit-il, cette idole à laquelle son mari voulait lui faire sacrifier? Ce n'était point la religion; Verdier, qui était

pénétré des maximes de M. Michelet, prétendait que la femme ne saurait trop être éloignée du prêtre. Ce n'était point l'amour conjugal; Verdier affirmait que dans le mariage l'amour n'était qu'un embarras et un péril. Ce n'était point la loi sociale; Verdier traitait tous les jours cette loi de chimère et d'impiété. Non, la vertu telle que l'entendait Figaro, était quelque chose d'indéfinissable, une sorte de magot indien, une de ces images en plâtre aux pieds desquelles Mme d'Houdetot jurait entre les bras de Jean-Jacques de rester fidèle à Saint-Lambert. Un beau jour Antonin et Mme Verdier disparurent. Figaro toutefois ne resta pas seul : il avait un enfant.

Ce n'était pas un mauvais père; mais il apportait dans la paternité les mêmes principes que dans le mariage. Là encore, il se révoltait contre toutes les idées acceptées. L'autorité paternelle lui était odieuse; il la traitait de monstruosité antique ou de scélératesse féodale. Il voulait que son fils fût son meilleur ami. C'était ce mot qui résumait tout son programme d'éducation. Figaro fils à quinze ans avait ce rapport avec les barons du moyen âge qu'il était fort illettré; mais du reste c'était un garçon de progrès. Il avait déjà figuré dans des émeutes; il avait, contre le garde municipal, la haine du Mohican contre les peaux blan-

ches; il fréquentait les estaminets et faisait à son père des confidences hasardées. Ses poches dévoraient l'argent. Il résulta de ce dernier point que Figaro père s'avisa un jour de se transformer en Géronte, et de faire des remontrances que l'on accueillit de très-haut. Aristide Verdier dit à Joseph Verdier qu'un ami devait toujours tenir sa bourse à la disposition de son ami. Joseph repartit à Aristide qu'entre eux toute amitié était éteinte. Aristide répliqua qu'aucun lien ne les unissait plus alors, qu'il recouvrait sa liberté et allait s'élancer dans le monde. Aujourd'hui, voilà déjà nombre d'années que Joseph Verdier n'a entendu parler de son fils. En passant récemment à Toulon, m'a dit ce pauvre homme, et il sanglottait, j'ai aperçu, vous devinez où, un visage qui m'a fait frémir. Mais j'en remercie Dieu, ce n'était pas lui.

VI

Comme citoyen on sait déjà ce qu'a été Figaro. Sa vie était non pas un combat, mais une insurrection perpétuelle. Quand il vit en 1848, après la mésaventure dont nous avons parlé, que ce champ des révolutions si fécond pour quelques-uns n'était bien que du sable pour lui, il fut pris par un profond désespoir. Dans cette dernière émeute où il succomba il sentait déjà, m'a-t-il dit, la folie, et partant le crime, de l'inquiétude qui le poussait. Pourtant lorsqu'il arriva en Afrique, il n'était pas encore sous la main de Dieu. Ce fut à Stora que pour la première fois s'opéra en lui un de ces miracles invisibles mais réels qui se manifestent par des signes sensibles dans le cœur.

La baie de Stora a, suivant moi, un caractère tout

particulier. Ce n'est en rien cette baie d'Alger riante et lumineuse comme la baie même de Naples. Je trouve entre la côte d'Alger et celle de Stora la différence qui existe entre l'Italie et l'Espagne. Or, l'Espagne m'a toujours plus attiré que l'Italie; son ciel a une sombre et triste ardeur qui souffle à l'âme les élans passionnés et les héroïques résignations. Le ciel de Stora, tout comme un ciel castillan, a dans ses bleues profondeurs quelque chose d'enflammé et de pensif. Salvator Rosa aurait aimé ce paysage : c'est un golfe entouré de collines que chargent les arbres aux noirs feuillages qui traversent toutes les saisons sans se dépouiller ni fleurir, semblables à ces êtres humains que n'atteignent plus ni la douleur ni la gaieté. Stora est un petit village maltais qui occupe un espace étroit entre la montagne et la mer. A quelques lieues de ses maisons coloriées où brillent des images de madone, les broussailles cachent des fusils. Ce hameau de pêcheurs vit entre deux régions de menaces, la Méditerranée et la Kabylie. La route qui l'unit à Philippeville est un de ces chemins qui, à certaines heures, font venir des larmes aux yeux des peintres; elle s'allonge sur un terrain montueux, qui d'un côté est mordu par les flots, et de l'autre couvert à moitié par la forte végétation de la montagne. Je n'oublierai jamais une fontaine qui dans

un enfoncement de cette route coule à travers des plantes grimpantes sur un sol déchiré. Un jour je me suis arrêté en cet endroit, combattu par bien des pensées; j'en étais à mes débuts en Afrique, et la France remuait encore au fond de mon cœur. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Verdier, en débarquant à Stora, fut saisi, me dit-il, par ce sentiment mystérieux d'adoration qui tout à coup fait autour de nous d'un paysage où nous avancions d'un pas distrait un temple où nous retenons notre haleine, où nous sentons circuler une vie surhumaine, où nous prêtons l'oreille à des bruits inconnus, où nous avons envie de nous agenouiller. Il sentit un premier apaisement se faire en lui à l'aspect de ce pays tout nouveau où il ne retrouvait plus que Dieu. Au lieu d'envisager avec terreur l'avenir qui l'attendait dans ce lieu d'expiation, il eut comme un mouvement de joie secrète à la pensée des souffrances qu'il allait subir; tout n'était encore dans son esprit qu'à l'état de confusion, mais à l'état d'une confusion sans trouble, semblable à ce vague bien-être, sorte de spirituelle musique qui, suivant quelques auteurs, annonce les consolantes apparitions.

Verdier ne fut pas dirigé vers le pénitentiaire; chaque jour voit se fonder en Afrique un de ces établissements

qui sont le triomphe de la foi, surtout de la discipline et de l'énergie catholiques. Un de ces prêtres courageux, pour qui le monde tout entier ne forme qu'une seule patrie et ne renferme qu'une seule famille, construisait une maison d'asile pour les orphelins. Quelques transportés furent désignés pour concourir à cette œuvre avec nos soldats. De cette main qui n'avait jamais manié que la plume du journaliste ou le fusil de l'insurgé, Verdier saisit la pioche.

Dans le dur labeur qui lui fut alors imposé, chaque heure de sa vie fut marquée par un progrès dans la voie nouvelle où il était entré. « Chose étrange! m'a-t-il répété souvent, c'est dans ces rudes instants que j'ai eu pour la première fois une perception du bonheur. Cette paix, qui est l'appétit suprême de notre âme, dont nous faisons le bien par excellence d'un monde futur, je n'ai cru la goûter qu'au moment où je semblais être parvenu au faîte de la misère humaine. Je me rappelle avec délices le repos qui nous était accordé à midi. Aucun arbre n'ombrageait le sol sur lequel s'accomplissaient nos travaux. Je m'asseyais au fond d'un fossé, tout en mangeant le pain que j'avais gagné. Si l'air qui m'entourait était embrasé, il y avait dans mon âme de la fraîcheur. J'éprouvais une joie que je ne saurais rendre à suivre une règle simple et sûre,

moi qui n'avais jamais obéi qu'à des lois douteuses et compliquées ; à faire acte de soumission, moi qui n'avais jamais essayé que des œuvres de révolte ; à me plonger dans l'obscurité, comme dans une onde bienfaisante, moi que la soif de la célébrité avait tant fait souffrir. » Verdier attira l'attention du prêtre qui employait son bras. Il devint bientôt le disciple de celui dont il était l'ouvrier, et quand les travaux de l'orphelinat furent finis, on obtint pour lui cette sorte de liberté dont il jouissait à Smendou.

Maintenant, il faut que je dise comment je me séparai pour toujours de mon compagnon. Le souffle qui en 1848 produisit dans notre pays de si étranges bouleversements avait pénétré jusque dans les plus misérables bourgades de l'Afrique. J'ai vu sur des mairies entourées de terres incultes, sur des églises qu'ombrageait un palmier, cette devise qui n'a point de sens : Liberté, égalité, fraternité. Au printemps de cette année-ci on décida que ces trois mots seraient effacés sur les murs de la chapelle où les habitants de Smendou vont prier. Par une matinée de mars, mon Figaro passa trois heures entières sous le meurtrier soleil du printemps à faire disparaître la formule de son ancienne idolâtrie. Il rentra chez lui avec une fièvre ardente. Pendant vingt-quatre heures il eut le délire, puis ce

délire tomba, laissant subsister le mal, et il m'envoya chercher.

J'ai déjà vu se fermer bien des yeux. Quand la mort viendra me visiter à mon tour, je pourrai lui tendre la main en lui disant : Je te reconnais; je t'ai si souvent rencontrée! Toutefois, je n'oublierai jamais les derniers moments de Verdier. Ce ne sont point des paroles qui me sont restées; il était dans toute la plénitude de ses facultés; mais il ne parlait plus quand j'arrivai à son chevet; c'est un regard que ma mémoire a conservé, un regard qui renfermait ces deux cris de l'agonie divine : l'un rempli d'une soulageante mélancolie, l'autre plein d'une triomphante confiance : Tout est consommé, mon Père, recevez-moi.

Oui, tout était consommé pour cet homme qui expiait sur un obscur calvaire les ambitions de notre siècle. Sur ces traits que tant d'inquiétudes avaient contractés, on lisait le calme du dénoûment accepté, la joie d'un bonheur pressenti. Car Dieu aura reçu, j'en ai la ferme confiance, cette âme dont il était l'unique refuge. Aussi, mon cher Figaro, quand j'ai été m'agenouiller sur sa tombe, je n'ai pas dit avec le sombre enjouement d'une moquerie sceptique : Pauvre Yorick. J'ai dit, au contraire : Heureux Joseph. Pour ne pas éprouver un sentiment d'envie sur le gazon qui

recouvré mon ami de Smendou, j'ai été obligé de me rappeler ce métier que j'aime, ces soldats qui sont ma famille terrestre, et ce beau pays où pendant bien des années encore, chaque printemps fera fleurir le danger.

FIN.

TABLE

Paris.—Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.